


DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA
Taylor Institution.

LE LIVRE
DE L'INTERNELLE
CONSOLACION

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE
RUE SAINT-BENOIT, 7.

LE LIVRE

DE L'INTERNELLE CONSOLACION

PREMIÈRE VERSION FRANÇOISE DE

L'IMITATION DE JÉSUS-CHRIST

NOUVELLE ÉDITION

avec une Introduction et des Notes

PAR MM.

L. MOLAND ET CH. D'HERICAULT



PARIS

Chez P. JANNET, Libraire

—

MDCCCLVI

A MONSIEUR

L'ABBÉ EUGÈNE DUMETZ

SUPÉRIEUR GÉNÉRAL

DE LA CONGRÉGATION DE SAINT BERTIN

CE LIVRE EST DEDIÉ

PAR

SES ANCIENS ÉLÈVES

L. MOLAND, CH. D'HERICAULT



INTRODUCTION

e XVe siècle occupe une large place dans ce travail de restauration artistique et littéraire du moyen âge qui s'accomplit aujourd'hui. Le nouveau livre que nous publions apporte à cette restauration un élément considérable et essentiel. Sans doute, ce qui distingue surtout ce siècle, c'est l'esprit positif et bourgeois, l'observation pénétrante et railleuse, la malice et la joyeuseté, et aussi l'absence d'élévation et d'idéal. Les idées chevaleresques sont dégénérées, affoiblies, presque ruinées; la noble, fière et généreuse poésie du XIIe siècle n'a plus d'écho; la gracieuse et aristocratique finesse du XIIIe siècle a été écrasée par le lourd pédantisme du XIVe. Ainsi, le *Petit Jehan de Saintré*, les *Quinze Joyes de mariage*, la farce de

Pathelin, sont, non-seulement des œuvres remarquables par elles-mêmes, mais d'importants documents de l'état moral de la fin du moyen âge.

Tout n'est point là cependant. La foi religieuse conserve sa puissance sur les cœurs et sauvegarde les droits du spiritualisme. Nous ne rappellerons pas le rôle de l'esprit chrétien en ce siècle, ses éclatantes manifestations dans l'histoire, et comment il pénètre et vivifie encore toutes les formes de l'art et de la poésie. A la littérature sceptique et grivoise des conteurs, on peut opposer une littérature mystique et pieuse qui n'est pas moins féconde. Celle-ci, il est vrai, crée peu d'œuvres nouvelles; elle propage plutôt les anciennes; mais elle les reproduit à sa manière et les adapte aux besoins du moment, quelquefois, comme nous le verrons, avec un véritable génie. De toutes les grandes traditions c'est la seule qui soit intacte et vivante. L'âme y trouve son refuge et l'intelligence y sauve ce qu'elle a de sérieux, de pur et de délicat. Si l'idéal chevaleresque est bien effacé, l'idéal religieux subsiste, un peu plus intime et familier, toutefois, comme pour s'harmoniser avec le caractère général du temps. Il faut tenir compte de cette portion de la littérature du xve siècle, sous peine de juger imparfaitement cette époque, de restaurer cette littérature incomplétement en ne donnant pas aux monuments de la pensée chrétienne la place qui leur appartient. Nous éditons aujourd'hui le plus remarquable de ces monuments, le livre de

l'*Internelle consolacion*, qui est aussi une œuvre excellente par elle-même, et un document important de l'état moral de la fin du moyen âge.

L'*Internelle consolacion* est sortie, au XVe siècle, du livre *De Imitatione Christi*. Avant d'examiner la copie, nous aurons quelques mots à dire du modèle et des graves questions qu'il soulève.

On sait quelle controverse opiniâtre, renouvelée sans cesse avec une ardeur qui semble loin d'être épuisée, s'est établie depuis trois siècles sur l'auteur, sur la nationalité, sur la date du livre de l'*Imitation*. Fabricius, au siècle dernier, alignoit en triple colonne les noms des savants qui étoient entrés en lice. Barbier, au commencement du nôtre, dressoit le catalogue formidable des ouvrages imprimés ou manuscrits auxquels avoit donné lieu la grande contestation. Depuis lors, il faudroit hardiment doubler et la liste des savants et le nombre des écrits qui sont venus appuyer soit l'une, soit l'autre des trois thèses principales. Aujourd'hui encore il n'y a point de lassitude, le zèle n'est pas refroidi, personne ne s'avoue vaincu. L'Allemagne, l'Italie, la France, soutiennent leur antique querelle. Mgr Malou, évêque de Malines, prend la cause de Thomas de Kempen; Alessandro Paravia, le professeur de Turin, défend Gersen, abbé de Verceil. En France, le parti de Jean de Gerson est loin d'être abandonné: MM. Thomassy, Onés. Leroy ont revendiqué les droits du chancelier de Notre-Dame; et M. Mangeart, de Valen-

ciennes, nous annonce une démonstration nouvelle et cette fois irréfutable.

Malgré ce travail incessant et cet immense bruit, l'incertitude qui plane sur ces importantes questions d'histoire littéraire n'est pas dissipée. Tant s'en faut! il semble, au contraire, que plus l'érudition s'efforce de pénétrer dans ces obscurs problèmes, plus les ténèbres s'épaississent, plus les affirmations hésitent, plus le résultat est conjectural. Nous n'avons pas à entrer dans la discussion; cependant il est indispensable, pour faire connoître le point de départ de notre examen historique et critique de l'*Internelle consolacion*, que nous exposions notre manière de voir sur les points en litige.

Dans la question de l'auteur du livre *De Imitatione Christi*, le nombre des prétendants est réduit à trois : Jean de Gerson, Thomas à Kempis ou de Kempen, Jean Gersen, abbé de Verceil. C'est sur ces trois noms que se concentre la discussion, car saint Bernard et dix autres qu'on avoit mis en avant dans le principe ont été éliminés. Il n'y a de remarquable dans toute cette polémique que l'offensive; chacun démontre péremptoirement, invinciblement que ses adversaires sont dans l'erreur; chacun renverse et détruit à merveille les systèmes qui lui sont opposés. Mais cela est également vrai pour tous les partis. Des trois côtés, la défense est au contraire extrêmement foible; et l'unique argument, c'est, à vrai dire, celui-ci :

mes contradicteurs ont tort, donc j'ai raison. Et pour tous les trois la valeur de l'argument est la même. Notre avis, c'est que la vérité n'est point là ; nous ne croyons pas que le fameux traité latin soit l'œuvre du chancelier de Paris, nous croyons encore moins qu'il ait été composé par le chanoine du diocèse de Cologne ; et quant au problématique abbé de Verceil, nous pensons que le seul avantage qu'il ait sur les autres, c'est d'être moins saisissable : comme on ne sait absolument de lui que les syllabes de son nom, on est en quelque sorte plus près de la vérité, parce qu'on est dans l'inconnu.

On cherche en vain l'auteur de l'*Imitation :* il n'existe pas ; ce livre n'a pas eu d'auteur, ou, si l'on veut parler comme le garde des sceaux Marillac, « ce livre n'a eu d'autre auteur que le Saint-Esprit ». C'est sur ce point, nous le montrerons tout à l'heure, la seule solution à laquelle on doive se tenir et qu'en puisse attendre.

Lorsqu'on prend parti pour un des trois prétendants que nous venons de nommer, la question de nationalité se trouve en même temps résolue, mais il n'en est pas de même quand on les a écartés : elle subsiste alors tout entière. Dans quel pays le livre de l'Imitation est-il né ? A qui appartient cette gloire, à l'Italie, à l'Allemagne, à la France ? Rapportons les opinions les plus récentes et les plus autorisées. M. Ern. Renan estime que l'Imitation est originaire d'Italie. « Elle en a, dit-il, le génie *peu*

profond, mais limpide, éloigné des spéculations abstraites, mais merveilleusement propre aux recherches de philosophie pratique... » M. Renan n'auroit pas au besoin, nous semble-t-il, à élever de bien vives objections contre l'Allemagne. « D'un autre côté, dit-il encore, les Pays-Bas et les provinces du Rhin étoient comme prédestinés par la tranquille mysticité qu'ils inspirent, à devenir pour l'Imitation comme une seconde patrie. » Mais il se prononce formellement contre la France et déclare que le traité *De contemptu omnium vanitatum mundi* n'est pas françois, sous ce prétexte qui n'est que spirituel : que la France n'a jamais été bien convaincue de la vanité du monde. M. Michelet est d'une opinion toute différente : « s'il pouvoit être national, dit-il, ce livre seroit plutôt françois. Il n'a ni l'élan pétrarchesque des mystiques Italiens, encore moins les fleurs bizarres des Allemands, leur profondeur sous formes puériles, leur dangereuse mollesse de cœur. Dans l'Imitation, il y a plus de sentiments que d'images; cela est françois. » M. Victor Le Clerc, dans la préface qu'il a mise à la somptueuse édition de l'Imprimerie impériale, est de ce dernier avis. Il fait remarquer que les éditeurs italiens du XVe siècle ont eux-mêmes attribué le traité ascétique à des François, à saint Bernard, à Gerson. Il relève certaines locutions si exclusivement françoises, que ces observations grammaticales pourroient, chez beaucoup de bons esprits, l'emporter sur de plus hautes considéra-

tions, par exemple : *pro nullâ re mundi*, pour rien au monde ; *sentimenta devotionis*, sentiments de dévotion, etc. Ce latin-là est en effet assez concluant. Nous inclinons, nous aussi, pour l'origine françoise ; nous trouvons qu'on n'a point apporté de raisons suffisamment graves de renoncer à cette gloire nationale. Ce génie italien tel que le définit M. Renan, plus propre aux recherches de philosophie pratique qu'aux spéculations abstraites, ne ressemble-t-il pas un peu au génie de la France ? Est-ce donc par défaut de profondeur que se distingue l'Imitation ? Comment admettre d'ailleurs que ce livre soit tellement étranger au génie de la France, lorsque nous voyons que c'est non pas en Italie, non pas en Allemagne, mais en France qu'il a le plus d'action et de retentissement, qu'il s'est le plus extraordinairement multiplié, le plus complétement naturalisé ? On jugera si la manière remarquable dont l'esprit françois a su s'approprier cette œuvre, la faire passer sans efforts, sans contrainte, avec une puissance d'originalité presque égale à la conception primitive, dans la langue vulgaire, n'est pas une présomption que cette œuvre étoit foncièrement sienne, et si on n'est pas en droit d'affirmer, au moins jusqu'à preuve contraire, que c'est le même pays qui a produit pour le clergé le livre *De imitatione Christi* et pour le peuple l'*Internelle consolacion*.

Il en est de la date comme de l'auteur, c'est-à-dire qu'il n'y en a pas. Expliquons notre théorie.

Il n'est pas exact, selon nous, de dire que le livre de l'Imitation, ni même telle partie du livre ait été composée, soit au XIIe, soit au XIIIe, soit au XIVe siècle. On doit dire que le moyen âge fut tout ce temps à composer ce livre, à en rassembler et préparer les éléments. Le travail commença probablement au XIIe siècle, la grande époque du mysticisme, dans quelque monastère inconnu. Il y eut là dans le principe un recueil de préceptes monastiques, un de ces programmes dont, suivant la règle de certains ordres, le moine le plus saint et le plus éloquent, ordinairement le prieur, commentoit une page chaque matin afin qu'elle pût servir de méditation aux religieux pendant le reste du jour.

Le premier et le second livre de l'Imitation gardent particulièrement l'empreinte de la première époque, conservent en plus grand nombre les éléments du programme monastique. On y remarque, par exemple, que la scolastique contre laquelle proteste ce livre est celle des réalistes et des nominaux tout occupée de définitions de genres et d'espèces ; *quid curæ nobis de generibus et speciebus?* Que lorsqu'il veut citer des modèles d'Ordres jeunes et fervents, il cite les fondations des XIe et XIIe siècles, les Chartreux, les Cisterciens : *Attende Carthusienses, Cistercienses... qualiter omni nocte ad psallendum Domino assurgunt.*

Cependant le thème primitif se développoit par une agrégation continuelle, par une sorte de cris-

tallisation insensible. Chaque génération monastique y apportoit sa pensée : conseil de sagesse, leçon d'expérience ou effusion du cœur — résumée dans des antithèses énergiques destinées à frapper l'esprit, dans des phrases concises imitant les versets de l'Écriture, affectant les cadences et les assonances afin d'aider la mémoire, et rappelant ces sentences léonines qui étoient et sont encore gravées sur les murs des cloîtres. Jamais œuvre morte, mais œuvre toujours vivante, il se développoit selon l'esprit et les tendances des temps, de sorte qu'il porte plus spécialement, dans certaines parties, le cachet de certaines époques. Ainsi le troisième livre semble appartenir plus particulièrement au XIIIe siècle. Le mouvement plus vif de la pensée et du style, l'inspiration plus hardie, le drame qui se déploie dans le sublime entretien de l'âme et du Christ, quelque chose enfin de moins roide, de moins austère, de plus doux et de plus passionné, je ne sais quoi de plus humain transporté dans ces hautes régions du mysticisme, tout cela nous révèle surtout cette période qui est comme la fleur du moyen âge. Le quatrième livre, plein d'une théologie subtile et savante, appartiendroit plus spécialement au XIVe siècle et au temps des grandes controverses sur l'Eucharistie.

Cependant la vie permanente qui animoit ce manuel monastique empêchoit les disparates trop saillantes, tendoit à fondre les couleurs et à harmoniser l'ensemble. De là, dans l'Imitation, d'une part,

la différence bien marquée qui frappe le lecteur, lorsqu'il passe du second livre au troisième ou du troisième livre au quatrième; d'autre part, l'unité, l'homogénéité réelle de l'ouvrage. Il est impossible en effet de supposer que les parties dont l'Imitation se compose soient des œuvres entièrement diverses, chacune d'une main particulière et d'une date positive. Il faut bien se garder d'aller aussi loin. Que l'on essaie d'obtenir un tel ensemble avec des fragments d'origine distincte, de substituer au troisième livre un autre de ces dialogues entre l'époux et l'épouse, entre le maître et le disciple, dont on trouvera un assez grand nombre au XIII[e] siècle! Que l'on choisisse, pour remplacer le quatrième livre, un de ces mille traités qui ont été écrits, et par les plus célèbres théologiens, sur le saint Sacrement de l'autel, et l'on verra le contraste et la discordance! D'ailleurs toutes les parties du livre ne se tiennent-elles pas par une idée générale, par un ordre logique? n'y a-t-il pas entre elles un lien intime et nécessaire? Supprimez le second livre, par exemple, comment rattacherez-vous le premier au troisième? Il y aura entre ceux-ci une solution de continuité manifeste, un vide qui n'échappera à personne. Pouvez-vous considérer comme des productions indépendantes ces œuvres si rigoureusement enchaînées? Et puis, s'il y a quelque dissemblance, combien l'analogie est plus profonde! N'est-ce pas d'un bout à l'autre la même élévation, la même maturité d'expérience,

la même science du cœur, le même génie et comme la même âme? Nous en disons autant du style, uniforme malgré certaines nuances incontestables. Enfin quelle complication de difficultés! Au lieu de ce grand esprit inconnu qui auroit écrit le poëme de la vie intérieure, il faudroit en imaginer trois, il faudroit tripler ce prodige d'impersonnalité qui a si bien effacé dans le livre toutes les traces de l'auteur, il faudroit faire trois fois plus étonnante encore cette grâce « par laquelle, dit M. de Sacy, Dieu a voulu glorifier l'humilité du pieux écrivain, » de le dérober à toutes les recherches de l'érudition, de le soustraire si complétement aux investigations les plus sagaces et les plus obstinées.

L'examen du livre suffit d'autre part à prouver jusqu'à l'évidence que ce n'est pas là une œuvre individuelle, produite tout entière à une date fixe, dans l'espace d'une vie humaine. Il est facile d'y reconnoître une œuvre qui s'est lentement et progressivement développée. L'ouvrage fait corps, il est vrai, il est coordonné dans son ensemble; mais l'ordre est peu respecté dans les détails; le même sujet, plusieurs fois repris, se répète d'un livre à l'autre; on y sent la redondance un peu confuse des interpolations successives. D'ailleurs, si le cadre subsiste, il est au fond des choses, nullement dans la forme; toutes les lignes, pour ainsi dire, se sont effacées; point de transitions; et il n'est aucune partie, si minime qu'elle

soit, qui ne puisse au besoin se détacher et s'isoler : chaque livre forme un traité spécial, chaque chapitre présente une courte instruction complète ; les paragraphes, les versets se dessinent en relief et offrent un sens par eux-mêmes. Enfin ce caractère de centon, que M. Gence a fait ressortir dans son édition de 1826, tous ces passages de l'Écriture et des Pères glanés dans une longue moisson, et dont le temps a composé une trame, cette mosaïque de préceptes ajoutés les uns à la suite des autres, cette forme particulière dont nous parlions tout à l'heure, tout cela démontre clairement qu'un homme ne sauroit écrire ainsi, qu'il y a là un travail collectif et séculaire, l'œuvre d'une congrégation.

Le livre qui se recueilloit ainsi résumoit l'existence morale du monastère : c'étoit comme un trésor de raison et de piété que les religieux se transmettoient en l'enrichissant d'âge en âge ; c'étoit comme la règle spirituelle, la règle de l'esprit, au-dessus de la règle matérielle. Elle se copioit, elle s'écrivoit sans doute. Toutefois l'écriture étoit une condition accessoire dans ce travail ; le principe actif, créateur, c'étoit l'enchaînement de la tradition.

Ce mode de production littéraire, dont nous pouvons si difficilement nous rendre compte aujourd'hui, n'a cependant rien d'extraordinaire. C'est presque toujours ainsi que se sont formées les grandes œuvres dans les littératures primitives,

les poëmes de l'Inde antique comme les poëmes d'Homère; c'est d'une manière analogue que se sont accomplies bien des créations du moyen âge, non-seulement à l'ombre des cloîtres, mais dans la littérature laïque et mondaine. Qui expliquera, par exemple, comment la chronique du roi Arthur est devenue le cycle romanesque de la Table-Ronde, comment la légende bretonne de Joseph d'Arimathie est devenue la symbolique histoire du saint Graal? Ces éléments, si divers cependant, se sont enchevêtrés et confondus pour former l'immense composition qui est restée comme l'expression de la haute société féodale; et nous y distinguons, malgré le synchronisme de la rédaction dernière, les traces de la compilation successive, les transformations graduelles de l'esprit chevaleresque, depuis la chevalerie sacerdotale du XIe siècle jusqu'à la chevalerie amoureuse et raffinée dont Froissart est l'historien.

Ce qui avoit lieu en littérature, l'art nous le montre encore avec plus d'éclat. Croit-on que ces grandes cathédrales, qu'un siècle ne suffisoit pas à bâtir, s'élevoient sur un plan dessiné *a priori* par un architecte? Non, sans doute : un de *ces maîtres des pierres vives* jetoit les fondements de l'édifice; puis, suivant certaines données générales, un autre construisoit le chœur, un autre le transsept, un autre le portail, un autre la tour; celui-ci dérouloit la balustrade, celui-là découpoit la rosace; des mains et des temps divers prenoient

part au travail. Mais le monument achevé, quoiqu'il présentât bien des variations de style, n'en offroit pas moins un ensemble magnifique d'unité et d'harmonie. C'est qu'une même inspiration toujours vivante rattachoit l'œuvre du présent à l'œuvre déjà faite, et que le vrai artiste n'étoit pas l'homme qui passe, mais la tradition qui ne meurt pas. Le génie individuel n'en étoit que l'écho plus ou moins sonore, et de là vient justement qu'il gravoit si rarement son nom sur la pierre ou sur le livre.

Donc le livre de l'*Imitation* s'ébaucha ainsi pendant tout le cours du moyen âge, dont il devoit résumer l'idée dominante : la pensée religieuse et le sentiment chrétien. Il s'étoit formé souterrainement pour ainsi dire, comme ces sources qui marchent longtemps sous le sol, grossissent peu à peu, empruntant leurs éléments et leurs propriétés aux milieux qu'elles traversent, et, quand les conditions sont devenues favorables, s'élancent à la surface.

Il s'acheva et exista définitivement dans son ensemble, suivant l'âge approximatif des plus anciens manuscrits, à la fin du XIVe siècle ou dans les premières années du XVe Le manuscrit qui porte la plus ancienne date est celui de *Mœlck*, daté de 1421, renfermant le premier livre seul, sous le titre *De Reformatione hominis*. Le manuscrit de *Grand-mont*, qui contient les quatre livres avec l'explicit *Volumen internarum consolationum*,

est estimé antérieur par d'habiles paléographes. Le manuscrit de *Thévenot*, qui n'a que le premier livre, sous le titre *De Imitatione Christi*, paroît remonter à la fin du XIVe siècle, mais non au delà, s'il nous est permis d'exprimer notre opinion. Viennent ensuite le manuscrit de *Wiblingen*, à la date de 1433, renfermant les deux premiers livres; le manuscrit de *Weingarten*, à la même date, renfermant les trois premiers livres avec l'explicit *Liber internæ consolationis;* le second manuscrit de *Mœclk*, de 1435, contenant les quatre livres; le manuscrit de Saint-Tron, de 1437, etc. Signalons encore le manuscrit d'Anvers, portant la fameuse souscription : *Finitus et completus per manus fratris Thomæ à Kempis, anno* 1441. Et pour mentionner tous les textes importants, le manuscrit d'*Arona*, portant le nom de Jean Gersen, abbé supposé de Verceil, dont la date a été l'objet de tant de controverses, qu'on a reculé jusqu'au XIIIe siècle, et qui est aujourd'hui fixé généralement à la premièré moitié du XVe. Telle est la première assise, pour ainsi dire, des textes latins connus.

Comme on le voit, dans cette divulgation dont nous pouvons saisir les traces, il n'y a rien encore de personnel, aucune initiative particulière. Ce n'est pas une première copie se multipliant ensuite par transcription; non, c'est tantôt un livre, tantôt deux, souvent trois, quelquefois quatre, tantôt présentés comme traités distincts, *quatuor libelli*,

tantôt réunis sous un titre général et groupés dans un ordre consacré. Nous ne le voyons pas se produire d'abord en tel endroit, en telle région, d'où il se seroit ensuite répandu dans les autres; il apparoît en même temps dans les divers pays de l'Europe, en France, en Allemagne, en Italie. Peu à peu sans doute, il avoit été, ici partiellement, là en totalité, transporté d'un monastère dans un autre monastère du même ordre de ces différentes contrées. C'est ainsi que ce travail de la dernière heure paroît s'accomplir encore spontanément et comme de lui-même.

Au moment où il se trouva fixé par des copies définitives, le *Livre de vie*, c'est ainsi qu'on appeloit ces manuels monastiques, étoit comme toujours une œuvre actuelle toute pénétrée de l'âme du temps; la calme mysticité des anciens solitaires s'étoit comme imprégnée des profondes tristesses de l'heure présente; et ce testament de tant de générations écoulées dans la méditation et la prière répondoit mieux que jamais aux aspirations et aux besoins des intelligences. Bien plus, ce trésor de sagesse et de résignation amassé dans la solitude devint alors nécessaire au monde; c'est pourquoi il prit corps, il devint monument écrit, transmissible, et se révéla au monde qui jusqu'alors l'avoit ignoré.

On sait quelles étoient ces dernières années du XIV[e] siècle et ces premières années du XV[e], l'époque du grand schisme d'Occident. Quelle confusion

dans la chrétienté! Quel trouble et quelle perplexité dans les consciences! A ce moment où l'un des prédicateurs les plus vénérés laissoit tomber au milieu de son auditoire tout rempli de la foi naïve du moyen âge ce doute terrible, que, peut-être, depuis le commencement du schisme, pas une âme n'avoit été sauvée, le livre de l'*Imitation* apparut pour montrer où étoit le salut. Au milieu de la désolation et des ruines il vint retirer l'âme en soi, la rassurer, la ranimer et la conduire, comme si tout le reste n'existoit plus, aux pieds de Dieu seul. Dans cette désorganisation extérieure de l'Église participant aux désastres des choses humaines, il fit briller la lumière éternelle, le plus pur et le plus vivant esprit du christianisme.

Il nous semble que si l'on devoit lui conserver une date, il faudroit lui maintenir celle-là où il a un sens si sublime, une raison d'être si admirable.

Le XV[e] siècle fit subir au livre *De Imitatione Christi* une transformation nouvelle qui porte plus spécialement le caractère de cette époque, comme s'il falloit que chaque période du moyen âge eût son reflet dans l'œuvre qui devoit être son principal legs aux temps modernes. Le XV[e] siècle fit du livre monastique un livre populaire : l'*Internelle consolacion*.

L'*Internelle consolacion* est une version françoise de l'*Imitatio Christi*, la première sans doute et qui suit de près l'apparition du traité latin. C'est bien une traduction, mais c'est en même temps

presque une œuvre originale. Elle a vécu pendant plus d'un siècle et demi d'une existence indépendante, à côté du livre de l'*Imitation*, sans se confondre avec lui ni avec les autres traductions françoises de ce livre, ayant sa renommée distincte, son influence à part; et elle a été pendant cet espace de temps un des ouvrages les plus multipliés, les plus répandus par l'imprimerie. Aussi a-t-elle son importance par elle-même et reste-t-elle un monument considérable de notre littérature.

L'*Internelle consolacion*, c'est l'*Imitatio Christi* écrite en françois et arrangée pour le vulgaire, pour les simples gens, comme disoient les lettrés du XVe siècle, pour cet immense public de la bourgeoisie et du peuple qui prend une si large part de puissance et d'action à ce moment de notre histoire. De cette destination expresse, de cette intention formelle qui est le véritable sens et le grand intérêt de ce livre, résultent entre l'*Imitation* et l'*Internelle consolacion* des différences caractéristiques que nous allons constater.

La différence principale que présentent les deux ouvrages est dans le nombre et le classement des parties. Le traité latin contient quatre parties : la première, quand elle porte un titre général, est intitulée : *Admonitiones ad vitam spiritualem utiles*. La seconde : *Admonitiones ad interna trahentes*. La troisième : *De internâ consolatione*. La quatrième : *De sacramento*. Le livre français a trois parties : 1° *Le traicté des ammonicions*

attrayans l'homme à ses interiores, c'est-à-dire à espiritualité (c'est la deuxième partie de l'*Imitation*). 2° *Le traicté de l'interiore collocucion de Nostre Saulveur Jesuchrist à l'ame devote* (c'est la troisième partie de l'*Imitation*). 3° *Le traicté de l'interiore et parfaicte imitacion de Nostre Seigneur Jesuchrist* (c'est la première partie de l'*Imitation*). On n'y trouve pas la quatrième partie : *Du saint Sacrement de l'autel.*

L'ordre consacré pour l'œuvre latine et pour l'œuvre françoise se justifie de part et d'autre. Le traité latin suit une marche progressive, ascendante. Il commence par détacher l'homme du monde extérieur, par lui enseigner les vertus pratiques, l'abstinence, la soumission, l'amour du silence et de la solitude. La renonciation aux vanités et l'amendement de la vie ne sont ici considérés que comme préparation à la vie spirituelle : ce sont les préliminaires de l'*Imitatio Christi*. Quand l'homme est ainsi détaché des choses d'ici-bas et que toutes les portes de la chair sont fermées, il est introduit en lui-même, dans son cœur; car il faut que nous entrions en nous-mêmes, que nous passions par notre cœur pour monter à Dieu : *Ascendere enim ad Deum, hoc est intrare ad semetipsum, et non solum ad se intrare, sed ineffabili quodam modo in intimis se ipsum transire*[1]. Après la préparation, c'est en quelque sorte l'ini-

1. Isaac de l'Etoile.

tiation, c'est le second livre de l'*Imitatio Christi*. L'âme ainsi préparée et initiée, le troisième livre la met en communication avec Dieu qui l'instruit et la console; le quatrième l'unit à Dieu dans cette mystérieuse union eucharistique qui est le plus haut et le dernier terme de l'ascétisme chrétien.

L'*Internelle consolacion* procède différemment; elle conduit l'homme directement dans son for intérieur, elle lui apprend à se recueillir, à purifier son âme, à tendre vers Dieu toute son affection et son désir. Alors elle lui fait entendre les douces et salutaires leçons du Sauveur; elle lui fait puiser la consolation et la force dans les communications divines; puis elle le ramène aux vertus pratiques, à la perfection de la vie chrétienne, à l'imitation du Christ. L'amendement de la vie, c'est le but principal du livre populaire et c'est par là qu'il termine et conclut. Moins profond peut-être, moins complet dans sa théorie, il se tient, pour ainsi dire, à un degré plus bas dans le mysticisme. C'est pourquoi le premier livre de l'ouvrage latin est devenu le dernier de l'ouvrage françois : d'un côté, il est l'acheminement à la vie spirituelle; de l'autre, il en est la fin et l'apogée. Cette différence est bien exprimée dans le titre général qu'on lui donne de part et d'autre; là simplement : *admonitiones ad vitam spiritualem utiles*, exhortations utiles... Ici avec bien plus d'emphase : *Le traité de l'intérieure et parfaite Imitation de notre Seigneur Jésus-Christ.*

Telle est la logique générale propre à chacune des deux œuvres. Je sais bien toutefois que certains manuscrits de l'*Imitation* reproduisent précisément ces trois premières parties rangées de même que dans l'*Internelle consolacion*, le manuscrit de Clermont, par exemple. Y aurait-il eu, en effet, quelque incertitude, quelque dissidence dans l'ordre assigné aux livres latins? L'*Internelle consolacion* auroit-elle été faite sur un texte exceptionnellement disposé? Cela n'est pas impossible. Mais nous admettrions plus volontiers le contraire : comme les deux ou trois leçons latines de ce genre qu'on a découvertes sont tardives, postérieures en date au traité françois, et d'ailleurs d'origine françoise, nous croyons plus probable que le texte latin aura été, dans ces rares exceptions, modifié après coup sur le modèle de la version populaire. Quoi qu'il en soit, telle est bien la double méthode, consacrée dès le principe, persistant jusqu'à la fin, que conservent en regard l'une de l'autre l'*Imitation* et l'*Internelle consolacion*.

Une difficulté toute pareille à celle que nous venons de signaler doit se résoudre de la même manière. Le troisième traité de l'*Internelle consolacion* contient un vingt-sixième chapitre intitulé : *Contre la vanité de ce monde*, qui lui appartient en propre et qui n'existe pas dans l'*Imitation*. Cependant on trouve ce chapitre : *Contrà vanitatem hujus mundi*, à la fin du premier livre de quelques manuscrits latins, notamment dans le

manuscrit de l'abbé Lebeuf conservé à la bibliothèque de l'Arsenal. Il n'est pas douteux, pour quiconque est familiarisé avec la littérature du temps, que ce chapitre, qui est comme le dernier mot de l'*Internelle consolacion* et qui paroît avoir été fait pour tenir la place du quatrième livre, ne soit original en françois. On l'aura traduit ensuite en latin et intercalé dans quelques copies du livre.

En relevant les différences que présentent les deux ouvrages, il ne faut pas oublier le titre distinct adopté pour l'un et pour l'autre. A l'origine, le traité latin n'a pas de titre général, ou s'il en a, c'est ce simple mot qui marque son caractère primitif et la condition dans laquelle il s'est développé : *Libri vitæ*. On appeloit ainsi la règle dans le langage monastique. Les scribes lui donnent ensuite des titres divers, tantôt *De Reformatione hominis*, tantôt *Liber Internarum consolationum*, voire même *De Musicâ ecclesiasticâ*, comme porte un manuscrit flamand. Mais l'usage qui prévalut, ce fut de désigner l'ouvrage par l'intitulé du premier chapitre du premier livre : *De Imitatione Christi, et contemptu omnium vanitatum mundi*. C'est du reste une remarque digne d'attention que cet intitulé commande très-bien et le premier chapitre et le premier livre et l'ouvrage entier. Dans le second et le troisième livre, l'intitulé du premier chapitre : *De internâ conversatione*, — *De internâ Christi locutione ad animam fidelem*, présente bien également l'idée générale, tellement qu'il est

fréquemment reproduit dans l'explicit. On pourroit découvrir là, il nous semble, un nouvel indice du mode de composition que nous avons essayé de définir.

L'*Internelle consolacion* conservant à son deuxième traité l'intitulé du premier chapitre : — Dialogue intérieur du Christ et de l'âme fidèle, — choisit pour titre général le titre particulier que porte ordinairement ce troisième livre de l'ouvrage latin : *Liber internæ consolationis*. Cette idée offroit, en effet, aux esprits à qui elle s'adressoit, quelque chose de plus saisissable, de plus positif et de plus actuel. La pensée d'imiter le Christ, de s'élever moralement jusqu'à ce divin modèle, cette pensée qui résume tout le christianisme, inscrite en tête du programme monastique, devenoit légitimement le titre du traité latin. Mais c'étoit là une abstraction trop haute, une formule trop idéale pour le livre populaire. Ce qu'il faut au grand nombre et ce dont on avoit surtout besoin au milieu des calamités du xve siècle, c'est d'être consolé. Aussi, la version françoise adopta ce titre qui exprimoit mieux sa mission plus douce et plus humble, d'*Internelle consolacion*.

On trouvera dans quelques textes, anciens il est vrai, le mot *éternelle* au lieu du mot *internelle*, intérieure. Mais c'est là une variante fautive que tout condamne, la forme latine, le sens général et la série des éditions.

Mais la véritable originalité de la version fran

çoise est dans le texte même et dans la trame du style. Le françois suit assez fidèlement le latin, on diroit mieux qu'il l'accompagne, tant le mouvement est libre, le tour vif et dégagé, tant l'inspiration semble marcher d'elle-même et comme spontanément tout près de son guide. Dans la forme, la différence est radicale : le latin est concis, coupé, sentencieux; le françois est lié, souple, abondant; il passe sans s'arrêter par-dessus les versets, parfois même par-dessus les paragraphes, enchaînant les idées, poursuivant le cours de la pensée; au lieu de s'asservir il s'est rendu maître. Le génie de notre langue pénètre et anime cette vieille traduction; et les prosateurs les plus célèbres du xve siècle, depuis Froissart jusqu'à Anthoine de la Salle, ne sont pas de plus grands écrivains que l'auteur, quel qu'il soit, de l'*Internelle consolacion*.

Moins nerveux, moins précis que le latin, le françois est supérieur par la grâce et la naïveté. Le sentiment s'y empreint avec une douceur plus pénétrante, les élans du cœur vers Dieu s'y expriment avec une vivacité et une suavité de paroles dont notre vieux langage bien mieux que le latin avoit le secret. Le livre monastique a passé par une âme plus tendre et plus délicate, plus triste aussi, ayant mieux goûté la solitude, une âme mystique du xve siècle, touchée, au fond de sa retraite, de la *grande pitié* qu'il y avoit alors au monde et surtout au royaume de France.

Mais ce qui caractérise plus particulièrement

l'*Internelle consolacion*, c'est une sorte de petit commentaire qui intervient à chaque instant dans la version françoise. Afin d'abaisser le traité ascétique à la portée des esprits les plus humbles et des intelligences les moins cultivées, le traducteur a soin d'éclaircir le sens, quand il lui paroît obscur, de le préciser, lorsqu'il lui semble vague ; il interprète dans la langue pratique et usuelle les expressions et les formules qui appartiennent au langage théologique ; il corrige les hardiesses de style qui pourroient être cause de méprise ou d'erreur ; il explique les métaphores qu'il rencontre ou croit rencontrer dans le latin. Cette glose indiquée ordinairement par les mots : *c'est à dire*, *c'est assavoir*, est d'une simplicité extrême ; on diroit d'un catéchiste parlant à de petits enfants.

Ainsi, le latin nous dit : *Gloria boni hominis, testimonium bonæ conscientiæ.*

Le françois qui ne juge pas cette maxime suffisamment claire, la développe comme il suit : « La gloire et la joye d'une bonne personne est le tesmoignage de sa conscience, c'est-à-dire que il s'esjouyst tant seullement en ce que en son cueur ou en sa conscience n'a point remors de peché mortel qu'il saiche, et, s'il le sçavoit, le confesseroit et osteroit le plustost qu'il pourroit. »

Le latin dit encore : *Oportebat Christum pati et resurgere a mortuis et ita intrare in gloriam suam.*

Le françois, craignant que ce mot *oportebat* ne

soit pris dans une acception trop rigoureuse, ajoute une courte réflexion : « L'Apostre dit qu'il convint à Jesus souffrir en ce monde et ainsi entrer en sa gloire. Il fault toutesfoys entendre que ce qu'il convenoit n'estoit point de necessité à Nostre Saulveur Jesuchrist, mais de sa grant bonté, pitié et misericorde, voulut ainsi souffrir pour nous. »

Le latin, citant un verset de psaume, ne nommera pas le psalmiste que tous ses lecteurs connoissent; le françois ne croira pas superflu d'indiquer : « C'est le roi David. » Il ira jusqu'à dire : « Les enfans d'Israël, c'est assavoir les Juifz. »

Enfin, comme exemple de commentaire allégorique, rapportons l'explication assez étendue, mais curieuse, qu'il nous donne sur ces mots du texte latin : *Erubesce*, *Sidon*, *ait mare*. — « Ayes ou pren honte et vergoigne en toy, Sydon, dit la Mer. Par Sydon, qui est cité, et vault autant à dire comme venacion, on entent gens de religion qui doibvent estre clos en leurs cloistres et unyz comme en une cité, et doibvent ensuyvir Dieu par bonne odeur et memoire de ses euvres comme les chiens venaticques la beste saulvage. Et par la Mer est entendu le monde et les mondains, auquel monde sont flotz et tempestes de cures et sollicitudes mondaines qui ne laissent ceulx qui y sont arrester ou avoir paix ne repos ne dehors ne dedans, c'est à dire à soy ne en soy ne à autruy. Dit doncques la Mer, c'est-à-dire le monde et les mondains, à Sidon, c'est aux religieux et gens d'églises : Ayez

honte et prenez vergoigne que j'ay et prens plus grant cure, soing et peine et travail d'acquerir les biens, honneurs et estatz de ce monde que vous ne faictes à avoir et acquerir l'amour de Dieu et les vertus, biens spirituelz, ausquelz toutesfois vous estes tenus et obligez de mettre peine d'avoir et acquerir, et qui vous sont plus necessaires et proffitables, et lesquelz vous povez mieulx acquerir et à moindre peyne et travail, se vous voulez. »

Ces quelques traits, qu'il seroit facile de multiplier, suffisent à donner une idée de ce système d'interprétation prudente, méticuleuse, souvent même puérile, qui caractérise la version françoise de l'*Imitation de Jésus-Christ* écrite au XVe siècle pour les simples gens. Cette glose, très-peu développée, car le dernier exemple que nous avons cité est exceptionnel comme dimension et comme recherche, n'embarrasse pas du reste la marche du livre, n'entrave pas le mouvement du style ; et elle produit souvent au contraire un sentiment de naïveté, certaine ingénuité de pensée et de langage qui est pleine de grâce et de charme.

En dehors de ce soin d'éclaircissement, le françois n'ajoute rien ou très-peu de chose au texte latin ; et s'il le fait, c'est pour y introduire une locution proverbiale, une comparaison familière ; par exemple : *Montaigne n'est point sans vallée.* — Ou bien : *Celui nage seurement à qui Dieu soustient le menton.* — Mais encore cela n'arrive-t-il que très-rarement ; et on est en droit d'affirmer

que cette version populaire de l'*Imitatio Christi* est bien une traduction et non une paraphrase.

Qui a fait du livre latin un livre si complétement françois? qui a transformé ainsi, avec une telle puissance d'originalité et avec une telle mesure, le traité ascétique? Cette question non plus n'a point de réponse assurée; c'est un nouveau problème ajouté à tous les problèmes qui environnent cette grande œuvre du moyen âge, comme si elle devoit être anonyme jusques dans ce dernier travail, comme si les voiles qui cachent toute cette création devoient s'étendre à la forme vulgaire qui en est le complément et la fin.

Il nous semble toutefois qu'il est un point que nous pouvons, après les caractères si distincts constatés dans les deux ouvrages, considérer comme établi, c'est qu'on ne sauroit plus supposer que la version latine et la version françoise soient d'un même auteur et d'une seule main. Nous montrerions au besoin, dans une comparaison plus approfondie des deux textes, de nouvelles présomptions contre une hypothèse que nous ne croyons pas soutenable; nous rencontrerions par exemple dans le françois un certain nombre de contre-sens ou de différences de sens qu'il seroit difficile d'expliquer si on admet un auteur unique qui auroit dû comprendre et comprendre de même ce qu'il avoit écrit en latin.

Le prétendant le plus sérieux à la paternité de la rédaction françoise, c'est l'illustre chancelier de

Paris, Jean de Gerson. Il n'a plus ici pour competiteurs Thomas de Kempen ni Jean Gersen ; nous avons trouvé seulement un témoignage favorable à un religieux inconnu du comté de la Marche. Avant d'examiner les titres de l'un et de l'autre, nous voulons remonter un peu plus haut dans les origines de l'œuvre.

Le traité *De Imitatione Christi* ni l'*Internelle consolacion* ne sont des livres isolés et sans précédents ; ils appartiennent à une philosophie et à une littérature fécondes dont ils sont le chef-d'œuvre, mais qui bien avant eux aveient produit de nombreuses compositions du même genre. Une longue suite d'écrivains ecclésiastiques, dans lesquels nous retrouvons la même doctrine, le même sentiment, la même méthode, forment comme une lignée d'ancêtres au traité latin. Ceux de leurs ouvrages qui du domaine de la théologie descendirent aux mains de la piété populaire sont les légitimes précurseurs de l'*Internelle consolacion*.

Au moyen âge, en effet, la littérature a tout entière ce qu'on appelle le caractère cyclique. Dans chaque genre, la série des œuvres se tient par un enchaînement presque nécessaire ; elles sont unies entre elles par des liens de famille très-étroits, de telle sorte que si l'on examine un monument sans jeter un coup d'œil sur l'ensemble auquel il se rattache, sans se rendre compte des monuments du même genre qui l'ont précédé ou accompagné, on ne sauroit s'en former une opinion exacte ni bien

apprécier l'influence qu'il a exercée. C'est le temps où, dans la littérature comme dans l'histoire, la généalogie a la plus haute importance.

Un autre, avant nous, bien avant nous, a recueilli les éléments qui nous aideront à fixer cette généalogie de l'*Imitation* et de l'*Internelle consolacion*, à tracer un aperçu sommaire des ouvrages mystiques dans la littérature chrétienne antérieure au xve siècle. Cet autre, c'est justement l'écrivain à qui on a attribué l'*Imitatio Christi*, à qui on peut attribuer avec plus de vraisemblance l'*Internelle consolacion*, c'est Jean de Gerson. Il étoit, spécialement dans cette branche de la théologie, ce que nous appelons un érudit; il en avoit recherché avec prédilection, étudié avec amour les productions anciennes ou récentes; il les mentionne presque toutes, hormis l'*Imitation*, dans ses nombreux écrits. On diroit qu'il a voulu dresser la liste de tous les ouvrages, jusqu'alors autorisés, qu'alloit surpasser et remplacer le chef-d'œuvre encore inconnu.

Le passage le plus curieux pour nous, nous le trouvons dans quelques pages du livre de *la Montagne de contemplation*, l'un des meilleurs ouvrages du chancelier de Notre-Dame, composé par lui en françois, l'an 1400, dans sa retraite au doyenné de Bruges. Là, du chapitre XXXV au chapitre XLII, il passe en revue les conseils des auteurs les plus renommés : — Sur la manière d'entrer en contemplation et sur les pensées qui peuvent le

mieux y préparer l'âme. Et comme ce traité de *la Montagne de contemplation* est adressé par Gerson à ses sœurs germaines « et aux simples gens qui ne scevent latin, » il se place précisément à notre point de vue en s'attachant à signaler particulièrement les livres « qui sont en françois. » Nous mettrons à profit, en le complétant, en le généralisant, le travail de ce devancier illustre, dont la parole a, dans ces matières, un intérêt exceptionnel.

Du reste, disons-le d'abord, si la théologie mystique a une bibliothèque latine considérable, il s'en faut de beaucoup que notre ancienne littérature, dans ces limites du XIIe au XVe siècle, soit, sous ce rapport, d'une aussi grande richesse. Ce n'est guère qu'au XIVe siècle que l'on commence, timidement encore, a écrire en françois « de tant haulte matière » ; c'est seulement aussi vers cette époque que les traductions des grandes œuvre latines se multiplient. Jusque-là, la forme latine a été pour ce genre d'ouvrages, non pas complétement, mais à peu près exclusive. Jusque-là, le véritable livre d'édification populaire, c'est la *Vie des Saints et des Martyrs*, la pieuse et ardente poésie des légendes.

Le mysticisme, dont l'*Imitation* est, sous sa double forme, la plus parfaite expression, n'est pas une doctrine à part dans le christianisme, mais un développement particulier de la doctrine chrétienne. Il a donc existé de tout temps dans l'Église;

il y est représenté de siècle en siècle par es plus grands esprits, de saint Jérôme à saint Augustin, de saint Augustin à saint Grégoire le Grand. En philosophie, il continue dans le monde renouvelé la théorie platonicienne qui luttera tant que le monde durera contre la théorie d'Aristote. Au moyen âge, il se développe comme système théologique et forme école en présence de la scolastique dont il combat la méthode artificielle et tyrannique.

L'idée fondamentale de cette théologie, c'est la distinction d'une double manifestation de Dieu et de son Verbe, l'une par la création, l'autre par l'incarnation; deux ordres de choses, le naturel et le surnaturel, deux mondes qui coexistent éternellement.

Cette double manifestation du Verbe divin existe dans l'homme; il y a dans l'âme humaine une raison supérieure qui conçoit par la grâce, sous l'inspiration et l'illumination d'en haut, une raison inférieure qui s'exerce par sa propre puissance dans le domaine des choses de la création.

De là une double science, la science de Dieu et la science humaine; celle-ci qui ne développe que l'intelligence, science incomplète, imparfaite, aride; celle-là qui développe à la fois l'intelligence et l'amour, les deux grandes facultés de l'âme, l'amour surtout par lequel la créature se rapproche davantage du Créateur; elle est la science féconde et savoureuse qui associe et unit l'homme à Dieu. La

condition première pour atteindre à cette science, c'est un cœur pur, et c'est ce qui explique ce mot de l'*Imitation* : un cœur pur pénètre le ciel et l'enfer. La voie qui mène à cette science, c'est la méditation, qui est la recherche de la vérité en soi-même et sur soi-même ; et son plus haut terme est la contemplation, dans laquelle la vérité, révélée à l'esprit, le captive, l'enflamme et le fait participer à la vie divine. Ainsi la vraie science, qui est le plein développement de l'homme moral, éclairant l'intelligence dans la méditation, donne à l'amour son objet propre dans la contemplation ; elle le met, par l'intelligence et l'amour, en possession de la vérité, autant qu'il est possible d'y atteindre en ce monde, jusqu'à ce qu'il trouve dans sa fin dernière cette possession entière et paisible.

Les œuvres de cette école, par la nature même des doctrines, n'avoient pas, en général, le caractère scientifique et subtil de l'école opposée ; mais, s'adressant aux affections de l'âme plus qu'à la curiosité de l'esprit, ayant moins pour but d'argumenter que d'échauffer les cœurs, ces œuvres sont presque toujours des leçons de piété, des traités d'oraison, des guides de la vie spirituelle et contemplative. Cette théologie n'avoit pas, du reste, ses apologistes les plus éloquents dans les bibliothèques ; elle se pratiquoit avec plus d'éclat qu'elle ne se discutoit : c'étoit la doctrine des saints, la science des cœurs frappés de l'amour de Dieu ; et l'*auge* de cette école n'a point fait de livres ; c'est

l'humble saint François, le patriarche des Mendiants.

L'époque la plus florissante et la plus féconde de la tradition mystique, c'est le XIIe siècle, qui nous offre les noms de saint Bernard, de Hugues de Saint-Victor, de Richard de Saint-Victor, d'Isaac de l'Étoile. C'est dans ce siècle où l'élévation de la pensée est égale à l'énergie de l'action, où le cénobitisme surtout, austère encore, est au plus haut degré de puissance et de splendeur, que commença peut-être obscurément au fond d'un monastère le livre qui sera l'*Imitation*. Pendant que se recueilloit ainsi cette pure et fine fleur de l'ascétisme, pendant que se préparoit dans la solitude le résumé le plus parfait et le plus attrayant de la doctrine mystique, cette doctrine suivoit au dehors une marche parallèle et se manifestoit dans de grands écrivains.

« Saint Bernard, dit Gerson, recite de lui meismes que au commenchement de sa conversion il vist que besoing avoit de bonnes œuvres et de merites plus qu'il n'en povoit avoir de soy; si s'advisa qu'il feroit tant que il auroit des merites de Jhesucrist. Et dès lors pensa il dilligamment à toute la vie de Jhesucrist depuis sa concepcion jusques à son ascension; et de toutes les paynes de Jhesucrist en fist comme ung fardel de mirre et le mist continuelement sur sa poittrine par sainte recordacion et compassion. Et par ce concluz-je que saint Bernard commença la vie contemplative et à y mon-

ter, à penser la vie de Jhesucrist Nostre Seigneur; come aussi nous lisons de sainte Cecile qui tousjours portoit l'euvangile Nostre Seigneur, c'est à dire la mémoire de sa vie; et ne cessoit d'en parler et le prier [1]. »

Ainsi cette pensée : suivre le Christ, s'appliquer sa vie et sa passion, — cette pensée inscrite en tête de l'*Imitation* est précisément celle que nous rencontrons la première personnifiée dans saint Bernard. Éternel sujet de méditation et d'émulation, toujours proposé sans doute, toujours pratiqué dans le christianisme, mais qui devient dès lors une idée plus systématique, la définition de la vie religieuse et la méthode de la sainteté. Du XII[e] au XIV[e] siècle, un grand nombre d'ouvrages mystiques, et les plus populaires, développeront ce thème par excellence, les uns cherchant dans le tableau des souffrances divines un *aiguillon d'amour*, les autres montrant un exemple et une instruction dans tous les actes et dans toutes les circonstances de la vie du Christ. Saint Bernard, devancé toutefois par l'enseignement des légendes, comme l'indique Gerson, mit cette méthode en autorité et en fit comme le programme de la piété et de la piété pratique. De là vient peut-être que l'*Imitation* fut anciennement attribuée à saint Bernard, comme dans l'édition de Strasbourg : *opus beati Bernardi saluberrimum*, ou dans la traduc-

1. Cf. S. Bernardi in cantica canticorum serm. XLIII.

tion imprimée à Toulouse en 1488 : « Le livre tres salutaire de la Imitacion de Jhesucrist et du mesprisement de ce monde composé en latin par saint Bernard ou aultre devote personne. » Toujours est-il que l'abbé Thierry de Saint-Magloire, qui reculoit la composition de ce livre jusqu'au temps des évangélistes, avoit droit, dans sa paradoxale hypothèse, d'appeler l'abbé de Clairvaux « le plus hardi plagiaire de l'*Imitation* [1]. »

Malgré leur célébrité et leur influence, les œuvres de saint Bernard n'occupent pas une large place parmi nos monuments en langue vulgaire ; nous laissons de côté les quarante-quatre sermons du précieux manuscrit des Feuillants qui date du XII[e] siècle ; ils appartiennent à un genre de littérature qui est en dehors de cette étude. Comme expression de cette méthode ascétique dont il est le représentant, nous ne trouvons qu'une petite pièce qui porte son nom dans quelques manuscrits; — « ce sont les paroles, dit le manuscrit 7851 (anc. f. fr. B. I.), ce sont les paroles que sains Bernars disoit en oroison à la douce dame de paradis en recort de la douce souffrance du doux fix Jhesucrist. » Ce morceau paroît avoir été des plus goûtés au moyen âge et des plus répandus dès le commencement du XIII[e] siècle [2]. Il est du reste très-vif, très-émouvant et rès-dramatique. C'est un récit de la passion du Sauveur par Notre-Dame

1. V. Gence d'après le mst. du Mont-Olivet.
2. Conf. mst. 7028.

elle-même : — « O dame, s'écrie l'auteur, qui estes l'onour du paradis, la joie dou ciel, je vous pri que vos me dites la verité de ceste chose, et que cele doulor qui fu à celui jour en vostre cuer soit el mien tous les jours que je vivrai..... Douce dame, encore vous pri-je que ces lermes que vous euste en cele douce mort, que je les aie tous les jours et qu'eles decourent si largement de la passion Jhesucrist vostre douz fil et mon seignour, que vos paroles et les moies[1] se concordent si que nous parlons ensamble. »

« Et Notre Dame le dist..... »

Ce sermon, car ce morceau paroît être un sermon ou une instruction adressée à des religieuses, n'est certainement pas indigne de l'homme qui avoit en son âme, comme parle Isaac de l'Étoile son contemporain, toutes les saintes délices de la charité et sur ses lèvres toutes les irrésistibles effusions de la grâce. A part cette pièce, les œuvres de saint Bernard, les Méditations, les Lamentations, les Épîtres attendent la grande époque des traductions, c'est-à-dire la fin du XIVe siècle. Son ouvrage mystique le plus important, *Sermones in cantica canticorum*, n'a pas même été traduit ; seulement on en a extrait vers la fin du XVe siècle un petit traité assez étrange intitulé dans le manuscrit 7880 : « Le traicté de la vie contemplative et des secrés parlez entre Dieu et l'âme, entre l'espous et l'espouze ; et de moult

1. Les miennes.

notables matieres; et, en la fin, des joyes et de la felicité de celle noble cité de Jerusalem. » Il s'agit de conclure le mariage symbolique de l'époux Jésus-Christ et l'épouse, l'âme fidèle; le bon ange intervient comme médiateur et messager; le père, après quelques difficultés, accorde son consentement. Rien ne manque à l'allégorie, pas même le cadeau de noces : « En attendant que tu aies la vision de l'espoux, dit l'ange à l'espouse, je te donne muremiles que tu porteras en tes oreilles, qui seront d'or entortillées d'argent. Muremiles, c'est un ournement fait en manière d'une chose entourtillée comme une chainette; et ceste chose souloient porter les femmes pendues à leurs oreilles, car elles avoient anciennement les oreilles percées; et ces muremiles estoient faictes en telle manière qu'elles pendoient à ce trou de l'oreille. Or voyon que signifient ces muremiles que cest ange donne à l'espouze pour sa consolacion et pourquoi elles sont d'or entortillées d'argent... » C'est ce que Hugues de Saint-Victor, qui, nous le verrons tout à l'heure, exprime plus simplement les mêmes pensées, nommera les *arrhes* de l'âme. Enfin, l'imitateur de saint Bernard finit par la description des joies du ciel qui seront comme les fêtes de ces divines épousailles. « Vray est, observe Gerson à propos de cette allégorie, commune, du reste, à presque tous les mystiques, vray est que ceste maniere est moult haute, forte et dangereuse pour tenir au commenchement de sa conversion, car quant on

cuideroit penser à mariage espirituel, on regliche-roit legierement en la souvenance de mariage carnel. »

Saint Bernard a pour contemporain Hugues de Saint-Victor, qui est, comme son élève Richard, le théoricien et le philosophe du mysticisme; nous ne nous occuperons pas des grands traités de ce docteur, qui ne se trouvent pas, à vrai dire, dans la ligne particulière que nous parcourons; nous négligerons même ses opuscules : *De vanitate mundi*, —*De meditatione*,— *De oratione*, ce dernier qui surpasse tout éloge, d'après l'avis de Gerson, — parce qu'ils sont restés sous la forme latine; et nous donnerons place ici au petit traité *Soliloquium de arrha animæ*, qui dans sa traduction françoise : *Des erres*, ou des arrhes, *de l'espouse*, est véritablement un des précurseurs de l'*Internelle consolacion*. C'est un dialogue entre Hugues et son âme, commençant ainsi[1] :

« Je parleray secretement à m'ame et sarai de lui et li demanderai par amiable parole que nous arons ensemble ce que je desire et convoite à savoir. Il n'y aura nulle personne estrange, mais parlerons li uns à l'autre tous seuls par apperte et clere conscience. Et pour ce, ne je n'arai doubte de li demander et enquerre choses muciées et occultes dedens son cuer, ne elle n'ara honte de moi respondre pure verité.

1. Mst. 7271 2. 2. f. fr. de la Bibl. Impér.

« Maistre Hue commence :

« M'ame, je te pri que tu me dies quele chose est-ce que tu aimes dessus toutes autres choses. Je scei bien que toute ta vie est dileccion et amour et que sans amour tu ne pues estre. Mais je veuil savoir et si te prie que tu me dies et recongnoisses sans nulle cremeur et sans vergoigne quelle chose tu as esleue à amer entre toutes les choses. »

Cette traduction du *Soliloquium* est l'œuvre « de très-honnerable chevalier et de bonne memoire maistre Pierre de Hangest, prevost en l'eglise d'Amiens et conseiller du roy nostre sire... qui translata ledit livre de latin en françois pour l'amour des cuers devos qui ne pevent mie entendre le latin si plainement. » Elle est du xive siècle. Reproduite dans un certain nombre de copies, imprimée à la fin du xve siècle, à Paris, par Simon Vostre, in-8° gothique, elle paroît avoir joui d'une assez grande popularité, que du reste l'ouvrage justifie. Il y a dans ces pages une piété douce et sérieuse, une éloquence souvent chaleureuse, presque toujours simple et élevée ; on nous permettra de détacher encore quelques lignes de la dernière réponse qui nous donneront l'explication du titre et la conclusion du livre. L'âme, après avoir décrit la joie dont la remplit parfois la pensée de Dieu, continue comme il suit :

« N'est-ce mie mon ami que je ainsi sens doucement ? Je vous prie que vous le me dites et que je sache si ce est il ; par quoi se il revient plus à

moi nouvelement, je li prierai de tout mon cuer que plus ne se départe de moi et qu'il veuille tousjours avecques moi demourer et manoir.

« Maistre Hue conclut avec l'âme :

« Vraiment pour certain, c'est ton ami qui tant t'aime qui ainsi t'a visitée. Il vient invisibles; il vient occultement; il vient si qu'il ne peut estre tenuz. Il vient pour toi touchier, non mie pour ce que tu le voies; il vient pour toi admonester, non mie que tu le puisses comprehendre. Il ne vient mie pour li tout mettre ne espandre en toi, mais pour ce que tu le puisses un pou gouster et assavourer; non mie pour toi toute saouler ne ton desir tout emplir, maiz pour toi atraire à li par affeccion. Il te offre les commençailles de ta dileccion, mais pas ne te demonstre la grant planté de la sieue[1] dileccion et de s'amour. Et certes c'est proprement l'*erre* de tes espousailles que il te donne maintenant... »

Ce sont là de ces pages de notre ancienne langue françoise qui méritent, il nous semble, à tous les points de vue, qu'on ne les laisse pas complétement dans l'oubli.

Le successeur immédiat de Hugues, Richard de Saint-Victor, n'a dans aucun de ses écrits la même saveur ni la même simplicité. Esprit classificateur, analyseur, il porte dans la philosophie mystique les distinctions et les subtilités de la scolastique :

1. Sienne.

« Maistre Richard de Saint-Victour, dit Gerson, fit un livre qui a cinq parties, auquel il traita moult soutivement et selon parfonde clergie ceste matiere de contemplacion, et la devise en *six* manieres ou especes : les deux sont en ymaginacion, deux en raisen et deux en intelligence... » Gerson ajoute lui-même que toute cette théorie lui semble « plus appartenant et propre aux clercs bien fondés que aux simples gens ». Le moyen âge paroît avoir entièrement partagé cette opinion que nous ne contredirons pas ; du moins il n'essaya jamais de traduire, malgré la grande réputation de ces ouvrages, ni le *Benjamin minor*, ni le *Benjamin major*, ni même l'*Arca mystica*.

A ce groupe du XII[e] siècle, nous joindrons Isaac abbé du monastère de l'Étoile en Poitou, auteur d'un beau traité *De spiritu et animâ* [1]. Il y a dans ce livre remarquable, tout pénétré de l'esprit de saint Augustin, des passages qu'on peut mettre utilement en regard de l'*Imitation ;* nous recommandons le chapitre XI.—Quel est le vrai bien de l'âme ; le chapitre XXXIV. — Comment l'âme s'égale à Dieu par l'amour ; le chapitre XLIV sur la connoissance de soi-même et la science de sa propre foiblesse. Ce rapprochement entre le traité du XII[e] siècle et le traité qui paroîtra au XV[e] servira plus que bien des controverses à éclairer les sources de ce dernier ouvrage qu'on diroit parfois esquissé et prévu par l'abbé de l'ordre de Cîtaux.

1. Tissier. Bibliotheca patrum cistercensium, t. VI.

La tradition se continue au XIIIe siècle par le pape Innocent III et par Guillaume d'Auvergne évêque de Paris. Le premier est auteur d'un traité *De contemptu mundi sive de miseriâ hominis*, plusieurs fois traduit en françois (mss. 198 f. N. D.-7272, anc. f. fr.). Le second a pour titre principal à notre attention un traité de la prière intitulé *Rhetorica divina*. « J'ai leu de ce très excellent docteur, dit Gerson, qu'il affermoit que les povres et les truans et les prisonniers lui avoient apris à prier Dieu... En ung de ses livres qui est appelé la *Rhetorique divine*, il comparage oroison à ung messagier qui va en paradis demander ayde... et parle de ceulx qui sont devant les juges comme ils sont saiges en leurs prieres pour doubtance et le peril où ils se voient, et que ainsi deverions-nous faire devant Dieu et plus ancoires... Mais je ne sais pas que ce livre soit en françoiz. » La *Rhetorica divina* fut traduite seulement au XVe siècle par Nicolle Sellier (V. mst. 7277) qui commence ainsi : « Quelle et comme grande soit la dignité d'oroison, clerement peult apparoir à plusieurs qui le veulent et peuvent voir... »

Mais le grand nom de cette tradition au XIIIe siècle, c'est saint Bonaventure, le docteur séraphique, celui de tous les écrivains mystiques qui est le plus près de l'*Imitation*. Nul en effet n'a possédé plus que lui la science salutaire, celle qui féconde le cœur en même temps que l'esprit et qui fait naître la piété dans les âmes : *Idoneus et securissimus*

ad illuminandum intellectum, *ad inflammandum affectum*, comme parle Gerson. Afin de ne pas toucher trop légèrement à une telle renommée, nous nous en tiendrons à notre point de vue spécial, celui de la vulgarisation des œuvres par la langue françoise. Les plus beaux livres de ce docteur, la *Collatio de contemptu mundi*, le *Soliloquium*, l'*Itinerarium mentis in Deum* restèrent au moyen âge sous leur forme latine; nous n'en connoissons pas du moins de traduction ancienne. La littérature laïque donna la préférence au *Stimulus amoris* et aux *Meditationes vitæ Christi*. Ces deux ouvrages, qu'une critique peu judicieuse, selon nous, a contestés à saint Bonaventure, entroient mieux dans les idées communes, dans le sentiment et le goût de l'époque; ils développent l'un et l'autre la grande thèse de l'ascétisme pratique: on doit chercher dans la vie et la passion du Christ, pour employer le langage du temps: « le souverain exemplaire de toutes les vertus, l'accomplissement de tous les commandemens de la loi et la clef de toutes les perfections »; il faut en un mot que l'âme chrétienne soit *transformée en crucifix*, suivant l'énergique expression du traducteur du *Stimulus amoris*.

Saint Bonaventure, dit Gerson en parlant de ce dernier traité, recommande pour aller à Dieu la voie tracée par saint Bernard et par Jésus-Christ lui-même: « si a pour soy Jhesucrist qui ainsi le dit et qui se nomme voye, verité et vye: voye par

laquelle on doit cheminer, verité qui le cheminant doit enluminer, vye qui le doit soustenir, nourrir et remunerer. Je vouldroye bien, ajoute Gerson, que ce livre vous fust translaté en franchois, car je le juge très-prouffitable. »

Ce vœu ne tarda pas à être exaucé : une traduction de l'*Aiguillon d'amour divin* est datée, en effet, dans le manuscrit original, de l'année 1406. Sur le premier feuillet de ce manuscrit (7275 anc. fonds, B. Imp.), on lit ces mots : « Apartient ce dit livre à treshaulte et poissant dame Marie fille de tresredoubté prince Jehan duc de Berry fils de roy de France. Et le fist escripre par grant diligence frere Symon de Courcy cordelier, confesseur de ladite dame. » Ce Simon de Courcy se désigne clairement dans le prologue comme le traducteur du traité de saint Bonaventure : — « Le attribuant après Dieu au devot Bonne Adventure, dit-il, non pas moins priant pour moy tres indigne translateur et administrateur de ceste presente doctrine..... Mais tu, ô ma treschiere fille, de moy comme indigne confesseur tres affectueusement desirant et sans doubte esperant ta perfection espirituelle, reçoips devotement ce petit don *Eguillon d'amour divine* appellé. »

Cette traduction, reproduite par de nombreuses copies, fut imprimée à Paris, par Pierre le Caron, en 1474 et 1488, avec cette mention nouvelle: « Translaté de latin en françoys par de bonne memoire maistre Jehan Gerson, à l'instruction de sa

sœur ou de sa fille de confession. » — Mention qui fit dès lors autorité et que les érudits modernes acceptent encore. C'est là cependant une attribution évidemment fausse; cette traduction du *Stimulus amoris* fut faite probablement sur la recommandation du chancelier de Paris, mais non par lui-même, comme l'indique bien le manuscrit de 1406. Il n'y a vraiment pas, du reste, entre le style de Gerson et celui de Simon de Courcy, de méprise possible. Les éditeurs de la fin du XVe siècle ont un peu abusé, il faut le reconnoître, du nom populaire de Gerson.

Les *Meditationes vitæ Christi*, compilation plus légendaire, moins philosophique que le *Stimulus amoris*, eurent pour traducteur principal Jehan Galopes, surnommé le Galois, doyen de l'église collégiale de Saint-Loys de la Saulçaye, au diocèse d'Évreux, dont le travail est dédié à Henri V d'Angleterre, héritier et régent de France. Extrayons quelques lignes du *Prologue* de saint Bonaventure, traduit par Jean Galopes : « Icelle meditacion (de la vie de J.-C.) enseigne ce que on doit faire et ce que on doit fuir, en tele maniere que les Ennemis ne les vices ne se pevent embatre en l'ame ne aussi la decevoir ; car la perfection des vertus est là dedens trouvée. Ou trouveras tu charité, si haulte et excelente povreté, et si noble humilité, et si parfonde oroison, si grande sapience, debonnaireté, obedience, patience, exemplaire et droicture de toutes autres vertus, comme tu feras ès vertus de

la vie Nostre Seigneur Jhesucrist? De ce parle saint Bernard au XXIIe sermon qu'il fait sur les *Cantiques*, et dit ainsi : Pour certain, celui laboure laschement et vainement en l'acquisicion des vertus, s'il les cuide d'autrui avoir que du Seigneur d'icelles, c'est Jhesus; duquel Seigneur le sainctuaire est de prudence, laquele misericorde est œuvre de justice, la vie est le miroir d'actrempance, et sa mort est le noble signe de force.

» Qui doncques l'ensuit en ses ditz et faiz, il ne peult errer ne estre deceu ; et par la frequente meditacion et pensée à iceulx le cueur est enflammé et animé à enquerir et ensuir vertus; et de là en aprez il est enluminé de la vertu divine en tele maniere que il est vestu de vertu et discerne le vray du faulz, en tant que par tele illuminacion plusieurs simples personnes non clercs et non lectrez ont congneu les grans et parfons misteres de Dieu. Et dont cuides tu que sains François soit parvenu à si grande habondance de vertus et à si grant et cler entendement des Escriptures et à congnoissance bien appercevant des vices et falaces de l'Ennemi? Certainement ce a esté par la familiarité, conversacion et frequente meditacion de Nostre Seigneur Jhesucrist. Et pour ce ainsi ardamment il avoit son cueur et affeccion à lui que en toutes vertus le plus parfaictement que il povoit l'ensuivoit. Et à la parfin il fut si parfait que par l'impression des enseignemens des sainctes playes de Jhesus, il fut du tout transformé en lui. Or voiz

tu doncques à quel degré et haulte perfeccion maine la meditacion de la vie Jhesucrist, laquele est le fondement fort sur lequel prent son assiete et exaucement le degré de contemplacion [1]. »

On voit combien cette idée s'est généralisée et agrandie depuis le XII[e] siècle : elle est devenue la base de la doctrine mystique d'où s'élèvent, comme dit saint Bonaventure, tous les échelons de la vie contemplative. Le point de départ et la marche du traité *De Imitatione Christi* sont là parfaitement tracés; on devine que les premiers livres doivent être à peu près achevés dès cette éppque. Il n'y a plus qu'un progrès à accomplir, qu'un degré à monter. Du programme monastique qui suit le cours de ces doctrines, il ne reste plus, sans doute, qu'à développer la quatrième partie : Du Saint Sacrement de l'autel.

A la suite du docteur séraphique, général de l'Ordre des Frères-Mineurs, évêque d'Albe, cardinal, nous citerons un nom bien modeste, celui de Marguerite de Duyn, prieure de la Chartreuse de Poletin. Cette religieuse du XIII[e] siècle a écrit tantôt en latin, tantôt en françois dans un dialecte intermédiaire particulier à la région de la Haute-Bourgogne, de la Bresse et du Bugey, des méditations, des élévations à Dieu, des lettres, remarquables par la vive et simple effusion d'une tendre piété. M. Victor Le Clerc, qui a eu entre les mains l'unique

1. V. mss. 7274, 7317.

manuscrit conservé à Grenoble, nous a fait connoître cet écrivain mystique dans un excellent article du tome XX de l'*Histoire littéraire de la France*. Nous renvoyons là pour plus amples détails. Nous voudrions seulement reproduire ici, malgré les aspérités de l'idiôme, quelques lignes de la prieure de Poletin. Voici, par exemple, comment elle traduit à sa manière l'idée fondamentale que nous venons de voir développée par les maîtres de la théologie ascétique, par saint Bernard et saint Bonaventure.

Dans une lettre qui porte cette suscription : — « A son tres chier frere et tres amé pere en Dieu, sa povre suers salut et pardurabla amour en celui de la cui bonté[1] vivont les saintes armes[2] qui sont ou ciel », Marguerite s'exprime ainsi :

« Totesfois je vos manderay come[3] la persona qui soyt el mundo qui plus vos aymet en Diu, si come je croy, l'a fayt per[4] vos. Quant je soy que vos n'entendiés mie bien ceste chose, je me mis à faire ains come il memes m'ensigna. Quant vint lo jor de la Nativité Jhesucrist, je pris cel glorious enfant entres mes bras espiritualment. Aynsi je le portoie et l'enbraçoe tendrement entre les bras de mon cuer dès l'eure de matines tanques apres tyerci[5]. Après je m'aloe un po ebatre et pensoye

1. De la bonté de qui.
2. Ames.
3. Comment.
4. Pour.
5. Jusqu'après Tierce

à ordener les besoinnes de quoy mes chaitis cuers est enconbrés. A l'oure de medis, je pensoie coment mes dous Sires fut tormentés pour nos pechiés et pendus tos nus en la croys entre dos [1] larons. Quant jo me pensoye que la tres mauvaysi compegnya s'estoyt departia [2] de lui, jo me traiot ver lui à grand reverenci et le declaveloye [3] et puis le charioye sus mes espaules et puis le descendoye de la croys et le metoye entre les bras de mon cuer, et m'estoiet semblans que jo le portoye à tant legierement come se fut de un ant [4]. Se je vos disoye l'autre grant consolacion que je sentoye de lui, à peine le porrés vos entendre. Le soyr, quant je m'alavo gisir, je lo metoye en mon liet [5] espiritualment et baysoie ses teindres mans et ces benois piés qui ensi durament furont percia per nos pechiés, et poys m'abeyssoye sus ce glorious flan qui si cruelment fut navrés per moy, et ilicques [6] je me recomandoye et [7] mon frère, et li queroe perdon de nos pechiés; et ensi me reposoe tanque à matines; en continuant des la Nativité tanque à la Purificacion Nostre Dame. Se Nostri Sires vos donoyt graci de ço fayre, je crey bien quiel [8]

1. Deux.
2. Départie.
3. Déclouois.
4. Comme s'il fut âgé d'un an.
5. Lit.
6. Là.
7. Ainsi que.
8. Qu'il.

les prendit en gra[1] plus de vos que de moy. »

Dans cet aperçu, où figurent les plus grands noms de l'Église, nous devions une place à l'humble recluse, à cause de cette dévotion douce, affectueuse, en quelque sorte maternelle, et parce que cette âme naïve et tendre est bien sœur du tendre et naïf esprit qui a écrit l'*Internelle consolacion*.

Au XIV[e] siècle, la tradition se continue par le franciscain Ubertino de Casal, qui a fait l'*Arbor crucifixi Jesu*; par J. Rusbroeck, l'auteur du traité *De ornatu spiritualium nuptiarum*; par le docteur illuminé J. Tauler, l'auteur des *Institutions divines* et d'autres écrits qui ne sont pas oubliés. Ces ouvrages, malgré leur importance, n'ont pas eu d'écho, immédiatement du moins, dans la langue françoise. Le livre d'origine étrangère qui pénétra le plus tôt chez nous, c'est un traité intitulé l'*Horloge de Sapience*, composé premièrement en allemand par frère Jean de Souhabe, mis en latin par Henri Suso, et traduit en françois par un franciscain de la nation de Lorraine, en 1389[2]. Notre littérature vulgaire produit à cette époque un grand nombre d'opuscules ascétiques, presque tous, il faut l'avouer, pauvres, puérils et fastidieux. Quelques-uns sans doute sortent un peu de la médiocrité générale; on peut distinguer, par exemple, le petit traité *des Douze profits de tribulacion*[3],

1. Gré.
2. Mst. 7275. Imprimé à Paris, 1493, in-fol.
3. Mst. 7851.

un peu plus grave, un peu moins entaché de pédantisme et de mauvais goût que la plupart de ses contemporains; mais tout cela, en somme, n'est pas du lignage qui a produit l'*Imitatio Christi* et l'*Internelle consolation*. Nous avons hâte d'arriver à Gerson lui-même, représentant de la doctrine mystique à la fin du XIV[e] siècle, qui a assisté à l'apparition du fameux traité latin, qui a peut-être fait l'œuvre françoise. Nous devons nous arrêter longuement à ce personnage qu'on a appelé le plus grand homme de son temps, qui en est certainement le type le plus caractéristique et le plus élevé, et qui aujourd'hui est resté célèbre surtout par le rôle qu'il joue dans la question de l'*Imitation*.

Gerson vécut de 1363 à 1429, c'est-à-dire pendant tout le règne de Charles VI, pendant toute la durée du grand schisme d'Occident, la période la plus sombre et la plus tourmentée des annales de la France. Élu chancelier de Notre-Dame et de l'université en 1398, représentant officiel de cette grande corporation, qui étoit alors une puissance dans l'État et dans l'Église, il eut à prendre une part active et principale dans tous les événements religieux et politiques.

En politique, Gerson fut un des chefs d'un parti intermédiaire composé des hommes les plus distingués du clergé et de la bourgeoisie, prélats, membres du parlement, dignitaires de l'université, et dirigé par le collége de Navarre, qui formoit

comme la tête et l'aristocratie des écoles. C'étoit ce parti modéré qui, dans toutes les époques de trouble, accompagne le mouvement jusqu'à certaines limites, et se tourne ensuite contre le mouvement qui le dépasse et l'emporte; parti difficile à juger, dont les triomphes momentanés aboutissent toujours aux persécutions. La lutte étoit alors entre la cour, la noblesse, représentées par le duc d'Orléans, et la bourgeoisie, que le duc de Bourgogne faisoit servir à son ambition. Entre elles ne pouvoit pas s'interposer la royauté, qui existoit à peine dans la personne de Charles VI tombé en démence. Gerson céda d'abord à l'impulsion générale qui entraînoit la bourgeoisie et le peuple dans la politique du duc de Bourgogne. Tant que vécut Philippe le Hardi et pendant les premières années de Jean Sans Peur, ses harangues et ses sermons sont pleins des plus violentes censures contre le gouvernement du régent. Il suit l'opposition bourguignonne jusqu'à appuyer doctrinalement le duc Jean, qui se déclare pour l'usurpateur du trône d'Angleterre, Henri de Lancastre, contre la veuve de Richard II soutenue par Louis d'Orléans; il fait entendre, au nom de l'université, en présence de la cour, cette fameuse maxime : « Nulla Deo gracior victima quam tirannus, » qui tomboit comme une menace, non sur le roi, mais sur les princes qui l'écoutoient. L'application inattendue de cette dangereuse doctrine, l'assassinat du duc d'Orléans, frappe de consternation Gerson et tout son parti

et les éclaire sur la politique bourguignonne, dont les conséquences ne tardent pas en effet à éclater. L'anarchie fait descendre le pouvoir jusqu'aux mains des bouchers et de la plèbe des écoles. La haute bourgeoisie, la haute université, le collége de Navarre se tournent contre le duc de Bourgogne et deviennent *armagnacs*. Nul n'accomplit cette conversion avec plus d'éclat que Gerson. Malgré les liens nombreux qui l'attachoient à la maison de Bourgogne, il n'hésite pas, il prononce l'éloge funèbre du prince assassiné, il fait poursuivre et condamner par la faculté de théologie l'apologiste du meurtrier, et plus tard, au concile de Constance, il sollicitera de nouveau avec une énergie, une opiniâtreté, une passion qui semblent vouloir racheter l'appui qu'il a prêté à une cause funeste, la condamnation de Jean Petit et de sa doctrine. Pendant l'anarchie populaire, il refuse, lui quarantième, de payer les taxes qu'il juge illégalement levées; sa maison est pillée, il n'échappe à la fureur de la populace qu'en se réfugiant dans les hautes voûtes de l'église Notre-Dame. Il ne prêchera plus « que les sujets persécutés par leur seigneur ont droit de repousser la force par la force », mais il développera avec peu de mesure encore cet autre thème : « N'élève pas ceux que la nature a faits pour obéir. »

Un seul principe donne quelque unité à cette vie politique qui est celle de la fraction la plus éclairée et la plus sincère de la nation, c'est un

ferme respect et un profond amour de la royauté chancelante, ou pour mieux dire évanouie. Dans la première phase de ses opinions comme dans la seconde, il reste attaché à ce fantôme de roi qui personnifie cependant la nationalité françoise; il le proclame d'autant plus haut qu'il est plus négligé et méconnu; il cherche à le consacrer par toutes les consécrations : « Roy tres chrestien, roy par miracle, roy espirituel et sacerdotal... Dieux vous doint vie pardurable! » Plus tard, Gerson embrassa la fortune du dauphin Charles VII et salua, de sa retraite de Lyon, la radieuse apparition de Jeanne d'Arc.

Dans les affaires religieuses, le même caractère se révèle dans une conduite pareille. Il s'agit de mettre fin au schisme qui déchire la chrétienté. C'est là sa grande sollicitude, le but qu'il poursuit de toutes ses forces et de toute son âme. Il se prononce d'abord pour les mesures décisives, pour *la soustraction d'obédience* et l'appel au concile général, ensuite il foiblit. Effrayé et arrêté par la fougue et la violence des théologiens de l'université, crédule aux espérances d'une conciliation illusoire, il devient partisan de la cession des deux pontifes; il se déclare pour *la restitution d'obédience* au pape d'Avignon; et le duc d'Orléans lui-même est obligé de lui reprocher une condescendance trop grande dans son ambassade à Benoît XIII, en 1403. Enfin il s'aperçoit que sa bonne foi s'est laissé prendre à un vain leurre, que

cette route ne mène à aucune issue. Aussi, quand il tient, au concile de Constance, le moyen de mettre un terme à la désolation de l'Église, il marche droit à ce dénouement avec une vigueur extrême, avec une audace de parole et de doctrine qui inquiète un peu l'orthodoxie catholique, et qu'expliquent les circonstances exceptionnelles dans lesquelles on se trouvoit.

Ce qui ressort des actes du chancelier de Paris, ce n'est donc pas la figure roide, austère et imperturbable qu'on attribueroit volontiers au docteur *très-chrétien*, mais au contraire une physionomie mobile et fiévreuse comme l'époque où il vécut. Modéré par sagesse d'esprit, ardent par vivacité d'imagination, il apporte dans les luttes de ce temps un amour sincère, mais inquiet, de la vérité et de la justice. Troublé dans sa conscience par le perpétuel mensonge des affaires, luttant en vain contre la fatalité des événements, réduit souvent à douter de lui-même, du bien qu'il a cru faire, de la vérité qu'il a cru défendre, il s'efforce de réparer ses erreurs en se montrant plus inflexible et plus rigoureux, et, sous le coup des déceptions, de la désolation présente, de l'effroi de l'avenir, s'exalte juqu'à la passion. « Il n'étoit pas né pour agir, dit-il lui-même ; il étoit destiné, par sa nature, à remplir dans le corps social non les fonctions du bras, mais celles de l'œil qui observe et étudie. » Nul cependant n'agit plus que lui. Il intervient dans toutes les affaires et dans toutes les contro-

verses ; il est toujours et partout en avant ; esprit timide, emporté aux plus grandes hardiesses ; esprit modéré, se jetant d'un excès dans l'autre. Il est du moins constamment et également courageux, témoin son refus de l'impôt en 1413, témoin sa terrible lutte contre Martin Porée et les Bourguignons au concile de Constance ; et ce courage lui inspire parfois des paroles où l'héroïsme s'associe curieusement à la naïveté du XVe siècle. Un jour qu'il parloit dans une assemblée des seigneurs de la cour, grossièrement interrompu, il répond doucement : « Si je ne marche pas dans le droit chemin de la vérité évangélique, il vous est facile d'avoir justice de moi par une simple voie de fait et sans causer aucun trouble ni à l'État ni à personne. » Or, les seigneurs à qui il s'adressoit, hommes de guerre pour la plupart, étoient gens à le prendre au mot.

Tel est l'homme public dans Gerson ; mais, sous ce personnage, on en découvre un autre bien différent : l'homme de la méditation et du recueillement, l'homme intérieur, comme on dit dans le langage mystique, le contemplatif. Derrière l'existence militante du chef de l'université se cache une vie retirée, humble, sainte, évangélique, qui se révèle par des traits touchants. Le grand théologien aime à se faire petit par charité, à catéchiser les enfants : « Venez avec confiance, leur dit-il, nous échangerons nos biens spirituels ; je vous donnerai l'instruction, vous me donnerez vos

prières ou plutôt nous prierons tous ensemble les uns pour les autres, afin d'être sauvés. » Dans sa retraite aux Célestins de Lyon, sur la fin de ses jours, il se faisoit payer ainsi en prières les leçons qu'il donnoit à ces petits enfants; il les rassembloit au pied de l'autel et les habituoit à répéter avec lui : « Mon Dieu, mon Créateur, ayez pitié de votre pauvre serviteur Jean Gerson. »

A ce côté de sa vie correspond une grande partie de ses œuvres; l'écrivain polémiste est doublé de l'écrivain ascétique. Il continua les traditions de la théologie mystique avec une préoccupation particulière, celle de la vulgarisation des doctrines. Ce n'étoit pas une idée nouvelle; on la voit poindre bien auparavant surtout chez les franciscains et les dominicains; elle s'étoit déjà manifestée comme tendance générale par la multiplicité des traductions de toute espèce que produisit la seconde moitié du XIVe siècle; mais de la part de Gerson, elle est plus précise, plus formelle, plus efficace.

Les œuvres importantes de Gerson écrivain mystique ne sont pas ses ouvrages latins, mais bien ses traités françois, composés dans l'intention expresse de mettre la science de la piété à la portée de tout le monde et principalement des femmes, de rendre cette science accessible aux laïques qui n'entendent pas le latin, « car ceulx de latin, comme il le dit, en ont acés. » C'est dans ces œuvres de dévotion intime et familière, adressées pour la plupart à des religieuses, à ses sœurs ger-

maines, que Gerson est vraiment remarquable, parce qu'il s'abandonne à sa nature et s'inspire uniquement de son cœur : là il nous révèle cette délicatesse et cette pureté de sentiment que la pratique des affaires n'a point émoussées, il ouvre cette source secrète de charité et de tendresse que les rudes combats de la vie active n'ont point tarie. Ce côté de son génie, pour nous le plus vivant et le plus aimable, Gerson le tenoit de sa mère Élisabeth Charlier, dont une lettre admirable nous a été conservée (manuscrit 7308) et que Gerson comparoit à sainte Monique, la mère d'Augustin. Élisabeth Charlier avoit transmis à son fils quelque chose de doux et d'affectueux, d'un peu féminin, dirions-nous volontiers, qui se sent et se goûte profondément dans les productions françoises du chancelier de Notre-Dame.

Au point de vue doctrinal, le caractère qu'il importe de relever en lui et qui est bien d'accord avec la nature de son enseignement, c'est une grande sagesse et une prudente mesure. Il est moins hardi dans l'expression que saint Bonaventure, son maître; on pourroit dire qu'il est moins mystique; on pourroit constater de l'un à l'autre presque exactement le même rapport, la même proportion que de l'Imitatio Christi à l'*Internelle consolacion*. Il se tient en garde contre les exagérations; il évite et signale avec soin les égarements de l'enthousiasme; il proteste surtout contre cette tendance à perdre et à absorber l'âme en Dieu,

qui est l'écueil du mysticisme. Tout ce qui pouvoit compromettre ses chères doctrines le touchoit vivement; nous en voyons la preuve dans le zèle qu'il déploie pour la censure du livre de Rusbroeck *De Ornatu spiritualium nuptiarum.*

Au premier rang des œuvres françoises de Gerson, nous plaçons le traité intitulé *la Montagne de contemplation*, dont nous avons déjà parlé. Le début de ce traité mérite d'être transcrit comme témoignage de la sollicitude spéciale qui animoit l'auteur. — « Aucuns, dit-il, se pourroient esmerveiller pourquoi de tant haulte matière comme est de parler de la vie contemplative je vueil escripre en françois plus que en latin et plus aux femmes que aux hommes, et que ce n'est pas matiere qui appartiengne aux simples gens sans lectres. Ad ce je respons qu'en latin ceste matiere est donnée et traittie de saints docteurs comme de saint Gregoire en ses *Moralités*, de saint Bernard sur les *Cantiques*, de Richart de saint Victeur et aussi de plusieurs autres. Si peuvent avoir recours les clercs qui scevent latin à telz livres. Mais autrement est de simples gens et par special de mes suers germaines ausqueles je vœul escripre de ceste vie contemplative et de cest estat. »

Ce traité est bien, en effet, un exposé de la doctrine mystique à l'usage du vulgaire. L'idée fondamentale que Gerson y développe, c'est la distinction de cette *sapience* ou science savoureuse, pour nous servir de ses propres termes, qui gît

principalement dans l'affection et la dilection et non dans les longues études. — « Et à ce pevent simples gens venir en laissant les cures du monde et en gardant leur cueur pur et net...... Simples crestiens qui ont ferme foy de la bonté de Dieu et selon ce l'ayment ardanment ont plus vraye sapience et mieulx doivent estre appelez saiges que quelzconques clers qui sont sans amour et sans affection à Dieu et à ses saints; et aussi plaisent plus telz à Dieu. Mais qui plus est, telz clercs lui desplaisent et sont comme sel corrompu et saiges à folies.

« Exemple gros ce nous demonstre : Se ung pere a deux enfans, desquelz l'un ne saiche riens des secretz de son pere, fors seullement qu'il est son pere et qu'il a tout son estre de luy et que du tout le doit amer, servir et honnourer, et ainsi le fait de toute son affection. L'autre filz saura grant foison des secretz de son pere, lesquelz il lui aura revelez, et en saura lire et parler moult grandement; mais n'aura nulle ou comme nulle affeccion doulce et amoureuse à son pere ne à son service. Je demande lequel filz sera dudit pere mieulx amé, mieulx prisé, mieulx remuneré. N'est point doubte que le premier; et au surplus saura après des secretz de son pere et de tout son heritaige. Le second sera condampné pour son ingratitude, mescongnoissance et mauvoistié. »

Ce court passage suffit à indiquer le sens et la manière de ce livre. Son but est de conduire les âmes ignorantes par les voies de l'humilité, du re-

cueillement, de la charité et de la prière, à ces trois degrés, à ces trois zones successives de la *Montagne de contemplation*, « la première où on languit d'amour, la seconde où l'on meurt d'amour, la troisième où l'on vit d'amour. » Ce traité est écrit dans un style simple, clair, d'un tour facile et rapide, et dans le meilleur langage du xv[e] siècle.

A sa suite, nous placerons le traité de la *Mendicité spirituelle*, autrement dit : *Le secret parlement de l'homme contemplatif avec son âme*; ou encore plus populairement : *le Truand*. Ce traité, quoique distinct et indépendant, peut être toutefois considéré comme le complément de la *Montagne de contemplation* : l'un est didactique, c'est la théorie; l'autre est une application particulière[1].

Gerson avoit parlé dans la *Montagne de contemplation*, d'une méthode de préparation spirituelle que lui avoit suggérée l'évêque Guillaume d'Auvergne, et aussi la conduite, ajoute-t-il ailleurs, « d'une devote femme demourant à Aussoire qui queroit ses aumosnes de graces.... et se mettoit devant Dieu comme condamnée devant son juge, comme povre mendiante devant ung riche seigneur, comme malade devant son medecin. »

« J'ai pieça desiré, disoit-il dans la *Montagne de contemplation*, sur ceste matiere faire une oroison en guise d'un povre qui demande son pain

1. Plusieurs mss, notamment le 6850, les présentent, mais à tort, dans l'ordre inverse. Le mst. 7308 les place dans l'ordre que nous avons adopté.

de huis en huiz.... Et est mon intencion au plaisir de Dieu en escripre plus au long dedens brief temps. »

Il tint sa promesse en écrivant ce traité de la *Mendicité spirituelle*. L'en-tête que porte cet ouvrage dans certains manuscrits, l'analyse exactement : — « Cy commence le secret parlement de l'homme contemplatif à son ame et de l'ame à l'homme sur la povreté et mendicité espirituelle pour aprendre recourir à Dieu et à ses sains par oroison devote et pour recevoir aumosnes de grace et de vertus. Et pour venir aussi à la science des affections qui proprement se nomme sapience, c'est à dire savoureuse science. Et contient deux parties : la première fait questions et responses diverses de l'homme à son ame et de l'ame à l'homme ; la seconde partie contient oroisons diverses et meditations que fait l'ame en guise d'un povre mendiant qui se pourchace et quiert son pain. »

Ce second traité est supérieur au premier par la chaleur du sentiment, par l'élan et l'inspiration. Cette forme dialoguée, qui donne un mouvement si vif à ces poèmes de la solitude intérieure, ces situations diverses de l'âme qui parle tantôt comme si la grâce divine lui faisoit défaut, tantôt comme si elle venoit d'en recevoir les consolations, ces invocations à Dieu, ces plaintes et ces requêtes à Notre-Dame, aux anges et aux saints ; tout cela fait un livre plein de verve, d'entraînement et de ferveur sincère. — « Prends-moi par la main, dit

l'âme à son ange gardien; conduis-moi par les grandes rues du paradis, de porte en porte, où je puisse pleurer et crier : *A la povre l'aumosne pour Dieu!* »

Mais d'autre part, comme l'imagination a ici un bien plus grand rôle que dans la *Montagne de contemplation*, l'expression est moins simple et moins pure, le style moins sobre et moins soutenu, et à côté de belles pages, on en trouve d'autres gâtées par cette affectation qui est le défaut capital de Gerson.

Dans le même genre, nous mentionnerons encore le *Dialogue spirituel entre Gerson et ses sœurs*, publié très-incorrectement par Ellies Dupin, et la belle *Meditation sur la passion et la mort de N. S. J.-C.*, que M. Thomassy a imprimée à la fin de son excellente biographie de Gerson. Ces ouvrages suffisent à placer le chancelier de Notre-Dame non-seulement parmi les maîtres les plus sages et les plus doux de la vie intérieure, mais encore parmi les plus remarquables écrivains de notre littérature du XVe siècle. Comment le même homme, dans le même ordre de pensées, a-t-il pu écrire ce *Canticordium du pèlerin* ou « *Le cueur seulet* » qui est un modèle achevé de bizarrerie et de mauvais goût? Le talent de Gerson est plein d'inégalités, comme sa vie de contradictions.

Il nous reste à signaler une suite d'opuscules qui nous montrent encore mieux l'esprit apostolique du chef puissant et renommé de l'université

de Paris, nous voulons parler de ses opuscules d'instruction populaire : l'*ABC des simples gens*, le *Miroir de l'âme parlant des dix commandements*, la *Science de bien mourir*, l'*Examen de conscience*, etc. Ici c'est la parole du catéchiste de Lyon qui vient jusqu'à nous : « Entendez-vous, dit-il en commençant l'ABC, entendez-vous, petits enffans, filz ou filles ou aultres simples gens, je vous escriprai en françois ABC qui contient la Paternostre que Dieu fist de sa propre bouche et l'Ave Maria que l'ange Gabriel anuncia, le Credo qui fut fait par les douze Appostres, les X commandemens, et plusieurs aultres poins de nostre religion... » Et, en effet, le docteur très-chrétien se met à traduire le *Pater* et l'*Ave*, à exposer et expliquer les principes élémentaires de la doctrine catholique, à tracer de naïves oraisons, comme celle-ci pour obtenir grâce à l'heure de la mort : — « Dieu mon pere, ayez mercy de moy; Dieu mon pere, je commande mon esprit en vos mainz; pere de Misericorde, aiez misericorde de ceste vostre povre creature. Aidez-moi, Sire, ad ce derrain besoing; secourez, Sire, à ma povre ame desconfortée, qu'elle ne soit ravie ne devourée des chiens d'Enfer..... Sire, je demande paradis non mye pour mes biensfaiz, mais en la puissance, valeur et bonté de vostre glorieuse passion par laquelle vous me avez daigné racheter, et par elle vous me avez acheté paradis ; veuillez le moy de-

livrer, vous n'en serez jà plus pouvre ne en paradis plus estroit. »

En traçant avec quelque développement ce portrait de Gerson, nous avons voulu mettre le lecteur à même de décider s'il peut être l'auteur de l'*Internelle consolacion*, car nous avons à apporter dans cette question des présomptions, non des preuves positives. On admettra du moins, après tout ce qu'on vient de lire, que l'*Internelle consolacion*, cette traduction de l'*Imitatio Christi* à l'usage des simples gens, seroit une œuvre parfaitement d'accord avec les préoccupations ordinaires de Gerson, parfaitement conforme à l'ensemble de ses travaux. Pour nous, de plus, il résulte d'une lecture attentive des écrits françois du célèbre chancelier que cette traduction pourroit bien être sortie de sa plume. Il y a, en effet, entre le style de Gerson dans ses bonnes pages et le style de l'*Internelle consolacion* une ressemblance frappante. Le rhythme est généralement le même; c'est la même phrase, facile quoique compliquée, abondante et libre. L'*Internelle consolacion* est exempte, il est vrai, des défauts coutumiers de Gerson; on n'y trouve pas ces personnifications morales dont celui-ci fait un grand abus; on n'y rencontre point Paresse l'endormie, Envie la haineuse, Luxure l'aveuglée, ni Gloutonnie la vilaine; les images sont moins forcées et poursuivies moins longtemps. Mais nous avons dit que certaine par-

tie des ouvrages du chancelier échappe heureusement à cette pédantesque rhétorique réservée pour ses harangues officielles et ses œuvres *curiales*, comme on disoit alors : dans la Montagne de contemplation, par exemple, dans la Méditation sur la passion de Notre-Seigneur, dans ses productions familières, pour ainsi dire, on en découvre à peine les traces. Ici d'ailleurs, comment son style n'auroit-il pas été plus ferme, plus constamment élevé, lorsqu'il étoit soutenu par le modèle qu'il avoit sous les yeux ! D'autre part, aucun autre écrivain de ce siècle qui nous soit connu ne possède au même degré que Gerson cette onction pénétrante, cet accent de tristesse résignée et de piété profonde, ces naïfs élans d'une âme bien émue, si remarquables dans l'*Internelle consolacion*.

Il ne faut pas négliger et oublier non plus cette notoriété imposante qui a attribué à Gerson l'*Imitation de J.-C.*, ces témoignages si nombreux des manuscrits et des éditions de la seconde moitié du xv[e] siècle. Si cette tradition, presque générale en France, acceptée même dans les autres pays, est insuffisante à établir ses droits à la composition du traité latin (ceci est, dans notre opinion, absolument impossible), du moins cette tradition ancienne n'indique-t-elle pas qu'il a participé de quelque manière à cette œuvre, que son nom s'est trouvé, par quelque travail, uni à l'idée du livre, et que, dans l'ignorance de l'auteur original, on a

décerné ce titre à celui qui l'avoit vulgarisé et popularisé ?

Ces considérations sont loin là de valoir preuve sans doute ; elles ne nous ont point paru à nous-mêmes, qui avons étudié consciencieusement et sans parti pris ce problème littéraire, tellement concluantes que nos incertitudes aient été dissipées et que nous ayons voulu trancher la question. Nous nous sommes bornés à exposer tout ce qui pouvoit aider et préparer une solution encore à venir. Nous avons mis en regard Gerson et l'*Internelle consolacion*, l'écrivain françois et le traité françois ; mais nous n'avons pu les rattacher l'un à l'autre par aucun témoignage authentique, par aucun document matériel. Il en est un qu'on présente comme tel ; mais nous dirons tout à l'heure pourquoi nous n'en avons point fait usage. De nouvelles découvertes viendront établir ou anéantir définitivement les prétentions du chancelier de Notre-Dame. En toute hypothèse, Gerson restera toujours, comme doctrine, comme esprit, comme sentiment et comme forme même, l'écrivain ascétique le plus près, nous ne disons pas de l'*Imitation*, mais de l'*Internelle consolacion*.

La source de ces incertitudes et de ces difficultés, ce qui empêche d'arriver sur tout ce qui concerne ce livre de l'*Internelle consolacion* à des résultats positifs, c'est l'absence de textes anciens. Le temps a presque complétement fait disparoître les manuscrits de ce livre. La bibliothèque Impériale en

possède un sous le titre d'*Imitation de J.-C.*, daté de 1468; la bibliothèque de Valenciennes prétend en avoir un autre daté de 1462. L'*Internelle consolacion* ne nous apparoît réellement que dans les éditions de la fin du xv[e] siècle : une édition grand in-4° gothique, imprimée à Paris, sans date, qu'on doit placer approximativement vers 1495; une édition de Rouen, de 1498, et l'édition de Michel Lenoir, de 1500.

Le renseignement qui nous reporte le plus loin est une mention insérée dans la table des matières de l'édition rouennaise de 1498; cette mention est ainsi conçue : — « Item ledit livre fut translaté en françois par ung religieux demourant en le conté de la Marche, à la requeste et pour l'amour de tres excellent et devot prince monseigneur Bernard d'Arminac[1] conte de la dicte conté de la Marche, en l'an mil CCCC XLVII. » Doit-on prendre à la lettre les termes de cette indication? Faut-il voir dans ce religieux inconnu le premier rédacteur de l'*Internelle consolacion?* On peut assurément en douter. On sait combien, au temps des manuscrits, la confusion est facile et fréquente entre l'auteur et le copiste, et avec quelle réserve il convient d'accepter ces sortes de témoignages. La question de l'*Imitation* nous en fournit elle-même de remarquables exemples. Les prétentions de Thomas à

1. Second fils du fameux connétable Bernard VII d'Armagnac, massacré en 1418, et aïeul de Jacques d'Armagnac, duc de Nemours, décapité en 1477.

Kempis ont eu pour origine une pareille méprise; mais ce n'est peut-être pas le cas le plus curieux que nous puissions citer sans sortir de notre matière. On lit sur un exemplaire d'une traduction françoise de l'*Imitation*, exemplaire conservé à la bibliothèque Sainte-Geneviève, la note manuscrite suivante : — « C'est la copie de ce qui est au livre de ma mère Abelly :

« Ce livre m'a esté donné par mon cousin Guill. Michel, dit *de Tours*, qui a esté depuis l'an mil quatre cens quarante jusque à la mort avec Thomas de Gerson, chantre à Saint Martin de Tours. Et il m'a dit qu'il me le donnoit en ceste langue parce que je n'entend pas le latin. Et posé qu'il y mette [1] qu'il est de *Campis*, cela n'est pas; c'est feu son maistre [2] qui en est le veritable et seul autheur, jaçoit qu'il l'ait voullu donner à son oncle feu messire Jean Gerson, chancelier de Paris, par humilité; et qu'il a encore composé un autre livre intitulé : *Des sept paroles de nostre benoist Sauveur en l'arbre de la Croix*; et autres. Et ainsi qu'il les avoit escripts plusieurs fois; et qu'il y eust un espagnol nommé monsieur Lupi qui luy presta un livre d'Isidore : *De Homine et ratione*, qu'il lui fist copier, où il adjousta quelque chose après le livre de son oncle *De Meditatione cordis* qu'il avoit aussy fait adjouster au *Quatres Livres De Imitatione Christi* qu'il avoit escrit et mis au net in

1. L'éditeur.
2. Le maître de mon cousin.

folio en l'an mil quatre cens septante deux, trois ans avant la mort de son maistre qui est mort et enterré en l'eglise Saint Martin de Tours où il estoit chantre en dignité. Et moy qui ne suis guere moins agé que mon cousin, je me souviens d'avoir veu chez mon maistre, en l'an mil quatre cens cinquante huict, ledit sieur Thomas de Gerson qui estoit chanoine de la Sainte Chapelle, et avoit un procès avec le tresorier d'icelle qu'il l'avoit excommunié. Et monsieur Secretain, mon maistre, avoit esté commis avec Mr le président Thiboust et un autre conseiller pour voir à les appointer. Et j'ay souvent ouy dire à mon maistre que ledit sieur tresorier, qui s'apeloit Guidebel, qui n'estant pas prestre ne pouvoit pas le communier, et ainsy ne l'avoit peu excommunier. Et huict jours après il les fist embrasser tous deux après que ledit sieur thresorier eust dit au sieur Gerson qu'il l'avoit fait par promptitude, qu'il le prioit de ne s'en pas souvenir. L'autre luy dist que n'eust esté qu'il estoit docteur et qu'il craignoit qu'on lui reprochast en Sorboune qu'il vit excommunié, il l'auroit passé sans s'en plaindre, car c'estoit moyen de meriter auprès du bon Dieu à qui il l'offroit. Ce que j'ay bien voulu mettre icy pour memoire, afin que ceux qui viendront après moy sachent ce que mon cousin m'a dit et ce que mon maistre a fait et ce que j'ai veu faire à mon maistre. Faict à Paris, ce vingt quatre juin mil quatre cens nonante trois.

« J. LANGLOIS. »

Voilà certainement une attestation bien formelle, corroborée des circonstances les plus précises et les plus minutieuses, qui nous en imposeroit si nous ne possédions des textes latins antérieurs à 1472 et à Thomas de Gerson. C'est ainsi que quelque travail de ce dernier, transcription sans doute, traduction peut-être, a induit en erreur le parent du secrétaire du chantre de Saint Martin de Tours.

On doit de même n'accepter qu'avec réserve l'assertion de l'éditeur de 1498; les caractères distincts de l'édition rouennaise aggravent encore, du reste, les motifs de suspicion. Cette édition ne nous offre pas, en effet, le texte pur, ou plutôt ne nous offre pas seulement le texte pur de l'*Internelle consolacion;* elle présente un travail d'arrangement et de combinaison qu'il est important de faire remarquer. Elle manque de titre général et commence par l'intitulé du premier traité : *De l'interiore conversacion*. Cette partie se termine par l'explicit ordinaire : *Cy finist le traicté des amonicions attrayantes l'omme à ses interiores, c'est à dire à vie espirituelle.*

Puis le second traité avec l'explicit : *Cy finist la seconde partie* : *De l'interiore collocucion de Jesucrist à l'ame devote.*

Et ensuit la tierce partie : De parfaicte imitacion de Jesucrist.

Jusqu'au vingt-cinquième chapitre inclusivement de cette troisième partie, l'édition reproduit exactement le texte de l'*Internelle consolacion*. Là,

elle supprime le vingt-sixième chapitre : *Contre la vanité de ce monde*, qui est propre, comme nous l'avons fait observer, à l'*Internelle consolacion*, et continue d'après l'*Imitatio Christi*. Ce changement est déjà marqué dans l'explicit : — *Cy finist le tiers livre* (non plus la tierce partie) *de l'Imitacion Nostre Seigneur Jesucrist*. Il se prononce ensuite dans la reprise : — *Cy commence le quart livre d'ensuivir Jesucrist et contemner le monde*. Nous trouvons alors une traduction françoise du quatrième livre de l'*Imitation : De Sacramento ;* traduction faite par une autre main que tout ce qui précède et qui n'offre aucun trait de ressemblance avec la version originale des trois premiers livres qu'on nomme l'*Internelle consolacion*. L'explicit de cette quatrième partie reproduit même le titre latin : — « *Cy finist le livre De Imitatione Christi et de contemptu mundi*. »

La mention relative au religieux du comté de la Marche, insérée dans la table des matières, porte sur les quatre parties ainsi disposées.

Deux éléments : l'*Internelle consolacion* et l'*Imitatio Christi*, ont servi, comme on le voit, à former l'édition de 1498 ; nous trouverons tout à l'heure de nouveaux exemples de cette combinaison qui nous présente les livres de l'*Imitation* dans cet ordre irrationnel : 2, 3, 1 et 4. La version françoise étoit toujours en présence du traité latin qui se propageoit, qui grandissoit en autorité, qui se traduisoit d'autre part. Les copistes faisoient

leur œuvre propre de l'œuvre qu'ils transcrivoient et la modifioient sans scrupules. On conçoit parfaitement que ceux qui avoient sous les yeux à la fois le traité latin et la version françoise, voyant dans celui-là un livre de plus, durent avoir l'idée d'en enrichir celle-ci, et produisirent de la sorte ces œuvres hybrides qui ne sont ni l'*Imitation* ni l'*Internelle consolacion*. L'éditeur avoit, du reste, si bien conscience de ce caractère mixte, qu'il n'a voulu prendre ni l'un ni l'autre titre pour en orner son frontispice, qui présente uniquement la marque du libraire : *Jehan le Bourgeois*. Tout nous porte à croire que le religieux du comté de la Marche, auteur du manuscrit sur lequel a été faite l'édition rouennaise, n'a précisément en propre que ce travail d'arrangement et de rajustement. Il est évident qu'une composition originale ne commence point par se produire dans ces conditions douteuses, fausses, inintelligentes, et qu'on doit en conclure, au contraire, une existence antérieure et déjà même un certain cours d'existence.

Cette sorte de compromis entre l'*Internelle consolacion* et l'*Imitation* se continua et se renouvela en regard des leçons pures et simples de l'une et de l'autre. Nous en avons un nouvel exemple dans le manuscrit de la Bibliothèque impériale, coté Suppl. fr. 3883. Ce manuscrit est rédigé dans le dialecte wallon. En voici les sommaires :

« *Chy commenche le livre intitulé De l'Imitation de Nostre Seigneur Jhesucrist et du con-*

tempt de soy, du monde et des vanités de celuy.

« *De l'Interiore conversacion : Comment la personne doibt converser selonc l'ame.* »

A la fin de ce premier traité, l'explicit : « *Ichy fenist le traitié des Amonicions attraiians l'ome à ses interiores, c'est à dire à espiritualité.* »

« *Secont traitié : De l'Interiore collocuçon de Jhesucrist à l'ame devote.* »

« *Ichy fenist le livre de l'Interiore collocucion de Jhesucrist à l'ame devotte.* »

« *Le Traitiet de l'Imitation Jhesucrist qui est la tierche partie du livre present.* »

A cette partie manque le chapitre vingt-sixième, *Contre la vanité de ce monde,* — qui termine l'*Internelle consolacion*, lorsqu'on n'y adjoint pas le traité *De Sacramento.*

« *Ichy fine le tierch livre : De parfaite Imitacion de Nostre Signeur Jhesucrist et du parfait mesprisement de l'amour et vanité de che monde.* »

« *Chy apriès s'ensieult les capitles de ung petit traitié du tresprecieus corps de Nostre Signeur Jesucrist....* »

« *Deo gracias. Chest livre* [fut] *copiiet par la main d'un homme en l'eage de LXX ans et fu parfurnis l'an mille IIII*[c] *LXVIII, le nuit saint Mathieu en fevrier. Et enluminés d'un prestre en l'eage de XXXII ans, le nuit de l'annunciation de la Verge Marie, en marche*[1]. »

1. Mars.

L'auteur de cette leçon s'est livré à un travail moins naïf que le religieux du comté de la Marche. D'abord il a adopté franchement pour titre général celui du traité latin. Le religieux avoit reproduit fidèlement le texte de l'*Internelle consolacion*; l'auteur du manuscrit, au contraire, cherche constamment à rapprocher le françois du latin qu'il a sous les yeux; il nous donne un texte de l'*Internelle consolacion* gravement corrigé, non pas cependant à un tel point qu'elle soit méconnaissable et qu'on n'en retrouve les principaux caractères. Enfin, au lieu de reprendre tout simplement après les explicit de l'ouvrage françois ceux de l'ouvrage latin, en liant le tout, comme le religieux de 1447, le nouveau compilateur indique nettement la séparation; aux trois premières parties qui forment ensemble, il ajoute la quatrième qu'il présente toutefois comme distincte et indépendante : « S'ensuit un petit traité du Saint-Sacrement. »

Cette idée d'annexer à l'*Internelle consolacion* le livre *du Saint-Sacrement de l'autel*, longtemps abandonnée, reparoîtra dans les dernières éditions gothiques de 1553 et 1554.

Un peu antérieurement à ce manuscrit de Paris, à la date de 1462, se place un autre manuscrit conservé à la bibliothèque de Valenciennes. Ce manuscrit renferme en effet une version françoise des trois premiers livres de l'*Imitatio Christi*, dans l'ordre propre à l'*Internelle consolacion*. Nous en transcrivons l'explicit : — « *Cy fine le volume*

contenant trois traittiés, c'est assavoir les Admonitions traians aux choses internelles, les Consolations internelles, et la Parfaitte imitation de Jhesucrist et du contempt de toutes les vanitez du monde. — Grossé l'an mil CCCCLXIII par le commandement et ordonnance de treshault, tresexcellent et trespuissant prince Phelippe, par la grace de Dieu, duc de Bourgoingne et de Brabant. »

Le quatrième livre manque et aussi le chapitre supplémentaire : — *Contre la vanité de ce monde.* Mais cette remarque n'offre point d'intérêt, car dès les premières lignes du texte, on s'aperçoit qu'on se trouve sur un tout autre terrain, et que la traduction qu'on a sous les yeux ne ressemble en rien à l'*Internelle consolacion*. C'est une œuvre complétement différente. D'abord toute cette glose qui caractérise la version spéciale à laquelle appartient ce titre d'*Internelle consolacion*, n'existe pas ici ; et, lors même qu'on supposeroit ces interprétations introduites postérieurement et après coup, — hypothèse que nous n'admettons pas, — il n'y auroit encore aucune filiation possible entre le texte de Valenciennes et l'*Internelle consolacion*. Le contraste est absolu et dans la méthode et dans le langage. Ainsi, dans le manuscrit de Valenciennes, c'est une traduction littérale, lourdement et servilement calquée sur le latin ; il n'y a rien ou bien peu de chose à louer dans ce travail ; les phrases sont sèches, heurtées, sans lien entre elles ; et la

lecture, comme M. Onés. Leroy l'a constaté avant nous, est des plus pénibles. On n'y trouve aucune des qualités de l'*Internelle consolacion*, aucune de ces naïves inspirations du cœur qui donnent tant d'attrait à la version populaire. Écoutez l'*Internelle consolacion* :

« Pareillement, se tu as un bon amy et proffitable à toy, se te semble, tu le dois pour l'amour de Dieu voulentiers laisser et estre separé de luy. Et ne te trouble pas ne courrouce s'il te laisse comme par obeissance ou autre cause raisonnable; car tu dois sçavoir qu'il nous fault finablement en ce monde estre separé l'ung de l'autre, au moins par la mort, jusques à ce qu'en celle belle cité de Paradis serons venus, dans laquelle ne partirons jamais l'ung d'avecques l'autre; mais en ce monde n'avons point de cité ou demourance perpetuelle. »

Il n'y a rien de cette sensibilité ni de cette délicatesse dans le texte de Valenciennes : « — Pour ce aprens ainsi à relenquir pour l'amour de Dieu ung tien ami, et ne te soit jà grief quant tu seras de ton amy delaissié, sachant qu'enfin il nous convient tous estre separez l'un de l'autre. »

Rien non plus de la grâce et de la suavité de paroles si remarquables dans l'*Internelle consolacion*. Celle-ci dira : « Enclinez mon cueur ès parolles de vostre bouche; descendez en moi la doulce parolle comme la doulce rosée. » Le manuscrit de Valenciennes dira : « Encline mon cuer aux paroles de ta bouche; ton parler fluece comme rousée. »

On n'y rencontre pas non plus les différences de sens que présente fréquemment l'*Internelle consolacion*. Voici un exemple bien concluant ; c'est le troisième verset, § 4, chap. 45, du troisième livre *De Imitatione Christi* : « Cautus esto, ait « quidam, cautus esto, serva apud te quod dico. « Et dum ego sileo et absconditum credo, nec ille « silere potest quod silendum petiit, sed statim « prodit me et se, et abiit. »

Dans toutes les leçons de l'*Internelle consolacion*, il y a ici interversion des rôles : c'est celui à qui est confié le secret, qui le trahit (*V.* notre édition). Le manuscrit de Valenciennes, au contraire, traduit mot à mot, comme toujours : « Soies cault ou pouveu, dist aucun, soies cault; gardes dedens toy ce que je dy; et quant je me taiz et que je croy chose secrette, pour tant ne se taist point celuy de ce qu'il demanda estre teu, mais tantost il moustra et moy et toy (*sic*) et s'en alla. »

Enfin, ce n'est plus la langue purement françoise de l'*Internelle consolacion*, mais du latin francisé. Nous épargnerons les citations au lecteur; il doit être convaincu déjà que cette traduction, malgré le nombre, l'ordre et l'intitulé des parties, n'est nullement l'*Internelle consolacion*. C'est un travail à part, qui a été fait sans doute sur un de ces textes latins dont nous avons précédemment signalé les points de conformité avec la version vulgaire.

Cette traduction se trouve, dans le manuscrit,

juxtaposée à des œuvres françoises de Gerson ; elle fait suite à une copie du sermon de la Passion, prêché par le chancelier de Notre-Dame. Il nous est impossible cependant de conjecturer de là que Gerson soit l'auteur de ce travail anonyme. On n'en sauroit imaginer, en effet, qui soit plus complétement en désaccord avec son génie, avec son style, ce style de longue haleine de l'orateur écrivain. Comment auroit-il dépouillé sa vive personnalité pour se traîner dans ces étroites et pénibles lisières ? A-t-il pu faire ainsi abnégation de sa sensibilité, de sa verve, et oublier jusqu'à sa langue si purement françoise ? Personne, sans doute, n'oseroit le prétendre. Nous avons dû, par conséquent, ne voir dans cette juxtaposition d'autres œuvres du chancelier de Notre-Dame que le fait du copiste David Aubert, et renoncer à en tirer aucune induction.

A la suite de ces textes se présente une édition que Barbier indique comme il suit : « *Internelle consolation*, en trois livres. Paris, de l'imprimerie de Jehan du Pré, sans date (vers 1486), in-8° gothique. » Barbier ajoute qu'un exemplaire de cette édition se trouvoit de son temps dans la bibliothèque d'un amateur nommé M. de Lierre, et il transcrit le premier paragraphe du troisième livre (premier livre de l'*Imitation*). M. Gence ajoute, d'après Barbier, que le titre de cette édition porte l'épigraphe latine : *Consolationes tue letificaverunt animam meam*. M. Brunet a reproduit, dans

le *Manuel du libraire*, cette indication, mais sans avoir vu l'exemplaire qui paroît unique et qui a également échappé à nos recherches.

Nous ferons observer que l'édition de 1520, dont nous parlerons tout à l'heure, est également imprimée à Paris par Jehan du Pré, également in-8° gothique, qu'elle porte bien l'épigraphe latine tirée du psaume 93, v. 19; qu'enfin, en comparant les lignes transcrites par Barbier et le texte de 1520, ils sont identiques lettre pour lettre, sauf le mot *si* que donne Barbier au lieu du mot *se*, variante qui pourroit fort bien résulter d'une faute de copie ou d'impression. Il y a là une question embarrassante. L'édition de 1520 auroit-elle reproduit le nom de l'imprimeur de 1486? C'est bien invraisemblable en présence de l'attestation formelle : *Imprimé par Jehan du Pré, demourant en la rue des Porées : à l'ymaige sainct Sébastien. Et fut achevé le XVIII jour du moys de septembre, mil cinq cens et vingt*; — en présence de cette attestation plus formelle encore de l'édition de 1522 : *Nouvellement imprimé à Paris par Jehan du Pré... pour Pierre Viart libraire juré de l'université de Paris. Et fut achevé le IIII° jour de mars, l'an mil cinq cens vingt et deux*, — et surtout quand on constate que ces deux éditions introduisent dans le texte de l'*Internelle consolacion* des modifications diverses et d'un caractère évidemment tardif. N'y auroit-il pas eu plutôt une méprise de la part de Barbier, qui ne paroît pas,

en effet, avoir connu l'édition de 1520 ni celle de 1522? Reconnoissons toutefois que d'après l'ouvrage sur les *Marques typographiques*, du libraire Sylvestre (1853), Jehan du Pré n'auroit imprimé que depuis 1483 jusqu'en 1495. Cette difficulté sera insoluble tant que l'exemplaire de M. de Lierre n'aura pas été retrouvé et de nouveau examiné; et cette première édition de l'*Internelle consolacion* peut, au moins jusque-là, être considérée comme hypothétique.

Nous arrivons à deux éditions parisiennes que nous avons sous les yeux, l'une, grand in-4° gothique, sans indications d'aucune sorte, avec ce titre : *Le livre intitulé Eternelle consolacion*; — l'autre, petit in-4° gothique, portant le même titre, imprimée par Michel Lenoir, l'an mil cinq cens. Ces deux éditions sont exactement semblables, à part quelques petites différences d'orthographe, et paroissent avoir été faites l'une sur l'autre. Elles reproduisent fidèlement, mais peu correctement, l'œuvre primitive se terminant par le vingt-sixième chapitre du troisième traité : — *Contre la vanité de ce monde*. Il est facile d'y reconnoître que l'ouvrage est depuis longtemps indépendant du livre latin, qu'il a été déjà corrigé et remanié avec plus ou moins d'intelligence, mais sans qu'on ait eu recours pour cela au texte de l'*Imitation*, dont ces éditions tendent un peu plus à s'éloigner que les leçons examinées jusqu'ici.

Remarquons, avant d'aller plus loin, sous quelle

variété de formes se produit et se répand chez nous, dès l'origine, le livre *De Imitatione Christi :*

D'abord le texte latin dans ses nombreux manuscrits et ses nombreuses éditions;

D'autre part, l'*Internelle consolacion*, dont la trace primitive est presque complétement effacée, mais dont on suit toutefois les vestiges au delà de 1447;

Puis un compromis entre l'*Imitation* et l'*Internelle consolacion*, représenté par le manuscrit de 1468 et l'édition de 1498;

Enfin, d'autres traductions de l'*Imitatio Christi*, se bornant à transporter le traité mystique dans la langue françoise, avec plus ou moins de fidélité et de bonheur, mais sans cachet d'originalité et sans caractères particuliers. Ces simples traductions remontent du reste à des dates lointaines. C'est parmi elles qu'il faut ranger la version du manuscrit de Valenciennes, de 1462. M. Gence a cité, d'après un manuscrit d'Avignon, un fragment d'une autre traduction d'apparence antique. Le livre *tres-salutaire de la Ymitacion de Jhesucrist et du mesprisement de ce monde* a été imprimé à *Tholouse* par *Henric Meyer alaman*, en 1488; réimprimé à Paris, en 1493 [1]. Enfin, Barbier a extrait de l'inventaire des livres de Jean comte d'Angoulême et de Périgueux, inventaire dressé en 1467, cette note curieuse qui sembleroit nous reporter

1. Voy. aussi une copie mste., n° 7276, anc. fonds fr. de la Bibl. Imp.

ent : — « Item la *Imitation* de saint Bernard,
plusieurs oroisons et devotions, en papier et
commune bien [illegible]que. »
ent là les quatre formes diverses du traité
[illegible]tion qui sillonnent parallèlement, pour
[illegible], le XVe siècle.
[illegible] allons reprendre maintenant la bibliographie
[illegible] de l'*Internelle consolacion* et passer
[illegible] les nombreuses éditions qui s'échelonnent
[illegible]
[illegible] est une édition de 1514, in-8° go-
[illegible] [illegible]bier, d'après le catal-
[illegible] Elle ne nous est connue
[illegible]
[illegible] 1520 dont nous avons
[illegible]ment; c'est un petit
[illegible] que nous verrons se
[illegible] LIVRE INTITULÉ INTER-
[illegible] *letificans*
[illegible] la date mil
[illegible] imprimeur *Jehan*
[illegible] le grand in-4°,
[illegible] les modifica-
[illegible] de simples
[illegible] plus im-
[illegible] Jusqu'ici l'*Inter-*
[illegible] de l'*Imitatio*
[illegible] à la portée de
[illegible] en celles
[illegible] L'é-

dition de 1520 nous montre cette préoccupation particulière d'appliquer plus exclusivement le traité de l'*Internelle consolacion* à l'usage des laïques. A cet effet, elle change tout ce qui est relatif et spécial à la vie monastique pour l'adapter à la vie du siècle. Ainsi, elle aura soin de dire le *monde* au lieu du *monastère*, la *maison* au lieu de la *cellule*, au lieu du *religieux* le *chrétien*. Pour qu'on se rende bien compte de cette transformation, nous transcrirons ici, d'après l'édition de 1520, le chapitre XVII[e] du troisième traité; on pourra le mettre en regard du même chapitre de notre édition conforme aux leçons du XV[e] siècle :

De la perfection de la vie chrestienne.

XVII[e] CHAPITRE.



Qui veult proffiter en perfection de vie chrestienne et vivre en icelle comme ung vray spirituel, il faut qu'il mette peine de se mortifier en ses propres desirs et plaisances, rompre sa propre voulenté, s'il veult avoir paix et la garder en soy et à ses prochains. Ce n'est pas petite chose de demourer et vivre en ce monde sans quelque mauvais nom et loyaulment perseverer en iceluy jusques à la mort. Bien eureux est celuy qui bien y vit et perseveramment. Et se tu veulx bien vivre et proffiter, repute-toy comme estrangier et pelerin en ce monde. Se tu veulx

mener vie spirituelle, il convient que tu soys fol pour l'amour de Dieu.

« Le nom de chrestien ne fait pas le chrestien ; mais parfaicte mutacion de ses meurs et de ses condicions et passions font le vray chrestien et le vray spirituel. Qui en cest estaz veult parvenir, s'il fait bonnes euvres pour aultre chose que pour l'amour de Dieu cuydant faire le saulvement de son ame, il n'y aura que peine et tribulacion ; et aussi n'aura pas longuement paix, s'il ne se efforce d'estre le moindre et subject de tous les aultres, au moins quant à sa reputacion.

« On doit aymer tel estaz pour servir, non pas pour dominer; pour labourer et souffrir peine, non pas pour estre oiseux et perdre temps en vaine occupacion. Car, en cest estaz on doit estre prouvé comme l'or et l'argent en la fournaise. Et pour ce nul n'y peult proffiter s'il ne s'efforce de soy humilier de tout son cueur pour l'amour de Nostre Seigneur seulement. »

D'autres passages offriroient des termes de comparaison non moins caractéristiques, par exemple les §§ 6, 7 et 8 du chapitre XXV du même traité. Ces changements furent adoptés dans les éditions postérieures.

Une nouvelle édition de l'*Internelle consolacion* fut imprimée à Paris, par le même *Jehan du Pré, pour Pierre Viart, libraire juré de l'université*, en 1522, in-8° gothique. Le texte de cette édition

est de nouveau modifié et remanié, et toujours dans le sens qu'indique si formellement l'édition de 1520. Qu'on nous permette une seule citation, ayant pour objet le verset 5, § 8 du XXIII° chapitre du premier livre *De Imitatione Christi :* — « Fac nunc tibi amicos, venerando Dei sanctos et « eorum actus imitando ; ut cum defeceris in hâc « vitâ, illi te recipiant in æterna tabernacula. » L'édition de 1520 traduisoit encore, à peu près comme l'in-4° sans date et les autres éditions du XV° siècle : — « Acquiers maintenant amys les sains de Paradis en les servant et honnourant et en ensuivant leur vie, affin que quant ceste vie sera faillie, ils te vueillent recevoir ès mansions pardurables. » Voici la nouvelle version de 1522 : — « Des biens temporelz que tu has maintenant, desquelz tu es seulement despensier et comptable, faiz des amys en les appliquant à subvenir et aider aux povres souffreteux et à autres bonnes euvres à l'honneur de Dieu, affin que quant ceste vie-cy te sera fallie, les amys que tu en auras faictz te aident à te faire recevoir ès mansions pardurables de Paradis. » L'esprit des novateurs du XVI° siècle a-t-il été pour quelque chose dans ces modifications? A-t-il cherché à s'introduire dans le livre populaire? Peut-être. Toutefois, dans aucune des leçons que nous avons examinées, il ne paroît avoir réussi à le dénaturer sérieusement, à en faire, comme on l'a dit, un livre hérétique? L'*Internelle consolacion* se prêtoit mal à ce dessein, elle qui

avoit été précisément conçue dans cette intention expresse, avec cette sollicitude particulière d'éviter aux esprits peu éclairés toute occasion d'erreur et, comme on disoit alors, tout péril de choir en hérésie.

Nous ne nous attarderons plus à signaler, d'édition en édition, ces transformations successives de la version du XVe siècle, les unes cherchant à se rapprocher du texte latin, les autres s'en éloignant toujours davantage, presque toutes ouvrant carrière à la paraphrase. Comme il arrive d'ordinaire, l'*Internelle consolacion* ne se perfectionne pas dans ce renouvellement continuel; elle se gâte au contraire et se détériore, et si elle se rajeunit un peu de style et de langage, c'est aux dépens de la vivacité et de la grâce.

Deux éditions parisiennes, non datées, imprimées toutes deux pour le libraire *Ambroise Girault*, l'une par *Nicolas Hygman*, l'autre par *Pierre Leber*, in-8° gothique, doivent se placer entre les années 1525 et 1530.

En 1530, le livre intitulé *Internelle consolation*, nouvellement corrigé, imprimé à Paris, in-8° gothique, par *Nicolas Savetier*.

Réimprimé à Paris en 1531.

Le livre intitulé *Internelle consolation*, nouvellement corrigé, imprimé à Paris par *Pierre Leber*, in-8° gothique, en 1533. Au commencement se trouve un appendice non paginé, non indiqué à la table des matières. Il est intitulé : « L'*Ame fidèle*.

Extraict du quart livre de l'*Imitacion de Nostre Seigneur*, composé par devot religieux Thomas de Campis, monstrant comme le corps de Nostre Seigneur Jesucrist et la saincte escripture sont fort necessaires à l'*Ame fidèle*. » On reconnnoît là le titre du XI[e] chap. du IV[e] livre. L'*Ame fidèle* est le premier mot de ce chapitre.

Nous indiquerons ici, vers 1535, une édition in-12 gothique, mentionnée par Barbier, d'après le catalogue des Jésuites de la maison professe.

Le livre intitulé *Internelle consolation*, nouvellement corrigé, imprimé à Paris pour *Henri Paquot, libraire*, en 1537.

Le livre intitulé *Internelle consolation*, imprimé à Lyon, par *Jean Barbou*, in-16, en 1538.

Le livre intitulé *Internelle consolation*, imprimé à Paris, par *Bonhomme*, in-8°, en 1539.

Le livre intitulé *Internelle consolation*, imprimé à Paris, chez *Janot*, in-16, en 1540. A la fin se trouve le petit traité de l'*Armeure de patience*.

Le livre intitulé *Internelle consolation*, imprimé à Paris, chez *Arnoul Langelier*, in-8°, en 1542.

A la même date de 1542, l'*Internelle consolation* fut imprimée à Lyon, in-16, par *Estienne Dolet*. Nous transcrivons, d'après Barbier, l'explicit : « Ce present œuvre fut achevé d'imprimer « à Lyon, l'an de grâce mil cinq cens quarante et « deux, chez Estienne Dolet, detenu pour lors aux « prisons de Rouenne, et ce par l'envye et calum« nie d'aulcuns maistres imprimeurs (ou pour

« mieulx dire barbouilleurs) et libraires dudict « lieu..... » Nous n'avons pas eu cette édition entre les mains; c'est un de nos plus graves *desiderata*.

Le livre de l'*Internelle consolation*.... « Et y « sont adjouxtées les *Tentations du diable avec la « défense du bon ange* », à Lyon, chez *Jean de Tournes*, en 1543.

Le livre de l'*Internelle consolation*, nouvellement revu et diligemment corrigé..... « Avec ung « petit traicté appelé l'*Armeure de patience*.... », imprimé à Paris, pour *Jean Ruelle*, en 1544.

Le livre intitulé *Internelle consolation*, imprimé à Paris, in-8°, en 1553, avec une traduction du quatrième livre de l'*Imitation*.

Le livre intitulé *Internelle consolation*, nouvellement corrigé, imprimé à Paris, par *Ioland Bonhomme* in-8°, en 1554, une des éditions les plus répandues, la dernière que nous connoissions imprimée en caractères gothiques. De même que l'édition rouennaise de 1498, cette dernière édition gothique ajoute aux trois traités de l'*Internelle consolacion* une traduction du quatrième livre de l'*Imitation*, fol. CXLIIII verso : — « Cy commence la quarte partie du present livre qui est de ensuyvir Jesuchrist et contemner le monde. Et traicte principalement du Sacrement de l'autel. »

Le livre de l'*Internelle consolation*...., « avec « les Tentations du diable et la défense du bon « ange », à Lyon, chez *Jean de Tournes*, 1556.

Le livre de l'*Internelle consolacion*, composé premièrement en latin par M. J. Gerson, C. P. Et traduit en françoys. Nouvellement reveu et corrigé. Avec l'*Armeure de patience en adversité*. A Paris, chez la vefve *Jean Ruelle*, in-12, en 1573.

Le catalogue des éditions de l'*Internelle consolacion* pendant le XVIe siècle se termine ici. Ce catalogue est encore bien imparfait sans doute; la bibliographie de cet ouvrage, que l'érudition a été longtemps à bien distinguer à côté de l'*Imitation*, n'est pas très-avancée encore, — on s'en convaincra en consultant Barbier et Brunet, nos prédécesseurs, — et ne se complétera que progressivement. Notre liste suffit du moins à donner une idée de la vogue et de la popularité du livre durant cette période. Il nous reste à mentionner, d'après les renseignements que nous devons à l'obligeance de M. A. Dinaux, des éditions belges où, du moins, ce mot *Internelle consolation* est conservé. — « L'*Art et manière de parfaitement ensuivre J. C.*, autrement dite l'*Internelle consolation*, imprimée à Anvers, par *Jean Bellere*, in-16, en 1565. — *Ibidem*, en 1572. — A Douai, en 1595. — Enfin « l'*Internelle consolation* ou *Thomas à* « *Kempis* de l'*Imitation de J. C.*, livres IIII; de « nouveau reveu, conferé avec le latin, corrigé et « adjousté de beaucoup de lieux de la saincte es- « criture par gens sçavans; distingué par paragra- « phes. Et amplifié de la *Practique d'iceluy*. A « Douai, de l'imprimerie de *Balthazar Bellere*,

« *au Compas d'or*, an 1613. » Petit in-12. Réimprimé en 1632. On voit ce qu'est devenue l'*Internelle consolacion*. Son règne actif, pour ainsi dire, son existence comme livre de piété usuel, est terminé réellement à la fin du XVIe siècle. L'*Imitation* demeure seule, dans ses traductions toujours nouvelles. La version du XVe siècle qu'on avoit beau rajeunir et qui n'en restoit pas moins un monument des temps passés, est dès lors enveloppée dans le subit et profond oubli qui couvre notre ancienne littérature et tout ce qu'on appellera pendant plus de deux cents ans la barbarie gothique. L'*Internelle consolacion* tombe, à partir du XVIIe siècle, dans le domaine de l'érudition, et il nous reste à continuer en quelque sorte son histoire posthume.

Elle fut découverte et exhumée pour la première fois par l'abbé A. Andry, prêtre attaché à la paroisse Saint-André-des-Arcs. Il la traduisit en langage moderne, substituant, comme il dit, des mots d'usage à ceux qui ne le sont plus, et la publia sous ce titre : — « *La consolation intérieure* ou *le livre de l'Imitation de J. C. selon son original*. Paris, Ch. Robustel, 1690, in-12. » En effet, l'abbé Andry, quoique l'exemplaire qu'il eut entre les mains fût du XVIe siècle, et de 1522 au plus tôt, prétend et s'efforce de démontrer dans sa préface que cette version est le texte primitif de l'*Imitation de J. C.* La *Consolation intérieure* eut six éditions de 1690 à 1719.

Pendant le XVIIIe siècle, l'*Internelle consolacion* fut consultée par quelques traducteurs de l'*Imitatio Christi*. En 1731, Lenglet-Dufresnoy ajoutoit à sa traduction revue sur celle de Sacy des extraits de l'*Internelle consolacion*, et notamment le chapitre XXVIe : *Contre la vanité du monde*. Développant le système d'Andry, il suppose que ce texte françois est l'œuvre de Jean de Gerson et que, traduit en latin par Thomas à Kempis, il est devenu le livre *De Imitatione Christi*; hypothèse qui fut combattue par Toussaints du Plessis, bénédictin de Saint-Maur, dans le Mercure du mois de novembre 1742.

Le XIXe siècle devoit rendre à l'*Internelle consolacion* sa place dans la littérature françoise. Le savant Barbier, dans sa *Dissertation sur soixante traductions françoises de l'Imitation*, publiée en 1812, consacra à la bibliographie de l'*Internelle consolacion* un chapitre spécial. M. Gence précisa davantage cette bibliographie par ses remarquables travaux qui sont et demeurent le point de départ de toutes les recherches sur cette matière. M. Michelet en fit ressortir la valeur littéraire et l'importance historique dans les belles pages qui commencent le cinquième volume de son *Histoire de France*. L'opinion de l'abbé Andry, qui avoit prévalu au XVIIIe siècle, fut abandonnée au XIXe. Seulement, la plupart des partisans de Gerson soutiennent encore que l'*Imitatio Christi* et l'*Internelle consolacion* sont deux ouvrages jumeaux sortis de

la même main, et attribuent le livre sous sa double forme au chancelier de Notre-Dame.

M. G. M. Vert publia, à Toulouse, en 1854, au nom de « Jehan Charlier de Jarson, l'*Éternelle « consolacion*, ou l'*Imitation de J. C.*, sous sa « forme authentique du xv[e] siècle. Premier texte « et première édition. » Nous ne relèverons pas ce qu'il y a d'inexact ou de téméraire dans les diverses assertions que renferme ce titre. Le texte publié par M. Vert, qui ressemble beaucoup à celui de l'in-4° sans date et de l'édition de 1500, paroît remonter à peu près à la même époque; et nous l'aurions, sans doute, classé dans la première série des leçons de notre livre, si nous en avions mieux connu les origines. Mais M. Vert a l'érudition jalouse et peu communicative; il s'est abstenu de tous renseignements, et s'est borné à nous apprendre qu'il reproduisoit « une copie unique, sa propriété. » Le même travers l'a poussé à inscrire ce mot: *propriété*, sur son volume, et « à se réserver tous ses droits pour la réimpression et la traduction. » Nous nous sommes demandé ce que pouvoit signifier ce mot placé là, sur une de ces grandes œuvres du passé, sur un des principaux monuments de notre ancienne littérature! Quoi qu'il en soit, M. Vert a fait une œuvre utile en publiant le texte qu'il paroît un peu trop heureux de posséder, et son édition mérite qu'on en tienne compte; nous l'en félicitons, et nous nous plaignons seulement qu'il n'ait pas voulu, en décrivant dans sa préface

la copie dont il a fait usage, enrichir d'un document sans doute précieux la bibliographie de l'*Internelle consolacion.*

Enfin ce livre prend place dans la Bibliothèque elzévirienne. Notre texte a pour base les éditions in-4° sans date et de 1500, presque identiques, corrigées aux endroits défectueux par toutes les autres leçons que nous avons pu consulter, notamment au moyen de l'édition de 1498 et du manuscrit. Nous n'avons pas besoin d'annoncer que nous nous sommes efforcés de reproduire cette œuvre du xve siècle avec la fidélité la plus scrupuleuse. Nous avons respecté jusqu'aux variations et aux caprices de l'orthographe, qui sont un des caractères philologiques de cette époque de transition. En même temps, nous avons tâché d'y introduire toute la clarté et la netteté possibles, afin d'en rendre la lecture facile non-seulement aux érudits, mais au public le moins familiarisé avec notre vieux langage. A cet effet, nous avons ponctué complétement, accentué les finales, et divisé les chapitres en paragraphes, d'après l'usage établi pour le texte latin; division qui correspond le plus ordinairement dans le texte françois à la suspension du sens.

Nous voudrions avoir réussi à ranimer cette œuvre, non-seulement à titre de curiosité littéraire, mais aussi comme pages encore vivantes et encore actuelles. Il n'est pas nécessaire, en effet, pour les comprendre et les goûter, de se transporter en es-

prit, comme lorsqu'il s'agit d'un roman de chevalerie, par exemple, dans un monde disparu ; ce livre appartient à un ordre d'idées et de sentiments qui a survécu au moyen âge, et on se retrouve ici au cœur de l'enseignement de l'Église qui nous offre aujourd'hui les mêmes doctrines dans un langage à peine différent. Le livre de l'*Internelle consolacion* est, comme l'*Imitatio Christi* elle-même, tout entier du présent, hormis certain archaïsme de phrase et de mots qui le rajeunit plutôt qu'il ne le vieillit de quatre siècles.

Il nous reste à remercier, en terminant, M. l'abbé Delaunay, curé de Clichy-la-Garenne, d'avoir bien voulu nous communiquer sa précieuse collection où nous avons trouvé plusieurs éditions de l'*Internelle consolacion* que nous n'avions rencontrées nulle part, et, en particulier, d'avoir mis à notre disposition l'édition de 1500, de Michel Lenoir, que nous aurions cherchée vainement dans les bibliothèques publiques de Paris.



LE LIVRE

INTITULÉ

INTERNELLE CONSOLACION



TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION. vij

Cy commence la Table de ce present Livre intitulé Internelle Consolacion, lequel contient en soy troys Parties ou Traictez.

PREMIER TRAICTÉ.

Le Premier Traicté contient XII chapitres.

Et parle premierement de l'Interiore Conversacion, c'est à dire comment la personne doit converser selon l'ame, Premier chapitre. 3
En quoy appert vraye humilité, IIe chap. 8
De avoir et garder paix en soy et aux aultres par dehors, IIIe chap. 9
De pure pensée et simple intencion, IIIIe chap. 12
De propre consideracion de soymesmes, Ve chap. 13
De la joye et liesse de bonne conscience, VIe chap. 15

De la timeur et crainte de Dieu sur toutes autres choses, VII[e] chap. 18
De avoir familiarité à Jesuchrist, et du proffit qu'il en vient, VIII[e] chap. 20
De n'avoir point de consolation, ou du deffault de consolation, VIIII[e] chap. 23
D'estre bien recongnoissant de la grace de Dieu et l'en remercier soigneusement, X[e] chap. 29
De ce qu'il est pou de gens qui parfaictement veuillent porter la Croix Jesuchrist, c'est à dire souffrir paciemment pour l'amour de luy tribulacion, ou adversité, ou affliction corporelle, comme par penitence, recepvoir en soy en ce monde, XI[e] chap. 34
De la royalle voie et chemin de la saincte Croix de Nostre Seigneur, XII[e] chap. 37

DEUXIESME TRAICTÉ.

Le Deuxiesme Traicté contient LVIIII chapitres. Et parle premierement de l'Interiore Collocucion de Jesuchrist à l'ame devote, Premier chapitre. 51
Que verité, c'est assavoir Dieu, parle dedans à l'ame sans noise ou tumulte de parolles, II[e] chap. 52
Que les parolles de Dieu doivent estre escoutées en grande reverence et humilité; et comme sont plusieurs qui n'en tiennent pas grant compte, III[e] chap. 55

Oraison à desservir la grace de devocion. 59
Que on doibt converser en ce monde devant Dieu humblement et veritablement, IIII[e] chap. 60
Du merveilleux effect de l'amour de Dieu en nous, V[e] chap. 63
De la probacion du vray amy, VI[e] chap. 67
De occulter et mucer la grace que on a soubz la garde de humilité, VII[e] chap. 70
De la ville estimacion et mesprisement de soymesmes devant Dieu, VIII[e] chap. 75
Comment nous devons tous noz biens attribuer et retourner à Dieu comme à nostre fin dernière. Et est en la personne de Dieu qui parle à la creature raysonnable, VIIII[e] chap. 77
Que c'est doulce chose de mespriser le monde et servir seullement à Dieu, X[e] chap. 79
Que on doit examiner tresbien ses desirs et voulentez et les attremper. Et est la personne de Dieu qui parle et enseigne son amy, XI[e] chap. 82
De soy acoustumer à pacience et à combattre contre les concupiscences mauvaises. Et parle l'homme à Dieu, XII[e] chap. 84
De l'humble obeissance du subject à l'exemple de Jesuchrist, XIII[e] chap. 87
Des ocultz et secretz jugemens de Dieu, lesquelz on doibt considerer, à ce que on ne s'en orgueille pas de ses biens et dons. Et

est en la personne de l'homme qui parle à Dieu, XIIIIe chap. 89
Comment on se doit conformer et rapporter à la voulenté et au plaisir de Dieu en tous ses desirs, XVe chap. 91
Oraison pour impetrer grace à Dieu de faire et acomplir tousjours le sien plaisir et voulenté. 93
Que on doibt querir seullement sa consolacion en Dieu, XVIe chap. 94
Que on doit mettre et constituer tout son soing et son cueur en Dieu. Et commence en la personne de Dieu qui enseigne son loyal et bon serviteur, XVIIe chap. 96
Que on doit paciemment porter les tribulacions de ce monde à l'exemple de Jesuchrist. Et est, comme devant, en la personne de Nostre Seigneur, XVIIIe chap. 98
De porter voulentiers injures, et comme on preuve le vray pacient, XVIIIIe chap. 100
De congnoystre et confesser son enfermeté et les misères de ce monde, XXe chap. 103
Que sur toutes on doit mettre peine d'avoir repos et paix en Dieu seullement, XXIe chap. 106
Oraison par manière de meditacion. 107
De remembrer souvent les benefices de Nostre Seigneur et les avoir en sa memoire, XXIIe chap. 110
De quatre choses qui font garder et avoir paix

en la personne, XXIIIe chap. 113
Oraison contre les maulvaises cogitacions. 115
Orayson pour illuminacion de cueur obtenir. 116
De soy garder d'enquerir curieusement la vie d'aultruy. Et est en la personne de Dieu, XXIIIIe chap. 117
En quoy est la vraye paix de cueur et le prouffit espirituel, XXVe chap. 119
De l'eminence et haultesse de franchise de cueur, laquelle se acquiert plus par devote orayson que par leçon ou predicacion, c'est à dire par estudier ou ouyr prescher la Saincte Escripture, XXVIe chap. 121
Que privée amour à quelque chose terrienne retarde et empesche l'amour du souverain bien, c'est Dieu, XXVIIe chap. 124
Oraison pour impetrer purgacion ou mondicité de cueur, et sapience divine. 126
Contre les langues des detrayeurs ou mesdisans, XXVIIIe chap. 127
Comment en grant tribulacion on doit prier, loer et remercyer Dieu, XXVIIIIe chap. 128
De requerir tousjours l'ayde de Dieu, et que on doit avoir confiance à recouvrer la grace de Dieu, se on l'a perdue ou se on ne la sent pas. Et est en la personne de Dieu qui conforte ou enhorte, XXXe chap. 130
Du mesprisement de toute creature affin que le Createur puisse estre trouvé, XXXIe chap. 133

De soy denyer à soymesmes, et renoncer à toute convoitise mondaine, et est en la personne de Dieu Nostre Seigneur qui enseigne son amy ou serviteur, XXXIIe chap. 137
De l'instabilité de cueur, et d'avoir son entencion finable en Dieu, XXXIIIe chap. 139
Que Dieu plaist et assaveure sur toutes choses à celluy qui parfaictement l'ayme. Et est en la personne de l'homme qui parle à Dieu en sa meditacion, XXXIIIIe chap. 141
Que en ceste presente vie n'est point de seurté de temptacion. Et est en la personne de Dieu, comme dessus, XXXVe chap. 144
Contre les divers jugemens des hommes, XXXVIe chap. 146
De la pure et entière resignacion, ou renonciation de soymesmes pour avoir et obtenir parfaicte franchise et liberté de cueur, XXXVIIe chap. 148
De avoir en soy bon gouvernement par dehors, et recourir à Dieu en tous perilz, XXXVIIIe chap. 150
Que on ne soit point impertun ou hatif en ses besoignes, et que on ne commence riens sans bon conseil. XXXVIIIIe chap. 152
Que l'homme n'a de soy rien de bien, et ne se doit ou peut de rien glorifier, XXXXe chap. 153
De mespriser tout honneur temporel, XXXXIe chap. 156

Que on ne doit pas mettre l'esperance de sa paix ès hommes, c'est à dire qu'il ne doit pas souffire de l'avoir, XXXXII° chap. 157

Contre vaine gloire et seculière science, XXXXIII° chap. 159

De ne s'attribuer point ou approprier les choses de ce monde, XXXXIIII° chap. 161

Que on ne doit pas estre legier à croyre parolles, pource qu'on parle bien legierement, XXXXV° chap. 162

D'avoir confiance en Dieu quant surviennent les assaulx et sajettes de dures parolles, XXXXVI° chap. 166

Que on doit porter voulentiers en ce monde toutes griefvetez et tribulacions pour la vie pardurable, XXXXVII° chap. 170

Du jour de la parduràbleté, et de la briefveté de ceste vie, XXXXVIII° chap. 172

Du desir de la vie pardurable, et que grans biens sont promys à ceulx qui bien contre l'Ennemy se combatent, XXXXVIIII° chap. 177

Que l'homme, quant il est en desolacion, se doit offrir et presenter à Dieu. Et est par manière d'orayson ou meditacion, L° chap. 182

Que on se doit tousjours en humbles euvres occuper quant en deffault de grans, c'est à dire que se une personne ne se sent pas

la grace de Dieu pour faire grans œuvres, pour cela ne doibt pas laisser à bien faire selon la grace que Dieu luy donne, LI[e] chap. 187

Que l'homme ne se doit pas reputer digne de quelque consolacion ou reconfort, mais plus de pugnicion et affliction, LII[e] chap. 189

Que la grace de Dieu n'est point donnée ou octroyée à ceulx qui sont sages selon le monde tantseullement. LIII[e] chap. 191

Des divers mouvemens ou inclinacions de Grace et de Nature, LIIII[e] chap. 194

De la corruption de Nature et de l'effect de Grace divine, LV[e] chap. 199

Que nous devons nous mesmes delaisser, et ensuyr Jesuchrist par la Croix, c'est à dire en souffrant pour l'amour de luy, LVI[e] chap. 203

Que l'homme ne soyt point trop abatu quant il fait aulcuns petiz deffaulx, LVII[e] chap. 206

Que on ne doibt point encercher haultes choses et les secretz jugemens de Dieu, LVIII[e] chap. 209

Que toute fiance et esperance de la personne doit estre seullement mise en Dieu. Et est par manière d'orayson, LVIIII[e] chap. 215

TROISIESME TRAICTÉ.

Le Tiers Traicté contient XXVI chapitres. Et parle premierement de l'Interiore et Par-

faicte Immitacion de Nostre Seigneur Jesu-christ, Premier chapitre. 221
De sentir humblement de soymesmes, IIe chap. 223
De la vraye doctrine de verité, IIIe chap. 225
D'avoir prudence en ses œuvres, IIIIe chap. 229
De estudier voulentiers la Saincte Escripture, V^e chap. 230
Des maulvaises et desordonnées affections, VIe chap. 232
De fouyr vaine esperance et elacion, VIIe chap. 233
De n'avoir point trop grande familiarité à quelque personne, VIIIe chap. 234
D'estre obeissant et subject, VIIIIe chap. 235
D'eschever superfluité de parolles, X^e chap. 237
De acquerir paix de cueur, et avoir jalousie de proffiter, XIe chap. 238
Du bien et proffit que fait adversité et tribulacion, XIIe chap. 241
De resister aux temptacions, XIIIe chap. 242
De fol jugement, c'est à dire que on ne doibt pas follement juger aultruy, XIIIIe chap. 247
Des œuvres faictes par charité, XVe chap. 249
De souffrir et porter paciemment les deffaultes et meurs d'aultruy, XVIe chap. 250
De la vie monastique ou de religion. XVIIe chap. 253
Des exemples des anciens saintz Pères, XVIIIe chap. 254

Des excercitacions d'ung bon religieux, c'est à dire en quelles œuvres se doibt occuper et excerciter ung bon religieux, 257
XVIIII[e] chap. 262
De l'amour qu'on doit avoir à solitude et garder silence, XX[e] chap. 267
De avoir ou acquerir compunction, XXI[e] chap. 269
De la consideracion de humaine misère, XXII[e] chap. 274
De la meditacion de la mort, XXIII[e] chap. 276
Du Dernier Jugement et des peynes des pecheurs, XXIIII[e] chap. 278
De la ferveur que on doibt avoir à amender toute sa vie, XXV[e] chap. 283
Contre la vanité du monde. XXVI[e] chap. 290

Cy finist la Table de ce present Livre.



ERRATA

Pages.	Lignes.	
IX	24	Malines, *lisez* : Bruges.
LXXXV	15	pouveu, *lisez :* pourveu.
6	10	du monde et, *lisez :* du monde, et.
9	15	et a maine, *lisez :* et amaine.
30	6	charnelles, dist à Dieu, *lisez :* charnelles. Dist à Dieu.
66	5	ne declarer, Sire, *lisez :* ne declarer. Sire.
78	11	gracesa près, *lisez :* graces après.
89	18	espargnez que, *lisez :* espargnez que [1].
90	Note 1	Transportez au bas de la page précédente.
96	28	1835, *lisez :* 1533.
152	Note.	Édit. de 498, *lisez :* Édit. de 1498.
155	12	c'est à dire faire, *lisez :* c'est à dire fait.
221	16	surmonte, *lisez :* surmontent.
249	6	on peult bien, aulcunesfoiz, *lisez :* on peult bien aulcunesfoiz.



PREMIER TRAICTÉ.



Cy commence le Livre intitulé INTERNELLE CONSOLACION, lequel est moult utile et proffitable pour la consolacion de toute humaine creature.

Et premièrement parle de l'Interiore Conversacion, c'est à dire comment la personne doit converser selon l'ame.

Premier Chapitre.



EGNUM DEI INTRA VOS EST, DICIT DOMINUS. Le royaulme de Dieu est dedans vous, dist Nostre Seigneur Jesuchrist. Converty-toy de tout ton cueur en toy mesmes et laisse ce meschant monde, c'est assavoir que n'ayes point d'amour en luy; lors ton âme trouvera en soy paix. Apren à mespriser ces choses du monde et te donne à tes interiores, c'est à dire à penser à Dieu et à toy, et tu verras le royaulme

de Dieu venir en toy. Car le royaulme de Dieu est paix en Dieu et joye ou [1] Saint Esperit, laquelle n'est jamais ès [2] maulvais, c'est assavoir en ceulx qui sont en peché mortel. Dieu viendra en toy et te demonstrera sa consolacion, se tu luy appareilles digne mansion [3]. Toute la gloire et la beauté qu'il demande en toy doit estre par dedans, et là luy plaist-il souvent te visiter et parler à ton âme. Là est la gracieuse sermocinacion, doulce consolacion, grande paix et trop merveilleuse familiarité.

Or doncques, âme crestienne, appareille ton cueur à cest espoux, affin qu'il luy plaise venir en toy et qu'il y puisse seurement habiter. Car il dit en ceste manière : S'aulcun m'ayme, il gardera mes commandemens [4], et nous viendrons à luy et ferons en luy demourance. Donne doncques à Jesuchrist lieu en [illegible]y, et denye l'entrée à toutes aultres choses. Se tu [illegible] peux avoir, tu seras riche et te debvra souffire. [illegible] sera ton pourvoieur, il sera ton procureur en tou[illegible] choses, et ne te sera point de besoing avoir [illegible]tre part esperance : car les hommes faillent tan[illegible]t et se changent de legier [5], mais Jesuchrist [illegible]jours demeure et aide fermement jusques à la [illegible] On ne doit pas mettre grant fiance en homme

[1] A[illegible].
[2] [illegible] dans les.
[3] [illegible]ure.
[4] Et [illegible] meus diliget eum, ajoute ici l'Evangile. Les pre[illegible] du texte latin, de même que l'Internelle Consola[illegible] [illegible] pas ce membre de phrase.
[5] [illegible]ement, facilement.

fresle et mortel, supposé mesme qu'il semble estre proffitable et amy, ne aussi avoir trop grant paour et tristesse s'il est ennemy ou adversaire. Ceulx qui au jourd'uy sont tes amys, demain seront tes adversaires et ennemys; et aussi, par le contraire, ceulx qui au jourd'uy sont tes adversaires, demain seront tes amys, pource que tantost se muent et changent, et tournent comme le vent. Et pource tu doys mettre toute ton esperance et fiance en Dieu tantseullement, et ne aymer ou doubter [1] aultre que luy. Tu n'as point ycy de demourance permanant; quelque part que tu soyes en ce monde tu es estrangier et pelerin, et ne auras repos en quelque lieu que ce soit, sinon en cueur quant tu seras vrayement joinct à Dieu.

A quoy regarde-tu ne çà ne là pour trouver repos? Soit ton habitation et demourance ès cieulx par amour et affection, et point ne regarde les choses de ce monde, fors que en passant; car elles passent et deviennent toutes à neant, et tu aussy comme elles. Et pource ne te tiens pas ou adjouste [2] si fort à elles que tu soyes prins et perisses avec elles. Ta pensée soit tousjours en Dieu, et ta prière soit sans cesser adressée à Jesuchrist. Se tu ne sçays contempler haultes choses et celestiennes, quier [3] repos en la Passion de Nostre Seigneur Jesuchrist, et te tiens voulentiers en la con-

1. Redouter.
2. Ne t'ajoute pas, ne te joins pas.
3. Cherche.

sideracion de ses precieuses playes. Car se tu te acoustumes à devotement recourir aux playes et aux aultres signes de la Passion Nostre Saulveur et Redempteur Jesuchrist, tu y trouveras grant reconfort et consolation en tes tribulations et adversitez, et ne te chauldra[1] guère d'estre mesprisé du monde, et porteras[2] legièrement se on detrait ou maldit[3] de toy.

Pense comment Nostre Seigneur Jesuchrist fut mesprisé du monde et, en la plus grant necessité qu'il eust en ce monde fut delaissé de tous ses amys et prouchains. Celluy doncques voulut cecy souffrir pour toy ; pource tu ne te doys pas complaindre se on dit pareil de toy. Jesuchrist voulut en ce monde souffrir, avoir adversaires et detrayeurs, c'est à dire qui disoyent mal de luy, et sans cause et à tort, et tu veulx estre amé de tous et loué. Pour quoy sera ta pacience couronnée et remunerée se tu ne seuffres quelque tribulation et adversité ? Se tu ne peuz ou veulz souffrir quelque contrarieté, comment pense-tu estre aymé de Jesuchrist ? Seuffres doncques pour l'amour de luy comme il a fait pour toy, se tu veulx regner avec luy.

Se tu estoyes une fois parfaictement entré en luy, et que tu eusses ung peu savouré la doulceur de son amour, lors tu ne tiendroyes compte, ou peu ou rien, de ton prouffit ou dommaige, mais seroys

1. Il ne t'importera.
2. Supporteras.
3. Détracte ou médit.

plus joyeulx se on te faisoit ou disoit villennye ou quelque reprouche ; car qui parfaictement ayme Jesuchrist se esjoyst se on le mesprise. Qui parfaictement ayme Jesuchrist, et est vrayement au cueur delivré et franc de toutes affections et passions desordonnées, se peult franchement convertir à luy, et se eslever sur soymesmes par contemplation, et en son esperit avoir vray repos.

Celluy qui a vray jugement, et qui toutes choses prise et ayme selon qu'elles sont, non pas selon les parolles et estimations du monde, cestuy est vrayement saige et enseigné plus de Dieu que des hommes, et cestuy ne requiert point lieux ou temps à avoir ou faire ses exercitacions en devotion. Ung homme a ce acoustumé se recolige, c'est à dire[1] ses evagacions[2] de cueur, car jamais ne se habandonne tout aux choses exteriores. Le labeur exteriore ou l'occupation necessaire pour aucun temps ne luy nuysent point, mais quant besoing est, il se employe par manière de prest, c'est assavoir que quant il vouldra qu'il s'en puisse retraire. Celluy qui est bien disposé et ordonné par dedans, c'est assavoir en l'ame, ne tient compte et ne prent pas garde aux merveilleux[3] ou aux mauvais gouvernemens d'autruy ; tant seullement il s'y empesche et occupe en tant comme la chose luy appartient.

Se tu estoyes bien composé et nectoyé en ton

1. Fuyt evagations. Éd. de 1520.
2. Divagations.
3. Etranges, bizarres.

âme, toutes choses te viendroyent en bien, et feroys de tout ton proffit; et pource, quant tu te troubles ou courrouces aucunesfoys que les choses ne viennent pas à ta voulenté, c'est par ton imperfection, et signe que tu n'as pas encore ton affection ostée de ces choses terriennes. Il n'est rien qui ainsi ordoye [1] et detienne le cueur d'une personne comme affection desordonnée à ces biens terriens. Se tu reffuses consolacion terrienne et corporelle, tu congnoistras lors et sentiras consolacion espirituelle, et sentiras si grant joye de cueur que ne la sçauras exprimer.

En quoy appert vraye humilité.

IIe CHAPITRE.

Ne te chaille [2] guères qui soit pour toy ou contre toy, c'est à dire qui te soustienne ou qui te foule, mais seullement pren garde que Dieu soit avecques toy en toutes choses, et que ce que tu fais, tu faces tout pour l'amour et honneur de Dieu, et que en ta conscience soit premierement l'onneur de Dieu, et Dieu te deffendra se tribulacion te vient. Car à celuy que Dieu veult aider nulle mauvaistié humaine ne peult nuyre. Se tu te sçays taire et avoir pacience, tu apperceveras tantost [3] l'aide de Dieu; car il scet l'heure et le temps et la manière

1. Rende ord, sale.
2. Qu'il ne t'importe.
3. Bientôt, facilement.

comment te fault aider, et pour ce tu t'en doys rapporter à luy. Dieu aide et delivre de toutè confusion. Il est souventesfois proffit que on sache et cognoisse noz deffaultes, et que on nous repreingne, pour avoir et garder humilité.

Quant une personne se humilie par ses deffaultes, de legier appaise ceulx qui sont courroucez contre soy. Dieu deffend et delivre celluy qui est humble, il le ayme et le reconforte. Dieu par sa bonté et clemence s'encline à celluy qui est humble, c'est à dire à luy faire sa voulenté, et exaulce ses prières et oraisons. Dieu donne sa grâce aux humbles, et, après les oppressions de ce monde, les esliève en sa gloire. Dieu revelle ses secrets aux humbles, et les attrait et a maine doulcement à soy. Se on fait a ung humble aulcune honte ou confusion ou desplaisir, il ne s'en trouble point ne n'en pert point la paix de son cueur; car il est stable en Dieu, non pas au monde. Ne te repute pas en rien avoir proffité se tu ne te reputes le maindre [1] et le plus imparfait de tous les aultres.

De avoir et garder paix en soy et aux aultres par dehors.

IIIe CHAPITRE.



ectz peine de avoir premièrement paix en toy, et lors tu pourras appayser les aultres à toy. Ung homme paisible peut plus prouffiter en une congregacion que

1. Le moindre.

ung bien saige, voire [1] qui ne l'est pas. Ung homme passionné, c'est à dire turbatif, mesmement de bien fait mal, et de legier croyt plustost le mal que le bien. Mais par le contraire une bonne personne et paisible convertist tout en bien, et de nul n'a mauvaise suspection. Mais celuy qui est mal ordonné, et remply de diverses passions et mauvaises suspections, jamais n'a repos ou paix en soy ne aussi aux aultres, et trouble chascun et mesme toute la congregacion. Il dit souvent ce qu'il ne debveroit pas dire, et ne fait pas ce qu'il debveroit faire; il considère et regarde tresbien ce que les aultres deveroyent faire, pour les juger et reprendre se ilz ne le font, et ne pense point à ce qu'il est tenu de faire. Ayes doncques premièrement regard sur toy et sur tes œuvres, et mectz paine de toy amender; et lors tu pourras justement corriger les aultres.

Tu sçays tresbien aucunesfoiz excuser et palier tes deffaultes, mais tu ne veulx recevoir les excusacions des aultres; ce seroit plus sainte chose et à loer que tu te accusasses et que tu excusasses les autres. Se tu veulx que on te porte, c'est assavoir que on ait pacience en tes deffaulx, porte les aultres et ayes pacience des leurs. Regarde et considère comment tu es encore loing de vraye charité et humilité, laquelle jamais ne se courrouce ou porte indignacion, fors à soymesmes et à ses pe-

1. Vrai, vraiment. Il signifie souvent *mais*, *même*, *c'est-à-dire*.

chez. Ce n'est pas grant louenge de converser et estre paisible avec les paisibles, qui sont bons et debonnaires; car c'est une chose naturelle, et qui naturellement plaist à tous, mesmes aux bestes irraisonnables; car naturellement chascun ayme paix, et demeure voulentiers avec ceulx qui sont de son accord. Mais demeurer paisiblement avec parvers et mauvais turbatifs et qui ne gardent paix à eulx ne à autruy, c'est grant louenge, grant grâce et honneur, et signe de force espirituelle.

Ilz sont aulcuns qui sont paisibles en eulx, et aussi avec les aultres s'esforcent d'avoir paix; et sont aulcuns qui n'ont point de paix en eulx, ne aussi ne s'esforcent point de avoir paix avecques les aultres, mais tousjours ont tribulacion et noise, et ceulx ycy sont griefz à porter, mais encores se portent-ilz plus à grant paine. Et les aultres sont qui en soy et avec les aultres sont paisibles, et mesmement se esforcent de appaiser et accorder les aultres se noise ou tribulacion y est aulcune, et ceulx icy sont les plus parfaictz. Toutesfois toute nostre paix en ceste miserable vie est plus en humblement souffrir et porter paciamment que en avoir point de tribulacion ou de adversité ou contrarieté. Celuy qui mieulx scet souffrir et paciamment, a plus grant paix et mieulx la garde; et ung tel est victorien de soy mesmes, seigneur du monde, amy de Jesuchrist, et heritier du royaulme des cieulx.

De pure pensée et simple intencion.

IIIIe CHAPITRE.

La personne a deux aelles par lesquelles elle se eslieve à Dieu et delaisse le monde, c'est assavoir simplesse et purité. Simplesse est en l'intencion et purité en l'affection. Simplesse tend à Dieu, c'est assavoir quant ce que on fait est pour l'amour de Dieu seullement, au moins principalement. Purité gouste et assavoure Dieu. Se tu es franc en ton cueur de toute affection desordonnée, riens ne te peult empescher de bien faire; et se en toutes tes œuvres tu ne demandes que le plaisir et l'amour de Dieu, et le proffit de ton prochain, tu es franc et delivré de mauvaise entencion. Se ton cueur estoit net et droit à Dieu, lors toute creature te seroit ung mirouer et livre de saincte vie et doctrine; car il n'est si ville ou petite chose creé de Dieu en laquelle ne reluyse et soit representé la bonté et sapience de Dieu.

Et se tu estoyes dedans toy, c'est assavoir en ton cueur, pur et net, lors sans empeschement tu verroys et congnoistroys toutes choses. Cueur pur et net perce par consideracion et le ciel et enfer. Tel comme une personne est par dedans, telz jugemens fait-il des choses par dehors : s'il peut estre joye en ce monde, ung homme qui a le cueur pur et net le peut appercevoir; et s'il y peut estre tribulacion ne adversité, ce congnoist homme de mauvaise

conscience. Ainsi comme le fer qui est mis au feu pert l'enrouilleure, et devient tout ardant comme le feu, pareillement la personne qui parfaictement se convertist à Dieu oste de soy toute paresse et negligence, et est transmuée en nouvelle personne.

Mais quant ung homme se commence à delaisser de bien faire et devient remys[1] et negligent, lors il doubte et ressoigne[2] mesmement petit labour, et quiert voulentiers ses consolacions exteriores et corporelles. Mais s'il se veult ung peu faire de force, qu'il commence à vaincre et surmonter celle negligence et lascheté, et aller de grant cueur en la voye et au chemin de Dieu; lors il appercevera que ce n'est riens ce qu'il doubtoit et ressoignoit, et luy semblera que ce qui luy sembloit estre fort à faire est treslegier.

De propre consideracion de soymesme.

Ve CHAPITRE.



ous ne debvons pas trop croyre à nous mesmes ou à nostre sens, car aulcunesfoiz la grace de Dieu n'est pas avec nous, et nostre sens sans elle est petit, et sommes peu enluminez; et encores ce peu de lumière que nous avons perdons-nous par nostre negligence. Souventesfoiz aussi nous ne congnois-

1. Fatigué, lâche.

2. Ressoigner, avoir cure, dans son double sens d'avoir soin ou souci de quelque chose.

sons pas nostre ignorance ou cecité. Nous faisons aulcunesfoiz mal, et, encores pys, nous excusons nostre faulceté faulce. Nous sommes aulcunesfoiz esmeuz contre aultruy par passion ou affection desordonée, et nous cuidons[1] que ce soit zèle ou ardant amour. Nous reprenons ès aultres petites faultes, et ne voyons pas ou congnoissons les nostres qui sont plus grandes. Nous sentons et pensons tantost ce que les aultres nous font contre nostre voulenté ou plaisir, mais nous ne regardons pas ce que aultresfoiz nous leur avons fait de mal. Qui bien et droit penseroit ses faultes, il ne verroyt quelque grant chose à reprendre sur aultruy.

Qui a parfaictement cure et soing de son ame, il mect toutes aultres choses arrière pour y penser et vacquer; et qui diligemment pense et entend a soymesmes, de legier se taist des aultres. Jamais tu ne prendras proprement garde à toy, et ne seras jà parfaictement devot, se tu parles voulentiers des aultres, car c'est signe que tu ne te cognois pas encores bien. Se tu ne penses que à Dieu et à toy, il ne te chauldra guères que on face aultre part[2]. A qui et à quoy penses tu se tu ne penses à toy; et que te proffiteroit se tu gouvernoys toutes les choses de ce monde et de toy n'auroys point de cure. Se tu veulx avoir vraie cure de toy, paix et union en ton cueur, il convient que tu oublies toutes les choses de ce monde, et que tu soyes tousjours devant les yeulx

1. Nous pensons, nous prétendons.
2. Quoi qu'on fasse hors de Dieu et de toi.

de ton cueur, c'est à dire que tu penses seullement de toy.

Et pource en ce proffiteras-tu grandement quant tu te retrairas de toute maulvaise occupacion mondaine, et te garderas de telle cure et sollicitude. Tresbien profiteras quant tu reputeras toute chose terrienne estre riens, et ne tiengnes compte[1], ne n'y mettes ton plaisir et ton affection, ou que tu ne te y delictes[2], tant soit grande ou precieuse ou belle, sinon en tant que ce soit ou appartiengne à l'honneur de Dieu. Repute vanité toute consolacion mondaine qui te peut venir de quelque creature; l'âme qui ayme parfaictement Dieu mesprise toutes aultres choses pour l'honneur de luy. Dieu est pardurable et infiny, tout remplent[3], c'est à dire souffisant est à assouvir le desir de l'âme, son soulas et sa consolacion, sa vraye et parfaicte joye[4].

De la joye et liesse de bonne conscience.

VI[e] CHAPITRE.

La gloire et la joye d'une bonne personne est le tesmoignasge de sa conscience, c'est à dire que il s'esjouyst tant seullement en ce que en son cueur

1. Et que tu n'en tiendras pas compte.
2. Ou que tu n'y prendras pas ton plaisir.
3. Remplissant.
4. L'édit. de 1498 donne : Dieu pardurable et infini remplit, c'est-à-dire est suffisant à assouvir le désir de l'âme, etc.

ou en sa conscience n'a point remors de peché mortel qu'il saiche, et s'il le sçavoit le confesseroit et osteroit le plustost qu'il pourroit. Ayes bonne conscience et tu seras tousjours joyeulx, voire de bonne lyesse. Bonne conscience peult souffrir et avoir pacience, et est joyeuse en adversité. Mauvaise conscience est paoureuse, et n'a point de repos. Se tu n'as point de remors de conscience en ton cueur de nul peché, tu reposeras souefvement[1]. Ne t'esjouis point fors que en bien pensant et bien faisant. Les mauvais jamais n'ont vraye joye et ne sentent paix de cueur, car ilz ne scevent que c'est; car Dieu dit qu'il n'est point paix aux mauvais et pecheurs. Et s'ilz le disent, c'est à dire qu'ilz cuident[2], disant en leur cueur : Nous sommes en bonne paix, il ne nous viendra point de mal, nul ne nous peut nuyre — ne les croy pas, c'est à dire n'y ayes point de fiance, car soubdainement viendra l'ire, c'est assavoir la pugnicion, de Dieu sur eux, et toutes leurs œuvres seront myses à neant, et toutes leuɹs mauvaises cogitacions periront.

Se glorifier et esjouyr en tribulacion n'est pas forte chose à celuy qui ayme Dieu; car telle joye et glorificacion est en la Passion de Nostre Seigneur Jesuchrist. La joye et gloire que prennent ou donnent les hommes, c'est à dire le monde, estrifve[3] et tousjours avec elle y a aulcune tristesse. La gloire

1. Suavement, doucement.
2. Qu'ils le prétendent.
3. Tourmente. L'édit. de 1490 donne: est grefve.

des bons est en leurs cueurs et consciences, et non pas en la bouche des hommes. La lyesse et exultacion des justes est de Dieu, et en Dieu : car elle est de verité. Qui vrayement desire la gloire vraye et pardurable ne tient compte de la temporelle ; qui ne la mesprise en son cueur, il se monstre vrayement qu'il n'ayme pas la celestielle.

Celuy a grant paix et tranquilité de cueur qui ne tient compte de la louenge et blasme du monde, laquelle chose fera legierement et promptement celuy de qui la conscience est necte. Tu ne seras pas pour ce plus sainct ou meilleur se on te loue, ne aussi pyre et plus meschant se on te blasme ; tu es ce et tel comme tu es ; tu ne seras pas aultre, pour les parolles du monde, que tu es devant Dieu. Se tu congnoys et regardes quel tu es au cueur, tu ne tiendras compte de ce que les hommes diront de toy. Les hommes voyent par dehors, mais Dieu voyt par dedans ; les hommes voyent les œuvres, mais Dieu voyt l'entencion. Faire tousjours bien et ne sentir rien de soy, c'est signe de humble cueur. Ne vouloir point estre consolé ou reconforté de quelque creature est signe de grant purité interiore et de grant fiance en Dieu.

Qui ne demande point ou desire quelque tesmoignaige de dehors, c'est assavoir du monde, il appert qu'il c'est[1] commis à Dieu et s'i fye tant seulle-

1. S'est. La distinction du *c* et de l'*s* dans les mots *ce* et *se* n'est pas fréquemment faite à cette époque. Nous ne nous astreindrons pas à noter chacune de ces confusions lorsque le sens général de la phrase y apportera une clarté suffisante.

ment. Car non pas celuy qui se loue, mais celuy que Dieu approuve et recommande, est à louer. Avoir son cueur fiché en Dieu, et ne avoir point d'aultre affection terrienne, est ce qui appartient à la personne espirituelle ou qui veult vivre selon Dieu.

De la timeur et crainte de Dieu sur toutes autres choses.

VIIe CHAPITRE.



eluy est bien benoist qui congnoist et apperçoit en soy que c'est[1] que aymer Jesuchrist et contemner et mespriser soy mesmes pour l'amour de luy. Il fault et convient delaisser ung amy pour l'aultre, c'est[2] le monde pour Dieu; car Jesuchrist veult estre aymé tout seul et sur toutes choses. L'amour des creatures est faulce et instable, mais l'amour de Jesuchrist est vraye et perseverant. Qui se adjouste ou appuye à la creature, il fault qu'il tombe quant elle luy fauldra; mais qui embrasse Jesuchrist, il sera tousjours ferme et estable, pource que sa fiance jamais ne fauldra. Et pource ayme le, et le retien pour ton amy, car supposé que tout le monde te laissast, si[3] ne te laissera-il pas périr. Il fault que une foys tu soyes separé de toutes choses de ce monde, vueilles ou non.

1. Ce que c'est que d'aimer.
2. C'est-à-dire.
3. Ainsi, certes, mais.

Et pource tien toy fort à Jesus et vivant et mourant, et du tout te commectz et fies à sa pitié et misericorde; car quant toutes les aultres choses te fauldront, luy tout seul te peut secourir et ayder. Mais advise que cestuy ton amy est de telle nature qu'il ne veult point avoir de compaignon en ton amour, mais tout seul veult avoir ton cueur, comme il est digne [1]. Et là, c'est assavoir en ton cueur, veult estre en paix comme ung roy en son trosne assis. Et pource, se tu te sçavoys bien evacuer ou vuyder et oster de toutes aultres creatures, Jesuchrist seroit tresvoulentiers et demourroit avec toy. Quant tu mettras de ton amour en quelque creature hors Jesus, tu te trouveras tout estre perdu. Ne te fyes ou appuyes en l'amour de ce monde, non plus que en ung roseau vuyde et vain. Car tout homme est comme foing ou herbe seiche, et la gloire de ce monde comme la fleur du pray qui tantost est passée.

Tu seras tantost deceu se tu prens tant seullement garde à l'apparence de ce monde par dehors. Et se tu quiers ou demandes ton soulas ou gaing au monde tant seullement, et ès choses d'icelluy, le plus souvent tu y trouveras plus de dommaige que de proffit. Et se tu quiers et desires Dieu en toutes choses, tu luy [2] trouveras; mais se tu te demandes tu te trouveras, mais à ton dommaige. Car une personne est plus nuysant à soy mesmes se elle

1. Comme il le mérite en effet.
2. Tu l'y trouveras, ou, le trouveras.

ne quiert Jesus [1], que tout le monde ne tous adversaires.

De avoir familiarité à Jesuchrist et du proffit qu'il en vient.

VIII[e] CHAPITRE.



uant Jesus est present, tout bien y est, ne il n'y a rien qui semble fort ou difficille ; mais par le contraire, quant il n'y est, tout est dur et aspre. Quant Jesus ne parle dedens au cueur, toute aultre consolacion est desplaisant ; mais se Jesus dit une toute seulle parolle, on sent grant consolacion. Exemple en avons de la Magdalaine, laquelle tantost se leva du lieu où elle plouroit pour l'amour de son frère, puis [2] que sa seur luy eut dist : Nostre maistre est venu et te demande. Ho ! que c'est bonne heure quant Jesus appelle, c'est à dire reconforte de larmes à la joye de l'esperit. Comme es-tu dur et sec sans Jesus ! comme es-tu sot et vain se tu quiers ou demandes riens fors que Jesus ! N'est-ce pas plus grant dommaige de perdre Jesus que se tu perdois tout le monde ?

Que te peut proffiter tout le monde sans Jesus ? Estre sans Jesus est grant enfer, avoir avec soy Jesus est grant paradis. Se Jesus est avec toy, il n'est rien qui te puisse nuyre. Qui treuve Jesus

1. S'il ne se quiert pour l'amour de Jésus. Édit. de 1498.
2. Du moment que.

avec soy il treuve ung tresor precieulx, et meilleur, et plus grant sur tous les aultres; et qui pert Jesus il pert tout bien, et plus que s'il perdoit tout le monde. Celluy est trespovre qui vit sans Jesus, et celluy est tresriche avec qui est Jesus.

C'est grant chose et saigesse sçavoir bien converser avec Jesus, et le sçavoir garder avec soy est grant prudence. Soyes humble et paisible, et Dieu demourra avec toi. Tu le peuz tantost perdre et mettre d'avecques toy dehors, se tu te habandonnes à choses terriennes et mondaines ; et quant tu l'auras bouté hors et chassé, à qui peuz-tu aller, ou quel amy pourras-tu trouver? Sans amy ne peuztu bien vivre, et se Jesus n'est ton amy especial, c'est à dire que tu l'aymes sur tous les aultres, tu seras trop triste et desolé. Et pource tu labeures folement se tu t'esjoys ou reconforte en aultruy. On doit plus eslire de avoir tout le monde contraire ou adversaire à soy que seullement Jesus courroucer tant soit pou à soy, car qui n'a s'amour il n'a rien : et pource on doit sur toutes choses mettre diligence de aymer Jesus especialement.

Car on doit aymer les aultres pour l'amour de luy, mais luy sur tous et devant tous aultres et pour luy seullement. Jesus doit estre singulièrement et especialement aymé, car il est tout seul bon, et tousjours trouvé loyal amy sur tous aultres. Pour l'amour de luy et en luy doit ung chascun aymer et amys et ennemys et avoir chiers. Et doit-on prier pour eulx tous à ce que tous puissent

le congnoistre, servir et aymer. Jamais ne desire à estre singulièrement ou especialement aymé ou loué; car cecy appartient singulièrement et tant seullement à Dieu, qui n'a point de pareil ou semblable. Et ne vueilles point ou desires que aulcun soit trop enflammé de ton amour en son cueur, ne aussi n'aies point trop ardamment l'amour d'aultruy en ton cueur; mais seullement desire que Jesus soit singulièrement amé de toy et de toute bonne personne.

Soyes pur et franc en ton cueur, sans amour desordonnée à quelque personne ou à aultre chose du monde. Il fault que tu aies le cueur pur et nect, adressié franchement à Dieu, se tu veulx aulcune doulceur sentir de luy. Et sans faulte à ce ne peuz tu parvenir sinon que sa grâce te esveille et incite et attraye à soy, et que toutes choses soyent vuidées et boutées dehors de toy, c'est à dire, l'affection que tu avoyes desordonneement aux choses de ce monde purgée et nectoyée deuement, tu soyes uny à Jesuchrist comme seul à seul, c'est à dire que tu ne penses que à Dieu et à toy, ainsi comme s'il n'y eust en tout le monde que Dieu et toy, comme ung bon Père en la vie des Pères disoit et respondoit à ung aultre qui se complaignoit de l'evagacion de son cueur. Quant la grace de Dieu vient en une personne, lors il est fort et puissant contre toutes choses contraires, et prest de tout faire; mais quant la grace de Dieu se deppart de la personne et que elle la laisse, lors la personne est

pource enferme [1], et foible à rien souffrir ou faire, et tant seullement delaissée comme en tribulation. Mais toutesfois il ne se doit pas desesperer, mais en pacience souffrir jusques à tant qu'il plaira à Dieu, et souffrir et rapporter tout à la louenge de Dieu, et avoir esperance en luy. Car après l'yver vient l'esté, après la nuyt le jour, après la pluye et grand tempeste vient le beau temps.

De n'avoir point de consolation, ou du deffault de consolation.

VIIII[e] CHAPITRE.



e n'est pas forte ou griefve chose à une personne de mespriser reconfort ou consolacion humaine quant il a celle de Dieu. Mais c'est tresforte chose de n'avoir confort ou consolacion ne de Dieu ne des hommes, et vouloir souffrir et porter pour l'amour de Dieu comme exil en son cueur, et aucunement se perdre ou se oublier, et ne se reputer pas estre digne, ne tenir compte de soy, et n'avoir pas mesmement regard au merite ou à la retribucion. Quelle grant chose est-ce se tu es joyeulx et devot quant la grace de Dieu est avec toy, c'est à dire quant tu sens consolacion de Dieu en toy! chascun desire ceste heure et ce temps. Celluy chevauche bien à aise, que la grace de Dieu porte; celluy nage bien et seurement, à qui Dieu

1. Infirme.

soustient le menton. Ce n'est pas merveille se cellui ne sent point la charge ou le fays, qui est porté de Dieu tout puissant, et se celluy ne se forvoye pas, que Dieu conduyt et maine.

Mais nous venons à peine à celle perfection, et à grant difficulté nous povons-nous laisser et despoiller, et voulentiers recepvons consolacion. Saint Laurens avec son evesque vainquit et surmonta ce monde, car il avoit jà de son cueur osté et mesprisé tout ce qui peut ou semble estre delectable ou plaisant en ce monde. Et pource son bon evesque saint Sixte Pape, jaçoit qu'il l'aymast moult tendrement, toutesfois pour l'amour de Dieu il portoit paciemment estre separé de luy aucun temps ; et doncques pour l'amour du Createur surmontoit l'amour de la creature, et ayma mieulx que la voulenté de Dieu fust faicte que sa consolacion. Pareillement, se tu as un bon amy, et proffitable à toy, se te semble, tu le dois pour l'amour de Dieu voulentiers laisser, et estre separé de luy ; et ne te trouble pas ne courrouce s'il te laisse, comme par obeissance ou autre cause raisonnable. Car tu dois sçavoir qu'il nous faut finablement en ce monde estre separé l'ung de l'autre, au moins par la mort, jusques à ce qu'en celle belle cité de Paradis serons venus, de laquelle nous ne partirons jamais l'ung d'avecques l'autre ; mais en ce monde n'avons point de cité ou demourance perpetuelle.

Mais on ne vient pas si tost à cest estat de ainsi surmonter et vaincre ses affections, mais se fault

fort combattre et batailler contre ses passions, et toute son affection et amour mettre en Dieu. Quant on est trop arresté sur soy, c'est sur son corps, on quiert et demande de legier ses consolacions et plaisirs en ce monde. Mais celluy qui vrayement, c'est à dire de tout son cueur, ayme Jesuchrist, et se efforce et estudie de acquerir les vertus, ne quiert point ou demande les consolations humaines, ne ses doulceurs sensibles, mais prent plus de plaisir en fortes exercitacions soustenir, et durs et aspres labeurs, pour Jesuchrist.

Quant doncques tu auras ou sentiras aulcune consolation espirituelle de Dieu, reçoys la humblement et doulcement en luy remerciant devotement; et pense que tu ne l'as pas desservy[1], mais que c'est seullement la grace et bonté de Dieu. Et ne te orgueillis pas, ou esjouys trop fort, ou presume de toy, mais soyes plus humble du don de Notre Seigneur, et te tien plus cautement[2] et en plus grant doubte en toutes tes euvres, en pensant que ne face chose pour quoy la grace de Dieu te laisse; car tantost viendroit temptation, et seroyes en peril. Et s'il advient que celle grace et consolation te soit ostée, ne t'en trouble point ou courrouce pas contre Dieu, ne prens en toy desesperation, mais humilie toy en doubtant que n'en soyes cause, et atten paciamment de rechief cette grace et visitation de Dieu, saichant que Dieu est tout puissant et te

1. Merité.
2. Prudemment.

peut de rechief renvoyer et redonner cette grace, ou aussi plus grant si lui plaist. Et ceste chose et alternacion et mutacion de telz consolations n'est pas nouvelle ou de nouvel commencée à ceulx qui sont expers au chemin de Dieu et acquisitions des vertus ; car les anciens sainctz et prophètes, tant du viel comme du nouvel Testament, souvent ceste alternacion sentoyent et experimentoyent en eulx.

Et pource l'ung d'eulx, c'est assavoir David, en la presence de ceste grace disoit : J'ai dit à mon habondance, c'est à dire j'ai pensé ou cuidé en mon cueur en la grant et habondant consolation que j'aye sentye : jamais je n'en partiray, c'est à dire, je cuidoye tousjours ainsi estre. Mais après que ceste grace c'estoit departie et quelle l'avoit laissé, il dit et racompte ce qu'il sentoit et appercevoit : Tu as destourné ta face de moy, et tantost j'ay eu perturbacion, c'est à dire j'ai apperceu cy que ce que je sentoye estoit pour ta presence, par ta grace, non pas pour ma force et vertu. Toutesfoys, après ce departement ou mutation, encores ne se desespere-il point, mais plus instamment et soigneusement se retourne à prier Dieu et dit : A vous, sire, je crieray, c'est à dire de grand cueur et voulenté je vous prieray et requerray, mon Dieu. Finablement, il met après quel fruict il a recueilly et aporté de son oraison, en disant : Mon Dieu m'a ouy et a eu pitié de moy, et c'est fait mon adjuteur ; mais en quoy? il a converti mon gemissement, ma douleur à moy en joye, et m'a environné de lyesse, c'est à dire il m'a

remply tellement de joye que de toutes pars je la sens, comme une chose qui environne l'autre de toutes pars. Et doncques se ainsi estoit fait aux sainctes personnes, et qui ainsi estoyent parfaictes et amyes de Dieu, nous ne nous devons pas desesperer, povres et meschans et enfermes, si nous ne sommes pas continuellement en telle devocion ou ferveur que nous vouldrions, mais sommes froiz et secz de devocion. Car nous devons sçavoir que ceste la grace du saint Esperit va et vient quant il lui plaist, selon son bon plaisir et voulenté et non pas selon la nostre. Car ce povons-nous congnoistre en ce que, quant nous la voulons avoir, nous n'y povons parvenir ; et aulcunesfois, quant nous n'y pensons pas, ou au moins que nous ne nous y appareillons pas ou efforçons, icelle nous vient; et c'est à ce que [1] quant nous l'avons nous n'en prenons pas orgueil, et quant nous ne l'avons, nous n'ayons pas desesperacion, mais ayons pacience. Et c'est ce que dit Iob : Tu le visites au matin, et soubdainement le preuves [2]. Par le matin est entendu le temps de prosperité, c'est à dire comme [3] la grâce de Dieu est en la personne, laquelle, ainsi comme quant le soleil luyt sur la terre il enlumine les tenebres qui ont été en la nuyt, aussi la grâce de Dieu enlumine la personne et luy donne conso-

1. A ce que, affin que. Tournure fréquente dans l'Internelle Consolation.

2. Tu l'espreuves. Édit. de 1533.

3. Pendant que.

lacion et congnoissance, laquelle elle n'avoit pas en temps d'adversité. Et pource Iob veult dire que Notre Seigneur nous visite par sa grâce quant elle est en nous, mais soubdainement après il la nous soustrait quant nous ne sçavons, et par ceste soustraction il appreuve nostre pacience.

Sur quoy doncques puis-je avoir esperance, ou en quoy me confier, sinon en la seulle misericorde de Dieu et sa seulle grâce? Car il n'y a quelque personne ou compaignie, ne de freres devotz, ne de bons et loyaulx amys ou parens, ne livres ou beaulx traictés, ne oraysons bien dictes ou rimées, ne beau chant, ou quelque instrument, qui me puisse guaires aider et reconforter par dedans, quant la grace de Dieu me laisse, et en ma propre povreté me relinquist. Et à ceste tribulacion porter et soustenir n'a meilleur remède que d'avoir pacience, et se submettre du tout à la voulenté de Dieu, et luy prier qu'il face de nous ce qu'il lui plaira, tant seulement qu'il ne nous delaisse pas finablement.

A grant peine ou jamais ne trouveras quelque sainct tant devot ou religieux qui n'ait en soy experience de ceste substraction de grâce, et qui ne sente diminucion de ferveur de devocion. Nul oncques n'y eut tant hault ravy ou eslevé qui n'ayt eu temptacion, ou devant ou après, car il n'est pas digne de haulte contemplacion de Dieu qui n'a en ceste vie exercitation d'aversité et tribulacion. Car la temptation precedent est signe de consolacion qui viendra. Pour ce la consolacion espirituelle et ce-

lestielle est promise et donnée à ceulx qui seront exercitez et esprouvez par temptacions. Car il est escript en l'Appocalipse : Je donrai, dist Dieu, à mengier du fruict de vie à celluy qui aura surmonté et vaincu. Or ne peut-on surmonter ou vaincre sans batailler.

Mais Nostre Seigneur donne ceste consolacion divine affin que une personne soit plusfort à soustenir et porter adversité, mais après ceste consolacion et reconfort vient la temptation affin que la personne ne s'en orgueillisse de ceste consolacion. L'Ennemy [1] ne dort pas jamais, ne la chair n'est pas encores mortifiée; et pource tu dois tousjours estre certàin de assaulx, car ilz te assauldront, et te appareille de y resister. Car tant comme tu es en ce monde tu as adversaires et ennemys de toutes pars, à dextre et à senestre, c'est assavoir en prosperité et adversité, lesquelz jamais ne reposent ou cessent.

D'estre bien recongnoissant de la grace de Dieu, et l'en remercier soigneusement.

X[e] CHAPITRE.



ourquoy demandes-tu repos en ce monde icy, quant tu y es né et mys pour labourer ? Appareille-toy plustost à pacience avoir que recevoir consolacion, et plus à porter et souffrir tribulacion qu'avoir joye et lyesse.

1. Le Diable.

Qui est celluy, tant soit seculier ou mondain, qui ne receust voulentiers lyesse et consolacion espirituelle, s'il la povoit tousjours avoir à son plaisir? Car consolacion espirituelle passe et surmonte toutes joyes mondaines et voluptez ou delices charnelles, dist à Dieu le Psalmiste David : Les maulvais, dist-il, nous racomptent ou rapportent fabulacions; mais elles ne sont pas, Sire, comme vostre loy, c'est à dire elles ne me assaveurent pas au goust de mon âme comme vostre loi espirituelle. Car toutes les delices du monde sont ou vaynes ou ordes et deshonnestes; mais les delices espirituelles sont joyeuses et honnestes, et viennent de vertus inspirées de Dieu aux cueurs nectz et purs. Et icelles n'a pas chascun à son plaisir et vouloir, pource que l'on n'est pas longuement sans temptation.

Et est assavoir que à la visitacion de Dieu et celestielle consolacion est moult contraire faulse liberté et grant confiance et asseurance de soy. Dieu, qui est bon, de sa bonté fait ce bien de donner ceste consolacion; mais en ce l'homme fait son dommaige quant il ne l'attribue pas tout à Dieu, et ne l'en remercye pas deuement. Et pource ne povent pas les dons de grace tousjours descendre en nous, car nous sommes ingratz, et ne les attribuons pas ne ramenons en leur fontale et première naissance dont ilz partent et viennent en nous, c'est à Dieu. Car tousjours la grace de Dieu est donnée à celluy qui en rend graces et mercis; mais elle est ostée à

celluy qui s'en orgueillist, et est donnée à celluy qui se humilie plus.

Je ne vueil point la consolacion laquelle oste de moy componction, ne je ne desire pas contemplacion de laquelle vient elacion [1]. Car toute haultesse n'est pas sainte, ne toute doulceur bonne, ne tout desir n'est pas pur et nect, ne toute chiere chose n'est pas agreable ou plaisante à Dieu. Tresvoulentiers recoys la grace par laquelle je dois estre plus humble et plus paoureux envers Dieu, et plus prest et appareillé à me denyer, c'est à dire à laisser mon propre sens et ma propre voulenté. Celluy qui est bien enseigné de la grace de Dieu, et a bien aprins en soy et par soy ceste substraction de la visitacion de Dieu, ne se osera jamais attribuer à soy quelque bien que ce soit, mais se reputera et confessera estre povre et desnué [2] de tout bien. Donne à Dieu ce qui est à luy, et te attribue ce qui est tien, c'est à dire recongnoys que tous les biens qui sont en toy, se aulcuns en y a, viennent de Dieu, mais les maulx et pechez qui sont en toy viennent de toy, et que tu es digne d'en estre pugny et non aultre.

Mectz toy tousjours au plus bas, c'est assavoir en ton cueur et en ta reputacion, et Dieu te exaulcera et eslevera jusques au plus hault, car haultesse n'est point sans baisseur, comme on scet dire [3],

1. Orgueil.
2. L'édit. de 1500, l'in-4° sans date, donnent *desypé*, les éditions postérieures, comme celle de 1498, *desnué*.
3. Comme on dit vulgairement.

montaigne n'est point sans valée ; et les sainctz de Paradis qui sont exaulcez et eslevez de Dieu sont en eulx treshumbles. Et de tant qui sont plus glorifiez de Dieu, de tant sont-ilz en soy plus humbles[1] ; car ilz sont si plains de vertus et de la gloire celestielle et divine, que vanité et gloire mondaine n'y peult avoir lieu. Ilz sont fondez et confermez en Dieu, pource nullement ne se povent eslever ou en orgueillir. Et pource qu'ilz attribuent à Dieu tout le bien qu'ilz ont, et scevent et congnoissent bien qu'il vient de Dieu, nullement n'en ont vaine gloire, et ne desirent ou ne veullent point que on les en loue ou glorifie, mais desirent que toute la gloire et louenge en soit à Dieu nostre Saulveur, et desirent qu'il soit tant seullement loué en eulx et en tous ses sainctz et aultres creatures, et tousjours tendent et ont leur voulenté et entencion à ce et en ce.

Se tu doncques rendz grace à Dieu Nostre Seigneur pour les petis dons, tu seras digne de recepvoir plus grans biens; combien que tu ne dois quelque don de Dieu reputer ou estimer petit, mais quelque chose qui te viengne de Nostre Seigneur, tant soit povre ou petite, tu la dois recepvoir tresreveramment, et reputer tresgrant chose et especiale. Et se tu regardes bien la dignité et grandeur du donneur, tu verras qu'il n'y a riens qui viengne

1. Cette phrase est omise dans l'édit. de 1500, intentionnellement peut-être, et sur la pensée qu'il ne sauroit y avoir dans la perfection de la vie céleste des degrés divers d'humilité.

de luy qui soit petit. Car le souverain Seigneur, c'est assavoir Dieu, ne peult riens donner qui ne soit bien grant, supposé mesmes qu'il flagellast ou pugnist; car quelque chose qu'il nous face ou envoye, il le fait pour nostre tresgrant proffit; et jamais contre nostre salut ne souffreroit quelque chose nous advenir, se à nous ne tient. Car quant nous ne usons pas bien de ses dons, c'est à nostre dommaige, mais pource ne luy devons pas attribuer la coulpe, mais à nous et à nostre deffault. Et pource, quelque chose qu'il nous envoye ou seuffre advenir, nous la debvons humblement recepvoir, et l'en remercier. Or doncques, qui vouldra retenir sa grace rende graces et mercys à Dieu. Et qui la vouldra recouvrer, s'il l'a perdue, aye pacience et porte paciamment jusques à la voulenté et plaisir de Dieu, et luy prie qu'il luy plaise la luy rendre; et s'il la recouvre, se tiengne humblement et cautement affin qu'il ne la reperde.

De ce qu'il est pou de gens qui parfaictement veuillent porter la Croix Jesuchrist, c'est à dire souffrir paciamment pour l'amour de luy tribulacion, ou adversité, ou affliction corporelle, comme par penitence, recepvoir en soy en ce monde.

XI[e] CHAPITRE



ostre Seigneur Jesuchrist si a pour le present plusieurs qui desirent à venir en son royaulme des cieulx, mais peu y en a qui veullent porter avec luy sa Croix. Plusieurs desirent consolacion, mais peu veullent porter ou souffrir sa tribulacion. Il treuve plusieurs compaignons à sa table, mais pou en son abstinence. Tous desirent eulx esjouyr avec luy en sa gloire, mais bien peu veullent souffrir pour l'amour de luy quelque chose en ce monde. Plusieurs l'ensuyvent jusques à la fraction de son pain, mais pou jusques à boire le calice de sa Passion; c'est à dire que plusieurs veullent prendre la reffection de sa joye en Paradis, mais pou souffrir pour luy en ce monde. Plusieurs honnorent et racomptent ses miracles, mais pou ensuyvent la honte de sa croix. Plusieurs l'ayment tant longuement comme ilz n'ont point de tribulacion ou adversité; plusieurs le louent et le mercyent tant longuement qu'ilz reçoyvent grande consolacion et grace de luy; mais s'il s'esloigne ung petit de eulx, et qu'il les delaisse cheoyr en quelque petite tribulacion ou

adversité, et qu'ilz n'apperçoyvent tantost reconfort ou consolacion, ilz se layssent tomber en tristesse et melencolie merveilleuse, et murmurent contre Dieu.

Mais ceulx qui vrayement quierent Jesuchrist, c'est à dire tant seullement pour l'amour de luy et non pas pour quelque proffit singulier ou consolacion qui leur en viengne à leur personne singulière, ceulx le quierent en tribulacion et en angoisse de cueur aussi bien qu'ilz feroyent en souveraine doulceur et consolacion, et le beneyssent et remercient. Et si n'avoient esperance que jamais leur donnast reconfort ou consolacion, ou fist quelque bien, toutesfoys tousjours le vouldroyent louer et remercier.

Et ceste amour est poure[1] et necte, forte et puissante, qui n'est point meslée avec quelque autre amour ou propre proffit. Car qui quiert en l'amour de Dieu autre chose que Jesus comme consolacion, ou autre proffit singulier, il ne demande ou quiert pas purement Jesus, mais principalement sa consolacion ou singulier proffit : et bien le voit-on, car quant ceste consolacion fault, l'amour fault en murmurant et estant en tristesse, comme dit est par devant. Et telz amateurs de Jesus peut on mieulx dire mercenaires ou locatifz que filz ou espouse; et semble que au service qu'ilz font à Nostre Seigneur ilz ayment plus leur gaing et proffit que

1. Pure.

le proffit de Jesuchrist ou son utilité. Où sera celluy trouvé qui ainsi le peult aymer, et sans telle entencion ou regard à soy serve à Nostre Seigneur Jesuchrist ?

Et comme on scet dire, telz serviteurs sont bien clair semez qui de telles affections soyent proprement despoillez et delivrez. Helas ! où trouvera l'on le vray povre d'esperit, qui de tout affection de quelconque creature soyt vrayement desnué et delivré ? Son louyer et sa retribucion sera de loingtains pays et des dernières regions, c'est assavoir de Paradis. Et c'est ce à quoy nous devons tendre, especiallement religieux et qui veullent tendre à parfaicte devocion. Car se une personne avoit layssé tout quant qu'il a en ce monde, ou faisoit grande penitence, et n'avoit celle vertu, las ! c'est pou ou riens au regard d'elle. Et s'il avoit apprins toutes les sciences, encores en est-il bien loing. Et s'il a grant vertu et devocion ardant, encores luy fault-il le plus necessaire, c'est assavoir toutes choses laisser, et soy mesme, et hors de soy se departe, c'est à dire que nulle propre affection de soy ne à soy ne retiengne.

Et quant il aura tout fait ce que on luy aura commandé, et acomply, que il cuyde et repute qu'il n'aura encores riens fait qui soit meritoire pour luy ou de grant proffit, mais veritablement se repute inutile, et indigne de quelque desserte, ou retribucion, ou bien ; et qu'il le dye non pas seullement de ouche, mais se repute en son cueur ainsi

estre comme Nostre Seigneur le dit en l'Evangile : Quant vous aurez fait tout ce qui vous aura esté commandé, dictes : nous sommes serviteurs inutiles, car nous n'avons fait sinon ce à quoy nous estions tenuz et obligez. Lors pourra-il estre prouvé povre d'esperit et desnué de toutes affections maulvaises, et dire avec le prophète David : Que je suis povre et soulet[1] ! Toutesfoys nul n'est plus riche d'un tel[2], nul n'est plus puyssant, nul plus franc de celluy qui se peult ainsi relinquir et mettre ainsi bas, voyre quant à son estimacion.

De la royalle voye et chemin de la saincte Croix de Nostre Seigneur.

XIIe CHAPITRE

Plusieurs sont auxquelz ceste parolle est dure et aspre : Va et te denye toy mesmes, et pren ta croix, et me ensuy. Mais encores plus dure chose sera ouyr celle terrible et derrenière parolle que Nostre Seigneur Jesuchrist dira aux dampnez au grant jour du Jugement : Departez vous de moy, maulditz, et descendez au feu pardurable, c'est assavoir en Enfer. Car ceulx qui de present oyent voulentiers et ensuyvent la parolle de Nostre Seigneur, de sa croix ensuyr, c'est à dire souffrir paciemment et voluntai-

1. Seul.
2. Qu'un tel.

rement pour l'amour de luy tribulacion et adversité, faire penitence de leurs pechez en ce monde, à celle heure là du Jugement ne doubteront[1] pas ouyr la parolle de la separacion de sa compaignie, que auront les damnez. Car le signe de la Croix de Nostre Seigneur sera au Ciel quand il viendra au jugement. Et lors tous les serviteurs de la croix, lesquelz se seront conformez en Nostre Seigneur, crucifiez en leur vie, viendront en grant fiance à luy comme soubz la banière de ceulx qui l'auront tousjours servy et aymé.

Pourquoy doncques doubtes-tu prendre la croix, par laquelle seullement tu peulx parvenir et acquerir le benoist royaulme de Paradis? En la croix est ton saulvement; en la croix est ta vie; en la croix est ta protection et deffence contre tes ennemys et adversaires; en la croix est l'infusion de souveraine doulceur; en la croix est la force de ton esperit; en la croix est la joye de ton ame; en la croix est perfection ou saincteté; en la croix est la haultesse de vertu. Il n'y a point salut à l'ame, ne esperance à la vie pardurable, fors en la croix. Pren doncques la croix et ensuys Jesuchrist, et tu parviendras à la vie pardurable. Il est allé devant toy portant sa Croix, en te monstrant le chemin, et est mort pour toy, portant sa Croix et demourant en la Croix, affin que tu l'ensuyves en portant pour lui la croix, et desires mourir en la croix pour l'amour de luy. Car se en ycelle tu

1. Redouteront.

meurs, c'est à dire finys tes jours en grande penitence, tu vivras pareillement avecques luy pardurablement, sans fin; et se tu es compaignon de luy en peyne, tu le seras aussi en gloire.

Or doncques en la croix est tout bien constitué et en ycelle mourant mucyé [1], c'est à dire que on ne le peult veoyr ne appercevoir jusques à la mort [2]. Et il n'y a point d'aultre chemin pour aller et cheminer à la vie pardurable de l'autre monde, ne aussi à avoir en ce monde vraye paix de cueur, fors le chemin de la croix de Nostre Seigneur Jesuchrist, c'est à dire de penitence, et cothidienne mortificacion de soy. Va où tu vouldras, quiers ce que tu vouldras, et tu ne trouveras pas aultre voye dessus plus saincte, ne cy embas en ce monde plus seure que le chemin de la croix, c'est à dire de penitence ou pacience en adversité. Regarde tous les estas et gouvernemens de ce monde, et les dispose et ordonne à ton plaisir et vouloir, et tu n'y trouveras nul où il n'y ayt à souffrir, ou malgré soy par adversité et tribulacion, ou de son gré par penitence, et ainsi tu trouveras partout la croix. Car, ou en ton corps sentiras tu douleur et maladie, ou en ton ame soustiendras tribulacion de temptacion, ou en ton estat temporel desplaisir et adversité.

Aucunesfoiz Dieu te laissera temptacion en l'ame,

1. Caché. Et ce bien reste en dépôt jusques à la mort de ceux qui ont porté la croix pendant leur vie.

2. L'édit. de 1498 donne *après* la mort.

une aultre fois ton prochain te excercitera par persecucion ou dommage qu'il te vouldra faire. Autrefoiz tu te sentiras en une telle tristesse et melencolie de cueur que à peine te pourras porter toymesmes, et ne trouveras quelque consolacion ou remède que tu y saches ou puysse mettre pour toy aleger ou delivrer. Mais il fault que tu seuffres et ayes pacience jusques au bon plaisir de Dieu; car Dieu veult que tu apprengnes à souffrir et porter tribulacion sans consolacion, et que tu te submectes et attendes de tous pointz à luy, en te tenant en humilité et pacience soubz sa main. Nul ne peult si cordiallement sentir la Passion de Nostre Seigneur et Redempteur Jesuchrist en son cueur comme celluy qui a pareillement souffert et soustenu. La croix doncques t'est appareillée par tout, et par tout te attend en tous estas. Tu ne la peuz doncques eschapper, quelque part que tu voises [1]; car en quelque lieu que tu soyes, tu te portes tousjours et treuves toymesmes. Tourne-toy hault ou bas, dehors ou dedens, à dextre ou à senestre, partout treuves-tu tribulacion et adversité, et est force et necessité que ayes pacience se tu veulx avoir et acquerir la vraye paix de ton cueur, et desservir la couronne perpetuelle.

Mais se tu veulx ung peu aprendre à porter ceste croix, elle te portera, c'est à dire que par bonne acoustumance, et bonne voulenté que Dieu t'y

1. Que tu ailles.

verra avoir, il la fera plus legiere et moins griefve; et te amènera le droyt chemin au lieu où il ne te fauldra plus rien porter ou soustenir ; mais ce ne sera pas en ce monde ou en ceste vie. Se tu la portes envys [1], tu te fays charge, et fayz que elle est plus griefve à porter. Et toutesfois il convient et est force que tu la portes, vueilles ou non. Et pource faiz de necessité vertu, c'est à dire que ce qu'il te fault porter de necessité te soit meritoire et proffitable au saulvement de ton ame par pacience. Se tu en cuydes debouter [2] une tribulacion, par adventure tu en trouveras une aultre plus grande et plus griefve.

Penses-tu eschapper ou eviter ce que nul homme mortel ne peut oncques faire? Lequel de tous les sainctz de Paradis a passé de ce monde sans adversité ou tribulacion, et sans ceste croix? Nostre Seigneur mesme Jesuchrist, tant comme il fut en ce monde, ne fut pas sans peine et douleur une seule heure. L'Apostre dit qu'il convint à Jesus souffrir en ce monde, et ainsi entrer en sa gloire. Il fault toutesfoys entendre que ce qu'il convenoit n'estoit point de necessité à Nostre Saulveur Jesuchrist, mais de sa grant bonté, pitié et misericorde voulut ainsi souffrir pour nous. Se luy doncques en sa propre gloire n'a pas voulu entrer aultrement, comment veulx-tu querir et demander aultre voye et aultre chemin que cellup que ton roy et seigneur

1. Malgré toi.
2. Repousser,

t'a voulu demonstrer et appareiller, c'est le chemin de la croix.

Toute la vie de Nostre Seigneur Jesuchrist a esté passion et martyre, et tu quiers et demandes joyeusetés, plaisances et repos. Tu erres se tu penses trouver aultre chose en ce monde que peine, adversité et tribulacion ; car toute ceste vie est pleine de misères, adversités et tribulacions, et toute environnée de croix. Et de tant que une personne a plus prouffité, et approuche plus de perfection, de tant apparçoit-il mieulx et congnoist les croix, adversitez et tribulacions qui y sont. Car de tant croist plus en son cueur la doulleur de son exil, c'est assavoir la eslongacion [1] du pays où il tend et desire parvenir.

Mais toutesfois ung tel ainsi afflict [2] et desolé n'est pas sans relèvement de consolacion, par la grant esperance qu'il a du loyer et fruict qu'il attend de la pacience qu'il a et qu'il porte. Car par ce qu'il se submect voulentiers et de bon couraige, la grant fiance qu'il apparçoyt en luy luy fait grant confort et grande consolacion. Et de tant que la chair est plus mortifiée par ceste adversité et tribulacion, de tant l'esperit est plus sainctifié par la grace de Dieu Nostre Seigneur ; et de sa consolacion interiore aucunesfois est tellement reconforté, et de si grant cueur et voulenté porte et soustient ceste adversité et tribulacion, qu'il ne vouldroit pas estre sans

1. Éloignement.
2. Affligé.

tribulacion et adversité; car il croyt fermement que tant sera-il plus agreable à Nostre Seigneur de tant qu'il pourra plus dures et aspres tribulacions pour luy soustenir. Et cecy n'est pas la force et vertu de l'homme, mais la grace de Dieu, qui luy donne si grant force qu'il puisse en la chair et fresle corps faire si grans merveilles que ce que naturellement il refuyt et a horreur, par force et ferveur d'esperit il ayme, et si ardamment entreprent.

Ce n'est pas naturelle chose à ung homme porter la croix, c'est à dire tribulacion aymer, et chastier sa chair et son corps et le submectre à l'esperit, fuyr les honneurs, souffrir voulentiers injures et villennyes et à tort, mespriser soymesmes, amer estre mesprisé, souffrir dommaiges et adversitez, et ne desirer quelque prosperité en ce monde. Se tu regardes bien en toy, tu ne trouveras point telle force, ne que se [1] viengne de toy. Mais se tu regardes et te confie en la grace de Nostre Seigneur, il te donnera telle grace que le monde et la chair seront subjectz à toy, et en tant [2] que tu en seras seigneur et maistre, et que mesmes tu ne doubteras l'Ennemy, se tu es armé de vraye foi et signé du signe de la Croix de Nostre Seigneur Jesuchrist.

Dispose-toy doncques, comme bon et loyal serviteur de Jesuchrist, à porter de grant cueur la croix de ton Seigneur Jesuchrist qui a esté crucifié pour

1. Cela.
2. Tellement.

l'amour de toy. Appareille-toy de soustenir en ce meschant monde et vie des adversitez et divers dommaiges et desplaisirs pour l'amour de luy; car par ainsi sera-il tousjours avecques toy, et te trouveras avecques luy quelque part que tu soyes [1]. Il te fault ainsi estre, et n'y a aulcun remède de eschever [2] ses grandes tribulacions et adversités qu'il fault et convient que tu seuffres. Et pource faiz de necessité vertus; et les soustiens de bon cueur et affectueusement, se tu desires estre amy de Nostre Seigneur Jesuchrist; et avoir paix avecques luy; et les consolacions laisse en son ordonnance, et que de elles il ordonne ainsi que mieulx luy plaira. Mais te prepares et appareilles à souffrir et soustenir tribulacions, et reputes qu'elles sont grandes consolacions, et signe d'amour que Dieu te demonstre en les envoyant, car toutes les peines de ce monde ne sont pas dignes d'acquerir la gloire pardurable que nous attendons, supposé que tu les peusses toutes souffrir et soustenir tout seul.

Quant tu seras à ce venu que tribulacion te semblera doulce, et que tu y prendras grant plaisir et grant saveur pour l'amour de Jesuchrist, lors pense que tu es benoist en ce monde, car tu as trouvé Paradis en terre. Mais si longuement que

1. Les traducteurs de l'*Imitation* n'ont pas donné le même sens à ce passage; ils ont attribué le *sic tecum erit* du latin aux adversités, non à Jésus-Christ, « car voilà partout ce qui « vous attend, » etc. (LAMENNAIS.)

2. Éviter.

tribulacion te sera griefve, et que tu la porteras envys, et que tu penseras à la fouyr, si longuement seras-tu mal, et auras en tout et par tout peine sans consolacion.

Mais se tu te disposes à ce à quoy tu es en ce monde mis, c'est assavoir à souffrir et te mortifier pour l'amour de Nostre Seigneur Jesuchrist nostre Saulveur, tantost tu sentiras mieulx[1], et trouveras ta paix. Et mesmement se tu estoyes ravy jusques au tiers ciel, comme sainct Pol l'apostre fut, pour cela n'es-tu pas asseuré de n'avoir point de tribulacion en ce monde. Nostre Seigneur Jesuchrist dist de sainct Pol : Je luy monstreray comment grans tribulacions il fauldra qu'il seuffre et soustienne pour mon nom. Il te convient doncques souffrir et soustenir, se tu desires à luy servir, obeir, et aymer perpetuellement.

Plaise luy que soyes digne de souffrir aulcune chose pour son nom. Quant[2] grande gloire en auroys-tu ! Comment[3] feroys-tu grant joye et grant liesse aux sainctz de Paradis ! Comment grant edificacion prendroyent ceulx qui te verroyent ! Car chascun recommande et loue pacience, supposé que bien peu de gens soyent qui la veullent avoir, ne qui veullent guères souffrir. Et se nous y pensons, à bon droit debvons-nous souffrir ung peu pour nostre Saulveur et Redempteur Jesu-

1. Du mieux en toi.
2. Quelle.
3. Combien.

christ, quant par le monde tant de gens tant de peine et tant de grandes angoisses seuffrent pour le monde.

Saches pour certain qu'il te fault en ce monde cy prendre et ensuyvir la vie de ceulx qui pensent tantost mourir. Car telz ne pensent et ne leur chault de chose qu'on face ou dye en ce mortel monde, ne de richesses, ne de honneurs, ne de force, ne de beaulté, ne de chevance[1] acquerir. Car ils scevent bien que telles choses ne leur sont plus de besoing. Et de tant que l'homme sera, en ceste manière, plus mort et mortifié en soy et au monde, de tant commence-il plus à vivre en Dieu. Nul n'est habille ou digne de recepvoir nulles consolacions divines, s'il ne se submect à porter ou soustenir adversité pour l'amour de Nostre Saulveur et Redempteur Jesuchrist. Il n'est en ce monde riens plus agreable et plaisant à Dieu, ne à toy plus proffitable et à ton salut, que voulentiers souffrir pour l'amour de Nostre Seigneur Jesuchrist. Et se on te donnoit la election, tu devroys plus desirer à souffrir tribulacions pour l'amour de Nostre Saulveur Rédempteur Jesuchrist que avoir grandes consolacions divines ou espirituelles, car tu es en ce plus semblable à Jesuchrist, et te conformeroys plus à tous ses sainctz, qui en ce monde cy ont souffert et soustenu pour l'amour de luy. Car le merite et prouffit de nostre saulvement n'est pas

1. Biens qu'on a acquis par le travail.

à sentir telles doulceurs, et consolacions espirituelles recepvoir, mais plus est en souffrir et soustenir voulentiers tribulacions et adversitez pour l'amour de Nostre Saulveur et Redempteur Jesuchrist.

Car certainement s'il y eust en ce monde quelque chose meilleure, et plus proffitable et meritoire pour le saulvement de la personne que soustenir et porter voulentiers adversitez et tribulacions, Nostre Seigneur Jesuchrist l'eust demonstré de parolle et de fait. Mais toutesfois le contraire est vray, car il en hortoit ses disciples et apostres qui l'ensuyvoyent, et tous ceulx qui le vouldroyent ensuyvir, manifestement à porter sa croix, c'est assavoir porter et souffrir tribulacion en ce monde pour l'amour de luy, quant il dit : Se aucun veult venir après moy et me ensuyvir, il doit desnyer soymesmes, c'est à dire renoncer à ses propres voulentez et desirs, et prengne sa croix et me ensuyve. Et quant nous aurons leu et serché plusieurs escriptures, la conclusion dernière et finable c'est que par plusieurs tribulacions il nous fault entrer au royaulme de Dieu. Laquelle chose Dieu nous veuille ottroyer par sa grace et misericorde. Amen.

Cy finist le Traicté des Amonicions attrayans lhomme à ses interiores, c'est à dire espiritualité.



DEUXIESME TRAICTÉ.



Cy commence le Traicté de l'Interiore Collocucion de Nostre Saulveur Jesuchrist à l'âme devote. Et est la seconde partie de ce livre.

Premier Chapitre



UDIAM QUID LOQUATUR IN ME DOMINUS DEUS. J'escouteré ce que mon Seigneur Dieu parlera en moy.

Benoiste est l'ame qui apperçoyt en soy la voix de son Dieu qui y parle, et reçoyt la doulce consolacion de sa parolle, c'est à dire de son inspiracion. Benoystes sont les oreilles de l'ame lesquelles reçoyvent en elles la doulce interiore collocucion divine, et ne escoutent ou reçoyvent point les tumultes ou noyses des collocucions du monde. Benoystes sont les oreilles, voyre de l'ame, qui ne entendent pas la clameur qui sonne par dehors, mais escoutent bien la verité qu'il[1] enseigne par dedens. Benoistz sont les yeulx qui sont clos et fermez à regarder les choses mondaines, mais sont ouvers et entenduz[2] aux choses interiores et divines. Benoistz sont ceulx qui clèrement apperçoyvent les choses interiores, et se estudient à eulx appareiller par exercitacion quotidienne à con-

1. Qui. — 2. Attentifs.

gnoistre de plus en plus les consolacions et secretz divins et celestielz. Benoistz sont ceulx qui se efforcent de vacquer à Dieu, et se despeschent[1] et despouillent de tout empeschement du siècle. Pense à cecy, mon ame, et y regardes, et clos les huys et portes de ta sensualité, c'est à dire tes sens du corps separe des plaisances mondaines, affin que tu puisses ouyr et appercevoir ce que ton Seigneur ton Dieu parlera en toy.

Et se tu veulx sçavoir que c'est, cecy dit ton amy Jesuchrist : Je suys ton salut, ta paix et ta vie; garde toy à moy, et tu trouveras ta paix. Laisse et oublies toutes choses transitoires et mondaines, et enquiers et desire les perdurables. Quelles sont toutes choses mondaines et temporelles, fors deceptions et tromperies ! Et que te pevent ayder ou proffiter toutes les creatures de ce monde, s'il advenoit que Dieu t'eust laissé et deguerpy ! Toutes choses doncques delaissées et arrière mises, rendz toy plaisant et loyal à ton Createur, affin que tu puisses parvenir à la vraye beatitude.

Que verité, c'est assavoir Dieu, parle à l'ame sans noise ou tumulte de parolles.

IIe CHAPITRE



arlez, Sire, car vostre serviteur vous escoute. Sire, je suis vostre serf : donnez moy entendement affin que je sache voz tesmoignages et voz commandemens.

1 Se débarrassent.

Enclinez mon cueur ès parolles de vostre bouche; descendez en moy la doulce parolle comme la doulce rosée. Les enfants d'Israël, c'est assavoir les Juifz, disoyent jadis à Moyse : Parles tu[1] à nous, et nous te escouterons; et que Dieu n'y parle point affin que nous ne mourons. Mais non pas, Sire, je vous prie, ne me faictes pas ainsi. Je vous requiers humblement, comme Samuel le prophète, et desire de tout mon cueur, en disant: Parlés à moy, Sire Dieu, car vostre serviteur escoute, c'est à dire est entendu à vous ouyr. Je ne vueil point ou desire que Moyses parle à moy, ou aulcun aultre des prophètes. Mais vous, Sire, parlez, mon Seigneur mon Dieu, inspirateur, c'est à dire enseigneur et enlumineur, des prophètes; vous qui tout seul sans eulx povez parfaictement enseigner ce et ceulx qu'il vous plaist. Mais eulx sans vous ne pevent rien faire ou dire, ou proffiter en rien.

Ils pevent vrayement dire et proferer par dehors parolles, mais ilz ne baillent pas l'entendement, ou le sens espirituel, c'est à dire ils ne pevent faire qu'on l'entende par effect et par execucion. Ils pevent aulcunement dire belles parolles et ordonnées[2], mais se vous vous taisez, ilz ne enflamment point le cueur. Ilz baillent les lettres, mais vous ouvrez et demonstrez le sens. Ilz pronuncent les mistères clos, mais vous desclairez et reserez[3] l'en-

1. Toi parle à nous.
2. *Aournées*, éd. de 1498. *adornées*, in-4° gothique, S. D.
3. Ouvrez. L'édit. de 1500 et l'in-4° sans date donnent *referez*, qui est sans doute une faute d'impression.

tendement des choses encloses et figurées[1]. Ilz demonstrent les commandemens, mais vous aidez à les acomplir. Ilz demonstrent la voye et le chemin, mais vous donnez force à aller et cheminer par ycelluy. Ilz parlent tant seullement par dehors, mais vous enseignez et enluminez[2] les cueurs. Ilz arrousent tant seullement par dehors, mais vous donnez la fructiferacion par dedens fort habondant. Ilz cryent fort dehors en grandes parolles, mais vous donnez entendement au cueur.

Ne parle point doncques à moy, Moyse, mais vous, mon Seigneur, mon Redempteur et mon Dieu, perdurable verité, que[3] je ne mente[4] et soye sterile et sans fruict, se je suys tant seullement instruit, enseigné ou admonnesté par dehors, et non aydé et enflammé par dedens; et que la parolle que j'auray ouye, ou que le bien que je sçauray, se je ne le faiz et acompliz et mectz en effect, soyt ma condempnacion, se je le congnoys ou puys appercevoir et ne l'ayme, se je le croy et ne le garde. Et pource, Sire, plaise vous parler en moy, car vostre serviteur vous escoute, c'est à dire a voulenté de vous obeyr, car vous avez parolles de vie perdurable. Parlez à moy en aulcune consolacion de mon ame, et à l'amendacion de toute ma vie, et à la

1. Des choses encloses et signées, dit l'édit. de 1498.

2. Illuminez, eclairez.

3. De crainte que.

4. Les édit. postérieures donnent *meure*, qui est conforme au latin.

louenge, gloire et honneur de vostre magnificence. Amen.

Que les parolles de Dieu doivent estre escoutées en grande reverence et humilité; et comme sont plusieurs qui n'en tiennent pas grant compte.

IIIe CHAPITRE

Escoute, mon filz, mes parolles, parolles tresdoulces et delectables, et qui passent la science des philozophes et saiges clercs de ce monde. Mes parolles sont esperance et vie, c'est à dire espirituelles, et qui ne se doibvent pas peser ou estimer selon le sens ou engin[1] humain. On ne les doibt pas prendre ou traire[2] à la vaine plaisance; mais on les doibt ouyr en silence de cueur, et recepvoir en grant humilité et affection.

Dit David le prophète : Benoist est l'homme, Sire, que vous avez apprins et endoctriné, et l'avez enseigné en vostre loy affin que vous luy soyez doulx et debonnaire ès maulvais jours, c'est au jour du Jugement, et qu'il n'ait pas desolacion en la terre, voyre de Paradis ou de l'autre monde.

Je, dy mon Seigneur, ay enseigné dès le commencement les prophètes qui vous ont fait et escript les Escriptures en mon nom, et jusques à pre-

1. Esprit.
2. Tirer.

sent je ne cesse de parler à vous, c'est assavoir par les prescheurs et clercz qui vous denoncent ma voulenté et entencion, et ce que vous debvez faire, et de quoy vous vous debvez garder. Mais peu en y a qui y entendent, et plusieurs sont ou font les sours et durs. Plusieurs escoutent plustost le monde que Dieu, et à luy obeissent plustost que à Dieu leur seigneur et leur createur. Plus legièrement ou plustost ensuyvent et acomplissent l'appetit et voulenté de la chair que le plaisir et commandement de Dieu. Le monde promect les choses terriennes et temporelles de bien peu de valeur, et on le sert de tresgrant cueur et voulenté. Je promectz tressouverains biens et perdurables, et les cueurs des hommes sont remys [1] et paresseux à me servir et obeyr. Qui est celluy en ce monde qui d'aussi grant cueur et grant diligence me serve et obeisse à moy comme on sert au monde et aux seigneurs terriens? Ayes ou pren honte et vergoigne en toy, Sydon, dit la Mer. Par Sydon, qui est cité et vault autant à dire comme venacion, on entent gens de religion qui doibvent estre clos en leurs cloistres et unyz comme en une cité, et doibvent ensuyvir Dieu par bonne odeur et memoire de ses œuvres comme les chiens venaticques la beste saulvage; et par la Mer est entendu le monde et les mondains, auquel monde sont flotz et tempestes de cures et sollicitudes mon-

1. Fatigués, lâches.

daines qui ne laissent ceulx qui y sont arrester [1], ou avoir paix ne repos ne dehors ne dedens, c'est à dire à soy ne en soy ne à autruy. Dit doncques la Mer, c'est à dire le monde et les mondains, à Sidon, c'est aux religieux et aux gens d'églises : Ayez honte et prenez vergoigne que j'ay et prens plus grant cure, soing, et peine, et travail d'acquerir les biens, honneurs et estatz de ce monde que vous ne faictes à avoir et acquerir l'amour de Dieu et les vertus, biens espirituelz; ausquelz toutesfois vous estes tenus et obligez de mettre peine d'avoir et acquerir, et qui vous sont plus necessaires et proffitables, et lesquelz vous povez mieulx acquerir, et à moyndre peyne et travail, se vous voulez. Et se vous demandez la cause, escoutez pourquoy est. Pour une petite prebende ou aultre benefice l'on fera ung tresgrant chemin de cy à Court de Romme ou aultre part par devers celluy qui a la donnacion ou puissance de la donner. Pour avoir ou acquerir Paradis ou quelque bien espirituel, à grant peyne peult l'on traverser son pied de lieu en l'autre. On achète chierement quelque chose terrienne et qui guères ne vault. On tence, on crye, et fait-on une grant noise deshonnestement pour une maille ou pour ung denier, et pour quelque vanité ou petite promesse que aucun aura faicte on travaille de jour et de nuyt.

Mais, helas! pour le bien perpetuel, pour le loyer

1. S'arrêter.

inestimable, pour honneur souverain, pour la gloire qui jamais ne fault, acquerir, on est paresseux, et à grant peine veult-on prendre et endurer ung peu de travail. Ayes et pren en toy grande honte et grande vergoigne, religieux ou homme d'eglise parresceux ou negligent. Car les mondains sont plus prestz et soigneux de faire aulcunesfois leur dampnacion, c'est à dire chose qui est à leur dampnacion, que tu n'es à labourer pour acquerir le saulvement de ton ame. Ilz se esjouyssent plus en vanité que tu ne faiz en verité. Et toutesfoyz aulcunesfoyz ilz sont bien deceuz de leur esperance. Mais ma promesse nul ne deçoit, ne jamais ne laisse sans fruict et retribucion celluy qui y met son esperance. Je te donrray ce que je t'ay promis, j'acompliray mes parolles, mais que [1] tu demeures et persevères jusques à la fin loyal en mon amour. Je suys remunereur de tous biens, et qui esprouve ceulx qui ont en moy devocion.

Et pource escripz mes parolles en ton cueur, et les considère, et pense diligemment, car elles te sont tresnecessaires et proffitables en temps de tribulacion. Tu congnoistras au jour de la visitacion, c'est du Jugement, ce de quoy tu ne tiens compte maintenant quant tu le lys [2]. J'ay acoustumé de visiter mes serviteurs et amys en deux manières, c'est assavoir par temptacion et consolacion. Je leur faiz tous les jours deux leçons : l'une en blasmant,

1. Pourvu que.
2. Quant tu vifz, Éd. de 1500.

et en reprenant les vices et pechez, l'autre en exortant à vertus et à bonnes œuvres. Qui oyt et entend mes parolles, et les mesprise et n'en tient compte, il aura qui le jugera le dernier jour, c'est au jour du Jugement.

Oraison à desservir la grace de devocion.

Mon Dieu, mon Seigneur, vous m'estes tous biens; et qui suys-je, Sire, qui presume parler à vous, et vous prier et faire oraisons! Je suys, Sire, vostre trespovre serviteur, vil et abject vermine, grandement plus povre et contemptible que je ne sçaurois exprimer. Souviengne vous, mon tresdoulx Dieu et Seigneur, que je ne suys rien, je n'ay rien, et ne puis rien. Vous estes tout seul bon et juste et saint, vous povez toutes choses, vous souffisez à tout, et emplez tout, et ne mesprisez que les pechez. Remembrez vous, Sire, de vos misericordes anciennes, et remplissez mon cueur de vostre grace, qui ne voulez point que vos œuvres soyent vaines et vuydes.

Comme, Sire, pourroys-je estre ne demourer en ceste miserable vie se vous ne me reconfortez et consolez de votre grace et misericorde? Ne vueillez pas, Sire, destourner vostre face de moy. Ne vueillez pas esloigner votre visitacion. Ne veuillez pas soustraire vostre consolacion! Que mon ame ne soyt envers vous seiche et sans fruict comme terre où n'a point d'eaue pour l'arouser! Ensei-

gnez-moy, Sire, faire vostre voulenté. Enseignez-moy converser devant vous dignement et humblement. Car vous estes ma sapience, et me congnoissez en verité, et veritablement avez congneu devant que je fusse né en ce monde, devant que le monde fust fait.

Que on doibt converser en ce monde devant Dieu humblement et veritablement.

IIIIe CHAPITRE

Nostre Seigneur admoneste ung chascun en disant : Mon filz, tien-toy devant moy en ce monde en verité, et me quiers en la simplesse de ton cueur. Car qui chemine devant moy, c'est à dire qui vit en verité, c'est assavoir qui maine telle vie comme son estat le requiert et qui n'est pas seullement religieux d'habit ou de nom, mais de fait ou d'euvre, tel sera asseuré de toutes malles encontres, c'est assavoir de ennemys, et verité le delivrera de ceulx qui le veullent decepvoir, et des detractions et mauvaises renommées des mauvais [1]. Et se verité te delivre ou afranchist, tu seras vrayement franc, et ne tiendras compte des vaines parolles du monde.

Hélas! Sire, il est vray ce que vous dictes : vostre verité m'enseigne, elle me garde, et jusques à la fin salutairement me conferme [2]. Elle me delivre

1. Que chercheront à lui faire les mauvais.

2. L'édit. de 1498 traduit le subjonctif du latin : *Veritas tua*

de toutes maulvaises affections, et de toute amour desordonnée, si que je vous puisse ensuyr en vraye franchise et liberté de cueur.

Je t'enseigne, dit Dieu, le droit chemin à ce qui m'est aggreable et plaisant. Pense à tes pechez en grant desplaisance et douleur de cueur, et ne te repute aulcune chose valoir pour tes bonnes œuvres. Car à la vraye verité tu es pecheur, et subject et empesché à plusieurs passions; de toy tu tendz tousjours à neant. Tu es de legier abattu et vaincu. Tantost tu te troubles et es hors de ton bon propos; et n'as riens de quoy ou pourquoy tu te dois glorifier, car tu es encore plus foible et enferme[1] que tu ne pourroys comprendre ou racompter.

Et pource chose que tu faces ne repute grande ou digne de louenge. Rien grant, precieux, merveilleux ou digne de reputacion ne te doibt sembler, ou à loer et desirer, sinon ce qui est perdurable. La perdurable verité, c'est assavoir Dieu, te doit plaire sur toutes choses, et ta grant iniquité et maulvaistié tousjours aussi desplaire. Tu ne doibs rien aussi tant doubter, blasmer et fuyr comme tes pechez et vices, lesquelz tu doibz plus craindre, et te doivent plus grandement desplaire que quelque dommage terrien qui te peult advenir. Aulcuns sont qui ne

me doceat, etc. : « et pour ce je vous supplie soit en moy fait ce que vous dictes; vostre verité *m'enseignesse*, elle me *gardesse*, et jusques à la fin salutairement me *conservesce*.

1. Infirme.

cheminent pas, c'est à dire ne vivent pas, nettement ou simplement devant moy, mais par une manière de curiosité et orgueil ou arrogance, veullent sçavoir mes secretz, et haultesses de Dieu et de la divinité comprendre, et ne leur chault de leur saulvement. Et ceulx icy souventesfoyz cheent et tombent en grandes temptacions et horribles pechez : car je les laisse, et leur resiste pour leur grant orgueil.

Et pource tu doibs doubter les jugemens de Dieu et avoir paour de son ire[1], car il est tout puissant. Et ne vueilles pas discuter œuvres telles, mais dois diligemment enquerir tes iniquitez, comme en grans pechez tu as delinqui[2], et ce que tu as negligé ou delaissé à faire de ses commandemens. Aucuns portent et ont leur devocion en livres tant seullement, les autres en ymages, les autres en signes et figures par dehors; les autres ont bien Dieu en la bouche, mais non pas au cueur. Mais les bons sont illuminez d'entendement et purgez d'affection, et desirent les joyes pardurables, ausquelz est grief ouyr parler des choses terriennes. Leurs necessitez corporelles prennent bien escharsement[3] et en tristesse; et ceulx icy sentent et apercoyvent ce que le saint Esperit leur inspire dedens, et comment il les enseigne à mespriser le monde et les choses terriennes, et ay-

1. Colère.
2. Failli.
3. Avec modération, à peine, insuffisamment.

mer les celestielles, contemner le monde et desirer tendre à Dieu et jour et nuyt.

Du merveilleux effect de l'amour de Dieu en nous.

Ve CHAPITRE

Je vous loue et beneys, Sire, père des cieulx, père de Nostre Seigneur Jesuchrist, que [1] vous avez daigné estre souvenant et remembrant de moy povre. O père de misericorde, et Dieu de toute consolacion, je vous remercye et loue que moy meschant et indigne de toute consolacion m'avez voulu consoler et reconforter aulcunesfoyz en maintes manières. Je vous loue et glorifie tousjours avec votre benoist Filz et le sainct Esperit. Or doncques, mon Seigneur mon Dieu, ma saincte amour, quant il vous plaist de descendre en mon cueur tout se resjouyst en moy : vous estes ma gloire et l'exaltacion de mon cueur ; vous estes mon esperance et mon refuge en toutes mes tribulacions.

Oyez, car je suis encores foible, et enferme, et imparfait, en verité. Pource m'est-il besoing que me reconfortez et consolez souvent. Et pource, Sire, vous plaise moy visiter souvent, et enseigner en saincte doctrine et discipline. Delivrez-moy, Sire, de mes maulvaises passions, et guerissez mon

1. De ce que.

cueur de toutes affections desordonnées, afin que quant je seray bien guary et purgé dedans, que je puisse estre habille à vous aymer, fort en pacience, ferme, estable en perseverance.

C'est grant chose que amour; c'est ung grant bien qui seul fait toute charge legière, et choses dessemblables pareilles. Elle fait porter grant charge sans aulcune grevance[1], et adoulcit choses amères et les fait tressavoureuses. La parfaicte amour de Jesuchrist fait entreprendre grans œuvres, et excite à desirer tousjours plus grant perfection. Amour tend toujours en hault, et ne veult point estre retenue en petites et basses choses. Amour veult estre franche et hors de toute affection mondaine, à ce que son regard interiore ne soit pas empesché, et qu'elle ne soustiengne quelque implicacion terrienne[2], et que pour quelque proffit temporel ou pour dommaige ne soit vaincue. Il n'y a en ciel ne en terre riens plus doulx que amour, riens plus fort, riens plus large, riens plus joyeulx, riens meilleur. Car amour est né de Dieu, et ne peult reposer en quelque chose creé fors en Dieu.

Ung vray amant vole, court, il est joyeulx, franc, de nulle chose n'est empesché; il donne tout et peult tout, il a toutes choses en toutes choses, car il n'a repos fors en ung seul bien souverain duquel tout bien vient et descend. Il ne regarde point

1. Peine, fatigue.
2. Empêchement, lien.

aux dons, mais au donneur se convertist[1], car il luy est sur toutes choses doulx. Amour n'a point souventesfois manière, mais oultre mesure est enflammée. Amour ne sent point charge et ne refuse quelque labeur. Amour entreprent plus qu'elle ne peult, et ne se excuse point de impossibilité, car elle cuyde toutes choses luy estre licites et possibles. Or doncques elle vault à toutes choses, et accomplist plusieurs choses, et mect à effect plus que ung qui n'ayme pas ne pourroit faire, mais y fauldroit[2].

Amour tousjours veille, et en dormant ne sommeille point, travaillé n'est pas las, restraint n'est pas lié, espoventé ne se trouble point; mais comme une vive flamme et lumière ardant, se eslièvè en hault et passe partout seurement et franchement. Celluy qui ayme congnoist ceste parolle : grant cry ès oreilles Nostre Seigneur est l'affection de celluy qui peult vrayement dire : Mon Dieu, mon amour, vous estes tout à moy, je suys tout vostre.

Dilatez-moy, Sire, en ceste amour, que j'aprengne à gouter au parfond du cueur quant doulce chose c'est aymer et fondre tout en amour, et y vacquer ou y entendre. Faictes-moy, Sire, attacher à vous par les cloux d'amour, et eslever dessus moy par grant ferveur et admiracion de vostre amour, et que puisse chanter, c'est à dire sentir et acomplir en moy, la chançon d'amours : J'ensuyvray mon

1. Se tourne vers.
2. Et où celui-ci ne réussiroit pas.

amy quelque part qu'il aille, et que mon ame deffaille en vostre louenge, c'est à dire en Paradis, car je ne peulx acomplir en ceste vie ce que vostre louenge desire, ne la joye que j'ay au cueur par voix exprimer ne declarer, Sire, que je vous ayme plus que moy, et que je ne me ayme que pour l'amour de vous, et que j'ayme en vous tous ceulx qui vrayement vous ayment, ainsi comme veult et commande la loy d'amour qui de vous et en vous reluyt! Vray amour est legier, c'est à dire prest et appareillé à faire les commandemens de son amy; n'est paresseux, mais est joyeulx, plaisant, fort, pacient, loyal, prudent, longanime, c'est à dire de grant couraige et qui ne fault pas de legier, puissant et qui jamais ne quiert son proffit, mais de son amy, ou des aultres pour l'amour de luy. Car là où aulcun quiert et demande son proffit et son gaing, là fault-il [1] de vray amour. Amour est circonspect, c'est à dire bien advisé et qui ne fait pas ses euvres à la volée; humble et droit, non pas mol ou lasche, non pas legier ou hatif, non pas ententif en vanitez; sobre, caste, stable et ferme, et qui ne se change pas legièrement; paisible, et en tous sens bien ordonné. Amour est subject et obeissant à ses prelatz et majeurs, vil à soy et desprisé, devot en Dieu et gratif, c'est à dire regraciant Dieu, ayant tousjours fiance en luy, mesmement quant il n'y sent point de doul-

[1] Là fait défaut le vray amour.

ceur ou saveur, car jamais on ne vit en amour sans doulceur.

Celluy n'est pas digne d'estre appellé vray amant qui n'est appareillé de tout souffrir pour son amy, et d'estre tout prest à sa voulenté. Car il convient qu'il porte et soustiengne toutes choses dures et aspres pour son amy, ne pour quelque contrarieté qui luy adviengne il ne se desparte de luy.

De la probacion du vray amy.

VI° Chapitre.

Tu dois savoir que n'es pas encores fort ne prudent amy, c'est à dire que tu n'aymes pas encore fort ne sagement. Et se tu demandes pourquoy, c'est pource que pour une petite contrarieté ou adversité qui te vient tu faulx et laisses tes bons commencemens, c'est à dire le bon propos que tu avoys encommencé, et quiers trop fort tes consolacions. Ung fort amy, c'est à dire qui ayme fort, resiste aux temptacions, et ne croit pas aux persuasions que luy fait l'Ennemy d'enfer. Ainsi que tu plais à Dieu ès prosperitez et consolacions, ainsi ne lui desplais-tu pas en adversité, c'est à dire que aussi comme tu cuydes estre en son amour quant il t'envoye consolacion ou prosperité, aussi ne dois-tu pas penser qu'il soit courroucé contre toy quant il te seuffre venir temptacion ou adversité.

Ung prudent et sage amy ne considère pas tant

le don de son amy comme l'amour et l'affection d'icelluy; il regarde plus l'affection que la grandeur du don, et prise plus son amy que toutes choses qu'il pourroit desirer sans luy. Ung noble cueur amant ne s'arreste pas au don, mais en Dieu sur tous ses dons. Tu ne dois pas cuider que ce soit toute chose perdue se aucunesfois tu sens moins de bien de Dieu ou de ses sainctz que tu ne vouldroyes. Car celle affection bonne et doulce que tu reçoys aucunesfois est l'effect de la grace qui presentement te visite. En ceste doulceur ou saveur on ne se doit pas trop appuyer ou fyer, car elle va et vient, et est une pregustacion de la gloire de Paradis, laquelle Dieu t'envoye pour toy attraire, et ton appetit et affection aguyser et enflammer à ycelle. Mais resister et combatre les maulvaises passions et mouvemens de ton cueur, et debouter les suggestions de l'Ennemy est signe de grant vertu, et occasion de grant merite et loyer de Dieu.

Ne soyes doncques pas troublé par fantasies estranges de quelque manière que ce soit, et persevère fort à ton bon propos et entencion que tu auras eue de Dieu; et ne cuide pas que ce soit illusion de l'Ennemy ce que aulcunesfois tu as une grande devocion et elevacion de cueur et doulceur de cueur, et puis après tantost retournent les fantasies et evagacion de cueur qui te desplaisent. Saches, puis que c'est malgré toy et contre ta voulenté que tu les seuffres et portes, et que n'en es cause, et tant longuement qu'elles te desplairont, il

n'y a point de peril ou de peché à toy, mais merite et loyer en acquers envers Dieu.

Tu dois sçavoir que tousjours l'Ennemy s'esforce d'empescher ton bon desir et propos, et te oster de toute devocion ou bonne exercitacion, c'est assavoir de servir et honnourer les sainctz, de piteuse memoire ou remembrance de ma Passion, de penser à tes pechez par douleur et repentance, de garder soigneusement ton cueur, et de tenir ferme propos de proffiter en vertus. Il te suggère plusieurs maulvaises cogitacions de cueur affin que tu chees en ung ennuy, horreur et desplaisance de ainsi souvent changer ton estat interiore, que tu n'ayes devocion en oraison et ne prengnes plaisir en estudier ou ouyr la sainte Escripture; que tu n'ayes voulenté de toy confesser humblement; de te faire, s'il peult, cesser ou retarder la saincte communion. Mais ne le croy pas et ne te chaille; jaçoit ce que[1] plusieurs fois te mette au devant telz empeschemens, repute qu'il fait tout cecy par sa mauvaise voulenté et par l'envye qu'il a de ton proffit, et luy dy : Va t'en, meschant, ort et deshonneste; tu deusses avoir honte de mettre à l'audement[2] tes gestes deshonnestes; mais en ce appert l'ordure et deshonnesteté qui est en toy. Et pource va t'en, et te despars, car se Dieu plaist tu n'auras point en moy de lieu de ne part, mais Jesus, qui sera mon aide

1. Quoique.

2. A l'audiment, à la portée de nos oreilles. L'édit. de 1498 donne *à l'endevant*.

et confort, et tu demourras confus. J'auroye plus chier et aymeroye mieulx mourir et souffrir toutes les peines du monde, que jamais me consentir à toy. Tays-toy, et me laisse en paix, je ne vueil plus te escouter, jaçoit ce que tu t'esforces de me troubler et molester. Mon Dieu est ma lumière: Qui puis-je doubter? Se encontre moy s'esliévent batailles, mon cueur ne craint rien; Dieu est mon aide et mon redempteur.

Combatz, toy, et resiste comme bon et franc chevalier. Et se aulcunesfois, pour la fragilité de la chair, tu es abatu, reliève toy, repren force plus que devant en ayant fiance de la grace et misericorde de Dieu. Et te garde fort de vaine plaisance en toy et d'orgueil; car pource plusieurs sont cheuz en grans erreurs, et menez en aveuglemens presque incurables. Et la ruyne de ces orgueilleux, et de ceulx qui ont presumé de eulx, te doit estre à cautelle [1] de perpetuelle humilité garder.

De occulter et mucer la grace que on a soubz la garde de humilité.

VIIe CHAPITRE.


eau filz, il t'est plus profitable et plus seure chose de mucer et cacher la grace de devocion ou aultres, se tu les as, que de les vouloir monstrer par dehors. Et

1. Prudence, soin.

ne veuilles pas souvent en parler ou en tenir grant compte en toy, et les peser et aprecier fort, mais tu te doibs despriser, et doubter qu'elle ne te soit donnée comme à indigne. On ne se doit pas trop fort et ardamment afficher, ou appuyer, et arrester à ceste affection qui tantost peult estre changée et muée au contraire. Quant tu es en celle grace ou estat que tu as, pense quel tu es quant tu ne l'as pas, ou qu'elle t'est ostée. Car le proffit et merite de la vie espirituelle n'est pas tant seullement en la grace de devocion ou de consolacion espirituelle, mais quant on porte paciemment et humblement la sustraction d'icelle, et que lors on n'est pas plus lasche ou paresseux à oraison, et que tu ne te laisses pas cheoir ou tomber en negligence de faire les aultres bonnes euvres que on a acoustumé de faire, et que tu faces tousjours voulentiers ce qui est en toy ainsi que mieulx tu pourras et congnoistras estre plaisant à Dieu, et que pour quelque arrideté ou durté que tu sens en ton cueur tu ne te negliges, mais mectz peine de toy relever.

Ilz sont plusieurs lesquelz, quant ilz ne se sentent en devocion, ou qu'ilz se sentent en durté de cueur ou evagacion, et qu'ils ne la povent rebouter[1] comme ilz vouldroient, et qu'ilz ont aulcune temptacion ou tribulacion ou espirituelle ou corporelle, tantost sont impaciens et deviennent tous lasches et negligens de bien faire, et se

[1]. Rejeter.

tournent à trouver aulcunes consolacions exteriores; et ceulx-cy se deçoyvent moult. Car il n'est pas en la puissance d'une personne d'avoir ceste grace quant il vouldra; mais il est en Dieu de la donner quant il luy plaist, et tant et aussi longuement qu'il luy plaist, et non plus. Et de murmurer quant il ne la donne pas est mal fait, car on doit sçavoir qu'il ne le fait pas sans bonne cause et juste raison. Aulcuns ont esté qui, quant ilz ont eue ceste grace, n'ont pas esté bien saiges ne bien conseillés à en bien user et saigement; mais ilz ont voulu plus faire et entreprendre que la fragilité de leur corps ou nature ne povoit soustenir ne porter, et ont plus voulu ensuyr leurs affections et leurs propres sens ou voulentés que le jugement de raison. Et car ceulx ycy ont trop presumé et voulu faire plus qu'ilz ne povoyent, et aulcunesfois que Dieu Nostre Seigneur ne vouloit, qui selon son bon plaisir et voulenté donne ceste grace, Dieu les a tantost laissé cheoir, et ont perdu ceste grace, et se sont trouvés povres et meschans delaissez de Dieu, qui [1] jà cuydoient estre colloquez au ciel. Et ce Dieu fait affin que eulx ainsi humiliés et apovris appreignent à ne voler pas de leurs esles, c'est à dire ne se attribuent pas leurs dons et graces, mais se tiennent fort humblement soubz la grace de Nostre Seigneur Jesuchrist, et à ycelle attribuent tout leur bien. Ceulx qui sont encore nouveaulx, et non pas encores bien enseignez en

1. Eux qui.

la voye et au chemin de Nostre Seigneur Jesuchrist, s'ilz ne se gouvernent par le conseil de leurs anciens, lesquelz ilz doyvent reputer plus sages et discretz que eulx, legièrement sont deceuz et vaincus de l'Ennemy.

Car s'ilz veullent plus croire leur propre voulenté et sens que le conseil des aultres, à grant peine viendront-ilz à bonne fin s'ilz ne se retrayent de leurs propres voulentez, et croyent conseil. Car c'est signe d'orgueil et qu'ilz se reputent sages. Et à grant peine pevent telz souffrir humblement estre gouvernez d'aultruy. Il vault mieulx moins sçavoir et estre moins sages en humilité, que avoir grant sens et science en orgueil et vaine complaisance de soy. Il te vault mieulx moins avoir et estre humble que grans richesses et estre orgueilleux. Celluy n'est pas bien saige qui se habandonne tellement à joye et lyesse exteriore, et[1] ne luy souvient de sa povreté passée ne de la crainte et paour de Dieu, et qui ne doubte perdre celle grace qui luy est donnée. Et aussy celluy n'est pas bien vertueux qui en temps d'aversité, ou qu'il a quelque tribulacion, se desespère et n'a pas grant fiance en Dieu, et pense à sa pitié et misericorde moins qu'il ne debveroit.

Celluy qui en temps de paix et de prosperité est trop asseuré et trop hardy, au temps de guerre et d'aversité est trop paoureux et couard, et tost abatu. Se tu te sçavoys tousjours tenir humble et

1. *Qu'il ne luy souvient.* Mss. de 1468.

pou sentir de toy, c'est à dire de ta force et puissance, et te gouverner discrètement en ceste grace, tu ne cherroys [1] pas sitost ne si souvent en peril et offence. Ce t'est bon conseil que quant tu auras reçue ceste grace et ferveur de devocion, tu penses quel tu seras quant elle te sera ostée ; de rechief quant elle te sera ostée et substraicte,[2] que Dieu, qui te l'a substraicte pour ton proffit et l'honneur de luy, te la peult redonner quant il luy plaira et congnoystra que ce sera ton proffit.

Et telle probacion ou variacion est plus proffitable à la personne que s'il avoit tousjours prosperité à sa voulenté. Car le proffit ou merite de la personne n'est pas à estimer se il a souvent telles visitacions et consolacions espirituelles, ou s'il est grant clerc ou sage selon le monde, ou s'il est grant en dignité et estat selon le monde, mais s'il est bien fondé en vraye humilité, et remply de vraye charité et amour de Dieu, se aussi en toutes choses il quiert vrayement l'honneur de Dieu, et s'il se desprise et repute rien estre, et qu'il veuille mieulx estre mesprisé et humilié des aultres que honnoré.

1. Tu ne tomberois.
2. Sous-entendu : Tu penses.

De la ville estimacion et mesprisement de soymesmes devant Dieu.

VIII[e] CHAPITRE.

Jé parleray à mon Dieu et mon Seigneur, jaçoit ce que je soye pouldre et cendre. Se je me repute et prise plus que je ne doy et que je ne vaulx, vous, Sire, vous eslevez contre moy, car vous resistez aux orgueilleux, et mes iniquitez et pechez me condamnent, et baillent tesmoignage auquel je ne puis contredire. Mais se me desprise et rameyne à neant, et que toute propre reputacion faille en moy, et me anichile ainsi comme vrayement je ne suys ne vaulz riens [1], vostre grace, Sire, me sera propice, et vostre lumière sera près de moy, et toute propre estimacion, tant soit petite, en la consideracion de ma povreté et nichilité sera destruicte et perdue perpetuellement. En celle consideracion, Sire, me demonstrez-vous clèrement quel je suys, et quel j'ay esté, et à quoy je suys devenu par mon peché. Car je suys fait neant et ne l'ay pas congneu : car, Sire, se vous me delaissez à moy, c'est à dire à ma force, c'est moins que neant, c'est toute povreté et enfermeté. Mais quant il vous plaist à me regarder piteusement, tantost je suys et devien fort, et

1. Et si je m'annihile comme je dois, c'est à dire jusqu'à voir que vraiment je ne suis, etc.

suys remply de nouvelle joye. Et sont merveilles grans comme soubdainement je suys sublevé quant il vous plaist à benignement me soustenir et embrasser, qui[1] de ma propre nature et pesanteur tousjours chey et tombe si embas.

Mais l'amour et grace de vous sans mes merites et dessertes me previennent, et en plusieurs necessitez me secourent, et me gardent de grans et griefz perilz, c'est à dire que Verité delivre de innumerables maulx. Et car, Sire, en me aymant mauvaisement je me suys perdu premièrement, derechief en retournant à vous, et vous desirant seullement et amant purement, et vous et moy ay retrouvé ; et par vostre amour, de tant que en moy a esté plus profond et greigneur[2], de tant me suys plus anichillé en reputacion et humilié. Car cecy, Sire, mon tresdoulx et piteux Seigneur, faictes-vous en moy et à moy seur et contre tout mon merite et desserte, et plus que je n'oseroye esperer ne vous requerir et prier.

Benoist soyez-vous, Sire, mon Dieu et mon Seigneur, car jaçoit ce que ne soye pas digne de quelque bien avoir, toutesfoiz, Sire, votre noblesse et infinie bonté jamais ne cesse de faire bien à ceulx mesmes qui sont ingratz envers vous, et mal congnoissans de vos dons et benefices, et qui s'esloignent de vous ; et pource, Sire, retournez nous et convertissez à vous, ad ce que nous vous rendons

1. Moi qui.
2. Plus grand.

graces et mercys de voz dons en humilité et devocion, car vous estes nostre salut, nostre vertu et nostre force.

Comment nous devons tous noz biens attribuer et retourner à Dieu comme à nostre fin dernière. Et est en la personne de Dieu[1] qui parle à la creature raysonnable.

VIIII[e] CHAPITRE.

Beau filz, je doy estre ta souveraine fin et ta dernière esperance, c'est à dire pour lequel seul doibs faire tes bonnes œuvres, et attendre de moy seullement retribucion, se tu desires vrayement estre benoist. Par ceste entencion, c'est assavoir d'avoir tousjours l'intencion à moy et pour moy, ton affection sera purifiée et redressée, qui par sa corrupcion s'est inclinée et descendue en bas et aux creatures. Car se aulcunement en quelque chose te quiers, c'est à dire se en faisant quelque bonne œuvre tu attens en avoir vaine gloire ou louenge humaine, tantost tu fauldras et sec seras, c'est à dire sans retribucion de Dieu. Et pource attribue moy tous tes biens, car je suys celluy seul qui te les a donnez, et tu doibz sçavoir que tous biens viennent et descendent du bien souverain qui je suys. Et pource

1. Et c'est Dieu qui remplit le personnage d'interlocuteur. Peut-être faut-il voir dans cette tournure de phrase un souvenir des Mystères.

à moy, comme à la fontaine de naissance de tous biens, tout bien doibt estre rapporté.

De moy petis et grans, povres et riches prennent et ont leurs biens, comme on puyse de la fontaine vive et courant. Et ceulx qui franchement me servent, et congnoissent bien cèci, recevront grace pour grace, c'est à dire s'ilz usent bien de la première grace que je leur donne, c'est assavoir de la bonne voulenté et propos ou aultres bonnes œuvres, et qu'ilz m'en remercyent et ne s'en orgueillissent pas, ilz desserviront avoir les aultres gracesa près ensuyvant. Mais ceulx qui sans moy se vouldront glorifier et eulx deliter[1] en leur privé et propre bien ne seront point affermez[2] en vraye joye, ne leurs cueurs dilatez en bien, mais auront plusieurs empeschemens et angoisses. Tu ne te doibs doncques rien attribuer de bien, ne quelque vertu à quelque aultre personne, mais seullement à Dieu, sans lequel nul n'a quelque bien. J'ay tout donné et veulx tout ravoir, c'est à dire que on le me redonne et que on m'en rende tresestroictement graces et mercys.

C'est ycy la vraye verité par laquelle est chassé hors orgueil et vaine gloire. Et si ceste grace celestielle est en ton cueur et la vraye charité de Dieu, lors n'y entrera point envie ne contradicion, ou murmuracion, ne privé amour en soy. Car la charité et amour de Dieu vainct et surmonte tout, et dilate toutes les vertus de l'ame. Se tu es saige

1. Délecter.
2. Confirmez, affermis.

et congnois bien cecy, tu t'esjouyras seullement de moy et en moy, et en moy auras et mettras ton esperance : car nul n'est bon fors moy seul, que on doibt loer et beneyr sur toutes choses.

Que c'est doulce chose de mespriser le monde et servir seullement à Dieu.

Xe CHAPITRE.

Maintenant je parleray et ne me tairay pas. Je parleray devant mon Dieu et mon Seigneur et mon Roy qui est ès cieulx : O Sire, comme grande est la multitude de la doulceur que vous avez mucé pour ceulx qui vous craignent et doubtent ! mais que sera-ce à ceulx qui vous ayment, et à ceulx qui de tout leur cueur vous servent! Vrayement, on ne pourroit racompter ne penser la grande doulceur de vostre consolacion que vous donnez à ceulx qui vous ayment; et en ce, mesmement en moy, avez-vous demontré vostre grande bonté et doulceur, qui m'avez fait, que n'estoye riens; et après, quant j'ay erré et esté esloigné de vous, vous m'avez ramené et raprouché, et voulu que je vous servisse, et m'avez commandé que je vous ayme.

O fontaine de perpetuelle amour, que diray-je de vous ? Comme vous pourray-je oublier, qui avez daigné avoir remembrance de moy, mesmement après ce que je vous ay laissé et me suys perdu

par mon peché? Vous avez fait à vostre povre hors de toute esperance misericorde, et contre toute desserte et merite luy avez donné grace et demonstré amitié. Et que vous puis-je, Sire, rendre pour ceste grace! Vous n'avez pas fait à tous ceste grace qu'ilz renoncent à tout ce monde et qu'ilz prennent vie monasticque ou de religion. Quant[1] grande chose est-ce, Sire, se je vous sers, à qui tout creature sert? Il ne me semble pas grant chose se je vous sers, mais se me semble grant merveille que vous avez daigné et vous a pleu une si povre et si meschante et indigne creature appeller et recepvoir à vostre service, et assembler avecques voz amez serviteurs.

Hélas! Sire, tout quant que j'ay[2] est vostre, car je n'ay rien que ne m'ayez donné; et de quoy doncques vous puis servir? Et toutesfoiz encore, par le contraire, vous me servez plus et mieux que je ne vous sers. Veez-cy, le ciel et la terre, que vous avez creez pour le service de l'homme, sont prestz et tous appareillez, et font continuellement ce que vous leur avez ordonné; et encores est pou de chose, quant mesmes les benoistz angelz de Paradis avez-vous ordonnez pour le service de l'homme. Mais encores y a qui passe tout, quant vous-mesmes l'avez daigné servir, et à la fin vous vous promettez donner à luy.

Et que vous puis-je doncques donner pour tous

1. Quelle grande.
2. Tout ce que j'ai.

ces grans et innumerables biens, fors vous servir tous les jours de ma vie? Mais je vouldroie bien que en toute ma vie ung jour vous puisse faire aucun service digne. Vrayement, Sire, vous estes mon Dieu et mon Seigneur, et je suys vostre povre serf, qui suys tenu de vous servir sans cesser de toute ma force et de tant que j'ay, ne jamais ne doy estre ennuyé de vostre louenge et service. Et ce vouldroye-je faire et le desire, et pour ce que de moy je n'y suis pas suffisant, plaise vous à supplier[1] mon imperfection.

C'est grant honneur et grant gloire de vous servir, Sire, et mespriser tout pour l'amour de vous; et ceulx qui le pevent faire auront gloire et grace envers vous. Ceulx qui de leur bon gré se soubmettront à vostre saint service trouveront grande et doulce consolacion en leur esperit, se pour l'amour de vous delaissent toute delectacion et plaisance charnelle. Ceulx qui pour vostre nom et vostre amour prendront l'estroit chemin, et despriseront toute cure et sollicitude mondaine, seront en grant franchise et liberté.

O honnorable et joyeuse servitude de Dieu, par laquelle l'homme est vrayement afranchi et sanctifié! O saint et sacré estat, la servitude de religion, en laquelle l'homme est restitué esgal et pareil ès angelz, appaisé à Dieu, terrible aux Ennemys et honoré entre tous chrestiens! O que on doibt aymer

1. Suppléer.

ce service par lequel le souverain bien on acquiert et la joie qui jamais ne fine.

Que on doit examiner tresbien ses desirs et voulentez et les attremper[1]. Et est la personne de Dieu qui parle et enseigne son amy.

XI[e] CHAPITRE.



eau filz, il te fault et convient plusieurs choses apprendre que tu ne scez pas encores bien.

Et se tu veulx sçavoir quelles elles sont, c'est que tu submettes tes propres desirs et ton propre sens à mon plaisir en toutes choses, et que tu n'ayes point de propre amour en toy, mais accompliz ma voulenté diligemment.

Tu as plusieurs desirs et voulentez qui te enflamment à quelque chose faire ; mais considère se en iceulx tu as principale entencion à l'honneur de moy, ou à ton propre et singulier proffit et honneur. Se je suys principale cause, c'est à dire que pour l'amour de moy principallement tu fais ce que tu fais, tu seras content de ce que j'en ordonneray. Mais se tu quiers en ce ta gloire et louenge, tu seras tantost courroucé et impatient se tu ne le peux acomplyr, et c'est ce qui t'empesche et trouble bien souvent.

Et pource garde-toy tresbien que tu ne soyes

1. Modérer.

trop aheurté et affermé à ton oppinion de faire et acomplyr ta voulenté, supposé[1] que le desir te semble bon, et pren le conseil de moy ou d'aultruy qui à ce se congnoistra, et par especial de tes souverains se tu es en religion : car par aventure tu t'en pourroys repentir après, ou te pourroyt desplaire ce que par avant te plaisoit et te sembloit bon, et laisseroys tout, et seroit une honte pour toy. Car aulcunesfois n'est pas besoing ne expedient d'acomplyr toutes bonnes voulentez, ne le contraire de tous pointz debouter. Il est expedient d'aulcunesfoyz restraindre et refrener ses desirs, supposé mesmes qu'ils soyent bons, car trop grant importunité d'acomplyr sa voulenté est cause de distraction de cueur, et de donner esclandre à aultruy, et de troubler soymesmes et faire tomber en aulcun inconvenient.

Et pource il se fault faire violence aulcunesfoiz et fort resister à son appetit, et ne prendre pas garde à ce que la chair veult ou refuse, mais soy efforcer qu'elle soit tousjours subjecte à Dieu et à raison. Et pource on la doit tant longuement chastier et faire subjecte et obeissante à l'ame jusques à tant qu'elle soit appareillée à toutes les choses que l'esperit luy commandera selon Dieu et raison, et qu'elle apprengne d'estre contente de peu, et non pas desirer superfluité, mais soy delicter en simplesse et chose de peu de valeur, et ne murmurer point en quelque contrarieté qui luy adviengne.

1. Même lorsque.

De soy acoustumer à pacience et à combatre contre les concupiscences mauvaises. Et parle l'homme à Dieu.

XIIe Chapitre.

Mon Dieu et mon Seigneur, je voy et apperçoy que pacience m'est tresnecessaire, car plusieurs choses contraires me pevent advenir en ce monde, et en quelque manière que je ordonne de ma paix, c'est à dire que je me dispose à avoir paix, ma vie ne peut estre sans bataille et peine et douleur.

Dieu respond: Ainsi est-il, beau filz; mais je ne veuil pas que tu cuydes avoir telle paix qui soit sans temptacions et contradictions; mais lors pense que tu auras et seras en plusgrant paix, et plustost la trouveras quant tu seras exercité en plusieurs tribulacions et prouvé par plusieurs contradictions. Et se tu respons que tu ne pourroyes tant de choses souffrir et soustenir, penses doncques comment tu pourrois souffrir le feu d'Enfer ou de Purgatoire. De deux maulx on doit fouir le plus grant [1], car il fault souffrir en ce monde ou en l'autre. Et pource, affin que tu puisses eviter les perdurables tourmens de l'autre monde, mectz peyne de souffrir les maulx et peines de cestuy-cy. Penses-tu ou cuydes que les gens du monde ou seculiers soyent sans peyne

1. *Eslire le moins mal.* Édit. de 1498.

et douleur en ce monde? Tu ne trouveras nulz, jaçoit ce qu'ilz soyent grans maistres ou riches. Mais pource qu'ilz ont plusieurs plaisirs en ce monde en ensuyvant leurs delectacions et concupiscences, ilz ne pensent pas ou sentent les maulx et peines qu'ilz y seuffrent.

Mais or prenons qu'il soit ainsi qu'ilz eussent tous leurs plaisirs, sans tribulacion et peine : combien leur durera cecy? Tantost comme ung peu de fumée esvanoyront leurs richesses, et eulx aussi; et ne sera aulcune memoire ou recordacion de leurs joyes et plaisances; jaçoit ce que eulx mesmes, tant comme vivent, ne sont pas ou ne reposent pas en paix, mais ont plusieurs grans amertumes de cueur, ennuys et angoisses, et de celles mesmes choses dont ilz ont leurs joyes et plaisirs retournent plusieurs fois douleurs et tristesses. Et ce se fait par le juste jugement de Dieu. Car pource qu'ilz quièrent desordonnement leurs plaisirs et concupiscences, ilz ne les pevent acomplir sans grande confusion de peine et de douleur. Et jaçoit ce que leurs plaisirs et delectacions soyent briefves, faulses et deshonnestes, toutesfois par ebrieté et aveuglement de leur cueur ne le congnoissent-ilz point, mais, comme une beste brute et sans raison et entendement, pour ung petit de cette vie corruptible et transitoire font la dampnacion de leur ame. Et pource, beau filz, n'ensuys pas tes plaisirs et concupiscences charnelles, et te separe de ta propre voulenté. Dilate-toy en Dieu, c'est à dire

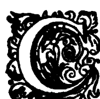
pren ton plaisir à servir Dieu, et garde ses commandemens, et il te donnera les peticions de ton cueur.

Et certainement, se tu veulx avoir delectacion en moy et reconfort, tu la trouveras en mesprisant toutes choses mondaines, et en ostant de toy toutes delectacions terriennes, et tu en recepvras ma benediction et consolacion habondant. Et de tant plus que tu te separeras et soustrairas de consolacion de quelque creature, de tant trouveras-tu en moy plus grans doulceurs et plus grandes consolacions. Combien que tu dois sçavoir que au commencement tu y trouveras grant peyne et grande tristesse, et aussi grant labeur en cest assault et en ceste bataille, pour la maulvaise accoustumance qui estoit en toy jà tournée comme en nature. Pource il fault quelle soit surmontée et tournée en nouvelle et bonne coustume. La chair en charnalité murmurera, c'est à dire resoingnera[1] à changer sa vie, mais par ferveur et amour de Dieu sera legièrement vaincue. L'Ennemy t'assauldra et temptera, mais par devote oraison sera enchassé, et par bonne exercitacion et occupacion en labeur proffitable luy sera empeschée l'entrée en toy et en ton cueur.

1. *Ressoigner*, prendre peine ou souci de quelque chose; et par extension, s'effrayer de, résister à. L'Édit. de 1498 donne *craindra*.

De l'humble obeissance du subject à l'exemple de Jesuchrist.

XIIIe Chapitre.



elluy qui s'esforce de soy soustraire et oster de obeissance, se soustrait aussi de grace ; et qui quiert et demande choses privées et parcialles à soy doit perdre les communes. Celluy qui ne se submect pas voulentiers et de son bon gré à son souvérain, c'est signe que la chair ne luy est pas encores parfaictement subjecte et obeissant, mais qu'il y a plusieurs rebellions et plusieurs mouvements desordonnez. Et pource, se tu veulx ta chair, c'est à dire tes charnelles concupiscences et desirs, parfaictement mortifier ou surmonter, aprens à toy submectre legièrement à ton souverain. Car qui sera celluy qui pourra bien vaincre ses adversaires estranges, se premièrement il ne peult surmonter ceulx de dedans luy et privez? Tu n'as point de plus perilleux et maulvais ennemy que toy mesme, se tu n'es d'accord à ton esperit. Il convient doncques que de tous pointz tu te mesprises et contemnes, se tu veulx avoir force et puissance contre les hommes de chair et de sang. Mais pource que tu te aimes encore desordonnement, pour ce doubtes-tu et refuys à te soubmettre à la voulenté d'aultruy.

Et quelle merveille est-ce se toy, qui est pouldre, cendre et neant, pour l'amour de Dieu te soubmetz

à aultre homme, quant je, Dieu Tout-Puissant et souverain Seigneur, qui ay creé toutes choses de neant, me suis soubmis humblement à ung homme pour l'amour de toy. Je me suis fait treshumble et le derrain[1] de tous, affin que tu aprennes à vaincre tout orgueil par mon humilité. Aprens doncques à obtemperer et obeyr, toy qui es cendre; aprens à toy humilier, toy qui es terre et fians[2], et toy getter soubz les piez de tous les aultres; aprens à rompre tes propres voulentez, et te abandonne à toute subjection.

Prens cueur et force contre toy[3], et ne seuffre point que orgueil ait dominacion en toy. Mais submectz toy et fay si petit que chascun puisse sur toy marcher et fouler comme sur la boe des chemins et voyes. O homme vain et vuid de tout bien, de quoy te peuz-tu complaindre? Que peuz-tu contredire, ort et vilain pecheur, à ceulx qui te font ou te disent aulcun reproche, toy, dy-je, qui tant de fois as courroucé Dieu, et tant de fois desservy enfer? Mais je t'ay piteusement et paisiblement espargné, car j'ay eue ton ame chière et precieuse, affin que tu congneusses et apparceusses l'amour que j'ay en toy, et que ne fusses pas ingrat de mes benefices et mescongnoissant, et

1. Dernier.
2. Fumier.
3. Tout ce passage depuis « et puissance contre les hommes de chair » manque à l'édit. de 1500. Il se trouve dans le manuscrit de 1468, peu différent du texte de 1498 que nous avons fidèlement suivi

que tu te habandonnasses à vraye humilité et subjection tousjours, et portasses paciemment se on te contempnoit ou mesprisoit.

Des ocultz et secretz jugemens de Dieu, lesquelz on doibt considerer, à ce que on ne s'en orgueillisse pas de ses biens et dons. Et est en la personne de l'homme qui parle à Dieu.

XIIIIe CHAPITRE.

Mon Dieu, mon Seigneur, le tonnerre de voz secretz jugemens m'espovente, et mes os et tout quant qui est en moy se fremist et esmeut, et mon ame est tresesbahye. Je suis tout espoventé quant je considère que les cieulx ne sont pas nectz ou sans tache devant vostre face et regard. Se ès angelz avez trouvé iniquité et peché, et vous ne les avez pas espargnez que ne les ayez tantost pugniz et sans misericorde, quelle chose sera fait de moy? Les estoilles sont tombées du ciel, et je, qui suis cendre et pouldre, comment me osé-je enorgueillir et presumer de moy. Aucuns qui estoient, ce sembloit, à loer, et faisoyent grans merveilles, sont cheuz et tombez en terre, c'est à dire sont retournez en peché; et si mengeoyent le pain des angelz, depuis se sont delictez à la viande des pourceaulx.

Il n'y a doncques point de seureté en quelque saincteté de quelque creature estant en ceste pre-

sente vie, se vous, Sire, soustraiez vostre main, c'est à dire vostre grace. Rien ne proufite sapience mondaine, se vous ne la gouvernez. Rien ne vault force humaine, se vous ne la soustenez. En chasteté n'a point de seurté, se vous ne la deffendez. Rien ne proffite garde ou industrie propre, se vostre saincte grace et conseil n'est present. Car se vous nous laissez à nous, tantost sommes comme surmontez, et perissons. Mais par vostre benigne grace et visitation sommes relevez et vivifiez. Et n'est pas merveille : car de nous sommes inestables et foibles, mais par vous sommes confortez et fortifiez. Par nous, sommes tepides et remys [2] mais, par vous enflammez et embrasez en bien.

O comment je doy de moy sentir humblement, et comment je ne doy rien priser ce qu'il semble estre de bien en moy! O comment je me doy parfondement submettre à voz inestimables jugemens, Sire, quant je ne treuve en moy chose qui doye estre reputé que rien et moins que rien! O grant charge, ô mer intransnatable, c'est à dire où nul ne se doit adventurer de y nager, de voz jugemens merveilleux, quant en moy je ne treuve rien qui ne soit moins que rien! Où sera doncques la presumption de gloire? Où sera la confiance de toute vertu que personne ait? Toute gloriacion vaine est ycy dechassée et anullée en ceste parfondité de voz jugemens sur moy.

1. Au point que.
2. Tièdes et fatigués ou lâches.

Quelle chose est toute creature humaine devant vous? De quoy se pourra glorifier la terre devant le potier qui la tient en sa main? Celluy de qui le cueur est vrayement subject à Dieu, comment se pourra-il eslever en vantance? Se tout le monde l'exaulçoit, s'il est en verité humble, il n'en tiendra compte; et s'il a vraye confiance en Dieu, toutes les louenges du monde ne le feront pas esmouvoir de son estat : car ceulx mesmes qui par leurs parolles le louent, fauldront avecques toutes leurs parolles. Mais la verité de Dieu sera et demourra toujours.

Comment on se doit conformer et rapporter à la voulenté et au plaisir de Dieu en tous ses desirs.

XV[e] Chapitre.

En toutes choses que tu desires tu doys ainsi dire à Dieu : Mon Seigneur mon Dieu, si vous plaist et est vostre voulenté, soit telle chose faicte. Sire, se telle chose estoit à vostre honneur, je vouldroye qu'elle fut faicte en vostre nom. Sire, se vous voyez que telle chose me fust expediente et prouffitable, plaise vous la moy donner à vostre honneur. Mais se vous sçavez qu'elle soit à mon dommaige, especiallement contre le saulvement de mon ame, veuillez moy oster le desir que j'en ay. Car nous devons sçavoir que tout desir n'est pas de

1. Quand même.

Dieu ne du Sainct Esperit, supposé qu'il nous semble qu'il soit bon et prouffitable à nous. C'est difficile chose de vrayement juger se le desir vient de Dieu et du Sainct Esperit, ou de l'Ennemy, ou de ta propre voulenté ou ymaginacion qui à ce te induit et trait. Car plusieurs ont esté finablement deceuz en ce qu'il leur sembloit qu'ilz avoyent bien commencé et de bon desir.

Et pource on doibt tousjours desirer en paour, en crainte et en humilité, et requerir ou demander à Dieu qu'il vueille le desir ordonner à son honneur, et donner grace de faire tousjours son plaisir et voulenté, et s'en raporter et commettre de tous pointz à luy, et luy dire : Sire, vous sçavez lequel m'est meilleur et plus proffitable, et pource soit tout fait à vostre voulenté. Donnez-moy ce qu'il vous plaira, et tant comme il vous plaira et quant il vous plaira; faictes à moy et de moy comme vous sçavez qu'il m'est besoing et necessaire, et qu'ainsi il vous plaira, et que ce sera à vostre plus grand honneur; mettez-moy là où il vous plaira, et que en toutes choses je soye avecques vous et aussi que vous soyés avecques moy. Plaise vous, de vostre benigne grace, que je soye en vostre main et protection en tout et par tout. Plaise vous que je soye vostre humble et petit serviteur, appareillé à toutes choses, et que je ne desiré point que vivre à vous et de vous, et vostre honneur et bon plaisir faire et acomplir parfaictement et diligemment.

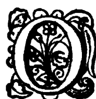
Oraison pour impetrer grace à Dieu de faire et acomplir tousjours le sien plaisir et voulenté.

Benoist et begnin Jesus, donnez-moy vostre grace qui soit tousjours avecques moy en mes labours et euvres, et perseveramment jusques à la fin. Donnez-moy, Sire, tousjours couraige de desirer et vouloir ce qui vous est plus agreable et plus chier à vostre plaisir. Vostre voulenté soit la mienne, et que ma voulenté ensuyve tousjours la vostre, et en tout s'accorde à la vostre. Plaise vous que je ne vueille ou refuse aultre chose que vous, et que je ne puisse aultre chose vouloir ou non vouloir fors ce que vouldrez ou non vouldrez.

Donnez-moy mourir au monde et à toutes les choses qui y sont, et pour l'amour de vous vouloir estre mesprisé et mescongneu en ce siècle. Donnez-moy desir d'avoir en vous seullement repos, et que mon cueur aye paix, et soit pacifié en vous, et vostre plaisir faire, car vous estes la vraye paix des cueurs, vous estes leur seul repos, et hors de vous toutes choses sont dures et aspres, et sans nul repos. En ceste paix qui est tousjours tout ung et sans mutacion, en vous seul, souverain bien et pardurable, puissé-je m'endormir et reposer. Amen.

Que on doibt querir seullement sa consolacion en Dieu.

XVIe Chapitre.



n ne doit point querir sa consolacion en ce monde, ou penser que on luy[1] puisse parfaictement avoir. Mais tout ce que on peult desirer ou penser pour avoir parfaicte joye et consolacion, on doit attendre à avoir et recepvoir en l'autre monde. Et supposé que je peusse avoir toutes les consolacions de ce monde tout seul, et user de tous les delices qui y sont, encores est-ce peu de chose au regard de l'autre monde, et moins que neant; et d'aultre part encores ne pevent-elles pas longuement durer. Et pource, mon ame, tu ne peuz avoir pleine consolacion ne parfaicte joye fors en Dieu, consolateur des povres et reconforteur des humbles. Si[2] dois paciemment ung peu attendre tant comme luy plaira que soyes en ce monde cy, et attendre la retribucion de la promesse divine, et après tu auras au ciel habondance de tous biens. Se tu desires et convoites trop desordonneement les biens presens de ce monde, tu perdras les pardurables et celestielz. Si dois prendre des biens de ce monde sobrement, tant comme est besoing pour ton usaige tantseullement, et desirer les biens pardurables. Tu ne

1. L'y.
2. Ainsi.

peuz estre saoulé des biens de ce monde jusques à ton desir, car tu n'es pas creé à y avoir ta felicité et beatitude.

Se mesmement tu avoys tout seul tous les biens de ce monde, pource ne seroys-tu pas sainct ou benoist, ou ton desir acomply. Car seullement en la vision de Dieu est constituée nostre felicité et beatitude, non pas telle comme les folz mondains l'ont et demandent en ce monde, mais telle comme les bons crestiens attendent et espèrent avoir en l'autre monde. Et la goustent ou assavourent aulcunement et aulcunesfois en ce monde les espirituelz, et qui sont nectz de cueur, desquelz la conversacion est ès cieulx. Vaine et briefve est la consolacion humaine en ce monde, mais celle est vraye qui est receue dedans le cueur de Dieu. La devote personne porte et a tousjours avecques soy son reconfort et consolacion en Jesuchrist, et luy dit au cueur par desir: Soyez-moy present en tout lieu et temps, mon doulx seigneur Jesus, et que ce me soit consolacion et reconfort vouloir pour l'amour de vous non avoir quelque consolacion ou reconfort mondain; et se mesmes je n'ay pas la vostre, que j'aye pacience, et que vostre voulenté et probacion soit ma consolacion et reconfort souverain. Car vostre ire et pugnicion ne dure pas tousjours, mais après reconfortez et retribuez tresgrandement.

Que on doit mettre et constituer tout son soing et son cueur en Dieu. Et commence en la personne de Dieu qui enseigne son loyal et bon serviteur.

XVII[e] CHAPITRE.



eau filz, laisse-moy faire en toy et de toy ce qu'il me plaira, car je sçay mieulx qui t'est expedient et besoing que tu ne faiz. Tu es homme, et pource comme homme tu penses, et as affections et desirs humains, et te veulx selon ton affection gouverner.

L'ame respond à Dieu : Mon tresdoulx Dieu et Seigneur, il est vray ce que vous dictes, vostre solicitude et cure est plus grande sur moy et plus proffitable que quelque diligence que je puisse faire ne avoir de moy. Trop pou stable et ferme est celluy qui ne mect sa cure, garde et confiance en vous; et se bien luy en vient, c'est adventure. Faictes de moy ce qu'il vous plaira, tantseullement que ma voulenté et intencion soit droicte, ferme et parmanant en vous. Je sçay que quelque chose que vous facez ou ordonnez de moy ne peult estre que bien, se à moy ne tient. S'il vous plaist que je soye en tenebres de ignorance ou de vostre grace [1], benoist soyez-vous. S'il vous plaist à me consoler et conforter, benoist soyés-vous. Et se de

1. Ne faut-il pas lire : « ou en lumière de vostre grâce ? » L'édition de 1835 donne « en lumière de vraye congnoissance. »

rechief vous plaist que je soye en tribulacion, aussi benoist soyés-vous.

Dieu respond : Beau filz, ainsi convient que tu soyes, c'est à dire en ce propos, en ceste voulenté, se tu veulx demourer avecques moy. Aussi appareillé dois-tu estre à souffrir et porter tribulacion comme à avoir joye et exultacion ou prosperité ; aussi voulentiers dois-tu porter et soustenir souffreté et povreté comme richesses et habondance de biens.

L'homme respond : Mon treschier Seigneur et Dieu, je suis prest et appareillé de porter et souffrir quelque chose qu'il vous plaira m'envoier. Sans nulle difference je vueil recepvoir de vostre main, c'est à dire de vostre voulenté, bien et mal, doulceur et amertume, liesse, tristesse, selon ce qu'il vous plaira à me l'envoyer, et je suys prest de vous remettre ce qui me adviendra. Plaise-vous moy garder et deffendre de peché, et je ne doubteray la mort ne enfer. Tantseullement ne me deboutés [1] pas à tousjoursmais de vous, et ne effacés pas mon nom du Livre de vie : et quelque tribulacion qui me puisse venir ne me peult nuyre.

1. Éloignez.

Que on doit paciemment porter les tribulacions de ce monde à l'exemple de Jesuchrist. Et est, comme devant, en la personne de Nostre Seigneur.

XVIII° CHAPITRE.

eau filz, je suis descendu en terre pour ton saulvement; j'ay prins et receu en moy les enfermetez humaines, non par necessité, car je n'en avoye point besoing, mais par pure charité, et amour que j'avoye à toy me trayant à ce [1], et affin que tu aprinsses à avoir pacience et souffrir et porter paciemment les dictes misères et enfermetez. Car, depuis l'heure de ma Nativité jusques à ce que je rendy l'esperit en la Croix pour toy, ne me faillit tribulacion, et adversité, et souffrance de douleur. J'ay eu en ce monde deffault des vivres et aultres biens temporelz; j'ay ouy souvent plusieurs grandes complaintes de moy, et sans aulcune cause; j'ay sousteuu paciemment et benignement reprouches, injures et vilennies; j'ay receu pour les biens et benefices que j'avoys faitz ingratitudes et maledictions; pour miracles, blasphêmes, et contre ma doctrine reprehencions injustes.

L'homme respond : Helas! sire Dieu tout puissant, se vous avez esté ainsi pacient toute vostre vie, et en ce mesmement acomplissant le commandement

1. Me poussant à agir ainsi.

de vostre benoist Père, c'est bien chose appartenant que je, tresmechant et inutile pecheur, selon vostre bon plaisir et voulenté seuffre et porte paciemment et benignement ce qu'il vous plaira, et tant longuement que vous vouldrez, le faiz et charge de ceste vie corruptible pour mon sauvement je soustiengne. Et supposé qu'elle soit charge grant et penible, toutesfoiz par vostre grace elle est adoulcie, et par voz exemples et de voz glorieux saintz aux povres crestiens plus honnorable et portable [1] est rendue; et mais encore est plus consolative que n'estoit jadis en la loy ancienne, quant la porte du ciel estoit encores close, et le chemin d'aller en Paradis estoit plus obscur. Et pource si pou de ceulx qui pour lors estoyent mettoyent peyne et diligence de y parvenir; et mais encores ceulx qui y mettoyent peyne, et qui estoyent bons et justes, et esleuz de Dieu Nostre Seigneur, et qui devoyent estre saulvez, devant votre benoiste Passion et devant ce que par vostre saincte mort eussiez payé nostre debte ne povoyent entrer au royaulme des cieulx.

O comme grans graces, Sire, vous doys-je rendre, qui m'avez monstré, et aux crestiens de ce present temps, si droit et abregé le chemin de parvenir à vostre pardurable royaulme, se à nous il ne tient! Car vostre saincte vie est nostre droit chemin, et en ensuyvant vostre merveilleuse pacience nous parvenons à vous, qui estes nostre couronne

1 Supportable.

et nostre loyer. Helas! et se vous ne nous eussiez precedé, et enseigné le chemin, qui eust tenu compte de y parvenir? Quantz en eust-il au jourd'uy qui fussent bien eslongnez de vous, et demourez derrière, s'ilz n'eussent apperceu voz merveilleux exemples! Se, encores mesmement en ce temps cy, que nous voyons et congnoyssons si grandes et belles exemples de voz saintz, nous sommes tepides et remys et negligens, que ferions-nous si nous n'avions si grant clarté et si grant lumière qui nous demonstre la voye et le chemin que nous debvons ensuyvir[1]?

De porter voulentiers injures, et comme on preuve le vray pacient.

XVIIII[e] Chapitre.



u'est ce que tu dis, beau filz? Cesse de te complaindre quant tu considères la vie et la passion de moy et de mes saintz; tu n'as pas encores resisté jusques au sang. C'est pou de chose que tu seuffres en comparacion de ceulx qui ont tant souffert de maulx, qui ont esté si fort temptez, si griefvement tribulez, en tant de choses prouvez et exercitez. Et affin que tu seuffres plus paciemment et plus legierement si pou de chose qui te advient, il fault que tu penses aux plus griefves peynes, tribula-

1. L'édit. de 1498 donne: « le chemin de vous ensuivir. »

cions et douleurs que les autres ont eu et souffert. Et se ce que tu as et seuffres ne te semble legier et pou de chose, voy et regarde que ce ne soit ton impacience qui te fait ainsi foible. Toutesfoiz, soyent grans ou petiz les maulx que tu seuffres, mect peyne de les porter moult paciemment.

Car de tant que tu te disposes mieulx à soustenir et souffrir paciemment, de tant faiz-tu plus sagement, et de tant dessers-tu plus et gaignes envers Dieu. Et aprens aussi à les porter plus paciemment et plus legierement par usaige, et par bon cueur, et par bonne voulenté, qui te font prest et appareillé, et te ostent petit à petit ceste paresse et lascheté que tu avois par avant. Et ne dy pas de ire ne de cueur ne de bouche: je ne pourroye cecy soustenir ne porter de cestuy homme cy; telles choses ne sont pas à souffrir à moy; il m'a fait tel et si grant dommaige; il m'a dit telle vilennye ou tel reproche que je ne pensay oncques [1]; mais d'un aultre je porteray bien, non pas de cestuy-cy, et aussi ce que je verray qui sera à porter et souffrir. Telle pensée est sotte, et ne vient pas d'homme sage qui bien pense et considère la vertu de pacience, ne [2] de qui elle sera couronnée, mais seullement regarde les personnes qui font les dommaiges et les offences, ou aussi les

1. M'a fait reproche d'une chose à laquelle je n'ai jamais pensé, ou tel reproche que je n'aurois jamais cru qu'on pût me faire.

2 Ni ne vient d'un homme qui considère de qui cette vertu sera couronnée.

offenses, villennies ou dommaiges qui sont faictes.

Cellui n'est pas vray pacient qui ne veult souffrir que ce qu'il luy plaist, et de qui il luy plaist, et tant comme luy plaist. Le vray pacient ne regarde point de qui il seuffre ou qui luy fait desplaisir, se c'est son prelat ou souverain, ou son pareil ou moindre de luy, ou bon ou maulvais, saint ou pescheur, ou de quelque aultre estat qu'il soit ; mais indifferamment de quelque creature, tant soit grant chose, et toutes les foyz qu'il luy viendra quelque adversité, il la prent paciemment et en bon gré comme de la main de Nostre Seigneur, et repute que c'est un tresgrand prouffit pour soy. Car il n'est si petite chose portée ou soustenue pour l'amour de Dieu qui ne soyt de tresgrant prouffit et merite envers luy. Et pource tu doibs estre prest et appareillé tousjours à l'assault et bataille, se tu veulx avoir victoire. Car sans bataille ne peuz-tu estre couronné ; et se tu ne veulx souffrir tu ne veulx pas avoir la couronne.

Et doncques se tu veulx estre couronné il te fault fort combatre, c'est assavoir resister aux temptacions et pechez et inclinacions maulvaises, et porter et souffrir paciemment adversitez et tribulacions, car sans peyne et travail on ne vient pas à repos, et sans bataille on ne peult avoir victoire.

L'homme respond par devote orayson : O mon Dieu et Seigneur, soit fait à moy possible par vostre aide et benigne grace ce qui m'est impossible de moy et de ma force. Vous sçavez, Sire, que je suis

foible et de peu de force pour riens souffrir, et de petite adversité et tribulacion je suys tost vaincu et abatu; mais se vostre grace me veult ayder, quelque tribulacion qui me viengne ne me pourra nuyre, mais elle me sera plaisant et aggreable. Car je sçauray et congnoystray que souffrir et endurer pour l'amour de vous est prouffitable au saulvement de mon ame.

De congnoystre et confesser son enfermeté et les miseres de ce monde.

XX[e] Chapitre.

Je vous confesse, Sire, encontre moy mon injustice et iniquité; je confesse à vous et congnois ma foibleté et mon enfermeté, car souventesfoiz pou de chose me abat et surmonte; je propose aulcunesfoiz que je resisteray tresbien, mais se ung peu de temptacion ou tribulacion survient, tantost je ne sçay que faire; et encore d'une ville chose et qui rien ou peu vault seray tresfort tempté. Et quant je cuyderay estre bien seur et bien en paix, souldainement et près que je ne le sentiray [1], me trouveray vaincu et surmonté comme d'ung peu de vent.

Si vous plaise, Sire, à regarder piteusement mon enfermeté et povreté qui vous appert de tous costez. Ayez pitié de moy, et me delivrez de la fange

1 Presque sans m'en apercevoir.

ou boe, que je n'y demoure pas de tous pointz fiché ou tombé. C'est ce qui souventesfoyz m'esbahist et confond devant vous, que je suys ainsi chancellant et foible à resister à mes passions et mauvaises inclinacions. Supposé qu'elles ne soyent pas jusques au parfait consentement, toutesfoiz ce m'est un grant ennuy et griefve chose à les porter et souffrir, et me ennuye tresfort d'estre tousjours ainsi, et vivre en telle bataille. Et en ce m'est manifeste mon enfermeté et foiblesse que [1] plus souvent me viennent telles abhominables et ordes fantasies, et plus legierement qu'elles ne s'en vont, c'est à dire que je suis plus enclin à les avoir que à les debouter.

Plaise vous, Sire, puissant Seigneur et Dieu d'Israel, zelateur des ames crestiennes, à regarder piteusement le labeur et douleur de vostre povre serviteur, et soyez present en toutes ses œuvres et besoignes. Renforcez-moy de force et de vertu espirituelle, que le corps et la chair, qui n'est pas encores plainement subjecte à l'esperit, n'ayt dominacion sur moy, contre laquelle me fauldra combatre tant comme je vivray en ceste vie miserable.

Helas ! et qu'est-ce de ceste meschante vie en laquelle n'a que tribulacions et miseres, où tout est plein de las et de temptacions : car tantost que une temptacion est passée ou surmontée l'autre revient; et encores aucunesfoiz avant que la premiere tribu-

1 En ce que.

lacion ou temptacion soit parfaictement cessée, en survient des autres, et ne scet-on de quelle part elles viennent. Et comme peult estre amée vie qui a tant d'amertumes, qui est subjecte à tant de meschancetez et miseres! Comment la peult-on appeler ou nommer vie, qui engendre tant de mortz et pestilences? Et toutesfoiz, Sire, on l'ayme, et plusieurs desirent et veullent eux delicter en ycelle. Et jaçoit ce que plusieursfois on congnoisse que ce monde est faulx et maulvais, toutesfois ne le peult-on pas de legier laisser, pource que les concupiscences charnelles ont dominacion en nous. Mais il y a aulcunes choses qui admonnestent à l'aymer, et les aultres qui admonestent à le mespriser et à le hair : à aymer le monde attrayent le desir de la chair, c'est à dire les plaisances charnelles; le desir des yeulx, c'est à dire choses plaisantes à veoir; et l'orgueil de ceste vie, c'est à dire les pompes, estatz et dominacions de ce monde. Mais les peines et miseres qu'on a desdictz desirs, c'est assavoir à les garder et acquerir, et qui d'icelles [1] par le juste jugement de Dieu se ensuivent, le font hair et ennuyant.

Mais c'est grant malle meschance que les habandonnez au monde sont surmontez et vaincus par ses delectacions et plaisances mondaines, et se delictent

1. Il sembleroit qu'il dût y avoir *d'iceulx*. L'édit. de 1498 et celle de 1500 sont d'accord pour donner *d'icelles*, en sous-entendant sans doute le mot *choses*. Le manuscrit dit simplement : « Mais les paines et misères que par le juste jugement de Dieu s'ensieuwent le font hayr. »

et prennent plaisir à estre sur ronces et espines : car ilz sont ignorans de la doulceur de Dieu, et ne sentent point la delectacion et suavité internelle[1] des vertus, et n'y prennent point de goust ou plaisir. Mais ceulx qui parfaictement mesprisent le monde, et se estudient de vivre à Dieu soubz ceste discipline, ceulx yey ne ignorent pas la suavité et doulceur qui est promise aux vrays renonçans du monde, c'est à dire à ceulx qui vrayement de cueur et de corps renoncent au monde, et apparçoyvent clerement comme le monde erre et est deceu diversement, c'est à dire en diverses manieres.

Que sur toutes choses on doit mettre peine d'avoir repos et paix en Dieu seullement.

XXIe Chapitre.


on ame, apren à toy reposer, et avoir paix en Dieu tousjours : car celluy seul est le pardurable repos des Saintz. Plaise vous, Sire, doulx Jesus, vray et seul amy, moy donner ce repos, ceste paix qui est en vous sur toutes creatures, sur tout salut et beaulté, sur toute gloire et honneur, sur toutes richesses et sciences ou subtilité d'entendement, sur toute puissance et dignité, sur toute lyesse et exultacion, sur toute renommée et honneur et louenge, sur toute

1. Les édit. de 1498 et de 1500 traduisent là encore *internam* par éternelle. Le manuscrit est plus littéral : « et n'ont pas veu ne gousté l'amenité et biaulté internelle de sa viertu. »

douleeur et consolacion, sur toute esperance et promission, sur toute affection et desir, sur tous les dons et renumeracions que vous povez donner, sur toute joye et jubilacion que peult comprendre et sentir cueur humain, à la parfin sur tous Angelz et Archangelz, et sur toutes les Vertus et Esperitz des cieulx, et sur toutes choses visibles et invisibles, et sur tout, Sire, ce que vous n'estes pas.

Car vous, Sire, estes mon Dieu, seul bon sur toutes choses, seul grant, seul puissant, seul tressuffisant et plain. Vous estes seul tresdoulx et consolatif; vous estes seul tresbel et tresamiable à aymer; vous estes seul tresnoble et glorieulx sur toutes choses, ouquel tous biens sont tresparfaictement, et ont tousjours esté et seront. Et pource, quelque chose que sans vous me povez donner, promettre ou reveler, est moindre et insuffisant à mon desir acomplir se je ne vous voy ou ay plainement. Car certainement, Sire, rien ne peut vrayement assovyr mon cueur et mon desir contenter, s'il ne se repose en vous, mais surmonte et passe toutes creatures.

Oraison par manière de meditacion.

Mon loyal amy et espoux Jesus, amy piteux et debonnaire, qui me donnera les esles de vraye liberté, à ce que je puisse avoir en vous repos et consolacion? O quant me sera licite de plainement vacquer à veoir et sentir comme vous estes doulx

et souef? Quant me pourray ainsi plainément recoliger, c'est à dire toutes aultres pensées, et meditacions vaines et occupacions bouter hors de moy?

Que en vous puisse avoir tel repos que, pour la grant doulceur de vous, je ne me sente point, mais moy et toutes aultres choses aye oubliez, et à vous seullement pense par une manière que sens ne desir ne peut congnoistre ne apparcevoir! Mais maintenant souventesfois je gemys, et seuffre en douleur mon infelicité. Car en ceste valée de misère et de tenebres me surviennent plusieurs maulx qui me troublent, contristent et aveuglent, empeschent souvent, distrayent, et provoquent que je n'aye franc accès à vous, et que je ne sente ses joyeulx embrassemens de vostre amour et consolacion, qui est tousjours presente aux benoitz sainctz de Paradis. Soyés, Sire, esmeu à pitié par mon souspir et la grant desolacion de ceste terre.

O Jesus, resplendeur et lumiere de gloire pardurable, seul soulas de l'ame pelerine, envers vous est mon desir sans voix, et ma silence parle. Helas! comment longuement attendez-vous à venir, Sire! Mon Dieu, à moy venez, et reconfortez vostre povre, et le resjouyssez; estendez vostre main, et delivrez ce povre de toute douleur et angoisse. Venez, venez, Sire, car sans vous nul jour ne heure ne m'est joyeuse: vous seul estes ma joye, et sans vous n'y a point de viande qui vaille. Je suis povre, mechant, et comme emprisonné, chargé de fers et de lyans, jusques à ce que vostre grace me de-

livre et me conforte par vostre doulce presence et advenement.

Quièrent les aultres ce qu'ilz vouldront, car quant est de moy rien ne me plaist fors vous, ma seule esperance et mon salut pardurable. Je ne me tairay pas, et ne cesseray de vous prier jusques à ce que vostre grace soit retournée, et que je sente vostre presence en moy...

Or doncques maintenant, Sire, je vous sens; vous estes retourné. Vous avez ouy mon oraison; vous avez eu pitié de mes lermes et de mes souspirs. Le desir de mon ame, mon humiliacion et douleur de mon cueur vous ont encliné et ramené à moy.

Mercyé, Sire, en soyés-vous. Et maintenant me plaist mon desir et priere, car je sens vostre presence. Je suis prest et appareillé de tout reffuser pour vous; car, Sire, c'est [1] vostre grace que premierement m'avez donné cueur et voulenté, et m'avez excité pour vous prier et requerir. Vous soyés benoist qui m'avez fait ceste grace, à vostre povre serviteur inutile, selon vostre grande misericorde, non pas selon ma desserte. Que peut doncques maintenant dire vostre povre serviteur devant vous, fors que soy humilier tresfort en recongnoissant sa propre iniquité, vilité et misere. Vous n'avez point, Sire, de pareil et semblable ne en ciel ne

1. Il faut supposer ici le mot de, par, ou de par vostre grace. Le manuscrit traduit littéralement : «Vous m'avez premièrement avisé et excité de vous querir.»

en terre; toutes voz euvres sont tresbonnes, et voz jugemens vrays, et par vostre pourveance sont toutes choses gouvernées. Et pource, Sire, à vous seul doibt estre la louenge de tout et gloire, o vraye sapience de Dieu le Père, benoist doulx Jesus; si[1] vous loe et benoist mon corps et mon ame, et aussi toutes voz creatures.

De remembrer souvent les benefices de Nostre-Seigneur et les avoir en sa memoire.

XXIIe CHAPITRE.


uvrez, Sire, mon cueur en vostre loy, et m'enseignés à vivre selon voz commandemens. Donnez-moy grace de congnoistre vostre voulenté, et en grande reverence et diligente consideracion remembrer et racompter voz benefices et graces que vous faictes à moy et à toutes voz aultres creatures, tant en general comme en espicial, affin que je vous en puisse dignement remercier; jaçoit ce que je sache bien et confesse que, non pas pour le moindre don que m'ayez fait, ne puis-je deuement vous louer et remercier. Je suis, Sire, moindre[2] et indigne de tous les biens que m'avez faitz et donnez; et quant je pense et considère vostre dignité et noblesse, je deffaulx en moy, car je n'y puis advenir.

1. Aussi.
2. Au-dessous.

Tant que nous avons en ame et en corps, que nous possedons naturellement ou espirituellement, dehors ou dedans, sont voz dons et benefices, et vous commandent[1] et manifestent doulx et piteux donneur de qui nous recepvons tous biens. Et supposé que l'ung en reçoyve plus que l'autre, toutesfois, Sire, tout est vostre et vient de vous, car sans vostre grace ne povons riens avoir, tant soit petit. Celluy qui plus grans dons et graces reçoit ne se doit point pource glorifier, ne enorgueillir et eslever sur les aultres, ne reproucher à celluy qui est moindre de luy ou qui moins en a. Car celluy est meilleur et plusgrant envers Dieu qui moins s'en attribue, et qui plus humblement et devotement en remercye Dieu; et celluy qui se repute et juge le plus vil et indigne de quelque don et grace avoir de Dieu, est le plus habile et appareillé à recepvoir grans dons et graces de Dieu.

Pareillement celluy qui a moins receu de vous ne se doit point contrister, ou estre courroucé et indigné, et avoir envye contre celluy qui plus en a, mais doit plustost considerer et louer vostre grant bonté et magnificence, qui ainsi largement et sans desserte et voulentiers donnez et departez voz dons et graces à tous, sans avoir acception de personne. Tous biens sont et viennent de vous; et pource vous seul de tous et en tous devez estre loué. Vous sçavez, Sire, comment il est expedient

1. Vous recommandent, vous vantent comme un doux, etc.

de donner à ung chascun, et pource ne nous appartiént pas, Sire, de vouloir sçavoir ou querir pourquoy cestuy-cy en a plus et l'autre moins; mais à vous seul appartient, qui sçavez le merite d'un chascun.

Et pource, sire Dieu tout puissant, je repute grant chose, et pour grant don et benefice, non avoir pas grans graces et dons desquelz on puisse estre par dehors envers les hommes prisé et honoré; tellement que chascun[1] considere la povreté et vilité de sa personne, et parce ne soit pas courroucé ou indigné de ceste dejection et povreté, mais soit treajoyeux, et repute grant consolacion et grace. Car, Sire, vous avez acoustumé d'avoir plus familiers et prochains de vous les povres, humbles, et mesprisez du monde, et à eulx donner plus de voz consolacions et graces interiores. Et de ce sont tesmoings les sainctz Appostres, Martirs, et Confesseurs, et aultres sainctz de Paradis, lesquelz vous avez faitz et ordonnez princes sur toute la terre, qui toutesfoyz en ce monde estoyent povres, humbles, paisiblement conversans avecques le monde et les aultres[2], simples, debonnaires, sans malice, barat[3] ne tricherie, tellement qu'ils s'esjouyssoient de souffrir et porter, pour l'amour de vous et pour vostre nom, villennies et reprouches et peynes corporelles, et embrassoyent joyeuse-

1. N'ayant pas ces grands dons.
2. L'édit. de 1498 donne : *et les mondains*.
3. Ruse.

ment et par grant affection tout ce que le monde a en orreur et abhominacion.

Il n'est doncques riens en quoy se doye tant esjouyr et consoler celluy qui vous ayme et bien congnoyst voz dons et benefices, fors en ce que vostre voulenté soit faicte en luy et de luy, pour laquelle il doyt estre ainsi bien content d'estre le plus petit de tous, comme ung aultre seroit content d'estre le plus grant, et aussi paisible et content d'estre au dernier lieu comme ung aultre seroit content d'estre au premier, et aussi doulcement et amyablement porter estre mesprisé et debouté des aultres, et de non estre d'aulcune reputacion ou renommée, mais que on ne tiengne compte de luy, comme ung autre feroyt d'estre en grant estat et honneur en ce monde. Car l'amour et le desir de faire vostre voulenté, et que vostre honneur soit en tout et par tout fait et gardé, luy doyt plus estre à plaisir et consolacion que tous les biens, estatz, et benefices qu'il pourroyt avoir en ce monde cy.

De quatre choses qui font garder et avoir paix en la personne.

XXIIIe CHAPITRE.



Beau filz, maintenant je t'enseigneray la voye et le chemin de paix et de vraye franchise et liberté.

Faictes doncques, Sire, ce que vous

dictes, car c'est une chose que je desire moult sçavoir et ouyr.

Estudie-toy de faire plustost et plus voulentiers la voulenté d'autruy que la tienne, et t'en efforce; desire avoir tousjours moins que assez ou plus; quiers tousjours le dernier lieu, c'est à dire de estre le dernier des aultres et subject aux aultres; prie souvent à Dieu et luy requiers que sa voulenté soit du tout faicte en toy et de toy. Qui ainsi ces quatre choses desire, et met peyne de les acomplyr en tant qu'il peult et que en soy est, cestuy est au chemin et en la voye de paix et transquilité.

Helas! Sire, vostre parolle est briefve et vostre doctrine; mais en soy contient grant perfection. Elle est de peu de parolles, mais pleyne de grant sens et de grant fruit; et se je la povoye en moy bien garder et acomplyr, turbacion ou impacience ne me surprendroit pas si legierement qu'elle fait. Et pource, toutesfoyz que je me perturbe et suys impacient, je congnoys bien que je suys encores loing de ceste doctrine et perfection. Mais vous, Sire, qui congnoyssez mon imperfection, et povez toutes choses, et qui mon salut et perfection desirez et voulez, donnez-moy plus grant grace et force espirituelle, affin que je puisse acomplir ceste doctrine, et par ce faire mon saulvement. Amen.

Oraison contre les maulvaises cogitacions.


on Dieu, mon Seigneur, ne vous eslongnez pas de moy, mais regardez, Sire, piteusement à mon ayde; car contre moy sont eslevées plusieurs diverses pensées lesquelles me donnent grande affliction et paour. Helas, sire Dieu, comme les pourray-je passer et eschapper sans estre blecé? Comment les pourray-je surmonter et vaincre, sinon que piteusement me secourez en mon aide, et humiliez les glorieux de la terre, c'est à dire les passions et mouvemens desordonnez de mon corps, en moy ostant de ceste prison en laquelle suys; et me revelez voz secrez, c'est assavoir vostre doulce consolacion qui me reconforte en ceste bataille.

Et pource, Sire, faictes selon vostre promesse, qui promettez secourir aux tribulez pour l'amour de vous. Approuchez à moy, et ces pensées toutes devant vostre presence s'en fuyent: car c'est ma seulle esperance et reconfort en toutes tribulacions refuyr à vous, et en ceste fiance du parfond du cueur je vous deprie, et en pacience attendz vostre consolacion.

Orayson pour illuminacion de cueur obtenir.



lorifiez-moy et enluminez, benoist doulx Jesus, de la clarté et lumière interiore, et mettez hors de mon cueur toutes tenèbres. Refraignez ces evagacions, et abatez les temptacions qui me assaillent. Combatez, vous, pour moy, et expugnez les bestes saulvaiges, c'est à dire les concupiscences desordonnées, et que par vostre vertu et puissance paix soyt en mon ame, ad[1] ce que je vous puisse plussouvent loer en saincteté[2]. Commandez aux vens et tempestes des temptacions qu'ilz se departent. Dictes aux amertumes des remors de conscience qu'elles cessent, et au vent de acquillon, c'est à dire à l'Ennemy qui a esleu son siege en ce pays là, qu'il s'en fuye, et tanstost sera faicte grant paix et transquilité.

Envoyés, Sire, vostre lumière et vostre verité pour alumer sur la terre de mon cueur, car je suys terre vaine et obscure se vous ne me enluminez; respandez vostre grace dessus, et le arousez de la rosée du ciel; administrez l'eaue de doulce devocion pour arroser la seicheresse de luy, affin qu'il puisse porter fruit qui me soyt tresbon. Eslevez, Sire, mon cueur chargé du faiz et chargé de peché, et estendez tout mon desir en hault, affin que par le doulx

1. *Ad ce que*, à ce que, afin que.
2. *Purté et netteté de cueur et de conscience.* Édit. de 1498.

goust de la felicité celestielle il s'ennuye de penser les choses terriennes.

Attrayez-moi, Sire, à vous, et me arrachez de toute ceste transitoire consolacion : car nulle chose creé ne peult de tous pointz faire cesser plainement mon desir, ne me reconforter. Joignez-moy à vous par le fort lyan de charité et amour : car vous seul souffissez à celluy qui parfaictement vous ayme ; et sans vous sont toutes choses fresles et vaines.

De soy garder d'enquerir curieusement la vie d'aultruy. Et est en la personne de Dieu.

XXIIIIe CHAPITRE.



eau filz, ne soyes point curieux ne soigneux en choses ou en cures inutiles et qui de riens ne t'appartiennent. Pourquoy regardes-tu à l'un ou à l'autre? Ensuy-moy tant seullement, c'est assavoir en gardant mes commandemens. Que as-tu à faire de sçavoir se cestuy est tel ou tel, ou se l'autre a fait telle chose, ou dist ceste parolle? Tu ne dois pas respondre de leurs pechez, mais te fauldra respondre pour toy, voyre especiallement quant ilz ne te sont pas commys, et que tu n'es pas leur prelat, ou qu'ilz ne sont en ton gouvernement. Pourquoy doncques te implicques-tu ad ce sçavoir et congnoistre qu'il ne t'est point de besoing? Laisse et mect arriere

ceste prudence mondaine, et toute propre et humaine plaisance en toy et de toy. Je voys tout et congnoys tout ce qui est soubz le ciel, et sçay et apperçoys quel ung chascun est, et ce qu'il pense, et ce qu'il desire, et à qu'elle fin tend son entencion; et pource on me doyt tout laisser et commettre, et se attendre du tout à moy. Mais gardetoy le mieulx que tu pourras en bonne paix, et laisse tes ennemys faire ce qu'ilz vouldront ou pourront. Car le mal qu'ilz te penseront faire viendra sur eulx, car ilz ne pevent eschapper ou decevoir et eviter ma puissance.

Et ne soyes pas envieux d'avoir grant nom en ce monde, car ce n'est que umbre, non pas verité. Ne aussi ne desire pas à avoir familiarité à plusieurs, ou particulière ou privée amour à aulcunes personnes : car telles choses engendrent distraction de cueur et aveuglement. Mais se tu prens garde de congnoystre et appercepvoir l'advenement de ma visitacion en toy, et que tu soyes prest et appareillé de luy ouvrir l'huys de ton cueur, je y entreray, et parleray à toy secretement, et te revelleray plusieurs choses obscures. Soyes doncques diligent et esveillé en orayson, en charité et en vertu, et te humilie en toutes choses.

En quoy est la vraye paix de cueur et le prouffit espirituel.

XXVᵉ CHAPITRE.

Nostre Seigneur Jesuchrist dit en l'Evangile : Je vous laisse ma paix, je vous donne ma paix ; je vous la donne ; non pas ainsi comme le monde la donne, tous desirent et demandent paix, mais tous ne se efforcent pas de garder et avoir ce par quoy on vient à vraye paix. La paix de Dieu est avecques les humbles et debonnaires de cueur, mais la paix des hommes est en vraye pacience. Se tu veulx ouyr Jesuchrist, et ses parolles mettre à effect et acomplir, tu auras grant paix.

Et que fault-il que tu faces?

En toutes tes œuvres et parolles soyes sur ta garde, et ayes toute ton entencion fichée à ce que tout ce que tu faiz et diz soyt à l'honneur de Dieu et pour luy plaire, et que en tout tu ne desires ou quières que luy et son plaisir, mais des faitz et des parolles d'aultruy tu ne juges pas follement. Des choses qui ne t'appartiennent pas et qui ne te sont pas commises ne t'entremetz pas. Et lors tu pourras venir ad ce que peu souvent tu soyes troublé. Toutesfoiz ne pense pas venir à ce que tu n'ayes jamais aulcune tribulacion ou adversité en ce monde, ou que tu n'ayes quelque angoisse de cueur ou de

corps; car ceste grace et ce don n'appartient pas avoir en ceste vie, mais à la vie pardurable de Paradis. Ne cuydes doncques pas toy avoir trouvé vraye paix, se ne sens quelque douleur de corps ou tristesse de cueur. Ne cuydes pas aussi que ce soyt de ton bien se tu n'as point d'aversité ou d'aversaire. Ne pareillement ne te doibs pas reputer parfaict se les choses te viennent à voulenté, et à ton desir et plaisir. Ne aussi ne te repute pas bien espiciallement aymé de Dieu Nostre Seigneur, ou estre grant et sainct, se tu es en grant devocion, et que en ton oraison tu sentes grant doulceur. Car en ces choses n'est pas congneue la vraye vertu de la personne, ne en ce ne gist pas le parfait proffit et perfection de l'homme.

Et en quoy, diras-tu doncques?

En te offrant et soubmettant de tout ton cueur à la voulenté et disposicion divine; en ne querant point ton proffit et voulenté, ne en grant ne en petit, en ce monde cy ne en l'autre, mais seullement le plaisir et voulenté de Dieu, et tellement que tu soyes toujours tout ung et pareil de cueur et de face. Et remercye aussi bien Dieu en adversité comme en prosperité, en recevant aussi joyeusement l'un comme l'autre. Et se tu peuz estre si fort et si pacient en esperance, supposé que toutes consolacions te fussent sustraictes et ostées, toutesfoiz tu soyes prest et appareillé au cueur de encores souffrir et soustenir plus et plus longuement s'il plaist à Dieu, et que tu ne te justifies pas au cueur,

ou vueilles loer comme sainct, et que tu n'ayes pas[1] desservy à telz maulx porter et soustenir, mais que tu loes et remercyes Dieu, et le repute juste en toutes les disposicions et ordonnances que de toy et à toy luy plaira à faire; lors seras-tu au vray et droit chemin de vraye paix, et te sera vraye esperance que finablement tu verras Dieu en grant joye et jubilacion. Et se en ces choses tu peulx venir, et parfaictement contemner et mespriser toy mesmes, lors saiches que tu seras en grant habondance de paix, selon qu'il est possible l'avoir en ce present monde.

De l'eminence et haultesse de franchise de cueur, laquelle se acquiert plus par devote orayson que par leçon ou predicacion, c'est à dire par estudier ou ouyr prescher la Saincte Escripture.

XXVIe CHAPITRE.



eau sire Dieu, comme c'est grant chose et difficile d'avoir ainsi continuellement son cueur, son affection et son entencion sans relascher fichées en Dieu et ès choses divines et espirituelles! Certes ce n'est pas œuvre que puisse faire une povre personne, mais fault qu'il soyt de grant perfection, et que, entre tant de cures et sollicitudes qui sont en ce

1. Et comme si tu n'avois pas.

monde, on puisse estre sans distraction, sans negligence et paresse ou tepidité de cueur, et que par une grant grace et prerogative on esliève franchement son cueur à Dieu, et[1] non estre fiché à quelque creature ou chose terrienne par affection desordonnée.

Et pource, sire Dieu tout puissant, piteusement vous supplie et requier qu'il vous plaise moy garder de ces cures mondaines, que je ne m'y applicque ou empesche trop fort; des necessités ou delices corporelles, que ne me prengnent par volupté plus que besoing ne sera; et de tous obstacles et empeschemens de l'ame, que par impatience et foibleté ne soye surmonté et vaincu. Et je n'entens pas, Sire, ou desire estre seullement deslivré de l'amour ou desir de ces choses ou vanitez terriennes, lesquelles les terriens et mondains desirent et convoitent de tout leur cueur, et auxquelles avoir et acquerir ilz mettent leur peine et travail, mais aussi des miseres et enfermetez du corps, lesquelles nous tous seuffrons et soustenons par la commune malediction et pugnicion donnée à l'homme et à tout son lignage pour le premier peché, lesquelles agravent et retardent l'ame, Sire, de vostre serviteur, par la penalité de ceste mortalité, qu'il[2] ne puisse se eslever franchement en esperit, et entrer en doulceur et paix de cueur ainsi et toutesfoiz qu'il vouldroyt.

1. Sous entendu, *on puisse*.
2. De sorte qu'il ne peut.

O mon Seigneur et Dieu, doulceur inestimable, tournez-moy en toute amertume et desplaisir toute charnelle consolacion qui me retraict de l'amour des choses pardurables, et sur une ymaginacion d'un plaisir ou bien delectable me attrait maulvaisement à soy. Ne souffrez pas, mon doulx Seigneur et mon Dieu, que chair et sang, c'est à dire que les affections charnelles, me surmontent et me vaincquent, ne que le monde, et la vanité de la gloire de luy, me deçoyve, et la malice de l'Ennemy me supplante ou surmonte. Donnez-moy, sire Dieu, force pour resister, pacience pour souffrir et porter, constance pour perseverer en bien. Donnez-moy pour toutes les doulceurs et plaisances de cestuy monde la doulce unction du Sainct Esperit, et pour toute charnelle amour et affection embrasez-moy de l'amour de vostre saint nom.

Ces necessitez corporelles, comme menger, boire, vestir, chaulcer, dormir et autres que nous sçavons, sont à grant charge à personne fervent d'esperit. Plaise-vous, Sire, me donner grace et bonne voulenté d'en user par attrempance[1], non pas les prendre et consumer par superfluité et par desir desordonné. Car les debouter et les laisser de tous pointz n'est pas licite; car par iceulx est nature soustenue et nourrye. D'aultre part vostre loy et voz commandemens nous deffendent les prendre en superfluité et par grant delectation; car par ce la chair rebelle contre l'ame et l'esperit. Et pource, Sire,

1. Modération

plaise-vous à moy enseigner et conduyre et mener par le moyen [1], affin que ne d'un costé ne d'aultre je ne excede, ne me forvoye de la voye de voz conseilz parfaitz.

Que privée amour a quelque chose terrienne retarde et empesche de l'amour du souverain bien, c'est Dieu.

XXVIIe Chapitre.

Beau filz, il te fault donner tout pour tout, c'est à dire que se tu veulx avoir tout Dieu, il te fault que tu te donnes tout à luy, et que tu ne retiengnes rien de toy. Saches de certain que l'amour privée à ta propre personne te nuyst plus et empesche que quelque chose que ce soyt. Selon l'amour et l'affection que tu auras aux choses de ce monde, selon ce seront-elles plus ou moins adherens et tenens à toy, c'est à dire que selon ce que tu les aimeras plus ou moins, selon ce seras-tu plus ou moins courroucé s'il advient que tu les perdes, ou qu'il les te faille laisser en quelque manière que ce soyt. Car se ton amour et affection que tu as à elles est poure et simple, et bien ordonnée, tu ne seras pas fort courroucé ou perturbé se tu les laisses ou se on les te oste, mais auras bonne pacience, et loueras Dieu de tout. Et pource tu ne doys pas convoiter

1. Par le milieu, entre les deux côtés.

ce que tu ne peuz licitement avoir ne posseder. Tu ne dois pas aussi vouloir avoir ce qui te peult empescher d'avoir ton cueur franc et delivre[1] envers Dieu. C'est merveille que la personne ne se commect et donne du parfond du cueur à Dieu avecques tout ce qu'il peult avoir et desirer.

Pourquoy te consumes-tu et gastes par vaine tristesse et melencolie, et te travailles en cures superflues? Lye-toy et te rapporte au plaisir de Dieu et sa voulenté, et tu n'auras point de peyne ou de dommaige. Se tu quiers et demandes maintenant une chose, maintenant une aultre, et estre et demourer maintenant en ung lieu, maintenant en ung aultre, pour ton proffit ou plaisir avoir et acomplir, jamais tu ne seras et aussi ne demourras en paix, ne en repos, ne sans soing et tristesse. Car quelque part ou lieu que tu soyes, ou quelque chose que tu ayes, tousjours y trouveras-tu aucune chose qui te desplaira, et en chascun lieu trouveras-tu aulcun adversaire.

Ne pense doncques pas que multiplicacion de biens, ou chascune chose que tu auras, te aide à avoir paix et bon repos, mais plustost le contemnement ou le mesprisement desdictes choses, et les affections d'icelles ostées et arrachées de tout point de ton cueur : laquelle chose n'est pas seullement à entendre des richesses et biens terriens et mondains, mais aussi des honneurs et ambicion, et de vaine louenge mondaine, toutes lesquelles choses

1. Vif.

passent avec le monde. Pou prouffite le lieu, se n'y a en l'esperit ferveur de devocion, ne la paix de dehors ne demourra pas longuement, se le vray fondement de paix n'est au cueur par dedans; c'est à dire que se tu n'es fiché en Dieu, et fondé par amour et affection comme dit est, tu peulx changer lieu, et aller où tu vouldras, mais tu ne seras pas pource meilleur. Car se ung peu de occasion te survient de tribulacion ou de temptacion, tu retrouveras ce que tu cuydois fouyr, et par adventure plusfort que devant, pource que la racine est encores dedens, c'est assavoir l'affection desordonnée à toy ou à aultruy.

Oraison pour impetrer purgacion ou mondicité [1] de cueur, et sapience divine.


onfortez-moy, sire Dieu, par la grace du Sainct Esperit. Donnez-moy vertu d'estre fort en l'homme interiore, c'est assavoir en l'esperit, et que je puisse vuyder mon cueur de toute solicitude et occupacion inutile, et qu'il ne soit distrait par divers desirs de quelque chose mondaine, soit vile ou precieuse; mais que je puisse toutes les choses de ce monde passans et defaillans estimer ou reputer pour nulles, et moy aussi, comme elles et avec elles passant, mortel et defaillant. Car rien n'est parmanant ou perpetuel soubz le soleil, c'est à dire en ce monde,

1. Purification.

auquel tout est vain et vanité, et affliction de cueur et d'esperit. O comme est saige celluy qui ainsi considère !

Donnez-moy, Sire, ceste sapience celeste ou divine, affin que j'aprengne à vous querir et desirer sur toutes choses, et vous trouver et assavourer et aymer sur tout et toutes les aultres choses, selon l'ordre de sapience, et selon qu'elles sont à congnoistre. Donnez-moy grace de sagement decliner ou mespriser les flateurs ou flatteries, et paciemment porter ou souffrir les adversaires et adversitez. Car c'est grant prudence de n'estre point esmeu par quelque vent de parolles, c'est assavoir n'escouter point voulentiers flatteries ou louenges de soy, ne aussi ne se couroucer pas des detractions ou reproches ; car en telle maniere peut-on aller seurement en la voye et chemin de ceste vie.

Contre les langues des detrayeurs ou mesdisans.

XXVIII[e] Chapitre.

Beau filz, ne porte pas envys se aulcun sent ou estime mal de toy, ou te dit chose que tu ne vouldroys pas ouyr, c'est assavoir que tu doys cuider que tu es pire que tous les aultres, et que nul n'est moindre de toy ou plusgrant pecheur. Se tu penses bien à tes pechez, et soyes soigneux de ton ame, tu ne tiendras guères compte des parolles volans par dehors. Ce

n'est pas petite prudence soy sçavoir taire en temps maulvais, c'est à dire en adversité, et soy sçavoir convertir à moy, et ne se troubler pas pour les jugemens du monde.

Ne quiers pas ta paix en la bouche des hommes, car s'ilz interpretent bien ou mal de toy, c'est à dire de tes euvres, qu'ilz soyent bonnes ou maulvaises, ou bien ou mal faictes, pour cela n'es-tu pas aultre que tu es. Où est vraye paix et vraye gloire? N'est-ce pas en moy? Et qui ne desire point plaire au monde et ne doubte point luy desplaire ha grant paix. Car par desordonnée amour, ou affection de plaire, ou vaine paour et crainte de desplaire, naist et vient grant turbacion de cueur et distraction de sens.

Comment en grant tribulacion on doit prier, loer et remercyer Dieu.

XXVIIIIe CHAPITRE.



oit, Sire, vostre nom benoist et à perpetuité, qui avez voulu ceste temptacion et tribulacion venir sur moy. Je ne la puis, Sire, fouyr ne eviter, mais besoing et necessité m'est de retourner et me convertir à vous. Plaise-vous à moy aider, et la tourner et convertir à mon bien et prouffit. Maintenant, Sire, je suis en adversité et tribulacion, et en moy n'est quelque bien: mais moult fort suis vexé et troublé de ceste

passion. Et maintenant, Sire, père tout-puissant, que diray-je, prins entre ses angoysses? Plaise-vous, Sire, moy ayder en ceste heure, car pource suis-je venu en cest besoing, c'est à dire que vous m'y avez souffert venir, à ce que vostre nom fust clarifié, quant, après ce que j'auray ésté tresfort humilié, vous m'aurez ainsi merveilleusement delivré. Plaise-vous, Sire, à moy delivrer, car je, povre et meschant, que puis-je faire, et que puis-je devenir; où aller sans vous? Donnez-moy, Sire, pacience mesmement en ceste fois; aidez-moy, vous mon Dieu et mon Seigneur, et je ne doubteray de quelconque griefveté que je soye grevé.

Et maintenant, Sire, que diray-je entre ces choses? Sire, soit faicte vostre voulenté. J'ay bien desservy estre tribulé et pugny. Il convient certes que je le soustiengne; je vouldroys que ce fust bien paciemment jusques à ce que la tribulacion fust passée, et que j'aye mieulx. Vostre aide, Sire, et main est tout-puissant; et povez ceste temptacion oster de moy, et la force et l'impetuosité d'icelle appaiser, affin que ne soye pas de tous pointz vaincu et surmonté, ainsi comme par avant plusieursfois avez fait avec moy, mon Dieu, ma misericorde. Et de tant que ceste mutacion m'est plus difficille et forte, de tant vous est-elle plus legière.

De requerir tousjours l'ayde de Dieu, et que on doit avoir confiance à recouvrer la grace de Dieu se on l'a perdue ou se on ne la sent pas. Et est en la personne de Dieu qui conforte ou enhorte.

XXX° CHAPITRE.

Beau filz, je suis le Seigneur qui conforte en temps de tribulacion; vien à moy quant tu ne sentiras pas que te soit bien. C'est la chose qui plus empesche la consolacion divine, que tu te tournes trop tard à oraison. Car devant que tu retournes parfaictement à oraison ententive à moy, tu quiers et pourchasses plusieurs consolacions et reconfors par dehors; et pource il advient qu'il ne te proffite riens ou pou, jusques à ce que tu apparçoys et congnoys que je suis celluy qui delivre ceulx qui ont esperance en moy, et qu'il n'y a ayde qui vaille sans moy, ne aussi conseil proffitable, ne aide qui dure ou persevère. Mais incontinent repren force et vigueur d'esperit; et après la grant tempeste ou temptacion, reconforte-toy en la lumière de mes misericordes ou miseracions. Car je suis prest et prouchain de toy restaurer et rendre tout, non pas seullement habondamment, mais à grant comble.

Pense-tu qu'il me soit aulcune chose difficille, ou que je soye semblable à celluy qui dit ou se

vante ou promeet, et rien ne fait? Qu'est devenue ta foy? Tien-toy bien ferme et perseveramment; soyes courageux et comme homme fort, et la consolacion te viendra en temps deu, c'est à dire quant je sçauray que sera ton proffit. Attens-moy et surattens, je viendray et te guariray. C'est une temptacion qui te fait mal, et une vaine paour qui te espovente. Que te peult faire solicitude et aussi cure des choses qui pevent advenir ou non advenir, fors que te fairè une tristesse sur tristesse. Souffise-toy de la maulvaistié ou malice d'ung chascun jour, c'est assavoir que tu la puisses passer.

C'est vaine chose et sans proffit de soy troubler ou esjouyr de ce qui peut advenir, qui par adventure jà ne adviendra; et supposé que ce soit humaine chose d'estre deceu par telles ymaginacions, toutesfoiz c'est signe de homme de petit couraige d'estre si legierement attrait ou abatu par la subgestion de l'Ennemy. Car quant est de luy, il ne luy chault comment il deçoyve, ou par verité ou par faulseté; ne aussi il ne luy chault s'il vainct par l'amour des choses presentes, ou par la crainte des choses advenir ou paour. Et pource ne se trouble point ton cueur et ne doubte point. Croy en moy, et ayes fiance et esperance en ma misericorde. Aulcunesfoiz quant tu cuides que je soye le plus loing de toy, lors suis plus prouchain. Quant tu cuides avoir tout perdu, aulcunesfois est temps que tu gaignes plus. Tout n'est pas perdu quant la chose advient au contraire de ce que tu cuides.

Tu ne dois pas totalement juger selon ce qu'il te semble et que tu sens alors que je ne me manifeste pas à toy par grace, ainsi comme se toute ton esperance de jamais povoir rechapper ou te relever te estoit ostée.

Ne cuides pas que tu soyes de tous pointz delaissé, jaçoit ce que je t'aye envoyé aulcune tribulacion, ou que je t'aye soustrait et osté ma consolacion, car par telle manière fault-il venir au royaulme des cieulx. Et sans doubte cecy t'est plus expedient, et à tous mes serviteurs et amys, que vous soyez exercitez par telles adversitez, que se tousjours vous aviés tout à vostre plaisir. Je congnois et sçay les cogitacions occultes, et que il est tres-expedient pour vostre salut que vous soyés aucunesfois delaissez sans saveur et devocion, affin que par adventure ne vous en orgueillez en ceste prosperité de devocion et que vous ne plaisez à vous mesmes, c'est à dire que cuydez ou reputez estre aultres que vous n'estes pas. Je puis oster ce que j'ay donné, et le rendre de rechief quant il me plaira.

Quant je l'ay donné il est mien, quant je l'ay osté je n'ay riens prins du tien; car mien est tout don bon et parfaict. Se je t'ay envoyé quelque charge ou faiz de tribulacion ou d'aversité, ou quelque contrarieté, ne t'en courrouce pas, et ne deffaulx pas du cueur, car je te puis tantost secourir, et muer [1], et changer toute la tristesse en joye. Tou-

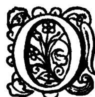
1. Changer.

tesfois je suis tout juste, et moult à remercyer et recommander quant je faiz ainsi avec toy.

Et se tu estoyes droictement saige, et regardoys à la verité, jamais tu ne te devrois ainsi contrister ou ainsi abatre pour quelque adversité, mais plus esjouyr, et me remercyer et rendre graces. Et mais encores dois avoir souveraine joye que je ne te espargne point, et afflige en douleurs. Car ainsi comme mon Père m'a aymé je t'ayme, ainsi comme je dis à mes amys et disciples, lesquelz toutesfois je n'envoyay pas aux joyes temporelles, mais à grans assaulx et batailles, non pas aux honneurs du monde, mais à deshonneurs et mesprisemens, non pas à oysivetez, mais à labours, non pas à repos, mais à acquerir et porter grant fruict en bonne pacience. Et pource, beau filz, souviengne-toy, et te remembre de ces parolles.

Du mesprisement de toute creature affin que le Createur puisse estre trouvé.

XXXIe CHAPITRE.



mon Dieu et mon Seigneur, j'ay bien encores plusgrant besoing de plusgrant grace pour parvenir en ce lieu auquel nulle creature ne me pourra empescher. Car tant comme quelque chose me empesche, je ne puis à vous voller franchement, ainsi comme desiroit franchement et sans empeschement voler

celluy qui disoit : Qui me donnera pennes[1] comme à ung coulomb, et je voleray et me reposeray. Quelle chose est en terre plus paisible de l'œil[2] qui est simple, et quelle chose est plus franche de celluy qui riens ne desire en terre ne en ce monde! Il convient doncques trespasser[3] toute creature, et laisser parfaictement soymesmes, et soy tenir et estre en ung eslevement de cueur pour veoir et considerer vous, Sire, createur de toutes creatures, non ayant quelque semblable en voz dictes creatures. Et car[4] se la personne n'est delivré de l'affection de toutes les creatures, elle ne pourra franchement soy eslever, ne entendre ès choses celestielles et divines. Et pour ceste cause trouve l'on peu de gens contemplatifz, car pou en y a qui plainement se saichent separer des choses terriennes et qui faillent ou perissent.

Et à ce est requise grant grace de Dieu qui eslièvе l'ame et ravisse sur soymesmes; et car se une personne n'est eslevée en esperit et delivrée des aultres creatures, voire[5] de l'affection d'elles, et unye à Dieu par amour, quelque aultre chose qu'il sache ou qu'il ayt est pou à priser. Tant longuement est l'homme petit et gysant en terre, c'est à dire non eslevé de cueur, tant longuement comme

1. Des ailes.
2. *De l'oisel*. Ed. de 1500.
3. Passer au-delà.
4. *Et* précédent *car*, a, ainsi que nous l'avons déjà vu fréquemment, le sens de *en effet*.
5. Vrai, vraiment, c'est-à-dire, même, mais.

il repute quelque chose grande, si non celluy qui est bien et bon, sur tout grant, et pardurable, c'est Dieu. Car quelque chose qui n'est pas Dieu [1] n'est rien, et doit estre reputé pour rien. Il y a grant difference en la sapience d'ung homme devot et enluminé en esperit, et la science d'ung clerc lettré et estudiant, voire non enluminé: car moult plus noble et plus à priser est la doctrine qui descend de hault et inspirée par influence divine, que n'est celle qui est acquise par labeur d'engin [2] humain.

Plusieurs sont qui desirent estre contemplatifz, mais pou en y a qui se veullent excerciter et travailler à acquerir la voye et la manière par laquelle on y peut parvenir. Ce nous est ung grant empeschement que nous nous arrestons et occuppons en ces choses et signes visibles et sensibles, et ne mettons pas grant peine à avoir et acquerir mortificacion. Je ne sçay certainement de quel esperit nous, qui semblons estre espirituelz, sommes conduitz et menez, et que nous pensons, qui [3] prenons plus grant peyne et labeur et plus grant soing pour petites choses transitoires, et de noz interiores, c'est à dire de noz ames et consciences, ung trespetit, et peu souvent, en retrayant et recoligant noz sens, pensons, et y entendons.

Las! douleur est encores se ung peu ce nous ad-

1. *De Dieu.* Edit. de 1500.
2. D'esprit.
3. Et ce que nous pensons, nous qui.

vient [1], tantost après ceste recolection nous en allons, et retournons dehors, et ne regardons pas noz œuvres, ou pensons [2] par droicte examinacion, ne considerons ou gisent noz affections et desirs. Et pource nous ne plorons point ou corrigeons nostre impurité ou ordure. Car pource que toute chair, c'est à dire les hommes avoyent ordoyé [3] leur voye, c'est à dire estoient ors et corrompus par affection et œuvre charnelle, vint le grant Deluge de la terre au temps de Noé. Puis doncques que nostre affection interiore est moult corrompue, il est de necessité que l'operation qui s'ensuyt soyt corrumpue, en demonstrant le deffault de la vigueur et force interiore. Car de cueur pur et nect vient le fruit de bonne vie.

On regarde et enquiert trop bien ce que aulcun a fait, mais on ne regarde pas aussi diligemment de quel grant amour, intention ou de quel affection il a fait. On enquiert trop bien et demande se aulcun est fort, bel, riche, habille, soigneux de gaygnier, bon marchant, bon escripvain, bon clerc, bon chantre, bon laboureur, mais on ne demande pas combien il est humble, pacient, piteux, doulx, debonnaire, devot, et ainsi des autres vertus : de cecy on se taist. Nature regarde et se extend aux biens exteriores, comme du corps; mais Grace se extend aussi, et regarde les biens interiores de

1. Que si nous faisons un peu cela.
2. Ou nous ne les pesons pas.
3. Rendu orde, avoient sali.

l'ame ou les vertus. Nature bien souvent est deceue, en ce quelle repute et cuyde estre bon ce qui est maulvais ou moins bon qu'elle ne cuyde; Grace a esperance et confiance en Dieu, et pource jamais n'est deceue.

De soy denyer à soymesmes, et renoncer à toute convoitise mondaine. Et est en la personne de Dieu Nostre Seigneur qui enseigne son amy ou serviteur.

XXXII[e] CHAPITRE.

Beau filz, tu ne peulz avoir parfaicte liberté et franchise se tu ne renonces de tous pointz à toymesmes, c'est à dire à tes desirs et plaisances charnelles, et concupiscences mondaines. Car tous proprietaires[1] et qui ayment soymesmes, convoiteux, avaricieux, curieux[2], qui ne font que aller et venir, et ceulx qui demandent et accomplissent leurs delectacions charnelles, non pas ce qui plaist à Notre Seigneur Jesuchrist, tous telz sont enferrez et lyez, et mesmes tous ceulx qui prennent leurs plaisirs en chose qui n'est point estable et permanent, c'est assavoir en

1. *Egoïste*, *plein d'amour propre*, mot remarquable et rare dans ce sens.

2. L'édit. de 1498 ajoute ici *girouagues*, *qui ne font que*, etc. Le texte latin donne en effet *gyrovagi*. Nous notons ce mot *girouague*, à cause de sa parenté avec le mot *girouette*, et à cause de sa rareté; nous ne l'avons rencontré nulle part ailleurs.

choses mondaines, car tout ce qui n'est point de Dieu perira, c'est à dire fauldra. Escoute et retien briefve et finable parolle : Delaisse tout et tu trouveras tout, renonce à convoitise, et tu auras repos. Pense et traicte cecy en ton cueur, et quant tu l'auras acomply et mys à effect, lors tu congnoistras que c'est vray.

L'homme respond : Sire, ce n'est pas l'œuvre d'un jour ne jeu d'enfans, car en ceste briefve parolle est enclose toute perfection de religion.

Responce de Dieu : Beau filz, ne te dois pource espoventer, ou avoir deffiance de toy pource se on te dit ou enseigne le chemin de perfection, mais plus toy efforcer et provocquer à ceste perfection, au moins par desir, se tu n'y peuz parvenir par fait et œuvre. Je vouldroye bien qu'il te fust ce advenu, et que tu fusses jusques en cest estat que tu ne te aimasses pas, mais que tu fusses prest et appareillé d'estre à ma voulenté et du père ou majeur qui t'est ordonné de par moy. Car lors me seroyes-tu aggreable et plaisant, et tu passeroyes et mayneroys ta vie en grant joye et paix de ton cueur. Tu as encores plusieurs choses à delaisser, ausquelles se tu ne renonces et les resignes purement et simplement tu n'acquerras pas ce que tu demandes ou desires. Je te conseille et admoneste que tu t'efforces et mettes en peyne de acheter de moy l'or fin et ambrasé [1], affin que tu soyes riche,

1. Qui a été passé au creuset.

c'est assavoir sapience celestielle et divine par laquelle tu mespriseras et contemneras toutes choses terriennes; et mect arrière ou oublye toute prudence humaine et aussi propre plaisance, c'est à dire de te complaire en ton sçavoir ou en tes œuvres [1].

De l'instabilité de cueur, et d'avoir son entencion finable en Dieu.

XXXIIIe Chapitre.



eau filz, ne croy pas de legier à ton affection, laquelle se change et mue legierement en ung autre. Tant comme tu vifz en ce monde tu es subject à mutabilité, vueilles ou non. Car se tu es maintenant joyeux, tantost après tu seras triste et troublé, et se tu es maintenant devot, tantost après tu seras indevot; maintenant laborieux, puis après paresseux; maintenant bien ordonné et de beau maintien, tantost après tu te trouveras legier et dissolu. Mais ung sage homme et bien enseigné en esperit se ferme [2] et eslièvé dessus toute ceste mutabilité, et ne considère et regarde point ce qu'il sent ou apperçoit en soy de ceste mutabilité, ne de quelle part vient ceste mutacion de ceste stabilité, mais met peyne de tout son cueur à fermer et ficher son en-

1. Le texte latin contient encore un paragraphe qui a été omis dans nos versions.
2. S'affermit.

tencion à la fin qu'il doit et qu'il desire, c'est à dire à moy et à ma gloire tout ramener. Et par telle manière pourra la personne ferme et stable estre et demourer, quant il aura adrecé à moy l'oeil de son intencion, simple [1] par temps divers et variante mutacion.

Et de tant que l'oeil de son entencion sera plus simple, pur et nect à moy, de tant sera-il plus seur et constant et ferme entre ces variacions. Mais en plusieurs se varie ceste entencion, tantost qu'elle voyt aulcune chose qui luy plaist, ou en laquelle il [2] a son plaisir et delectacion; et pource trouve l'on pou de gens qui ayent ceste entencion simple et pure, et qui ne quièrent aulcunement leur plaisir ou en delectacion de la chair, ou en louenge humaine, ou quelque aultre curiosité. Et en figure de ce nous avons que les Juifz estoient venuz en l'hostel de Marthe et de Marie Magdelène, non pas seullement pour voir Jesuchrist qui y estoit logé, mais aussi

1. Le même.

2. *Il*, sans doute l'*œil* de l'intention, qui commence la phrase précédente. Dans le manuscrit de 1468 nous trouvons : *mais en maintes manières se mue et pert sa clarté l'œil de pure intention, tantost qu'ilz*, etc. Nous devons faire remarquer que les éditions postérieures, tout en changeant et modernisant le style, ont laissé subsister des lambeaux de formes, de style, d'orthographes empruntés à des versions plus anciennes, des tronçons de phrases différentes, dont elles ont parfois changé le commencement et laissé subsister la fin. Ici *l'œil de l'intencion* aura été changé en *l'intencion*, mais l'*il* qui se rapportoit sans doute à la version primitive a été conservé. Ces exemples du singulier travail qui se faisoit sur l'Internelle Consolation sont fréquents surtout dans les édit. de 1498, 1500, 1520.

ponr veoir le Ladre[1] que Jesus avoit ressuscité. Il fault donc nettoyer cest oeil de ceste interiorité, et l'adresser à moy oultre et hors toutes choses moyennes[2] et mondaines, c'est assavoir que ce que on fait on face simplement et purement pour l'amour de moy sans avoir regart ou entencion à aultre fin.

Que Dieu plaist et assaveure sur toutes choses à celluy qui parfaictement l'ayme. Et est en la personne de l'homme qui parle à Dieu en sa meditacion.

XXXIIIIe Chapitre.



eez-cy Dieu et toutes choses; que veulx-je plus, ou que puis-je aultre chose plus precieuse aymer ou desirer? O parolle savoureuse et doulce, mais c'est à celluy qui ayme Dieu, non pas le monde, ne chose qui soyt au monde! Dieu est toutes choses! C'est assez dit à celluy qui l'entend; mais souvent le remembrer[3], est doulce chose à celluy qui l'ayme. Quant vous, Sire, estes present, toute joye y est,

1. Lazare. Edit. de 1498.
2. Qui sont entre l'homme et Dieu, entre le ciel et la terre? Moyennes a parfois dans le Moyen Age et encore aujourd'hui dans certains patois le sens de mauvaises, méprisables, de peu de prix. Les édit. de 1520, 1533, etc., semblent indiquer ce dernier sens, *hors toutes choses indifférentes et mondaines*, disent-elles. Dans le manuscrit de 1468 ce membre de phrase est omis.
3. Le rappeler, le redire.

mais quant vous n'y estes pas tout y est à ennuy. Vous faictes la paix au cueur, et la grant paix, et joye, et feste. Vous faictes toutes choses bien ou bon sentir, et qu'on vous loe en toutes choses, et sans vous ne peult rien longuement plaire; mais à ce qu'il[1] soyt aggreable et plaisant, il convient que vostre grace soit presente, et de la saveur de vostre sapience soit assavourée.

Quelle chose peult mal sentir à celluy qui vous sent, et quelle joye ou saveur peult avoir celluy à qui vous ne sentez ne odorifferez bon? Mais les sages de ce monde, et ceulx à qui la chair, c'est à dire les plaisances charnelles sentent et odorifèrent bon et semblent bonnes, faillent en leur sapience et saveur, car en ce y a tresgrant vanité, et en ce est trouvée la mort, voyre de l'ame. Mais ceulx, Sire, qui vous ensuyvent par le mesprisement du monde et des choses d'icelluy, et ensuyvent la mortificacion de leur chair, sont congneuz et reputez vrayment sages; car ilz sont trespassez de vanité à verité, de la chair et charnalité à l'esperit. Et à ceulx-cy et semblables est Dieu piteux et aussi savoureux. Et pource ilz retournent et rap-

1. *Il*, se rapporte à *rien* : afin que cette chose soit agréable, etc. C'est à cet *il* que le manuscrit applique le mot *savouré* : *Mais à che qu'il soit agreable, et qu'il assavoure bien il ly fault vostre grasce, et que de la saveur de vostre sapience il soit fait savourable*. Les édit. de 1498, 1500 et de 1520 sont d'accord pour attribuer cet adjectif au mot *grace* : *et de la saveur de vostre sapience soit assavourée*. L'édit. de 1533 enlève toute obscurité : « et que de la saveur de vostre sapience *la chose* soit assavourée. »

portent à la louenge du Createur tout le bien qu'ilz trouvent ès creatures. Toutesfoyz dessemblable et moult different est la saveur et doulceur du createur à celle de la creature, de la trinité à la temporalité, c'est à dire de la mutabilité de la creature à la perpetuité du Createur, de la lumière non faicte ou creé à celle qui a esté faicte et enluminée [1].

O lumière perpetuelle, trespassant toutes lumières, corruscacions et aultres resplendisseurs, purifiez, esjouyssez, clarifiez et vivifiez mon esperit avec toutes ses puissances, à ce qu'il puisse estre conjoinct à vous en jubilacions excessives, ou par joyeuses eslevacions de cueur! O quant viendra celle benoiste et desirée heure que vostre presence me rassazie et que me soyés tout en tous, c'est à dire que en vous possedant j'aye toutes aultres choses: car jusques à ce que ceste chose me sera ottroyée, il n'y aura en moy parfaicte joye. Las, moy doulent! encore vit en moy la vieille chair, c'est à dire la vieille acoustumance, et n'est pas encores toute crucifiée ne toute amortie, mais encore se combat fort, et convoite contre l'esperit, et esmeut assault et guerre par dedens, et ne seuffre le royaulme de mon ame estre en paix.

Mais vous, Sire, qui estes seigneur de la mer, qui appaisez les commocions de ses fleuves et tem-

1. Le manuscrit, les édit. de 1500 et de 1520, ne donnent pas cette phrase aussi complète ni aussi clairement traduite. Dans l'édit. de 1533 le mot *trinité* est remplacé par le mot *éternité*.

pestes, secourez-moy et aydez; dissipez les gens, c'est à dire les vices, qui me veullent mener guerre, et par vostre vertu et puissance les surmontez, c'est à dire donnez-moy grace de les surmonter. Demonstrez, Sire, vostre magnificence, et soit vostre vertu magnifiée en moy. Car en moy n'a aultre esperance ne aussi nul refuge que en vous, Sire, qui estes mon Dieu, mon maistre, et aussi mon seigneur.

Que en ceste presente vie n'est point de seureté de temptacion. Et est en la personne de Dieu comme dessus.

XXXVe Chapitre.



Beau filz, tu ne doibs jamais estre seur en ceste vie, mais tant comme tu y vivras tu as besoing et necessité d'avoir armes espirituelles. Tu converses entre tes ennemys, tu es assailly et impugné de tous costez, à dextre et à senestre. Pource, se tu ne te sçays bien ayder et deffendre de l'escu de pacience, tu ne seras pas longuement sans playe ne sans blesseure. En oultre se tu ne fiches de tous pointz ton cueur en moy, et ayes bonne voulenté de tout souffrir et soustenir pour l'amour de moy, tu ne pourras porter la force et ardeur de temptacion, ne attaindre à la couronne des Saintz. Il te fault doncques fort et puissamment combatre, et de grant

force resister contre tes adversaires : car à celluy qui vainct et surmonte est donné la doulceur, et à celluy qui est negligent demeure la misère.

Se tu quiers et demandes en ceste vie repos, comment cuydes-tu parvenir à la gloire pardurable ! Ne cuides pas avoir ycy grant repos, mais te appareille à grant patience. Ne quiers pas ou demande paix en terre, mais ès cieulx, non pas ès hommes ou ès aultres creatures, mais seullement en Dieu tout seul. Pour l'amour de Dieu tu doibs voulentiers porter et souffrir labeur et douleur, temptacions, travailz, angoysses, necessitez, enfermetez, injures, detractions, reprehencions, humiliacions, confusions ou mesprisemens. Car cestes choses devant dictes, et plusieurs aultres semblables, aydent à acquerir vertus, et espreuvent les bons et les vrays champions de Jesuchrist, et forgent la couronne des cieulx. Je rendray loyers pardurables pour brief labeur, et infinie gloire pour honte ou confusion transitoire.

Pense-tu avoir tousjours en ce monde à ton plaisir et voulenté les consolacions espirituelles? Mes saintz et parfaitz amys ne les ont pas eues tousjours, mais ont eu et soustenues plusieurs temptacions, et diverses et griefves et grandes desolacions, et les ont portées paciemment ; et en toutes ces choses ilz ont eu plus confiance en moy que en eulx mesmes, car ilz sçavoyent que les tribulacions et passions de ce monde ne sont pas condignes à desservir la gloire pardurable. Veulx-tu tantost donc-

ques avoir presentement ce que plusieurs à grant peyne ont peu obtenir à grans labeurs et par grans larmes et gemissements? Attens ton seigneur, laboure fort et te reconforte en luy; et ne t'en deffie pas, ou t'en fuys et deppars, mais expose et habandonne constamment ton corps et ton ame pour l'amour de la gloire de Dieu.

Contre les divers jugemens des hommes.

XXXVIe Chapitre.


eau filz, jecte et met fermement ton cueur en Dieu, et ne doubte point le jugement des hommes en ce en quoy ta conscience te rend pur et innocent. Telles choses souffrir et porter est ung tresbon signe de beatitude; et ce ne sera pas grief ou fort à celluy qui est humble de cueur, qui se confie plus en Dieu que en soy. Plusieurs gens dient plusieurs parolles, et pour ce on n'y doit pas adjouster grant foy ou creance de legier; et aussi n'est pas possible de satisfaire ou plaire à chascun. Et supposé que saint Pol se estudiast et efforcast de plaire à chascun, et se fust fait commun à tous, c'est à dire se conformast à ung chascun, toutesfoyz ne tenoit-il pas compte des jugemens ou estimacions diverses que plusieurs avoyent et disoyent de luy.

Il labouroit et faisoit tant comme il povoit pour l'edificacion et saulvement des aultres en tant que en soy en estoyt. Mais toutesfoyz que aulcuns ne

le jugeassent et mesprisassent ne povoit-il eviter, ou les refraindre; et pource il se commettoit et attendoyt du tout à Dieu qui congnoyssoit et sçavoit son cueur, et se armoyt et deffendoit de pacience et de humilité contre les faulses et maulvaises langues de ceulx qui mesdisoyent de luy, et aussi contre les vaines et mensongières pensées et jugemens que aulcuns faisoyent, en soy vantant pour leur plaisir et voulenté. Toutesfois aulcunesfois il leur respondoit, non par impacience et pour se loer, mais affin que les simples, lesquelz n'estoyent pas encores bien fermes, ne fussent pas escandalizés par sa taciturnité, c'est à dire qu'ilz eussent pensez[1] qu'il se fust doubté ou senti coupable des vices que on luy imposoit et mettoit sus.

Qui es-tu doncques qui te doubtes et as paour d'ung homme mortel? Au jourd'huy il est, et demain il n'apparoistra pas, c'est à dire que on le ne sçaura où trouver. Doubte bien Dieu, et tu ne doubteras pas les hommes. Que te peut faire ung homme ou nuyre par ses parolles ou injures et villennies qu'il te dit? Il se fait plus de mal qu'il ne fait à toy, car supposé que en ce monde il n'en soit pas pugny, toutesfois ne peut-il pas eviter le jugement de Dieu, quelconque qu'il soit. Ayes toujours Dieu devant te yeulx, et ne estrive[2] pas de parolles comme en te deffendant. Et supposé qu'il semble que pour le pre-

1. Qu'ils eussent pensé en eux-mêmes qu'il craignoit ou sentoit être coupable.
2. Et ne débats pas.

sent tu ayes tort, et soyes surmonté et vaincu, et par ce ayes confusion ou honte, et sans cause, et que ta conscience te dye que ne l'as pas desservy, et que n'ayes pas fait ce que on te impose, toutesfois ne t'en courrouce pas et ne soye pas indigné pource; car tu pourroies parce minuer ou amendrir ton loyer et ta retribucion envers Dieu. Mais regarde à moy, c'est à dire ayes ta confiance en moy, et au ciel, car je suis puissant de te delivrer de toute injure et villennie, et rendre à ung chascun ce qu'il aura desservy.

De la pure et entière resignacion, ou renonciacion de soy mesmes pour avoir et obtenir parfaicte franchise et liberté de cueur.

XXXVII[e] Chapitre.



Beau filz, delaisse-toy et tu me trouveras. Soyes sans ta propre voulenté et proprieté [1], et tu gaigneras tousjours; car tantost que tu auras vrayement renoncé à toy sans te reprendre, tantost te viendra plusgrant grace, et tu te trouveras purgé et nectoyé.

Et se tu demandes : Sire, quantesfois me delaisseray-je, et en quoy me renoncieray-je? Je respons que en toute heure et en toutes choses, aussi en la petite que en la grande; je ne excepte rien, mais en toutes choses je veuil que tu soyes desnué, es-

1. Dans ce même sens d'amour propre que nous avons signalé plus haut.

pecialllement quant au cœur dedans. Aultrement comment pourras-tu estre mien et moy tien, se tu n'es premierement despouillé de ta propre voulenté et dedans et dehors? Et de tant que tu le feras plus tost, de tant te trouveras-tu mieulx, c'est à dire en meilleur estat; et de tant que tu le feras plus plainement et nectement et de bon cueur, de tant me plairas-tu mieulx, et gaigneras plus.

Aulcuns voirement renoncent, mais ce n'est pas plainement ou nectement qu'ilz ne retiengnent aulcunes choses ou de leurs propres voulentés ou aultrement; car ilz n'ont pas vraye confiance en Dieu, et pource ilz se veullent pourveoir en aulcune manière. Les aultres sont qui au commencement tresbien renoncent à tout de bon cœur, mais tantost que aulcune temptacion leur vient ilz sont surmontez et vaincus, et ne resistent pas fort, ou ne demandent pas conseil, ou ne le veullent pas croire, et pour ce ne proffitent pas en vertus. Et telz ne viennent pas à vraye liberté ou franchise de cueur, ne à celle doulceur de cueur de ma familiarité, se ilz ne renoncent entierement et nectement, et mettent peyne d'eulx mortifier de jour en jour; car sans ce ne peut-on parvenir à celle union et joyeuse fruiction de moy qui est la joye et delectacion souveraine sur toutes les autres.

Je le t'ay dit plusieursfois, et encore de rechief je le t'afferme : delaisse-toy et renonce à toy vrayement, et tu sentiras en toy grant paix interiore. Donne tout pour tout, c'est assavoir donne toy pour

moy [1]. Ne requier aultre chose, ne demande aultre chose, et te tien trespurement et sans doubtance en moy et en ce propos, et tu me trouveras, et seras franc et delivre de cueur, et tenèbres ne te tiendront point. A ce tu dois efforcer de parvenir, et de ce dois-tu prier Dieu, et ce desirer, et que tu puisses estre despouillé de toute proprieté, affin que tout nu puisses ensuyr Jesuchrist qui pour toy fut despouillé, et mourir à toy, et vivre en luy eternellement. Et lors fauldront en toy toutes fantasies superflues et maulvaises conturbacions et cures. Lors fauldra en toy trop grant crainte ou paour, et sera mortifiée amour desordonnée.

De avoir en soy bon gouvernement par dehors, et recourir à Dieu en tous perilz.

XXXVIII[e] Chapitre.


eau filz, tu dois diligemment tendre à ce que en tout lieu et occupacion ou operacion exteriore tu soyes franc par dedans, et puissant sur toy, c'est à dire que tu t'en puisses oster quant tu vouldras, et que les choses de ce monde soyent soubz toy, non pas toy soubz elles; mais que soyes seigneur de tes euvres et gouverneur, non pas serf ou vendu, c'est à dire que tu t'en puisses oster ou retraire quant tu voul-

1. *Donne toy tout pour moy tout.* Edit. de 1498.

dras ou quant il sera besoing; et soyes vray Ebrieu, c'est à dire trespassant en la part et franchise des filz de Dieu qui se eslièvent sur ces choses presentes, et considèrent les pardurables, qui regardent les choses transitoires de l'œil senestre, et les celestielles et permanans de l'œil dextre, lesquelz ne sont point tirez par les choses terriennes par adherence ou amour fichée et tenant, mais les attrayent à soy et à leur service par raison, et ainsi qu'elles y sont ordonnées de par Dieu, et selon l'ordonnance du souverain Evesque qui en sa creature n'a riens laissé desordonné.

Pareillement ainsi tien-toy en tout ce qui te adviendra, non pas seullement en apparence exteriore, en regardant ou considerant de l'œil du corps seullement ce que verras et orras; mais tantost en toutes tes causes ou besoignes entre avec Moyse au Tabernacle à requerir le conseil de Dieu, c'est à dire recours à oraison en priant Nostre Seigneur qu'il te vueille adresser [1] à son honneur et à ton saulvement, et tu orras la responce divine, c'est à dire Dieu te inspirera ce qui te sera le meilleur, et te enseignera aulcunesfois de plusieurs choses et presentes et advenir. Car tousjours Moyse avoit son recours au Tabernacle pour les doubtes et demandes que on luy faisoit, en recourant aussi à orayson pour avoir aide de Dieu contre les aultres perilz et assaulx que les hommes luy faisoyent. Pareillement

1. Qu'il veuille te diriger dans la voie de son honneur et de ton salut.

dois-tu recourir, au secret de ton cueur, à oraison en requerant soigneusement l'aide de Dieu sans laquelle tu ne dois riens presumer. Car en exemple de ce nous avons que Josué et les enfans d'Israel furent deceuz des Gabaonites pource qu'ilz creurent trop voulentiers de faire accord avec eulx, et les recepvoir à mercy sans interroguer et demander la voulenté de Dieu sur ce, et creurent trop de legier aux belles parolles et flatteries que les aultres bailloyent, et en ce furent deceuz par faulse pitié.

Que on ne soit point importun ou hatif en ses besoignes, et que on ne commence riens sans bon conseil.

XXXVIIIe CHAPITRE.

Beau filz, laisse-moy tousjours ta cause, et je te ordonneray et disposeray en temps convenable. Attens-toy à mon ordonnance, et tu y sentiras grant proffit.

Helas ! Sire, assez voulentiers me commect et rapporte à vous et à vostre plaisir ; car par ma pensée ou force puis-je peu prouffiter, et je vouldroye que je ne adherasse [1] pas si fort aux cas qui adviennent, mais de tous pointz me offrisse à vostre bon plaisir et voulenté sans nulle doubtance.

Beau filz, souventesfois advient que la personne pense fort à quelque chose faire, et la desire moult,

1. *Que je ne me herdisse*. Ed. de 498.

mais quant elle y est venue, et quelle a obtenu son desir, elle luy ennuye, et n'y a pas si grant affection qu'elle avoit; pource que les affections envers ces choses terriennes ne sont pas durables, mais se changent et tournent d'ung estat en aultre legierement. Ce n'est pas doncques peu de chose se delaisser et renoncer à soy, mesmement en petites choses.

Toutesfois en ce est le vray prouffit et perfection de la personne, abnegacion de soymesmes; et celluy qui est en ce point est tresfranc et seur. Mais l'Ennemy, adversaire de tous biens, ne cesse point de tempter, mais jour et nuyt se esforce d'envoyer fortes et aspres temptacions, affin que en aulcune manière il puisse decepvoir et faire tomber en temptacions celluy qui n'est sur sa garde continuellement. Et pource nous admoneste Nostre Seigneur, et dit: Veillez et priez que vous ne cheez ou entrez en temptacion.

Que l'homme n'a de soy rien de bien, et ne se doit ou peut de rien glorifier.

XXXXe Chapitre.

Sire, quelle chose est l'homme, que vous avez memoire de luy et remembrance, ou le filz de l'homme, que vous le visitez? Que a homme desservy, que vous luy donnez grace? Las! Sire, en quoy me puis

complaindre se vous me laissez, ou que vous puis-je justement reproucher se vous ne me octroyez ce que je vous demande et prie ! Certainement je puis en verité et sans mentir penser et dire : Sire, je ne suis rien, je ne puis rien, je n'ay pour moy rien de bien, mais en toutes choses je suis deffaillant, et tousjours tendz et viens à neant. Et se je ne suis par dedans aidé et enseigné, tantost seray tout desordonné.

Mais, Sire, vous estes tousjours tout ung, et en ung mesme estat perseverez pardurablement, tousjours bon, juste, saint, bien justement et sainctement faisant toutes choses, et disposant sagement et en grant sapience. Mais je, qui tendz et suis enclin plus à deffault que à prouffit, ne suis pas perseverant en ung mesme estat ; car sept temps se changent et muent sur moy. Toutesfois, Sire, tantost sera et se fera mieulx quant vous plaira et que me baillez l'aide de votre grace ; car vous seul, sans aultre humain suffraige, me povez aider, et tellement confermer, que mes visaiges, c'est à dire mes affections ne soyent plus changées ou muées en diverses choses, et que mon cueur en vous et à vous tout seul soit converty, et là se repose.

Et si sçavoye bien chasser hors de moy et resister toute humaine consolacion, ou pour obtenir et avoir devocion, ou pour necessité qui me contraint de vous querir et prier, car il n'est aultre personne ou chose qui me puisse consoler, lors pourroye-je avoir à droit esperance en vostre grace, et me es-

jouyr, et reconforter du don de nouvelle consolacion.

Graces soyent à vous, Sire, de qui viennent tous biens, quantesfoys je suis en bon estat; mais je suis vanité et rien devant vous, homme inconstant et enferme; de quoy doncques me puis-je glorifier, et pourquoy veulx-je estre reputé ou loué? Sera-ce de rien? Et c'est tresvaine chose et vanité grant· Vrayement vaine gloire est une tresmauvaise pestilence et tresmauvaise vanité; car elle retrait, c'est à dire faire perdre, la vraye gloire, et soustrait la grace des cieulx. Car quant ung homme se plaist ou prent aucune plaisance en soy, il vous desplaist; et quant il desire avoir louenges humaines, il est privé des vertus.

Mais c'est vraye gloire et saincte exultacion se glorifier en vous et non pas en soymesmes, se esjouyr en vostre nom et non pas en sa propre vertu, et ne prendre point delectacion ou plaisir en quelque creature, sinon pour l'amour de vous. Vostre sainct nom, Sire, soit loé, non pas le mien; voz euvres soyent magnifiées, non pas les miennes; vostre sainct nom soit benoist, mais à moy ne soit attribué quelque chose des louenges des hommes. Vous estes ma gloire, vous estes la joye de mon cueur; en vous me glorifieray-je tousjours et me esjouiray, mais pour moy ou de moy, rien, sinon en mes enfermetez.

Quièrent ou demandent les Juifz ou quelque aultre gloire ou louenge l'ung de l'aultre: quant à

moy, je ne vueil ou requier seullement que la gloire qui vient de Dieu; car certainement toute gloire humaine, tout honneur temporel, toute haultesse mondaine comparée à la vostre n'est que vanité et folie. O verité que je demande, ma misericorde, mon Dieu, benoiste Trinité, à vous, Sire, seul soit louenge, honneur, vertus, gloire, par les siècles pardurables. Amen.

De mespriser tout honneur temporel.

XXXXI[e] CHAPITRE.

Beau filz, ne soyes pas courroucé se tu voys les aulcuns honnorez au monde et eslevez, et toy estre mesprisé et humilié. Esliève ton cueur et ton desir à moy au ciel, et tu ne tiendras compte du contempnement du monde.

Sire, nous sommes en ce monde cy aveuglez, et tantost surprins, et deceuz par vanité, et toutesfois se je y regarde et considère bien, jamais ne me fut fait injure ou villenie de quelque creature, dont je puisse ou doye moy complaindre justement encontre vous. Car pource que j'ay souvent tresgriefvement peché encontre vostre majesté, à bon droit se doit eslever et armer contre moy toute vostre creature, et à moy doncques est deue toute confusion et honte; à vous, Sire, soit toute louenge, honneur et gloire. Et si je ne m'appareille à ce que je soye tout prest et vueille de bon cueur estre

mesprisé, delaissé, et contempné de toute creature, et estre reputé comme rien ou chose qui rien ne vault, je ne puis estre rapaisé dedans moy et affermé, ne aussi estre enluminé espirituellement, ne plainement estre joinct et uny à vous.

Que on ne doit mettre l'esperance de sa paix ès hommes, c'est à dire qu'il ne doit pas souffire de l'avoir.

XXXXII[e] Chapitre.

Beau filz, se tu mectz ta paix en aulcune personne pour ton plaisir ou consolacion y trouver et avoir, tu seras tousjours instable et empesché, pource que souvent les personnes se changent et faillent. Mais se tu as bonne veue, et que tu regardes bien à la permanente et vive verité, jamais pour la mort ou le deffault de la creature tu ne seras troublé. En moy doncques doit estre l'amour de celluy que on ayme, et pour l'amour de moy le doit-on aymer, tant [1] semblé bon, et cher, ou proffitable en ceste vie. Car sans moy ne vault point, ne aussi ne dure pas longuement amour ou dilection à aultruy, ne aussi n'est pas vraye ne necte l'amour ou dilection qui n'est joincte ou acouppléе pour moy. Si dois estre ainsi mort et separé de telles affections et dilections des hommes que, quant que en toy est

1. Quelque bon, etc., qu'il semble.

et appartient[1], s'il se povoit faire, tu desires estre sans compaignie d'aultruy. Car de tant plus est la personne près ou prouchaine de Dieu, de tant qu'elle se esloigne ou separe plus de la compaignie et consolacion des hommes. Et de tant est l'homme plus hault et grant envers Dieu, de tant qu'il est plus petit envers soy, et se repute plus vil et meschant.

Mais celluy qui se repute estre aulcune chose, et se attribue le bien qu'il voit en soy, chasse hors de soy la grace de Dieu, et l'empesche qu'elle n'y viengne; car le Sainct Esperit demande tousjours le cueur humble. Et se tu te sçavoys parfaictement anichiller, et vuider de toute amour et affection humaine et terrienne, lors tu apparcevrois la grace de Dieu en grant habondance descendre en toy. Quant tu regardes aux creatures, tu pers le regard du Createur. Apren doncques à toy vaincre et mortifier pour l'amour du Createur, et lors tu pourras parvenir à la cognoissance de la divinité. Car se tant soit pou il advient que la creature soit aymée de toy desordonnement ou desirée, de tant est ceste congnicion de Dieu retardée ou viciée en toy.

1. Autant qu'il est en toi.

Contre vaine gloire et seculière science.

XXXXIII[e] CHAPITRE.

Beau filz, ne t'esmeult pas, c'est à dire ne prens pas garde aux belles parolles ou subtilles sentences des clercs de ce monde; car le royaulme de Dieu n'est pas en parolles, mais en vertus, c'est à dire qu'on ne l'acquiert pas ou gaigne par belles paroles, mais par acquerir vertus et faire bonnes euvres. Entens à mes parolles, c'est à dire de la Saincte Escripture, qui enflamment et enluminent les cueurs, et engendrent compunction, et donnent diverses consolacions. Tu ne dois pas estudier ou apprendre les Escriptures affin que tu soyes reputé plusgrant clerc ou plus sage, mais affin que tu puisses acquerir mortification de tes vices et passions; et ce proffitera plus que sçavoir grant science ou sçavoir souldre [1] plusieurs grans et difficilles argumens.

Quant tu auras plusieurs grans choses leues et estudiées, si fault-il que tu retournes à ung commencement, c'est Dieu. Je suis celluy qui enseigne à l'homme toute vraye science, et donne plus clair entendement aux petis, c'est à dire aux humbles, plus que quelque homme ne le [2] pourroit enseigner. Celluy à qui je parle sera tantost saige, et proffitera moult en l'esperit; mais mal adviendra à ceulx qui

1. Résoudre.
2. *Le*, se rapporte à entendement.

quièrent et veullent apprendre des hommes plusieurs choses curieuses qui riens ne vallent, et sont de peu de proffit, et ne leur chault rien ou pou de sçavoir la manière ou chemin de servir à Dieu. Mais le temps viendra quant[1] le Maistre des maistres viendra, le Seigneur des angelz, qui escoutera les leçons d'ung chascun, c'est à dire qu'il examinera les consciences d'ung chascun; et lors encerchera Hierusalem à lenternes[2], c'est à dire qu'il regardera tout ce qui est ès cueurs, et lors seront manifestées les angles et mucettes[3] des tenèbres; car il n'y aura rien qui ne soit descouvert et publié, et ne vauldront riens repliques, ou deffenses, ou excusacions.

Je suis celluy qui esliève en ung mouvement[4] le cueur humble, et l'enseigne à ce qu'il compreigne et congnoisse plus des verités et raisons de la foy et de la divinité que s'il avoit estudié dix ans aux escoles. Je enseigne sans grant son de parolles, sans confusion de oppinions, sans orgueil de honneur, sans impugnacion[5] de argumentacions. Je suis celluy qui enseigne despriser choses terriennes, et abhominer les presentes, querir et assavourer les pardurables, fuyr les honneurs du monde, souffrir paciemment esclandres, mettre toute son esperance

1. Que.
2. Cherchera dans Jérusalem avec des lanternes.
3. Cachettes. L'édit. de 1498 dit *les choses mussées en ténèbres*.
4. *En ung moment*. Éd. de 1498.
5. Lutte.

en moy, ne desirer rien hors de moy, et moy aymer sur toute chose ardamment.

Car aulcuns qui en me aymant du parfond du cueur, ont aprins choses divines et merveilleuses, ont preschė plus ou proffitė, en delaissant toutes choses vaines et transitoires pour l'amour de moy, qu'ilz n'eussent sçeu faire ou comprendre à frequenter avecques clercs ou maistres aux escoles où on apprent grandes et subtilles sciences. Mais je revelle à aulcuns choses communes, aux autres choses espirituelles; à aulcuns par signes et figures doulcement je me manifeste, aux autres en grant lumière je revèle les mistères. Une mesme voix est ès livres, c'est à dire une mesme sentence est enclose en l'Escripture, mais non pas tous l'entendent pareillement. Car je suys celluy qui par dedens enseigne la verité, qui congnoys le cueur, apperçoys les pensées, achève les operacions, et distribue à ung chascun comme je sçay qu'il est digne.

De ne s'attribuer point ou approprier les choses de ce monde.

XXXXIIIIe CHAPITRE



Beau filz, il fault que tu soyes en plusieurs choses ignorant et non saichant; et te repute comme mort sur terre, et comme celluy à qui tout le monde est crucifié, c'est à dire mort. Il convient que tu

faces en plusieurs choses la sourde oreille, et que tu penses à ce qui sera plus à ta paix. C'est plus proffitable chose de ne regarder pas choses qui pevent venir à desplaisir, et s'en destourner et laisser, ou se rapporter à ung chascun de son fait, que se mesler en parolles noiseuses et contemcieuses. Se tu te tiens bien avec Dieu, et considère bien ses jugemens, tu porteras plus legierement toy estre vaincu.

Helas! Sire, à quel estat sommes-nous maintenant devenus! Veez-cy que on se courrouce trop bien d'un petit dommaige temporel, on court et l'on laboure fort pour ung petit de gaing terrien; mais le dommaige espirituel, c'est à dire de l'ame, tantost est oublyé, et à grant peyne et bien pou il en souvient. On regarde et considère bien chose qui rien ne vault ou bien pou, et on est tresnegligent à penser à ce qui est tresnecessaire. Et c'est pource que chascun se laisse couler aux choses exteriores; et voulentiers on s'i tient couché, se on ne met peyne de s'en oster ou relever.

Que on ne doit pas estre legier à croire parolles, pource qu'on parle bien legierement.

XXXXVᵉ CHAPITRE


onnez-moy, Sire, aide de la tribulacion, car le salut ou aide des hommes est vain. Comme souventesfoyz je n'ay point trouvé de foy ou de verité où je la cuidoye

avoir, et pensoye qu'elle y fust ! Et doncques vaine est l'esperance que on met ès hommes ; mais le salut des justes est en vous seullement. Benoist soyez-vous, mon Seigneur et mon Dieu, en tout ce qu'il nous vient. Nous sommes enfermes et instables, et sommes tantost deceuz et changez, voyre de bonne voulenté ou de bon propos.

Qui est la personne qui se puisse si saigement et si cautement[1] garder en toutes choses, qu'il ne se treuve aulcunesfoyz deceue, ou en perplexité, ou doubte de escrupule ! Mais celluy qui a confiance en vous, Sire, et vous quiert de simple cueur, n'est pas si legierement deceu ; et s'il advient qu'il tombe en quelque tribulacion, en quelque manière qu'il soit empesché, tantost par vous sera delivré ou aulcunement reconforté, car jamais vous ne laisserez à tousjours ceulx qui ont esperance en vous. Les vrays amys sont bien cler semez qui en toutes les tribulacions de leur amy persevèrent loyaulment : vous, Sire, estes tout seul le loyal et vray ami en toutes adversitez, et hors vous n'en a point de tel.

O ! comme bien l'assavoura et apperceut celle sainte ame qui disoit en son cueur : ma pensée, mon cueur, mon ame est affermée et fondée en Jesuchrist ! Si ceste chose fust ainsi en moy, crainte ou paour humaine ne me soliciteroit pas si legierement, ne aussi les parolles ne me esmouveroient. Qui est celluy qui pourroit preveoir et

1. Prudemment. Nous trouverons aussi ce mot avec le sens de ruse.

eschever[1] les maulx qui luy sont à advenir! Se mesme ceulx qu'on preveit, c'est à dire ceulx qu'on attent de certain et scet bien qu'ilz adviendront, blecent et font mal, que pevent faire ceulx qui soubdainement adviennent, et que on ne cuydoit ou attendoit pas, fors que griefvement blecer et troubler! Mais pourquoy ne me suys-je pourveu mieulx, moy meschant! Pourquoi ay-je si tost creu ès parolles des aultres? Mais nous sommes, et riens aultre chose ne sommes, que hommes fresles et enfermes, supposé que on nous repute ou estime anges ou sainctz. A qui croiray-je, Sire, à qui adjouteray-je foy, fors à vous, qui ne povez decepvoir ne estre deceu? Et d'autre part tout homme est menteur, enferme, instable et fragile[2], c'est à dire prest et enclin à cheoyr et faillir, mesmement en parolles, et tellement que à peyne doit-on de legier croyre ou reputer verité ce qui semble que on dit de bouche[3].

Quant saigement nous admonnestez-vous par vostre Escripture à nous garder des hommes, car les domesticques, c'est à dire la famille ou maisgnie d'ung homme, sont aulcunesfoyz ses adversaires; et ne croyre point se aucun disoit: veez cy, Jesuchrist est icy ou il est de l'aultre part. Je l'ay apperceu à mon dommaige; puisse estre à ma plus grant garde et cautelle doresenavant et non pas à

1. Eviter.
2. Labile. Édit. 1498.
3. Ce qui semble vrai parmi les choses que dit la bouche.

mon imprudence. Soyes cault, dist aulcun, soyes cault, et advise et garde en toy ce que je te dis, c'est à dire regarde devant que tu parles, car aucunesfoyz il se vault mieulx taire et ne dire pas ou reveler ton secret. Celluy qui l'auroit ouy, et receu comme secret, et promis de le tenir secret, ne le peult taire ou celer que tantost ne le revèle, mais tantost me manifeste et moy et luy non estre pas bien saiges [1]. De telz confabulacions et gens ainsi non fiables veuillez-moy, Sire, defendre et delivrer que je ne tumbe pas en leurs mains, et que aussi je ne face pas semblable. Donnez en ma bouche parolle vraye et stable, et esloignez de moy maulvaises langues. Ce que je ne veulx point que on me face, dois-je eviter de faire à aultruy.

O! que c'est bonne chose et de grant paix se taire, et garder de parler d'aultruy, et ne croire pas indif-

1. Ce passage, curieux à bien des égards, remarquable surtout par un caractère de familiarité et de personnalité rare dans l'Imitation, ce passage a été compris différemment par les divers éditeurs de l'*Internelle Consolacion*. Nous avons suivi l'édition de 1500. Celle de 1498 donne : *Regarde devant qui tu parleras ; car aucunesfois quant tu te veux taire, et ne dire pas ou reveler ton secret, et que tu cuides qu'il soit secret, celuy qui l'aura ouy et qui l'avoit receu comme secret*, etc. *Ne se peult taire*, dit l'édition de 1520, qui suit quant au reste l'édition de 1500. L'édition de 1533 présente aussi quelques variantes. Le manuscrit de 1468 se rapproche du latin, dont cependant, pas plus que les autres, il n'a compris tout le sens : « aucun sage dit : Soliés cault et advisé, et garde en toy che que je te dis, c'est à dire regarde devant qui tu parleras ; car aucunefois que tu voes taire et non dire ou reveller ton secret, et que tu cuides qu'il soit secret, ycheluy qui l'aveit ouy et rechen comme secret et prommis de la tenir secret ne le poet taire ou celler que tantost ne le revelle, mais tantost me acuse et luy, et s'en va. »

ferammment ce que on oyt dire, et ne parler pas legierement, et soy reveler à peu de gens, et vous, Sire, querir et demander tousjours en gardant le cueur, et ne se transporter pas en tout vent de parolles, mais desirer et dedens et dehors estre ordonné selon vostre bon plaisir et voulenté! O! comme est seure chose, pour la conservance de la grace de Dieu, eviter humaine apperence, et ne vouloir pas faire choses qui soyent merveilleuses, par lesquelles on puisse estre loué ou avoir grant nom; mais ensuyvir et desirer de toute son entencion ce par quoy on peult amender sa vie et acquerir ferveur de devocion en Dieu! O! comme plusieurs ont esté à qui a esté nuysible ce que on sçavoit de leurs vertus, et qui de leurs propres bouches vantoyent et exaulçoyent leurs œuvres. Mais, par le contraire, est tresproffitable garder en soy ses vertus, et les taire en ceste vie mortelle, qui est toute plaine de temptacions et assaulx de noz ennemys et adversaires.

De avoir confiance en Dieu quant surviennent les assaulx et sajettes[1] de dures parolles.

XXXXVI[e] Chapitre.



eau filz, tien-toy fermement et stable, et ayes esperance en moy. Quelles choses sont parollés, si non parolles qui vollent en l'air, mais elles ne blecent pas

1. Flèches.

la pierre, c'est à dire celluy qui est dur et ferme comme une pierre. Se tu te sens coulpable de ce que on te dit et reprouche, pense de toy voulentiers et de bon cueur amender; se tu ne te sens point coulpable, pense de le porter paciemment pour l'amour de Dieu. Se tu ne peuz aulcunesfoyz porter ung peu de parolles, comment porteroys-tu ou souffriroys une bateure ou une aultre tribulacion. Et pourquoy pense-tu que si pou de choses comme parolles te touchent si fort au cueur et te courroucent si aigrement, fors pource que tu es encores charnel et mondain, et desire plus la gloire des hommes que de Dieu. Car pource que tu doubtes trop estre mesprisé des hommes, tu doubtes estre reprins de tes deffaultes; et se on te reprent, tantost tu vas querir excusacions umbratiles[1].

Et se tu te veulx bien regarder de près, tu trouveras que le monde, c'est à dire que les affections du monde vivent encores en toy, et le vain desir de plaire aux hommes; car puis que tu doubtes estre reprins et corrigé de tes deffaultes, il appert que tu n'es pas vrayement mort au monde, ne le monde crucifié envers toy. Mais escoute et entens bien mes parolles, et tu ne tiendras guaires de compte de dix mille parolles des hommes. Considère se tout le monde te imposoit toutes les parolles et menteries que on pourroit malicieusement faindre et controuver, que te pourroyent-elles nuyre se tu les

1. Qui te mettent à l'abri.

laissoys passer ou parler? Neant plus que se tu veoys ung petit festu devant toy. Te pourroyent-ilz par leurs parolles oster ung petit cheveul de ta teste? Certes non.

Mais celluy qui n'a pas le cueur en soy, c'est à dire qui l'a au monde par affection, et qui n'a pas Dieu devant les yeulx, de legier se courrouce pour une petite vituperacion. Mais celluy qui a sa fiance en moy et son affection, et ne veult point soy affermer en son propre jugement, est tousjours sans espoventement humain, cest à dire n'a point paour des hommes. Je suis le vray Juge et qui congnois tous les secretz. Je sçay comment la chose a esté faicte. Je congnois et celluy qui a fait l'injure et celluy à qui elle a esté faicte. De moy est la chose yssue et partie. Par ma permission la chose est advenue ad ce que les cogitacions et pensées des cueurs fussent revelées et manifestées, c'est à dire la bonne voulenté et pacience de celluy à qui on fait tort, et la mauvaistié de celluy qui le fait. Mais je jugeray celluy qui est coulpable, qui fait ou dit la villennye, et celluy qui est innocent, à qui on l'a faicte. Mais j'ay voulu premierement essayer l'ung et l'autre par secrete probacion.

Le tesmoignage des hommes est souvent foible et deçoit; mais le mien est toujours uny, ferme et estable, et ne peut estre corrompu, jaçoit ce qu'il soit occult et à peu soit appert ou manifesté, c'est à dire la cause pourquoy est ainsi fait; toutesfois jamais n'est faulx ne errant, ne aussi ne peut errer,

jaçoit ce que à plusieurs ne semble pas ne qu'il soit bien ne bien fait. On doit doncques à moy recourir en toute tribulacion qu'il adviengne, soit à soy soit à aultruy, et ne croire pas à son sens ou à son advis ou jugement. Car ung juste ou une bonne personne jamais ne se trouble ou courouce, quelque chose qui luy adviengne ; supposé mesmes que à tort et sans cause on luy face ou dye quelque chose contre luy, il ne luy en chault pas moult. Et s'il advient que les aultres l'excusent raysonnablement, il ne s'en esjoyra pas fort. Car il scet et pense en luy que je suis celluy qui congnoys le cueur et l'intencion de chascun, et qui ne juge pas selon la face ou l'apparence humaine par dehors ; car souventesfois devant moy est trouvé coulpable et maulvais ce qui devant les hommes est reputé bon et juste.

O mon Seigneur et mon Dieu, juste, fort et pacient, qui sçavez et congnoissez la fragilité des hommes, soyez ma force et toute ma fiance, car ma conscience ne me souffist point ; cest à dire que, pource que je ne treuve ou apparçoy point de peché en moy, il ne me doibt pas suffire pour me reputer juste[1]. Car, Sire, vous me congnoissez et je ne me congnoys pas ; et pource, Sire, en toute reprehension ou correction, c'est à dire tribulacion que pour ma correction vous m'envoyez, je me doy humilier, et porter paciemment. Si me veuillez, Sire,

1. L'édition de 1500 donne : *nisce*, simple, innocent.

pardonner toutes les fois que je ne l'ay pas ainsi fait, et vous plaise de me donner grace d'avoir plusgrant pacience doresenavant; car mieulx me vault votre grande misericorde pour avoir pardon et remission, que ne fait ma justice cuydée, pour la deffence de ma conscience mucée ou qui n'est pas manifestée. Et supposé que je ne me sente pas coulpable d'aulcune chose, toutesfois en ce ne me puis-je justifier ou reputer juste; car se vous ostiez vostre misericordc, il n'est homme vivant qui fust juste devant vous.

Que on doit porter voulentiers en ce monde toutes griefvetés et tribulacions pour la vie pardurable.

XXXXVIIe Chapitre.



eau filz, garde-toy que les labeurs que tu as commencez pour l'amour de moy ne te rompent ou surmontent, c'est à dire que tu ne les laisses pas sans achever; et que les tribulacions que je t'envoiray ne te abatent pas de tous pointz. Mais ma promission et esperance en moy te doit efforcer et reconforter. Je suis souffisant à rendre à ung chascun plus qu'il ne peult desservir. Tu ne laboureras pas icy longuement et ne seras pas tousjours en douleurs. Attens ung bien petit, et tu verras la fin de tes maulx. L'eure viendra quant le tumulte ou la noise de tes labeurs

et douleurs cessera. Tout ce est brief qui passe avecques le temps.

Fais doncques ce que tu fais loyaulment en labourant en ma vigne, c'est à dire en ta conscience ou en saincte Eglise, et je seray ton loyer et retribucion. Occupe bien ton temps, c'est assavoir à escripre, à lire, à chanter, c'est à dire en faisant l'office divin en l'eglise, et en plourant pour tes pechez, et garde ta silence en priant Dieu ou ses Sainctz. Porte paciemment et virelement choses contraires à la sensualité, soyent de Dieu envoyez ou des hommes; et à telz euvres, et plusgrant, est digne retribucion la vie pardurable. La paix viendra en quelque jour que Nostre Seigneur scet bien; et lors sera jour, non pas tel comme les jours ou les nuytz du siècle, mais sera lumière pardurable, clarté infinie, paix affermée et seur repos. Tu ne diras pas lors: las! qui me delivrera de ce corps mortel! et ne crieras point: las moy! car mon pelerinage est esloigné! car la Mort sera surmontée et abatue, et sera salut sans faillir, nulle anxieté, benoiste jocundité, doulce et plaisante compaignie.

O! se tu avoys veues les couronnes des Sainctz de Paradis, et comme grant est la gloire et joye qu'ilz ont maintenant, qui[1] pour lors qu'ilz estoyent en ce monde estoyent reputez contemptibles et mesprisez, et comme indignes de vivre, pour certain tu te humilieroys jusques à terre, et desireroys plus tan-

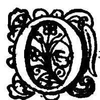
1. Eux qui.

tost estre subject à tout le monde que estre maistre et seigneur d'ung seul; et ne desireroys point les joyes de ce monde ou les plaisances, mais t'esjouyroys plus à avoir tribulacion pour l'amour de Dieu, et cuyderoys à toy estre ung grant gaing et proffit se on te vilipendoit, et reputoit en ce monde comme chose de neant et qui rien ne vault!

Et se ces choses t'assavouroyent bien au parfond du cueur, jamais tu ne te oseroys complaindre une seulle fois de quelque chose qui soit. Ne devroiton pas porter et souffrir toutes choses pour la vie pardurable acquerir. Ce n'est pas petite chose de gaigner ou perdre le royaulme de Dieu. Liève doncques ton cueur au ciel auquel je suis, et avec moy tous mes saintz qui en ce siècle ont eu et souffert pour l'amour de moy grans assaulx, et maintenant ilz se esjouyssent et sont consolez; maintenant ilz sont en seurté et repos, et sans fin avec moy au royaulme de mon Père sont et demourront.

Du jour de la pardurableté, et de la briefveté de ceste vie.

XXXXVIIIe Chapitre.


O tresbenoiste mansion de la Cité souveraine, le trescler jour de la pardurableté ou eternité, laquelle ne obscurcist point la nuyt, mais tousjours enlumine la verité souveraine; jour tousjours joyeulx, tousjours

seur, et jamais ne change son estat au contraire! O! que je desiroye que ce jour resplendist maintenant, et que toutes ces temporalitez et mutacions eussent prins fin! Elle [1] luyt et resplendist voirement aux sainctz resplandissante par clarté perpetuelle ou pardurable, mais non pas en terre, si n'est par signes ou par similitude, et au mirouer des creatures, qui representent et font congnoistre leur createur.

Les citoyens ou les habitans du ciel scevent et congnoissent comment est joyeulx ce jour qu'ilz ont; les filz de Eve exillez et bannis despleurent comme amère et ennuyeuse est ceste nuyt cy. Les jours du temps de ce monde sont petis, briefz, maulvais, plains de douleurs et d'angoisses, esquelz l'homme est ordoyé de plusieurs pechez, empesché de diverses passions, estraint de divers paours et craintes, descendu de diverses cures, distrait par plusieurs curiositez, implicqué en vanitez, environné de diverses erreurs, chargé de diverses peines et labeurs, grevé de temptacion, affoibly par delices, tourmenté par povreté.

1. La *mansion* ou l'*éternité;* à moins que le mot *jour* n'ait repris ici le genre tantôt masculin, tantôt féminin du latin, *dies*. L'éditeur de 1500, préoccupé peut-être de ce pronom féminin, a coupé la phrase par le milieu : *La vérité souveraine*, *jour tousjours joyeulx*, etc. Dans cette version, *elle* se rapporteroit à *vérité souveraine*. Notre texte de 1498, moins clair en ceci, nous a paru cependant plus logique, plus rapproché du latin, et autant qu'on le peut présumer, plus près aussi du premier travail de l'*Internelle Consolacion*. Le manuscrit de 1468 emploie le mot *journée*, qui expliqueroit le genre du pronom.

O! quant sera la fin de ses labeurs? Quant je seray delivré de ceste miserable servitude de vices et de pechez? O quant auray-je seullement[1] ma pensée fichée en vous, Sire? Quant me esjouyray-je plainement en vous? Quant seray-je sans quelconque empeschement en vraye liberté, sans quelque grevance d'ame et de corps? Quant sera celle paix ferme, paix qui jamais ne se pourra troubler, et seure paix dedans et dehors, paix ferme de toute part? O benoist Jesus, quant seray-je à vous veoir? Quant contempleray-je la gloire de vostre règne? Quant me serés-vous toutes choses en toutes choses? Quant seray-je avecques vous en vostre règne qué vous avez appareillé à voz amys de toujours? Je suis delaissé povre et banny en la terre de mes ennemys où sont assaulx tousjours, et tresmalles adventures et grandes.

Reconfortez-moy, Sire, en mon bannissement, et appaisez ma douleur, car à vous souspire tout mon desir; car tout m'est à charge et à desplaisir, tout ce que le monde me offre et presente pour consolacion. Je vous desire avoir dedens moy, mais je ne vous puis avoir. Je desire de me adjouster ès choses celestielles et espirituelles, mais les temporelles et aussi les mondaines me depriment, et les passions qui ne sont pas encores mortifiées. Je veuil de cueur estre sur toutes choses, et je suys malgré moy subject à ma chair. Et

1. *Seurement*. Éd. 1498.

pource, moy meschant, combatz contre moy-mesmes, et suys fait grief et desplaisant à moy-mesmes, en tant que l'esperit desire estre sus et la chair le trait à terre.

O comme je seuffre dedens, car du cueur je vueil penser aux choses divines, et tantost à mon orayson se oppose et vient au devant la cure et soing des charnelles! O mon Dieu, mon Seigneur, ne vous esloignez pas de moy, ne vous departez pas de vostre serf en ire. Mais dissipez les[1] en fulgures et corruscacions, c'est à dire espoventez par vostre puissance mes ennemys et les destournez de moy. Envoyez voz sajettes, affin que toutes les fantasies de l'Ennemy soyent destourbées, c'est à dire faictes-moy entendre tellement les parolles sainctes de vostre Escripture et de voz commandemens, que je puysse ses[2] fantasies et evagacions de cueur surmonter; recoligez, c'est à dire donnez-moy grace de me recoliger et oster mes sens des affections terriennes, que je puisse oublier toutes choses mondaines. Donnez-moy grace que je puisse tantost regicter[3] et mespriser les fantasies des vices. Secourez-moy, pardurable Verité, tellement que en moy ne soit point demouré de vanité. Venez, o celeste Suavité, et se departe et fuye toute impurité; et me pardonnez, Sire, certainement et piteusement toutes les foyz que je penseray en orayson aultre chose

1. Ces pensées charnelles.
2. Ces.
3. Rejeter.

que vous. Car je confesse vrayement que j'ay acoustumé d'y estre trop fort distrait et vague; car bien souvent là où je suys corporellement je ne suys pas espirituellement, c'est assavoir de cueur et de pensée, mais suys aultre part où ma pensée me porte, et elle est souvent là où est ce que j'ayme et desire, et où est mon affection. Tantost me vient au devant ce qui me plaist naturellement, ou ce en quoy j'ay acoustumé de prendre ma plaisance.

Et pource, Sire, qui estes verité et ne povez mentir, dictes veritablement que le cueur de l'homme si est là où est son tresor, c'est à dire son amour et son affection. Se j'ayme le ciel et choses divines, je pense voulentiers et parle des choses celestielles et espirituelles; se j'ayme le monde, je parle du monde et m'esjouys de la felicité du monde, et me contriste et courrouce de l'adversité d'icelluy. Se j'ayme la chair, je ymagine et demande choses plaisantes à la chair; se j'ayme l'esperit, je me delicte et prens plaisir aux choses de l'esperit; car quelconque chose que j'ayme, je prens plaisir à en parler et ouyr parler, et porter voulentiers en mon cueur ymaginacions et pensées de telles choses. Mais bien heureux est celluy homme qui pour l'amour de vous, Sire, à toutes creatures a donné licence et congié de son cueur, c'est à dire a bouté hors les affections, et qui fait force et violence à sa nature, et par ferveur d'esperit et amour à vous crucifie toutes les concupiscences charnelles, à ce qu'il vous puisse offrir et faire pures et nettes oraysons de

cueur et de conscience paisible et pacifiée. Tel est digne d'estre avec les angelz, toutes affections et plaisances mondaines et terriennes hors myses et boutées.

Du desir de la vie pardurable, et que grans biens sont promys à ceulx qui bien contre l'Ennemy se combatent.

XXXXVIIII^e CHAPITRE.


eau filz, quant tu sens le saint desir de la vie pardurable estre respandu en toy, c'est assavoir en ton cueur, et tu vouldroys bien yssir hors, c'est à dire ton ame, du tabernacle de ton corps pour contempler et savourer mieulx ceste beaulté et clarté, sans l'ombre de ceste vicissitude et variacion que tu seuffres maintenant, dilate fort ton cueur et ton desir, c'est à dire tien-toy le plus que tu pourras en cest estat, et te enflamme et embrase en ceste amour en boutant et chassant hors de toy toutes cures et plaisances exteriores. Et de tout ton desir et amour arrose ceste saincte inspiracion, et la reçoys humblement en rendant graces à Dieu, et mercy à sa bonté divine qui la t'a donnée, et par dignacion et misericorde tout ce a fait, et piteusement et par sa debonnaireté te visite, ardamment te excite, puissamment te subliève, à ce que par ta propre fragilité et par ta pesanteur ne tombes et descendes en ces terriennetez, c'est à dire affec-

tions terriennes. Car ce ne vient pas par ta force ou de ton industrie, mais par la seulle bonté et dignacion de la grace de Dieu et du divin regard, affin que tu proffites plusfort en vertus et en humilité, et que tu te appareilles aux assaulx qui te viendront après, et que tu te deffendes et resistes mieulx, quant tu auras ung peu gousté et assavouré le louyer et retribucion que tu en attens, et affin aussi que plus fervamment tu te joingnes à moy de tout le desir de ton cueur, et plus ardamment et diligemment tu te estudies à me servir.

Beau filz, ainsi comme le feu si[1] art, et toutesfoyz la flambe ne monte pas en hault sans fumée, pareillement les aulcuns ont bons desirs et fervens ou enflammez, et toutesfoyz ne sont-ilz pas seurs, et delivrez des temptacions des affections charnelles et terriennes. Et de tous pointz ce qu'ilz font ne font pas purement pour l'amour de Dieu, laquelle chose toutesfoyz ilz desirent et requièrent et demandent. Tel est ton desir, lequel souvent tu te plains estre si importun : car ce n'est pas pur ne parfait desir, qui est ordoyé de propre utilité.

Et pource prie et demande non pas ce qui t'est à plaisir et proffitable, mais ce qui m'est aggreable et à mon honneur ; car se tu juges bien et à droit, tu doibs preferer mon ordonnance à ton desir, ou à ce que tu desires, et la doys ensuyr et y concorder ta voulenté. Je sçay bien et congnoys ton desir, et

1. Ainsi, certainement.

ay ouy souvent tes gemissemens, que tu vouldroys jà estre en la liberté de la gloire des Filz de Dieu; tu prens plaisir en celle delectacion de la Maison pardurable ou [1] Pays celestien plain de delices et de gloire où tout bien abunde; mais encores n'est pas l'heure venue, ainçoys [2] encore il y a ung aultre temps, c'est assavoir le temps de bataille, de labeurs et de tribulacion, auquel te convient esprouver. Tu desires y estre remply de tout bien souverain, mais tu ne le peux pas encores avoir. Se suys-je [3], et me attens, dist Nostre Seigneur, jusques à ce que le royaulme de Dieu soit venu.

Il te fault encores esprouver en terre et en ce monde, et exerciter en plusieurs choses. Tu auras aulcunesfoyz quelque consolacion, mais elle ne te vauldra pas sacieté planiere. Reconforte-toy doncques et te tien fort et ferme, tant en labourant comme en soustenant choses contraires à ta voulenté. Il te convient faire nouvel homme, estre changé en aultre personne. Il te fault souvent faire ce que tu ne veulx pas, et delaisser ce que tu veulx. Ce qui plaira aux aultres sera acomply, et ce qui te plaira demourra imparfait. Ce que les aultres diront, sera bien escouté et loué, ce que tu diras sera reputé comme rien et chose de nulle valeur. Ce que les aultres demanderont leur sera baillé, et tu n'auras chose que tu demandes.

1. Au.
2. Auparavant.
3. C'est moi qui suis ce bien.

Les aultres seront reputez grans et loez devant les hommes, mais de toy on ne dira mot. Les aultres seront reputez proffitables et utiles à faire ceste chose ou quelque aultre, mais on te reputera ou jugera inutile à quelque chose que ce soit. Pource, et par telles choses, seras-tu souvent contristé, mais ce sera grant proffit à toy se tu te tays et le portes paciemment. En ces choses et semblables est acoustumé d'estre prouvé le loyal serviteur de Dieu, comme il se doyt denyer et vaincre en toutes choses. Et n'y a quelque chose en quoy tu ayes plusgrant besoing de te mortifier comme en veoyr et souffrir choses contraires à ta voulenté, et mesmement quant on te demandera choses esquelles te semblera qu'il n'y ait point de proffit, mais grant dommaige et sans rayson; et pource que tu n'oseras resister ou contredire plusgrant de toy, car tu es subject à aultruy, pource te semblera dure chose ainsi de tous pointz faire la voulenté d'aultruy, et mettre hors ton propre sens et voulenté.

Mais pense ung peu au fruit de tes labeurs, desquelz la fin est briefve, mais le loyer est tresgrant, et tu n'y auras point de griefveté ou peyne, mais te sera tresgrande consolacion et reconfort à ta paciençe. Et pour ung pou de ta voulenté que tu ycy delaisses de ton bon gré, tu auras perpetuellement franche voulenté ès cieulx, car là tu trouveras ce que tu vouldras, et tout le bien que tu pourroys desirer, et plus encores sans comparaison. Là te

sera presente la faculté et puissance de tout bien, sans paour ou crainte de le jamais perdre. Là ta voulenté sera tousjours conjoincte à la mienne sans convoiter ou desirer quelque chose estrange ou foraine et privée, c'est à dire qu'elle n'y ait tout present [1]. Là nul ne te resistera ou contredira, nul ne s'i complaindra de toy ou te accusera, nul ne t'empeschera ou resistera à ce que tu vouldras faire ou à avoir ce que tu vouldras avoir. Mais tous tes desirs seront accomplys et toutes affections et voulentez saoulées et remplyes jusques à dire: je n'en vueil plus. Là je rendray gloire et honneur pour les injures et vilennies que on a souffert et portées pour moy, louenge et exultacion pour pleurs et larmes; pour le dernier lieu ou siege que on a eu en ce monde, c'est à dire pour l'humilité et dejection, le siege du règne perpetuel. Là se demonstrera le fruit d'obeissance, le labeur de penitence, et tristesse se esjouyra; l'humble subjection sera glorieusement couronnée.

Or doncques maintenant encline-toy humblement soubz la main de tous, et ne pren pas garde ou soyes curieux de regarder ou sçavoir qui a fait ou dit cecy ou cela, mais souverainemeut ayes cure et soing, que ce [2] c'est ou ton prelat ou esgal, pareil ou moindre de toy qui te demande ou dye quelque chose, prens tout en bien tantseullement, et te estudie de l'acomplir de bon cueur et franche vou-

1. Que tous les objets de ses désirs seront présents en moi.
2. *Se*, si.

lenté. Demande cestuy-cy [1] ce qu'il vouldra, et l'autre ce que mieulx à luy plaira; se glorifie l'ung en l'ung, l'autre en l'autre, et soit ung aultre loé mille milliers de foyz! mais toy, esjoys-toy en ce que on te mesprise et condamne, et en ce que mon plaisir soit fait et mon honneur gardé. Ce dois-tu desirer que, soit par mort soit par vie, Dieu soit en toy glorifié et loué.

Que l'homme quant il est en desolacion se doit offrir et presenter à Dieu. Et est par manière d'orayson ou meditacion.

Le Chapitre.

Mon Seigneur et mon Dieu et Père sainct, vous soyez loué et benoist maintenant et à perpetuité! car ainsi qu'il vous a pleu a esté fait, et tout ce que vous faictes est bon et bel. Maintenant s'esjouyst vostre serviteur en vous, non pas en soy ou en quelque aultre chose; car vous tout seul estes ma joye et lyesse, mon esperance et ma couronne; vous estes, Sire, ma joye et mon honneur. Quelle chose peut avoir vostre serviteur, fors ce quil a receu de vous mesmement sans son merite? Tout est vostre, Sire, ce que vous luy avez fait et donné. Je suys povre, en peines et labours dès ma jeunesse, et mon ame est aulcunesfoyz contristée et courroucée jusques aux lermes, aulcunesfoyz troublée en soy

1. Que celui-ci demande, etc.; mais toi, au contraire, etc.

pour les diverses passions qui luy surviennent !

Je desire la joye de paix, je requier et demande la paix de voz enfans qui sont peuz [1] et nourriz en la lumière de vostre consolacion. Sire, vous plaise à moy donner paix, et à moy envoyer vostre saincte joye et exultacion; l'ame de vostre serviteur sera remplye de modulacion, et devote en vostre louenge. Mais se vous vous soustrayez et esloignez comme vous faictes souvent, elle ne pourra courir la voye de voz commandemens, c'est à dire elle ne pourra joyeusement acomplir vostre voulenté et voz commandemens ains [2] sera plustost humiliée à batre son pys ou coulpe [3], c'est à dire devra plustost plourer et gemyr. Car il ne luy sera pas si doulx comme hier et devant hier, c'est à dire comme par avant, quant la lumière de vostre grace resplendissoit sur elle, et qu'elle estoit deffendue [4] soubz les helles de vostre grace contre les temptacions qui l'assailloyent.

O Père saint, digne d'estre tousjours loué, l'eure est venue que vostre serviteur soit prouvé. Chier et aymé Sire, c'est digne chose que vostre serf aulcune chose seuffre pour vous. Père perpetuellement à reverer et honnorer, l'heure est venue, que vous congnoyssiez et sçaviez dès le commencement, que à peu de temps vostre povre serviteur seroit

1. Repus. *Qui prennent leur pasture et nourrissement*. Éd. 1498.
2. Mais.
3. A battre sa poitrine et à dire sa coulpe (*meâ culpâ*).
4. L'édition de 1500, seule parmi les autres textes, donne *descendue*.

surmonté[1]; mais vous plaise qu'il vive tousjours en soy devant vous; soit un peu vilipendé et mesprisé, humilié et defaillant devant les hommes, soit conteré[2] et remply de passions et de langueurs, à ce que de rechief avec vous soit ressuscité et relevé à l'aube du jour de la nouvelle lumière, et glorifié ès cieulx. Père sainct, vous l'avez ainsi ordonné, et ainsi vous a pleu; et ce a esté faict que vous avez commandé.

Et ceste est la grace à vostre amy, c'est à dire je repute que vous me faictes grace que je soye triboullé et que je seuffre en ce monde pour l'amour de vous, et par quantesfoyz et de quelque personne que vous permettez ce estre fait. Sans vostre conseil et providence et sans cause n'est riens fait en terre. Ce m'est grant bien, Sire, et grant proffit que vous m'avez humilié affin que j'appreigne voz justificacions, c'est à dire voz commandemens qui justifient la personne, à ce que je boute hors de moy toutes presumptions et elacions de cueur. Il m'est

1. L'édit. de 1498 n'a pas complétement saisi l'opposition des mots *foris* et *intus* du texte latin, opposition qui se continue dans le verset suivant et qui en explique le sens; nous avons cependant suivi cette édition. Celle de 1500, pour dissimuler sans doute le contresens primitif, a mêlé entr'eux les deux versets, de façon à faire des deux phrases une seule phrase inintelligible. L'édit. de 1520 l'a imitée en cela. L'édit. de 1533, selon son usage, a suivi cette tradition. Mais elle a, selon son usage encore, perfectionné ce travail dans un sens qui lui avoit été déjà indiqué du reste par l'édit. de 1522; elle a conservé la phrase unique, peu conforme au latin, mais elle en fait une phrase compréhensible. Le feuillet qui contient ce passage manque au manuscrit 1468.

2. Brisé.

prouffitable que confusion et honte aient couvert ma face, à ce que je retourne plustost à vous pour avoir consolacion et confort que aux hommes. Certainement, Sire, j'ay par ce apprins à doubter et craindre vostre jugement occult et inscrutable, qui affligez et pugnissez aussi bien le juste comme le pecheur, mais non pas sans grant equité et justice.

A vous rendz graces et mercyz, Sire, que vous ne m'avez pas espargné en mes pechez et maulx, mais m'avez corrigé et pugny par amères bateures, en me donnant douleurs et m'envoyant angoisses et dehors et dedens, c'est à dire en corps et en ame. Il n'est qui me puisse consoler ou reconforter de toutes les choses qui sont soubz le ciel fors vous, Sire, mon Dieu et mon Seigneur, celeste medicin des ames qui navrez et guarissez[1], amenez près d'Enfer, c'est à dire humiliez au plus bas, et relevez. Vostre discipline, c'est à dire vostre correction est sur moy, et vostre verge, c'est à dire vostre bateure, m'a enseigné.

Veez-cy mon ame, Père et Createur; je suys en voz mains; je m'encline soubz la verge de vostre correction; battez et frappez sur dos et sur teste, et quelque part qu'il vous plaira, à ce que je puisse redresser ma tortuosité à vostre plaisir et voulenté. Faictes-moy vostre doulx et humble disciple ainsi que bien sçavez et avez acoustumé de faire, affin que je chemine, c'est à dire que je vive, selon vostre plaisir. A vous, Sire, je me recommande à cor-

1. *Guarissez les ames nées près d'Enfer*, etc. Édit. 1500.

riger, et tout quant que j'ay ; car il vault mieulx estre corrigé en ceste vie que estre pugny en l'autre. Vous sçavez, Sire, tout, et en commun et en particulier, et rien n'est en la conscience de l'homme qui peult estre mucié ou caché de vous. Vous sçavez qui est à advenir devant qu'il soit fait, et il ne vous est point besoing ou mestier qu'on vous enseigne rien, ou qu'on vous faice souvenir des choses qui sont faictes en terre. Vous sçavez ce qui m'est expedient et prouffitable, et combien m'est besoing de tribulacion pour oster et purger l'ordure de mes pechez. Faictes à moy et de moy selon vostre plaisir et desir, et n'ayez pas en despit ma vie orde et paresseuse, qui n'est à quelque autre mieulx congneue ou sceue que à vous seul.

Donnez-moi, Sire, sçavoir ce que me fault sçavoir, aymer ce qui est à aymer, loer ce qu'il [1] vous plaist souverainement, et aprecier ce qui vous est precieux, et mespriser et blasmer ce qui devant voz yeux est ord et mesprisé. Ne vueillez pas que je juge selon la vanité des yeulx du corps tantseullement, ou que je donne la sentence selon le rapport des folz hommes de ce monde, mais que je puisse vraiement discerner, et en vray jugement, des choses visibles et invisibles, et sur toutes choses enquerir le bon plaisir de vostre voulenté.

Car souvent les sens des hommes sont deceuz en leurs jugemens; ceulx aussi qui mettent leur

1. *Qu'il* pour *qui;* se rencontre fréquemment, et s'explique logiquement : *ce que il vous plaist.*

amour et affection ès choses de ce monde sont deceuz en aymant tant seullement les choses visibles. Comment est aulcun meilleur ou plusgrant pource que ung aultre le repute ou juge tel ! Ung trompeur deçoyt ung aultre trompeur se il l'exaulcé ou loue; aussi ung orgueilleux ung autre orgueilleux, ung aveugle ung aultre aveugle, ung malade ung aultre malade, ung boyteux ung autre boyteux; et veritablement de tant plus le deçoyt et le confond, c'est à dire lui fait plus deshonneur, que il le loe follement. Car comme dit l'humble sainct Françoys, aussi grant est la personne, et non plus, que il est devant Dieu.

Que on se doibt tousjours en humbles œuvres occuper quant en deffault de grans, c'est à dire que se une personne ne se sent pas la grace de Dieu de faire grans œuvres, pour cela ne doibt pas laisser à bien faire selon la grace que Dieu luy donne.

LIe CHAPITRE.



Beau filz, tu ne peuz pas tousjours estre en grant ferveur d'esperit ne en grant desir de vertu, ou en hault degré de contemplacion; mais necessité t'est que aulcunesfoyz tu descendes en bas pour la nature de la corruption humaine, et que tu sentes et portes, vueilles ou non, l'ennuy et charge de ceste vie

corruptible. Tant longuement que tu es en ce corps mortel, tu sentiras ennuy et grieveté de cueur. Il fault doncques que souventesfoyz tu recongnoisses en ceste chair empeschement, et ayes desplaisir et douleur de ce que tu ne peuz ainsi continuellement vaguer aux occupacions et meditacions espirituelles que tu vouldroys et que besoing te seroit.

Il fault doncques que lors tu te occupes et excercites en humbles et exteriores bonnes œuvres, et en prennes pour lors aulcune recreacion en attendant humblement mon advenement et la visitacion de la grace divine en ferme confiance et esperance, en portant paciemment ton exil, c'est à dire ceste vie et l'arridité ou durté de cueur, jusques à ce que de rechief je te visiteray et je te delivreray de toutes ces anxietez. Car lors je te feray oublier tous labours, et estre en vray repos de cueur, et te espandray les prez de la saincte Escripture, c'est à dire la[1] te feray clère et manifeste sans quelques doubtes ou scrupulositez, tellement que tu gousteras la doulceur espirituelle qui est dedens; par iansi de cueur joyeux et dilaté en parfaicte amour et vraye charité tu courras les voyes des commandemens de Dieu, c'est à dire qu'ilz te sembleront si legiers et raisonnables que tu prendras grant plaisir à les accomplir, et diras que les tribulacions, peines et labeurs de ceste vie presente ne sont pas dignes à la gloire et retribucion que nous attendons en l'autre monde.

[1] Elle, cette *saincte Escripture*.

Que l'homme ne se doit pas reputer digne de quelque consolacion ou reconfort, mais plus de pugnicion et affliction.

LII° CHAPITRE.

Mon Dieu et mon Seigneur, je ne suis pas de vostre consolacion digne ou visitacion espirituelle, et pource, Sire, vous faictes tresjustement quand vous me laissez povre et desolé. Car se je fondoye tout en larmes comme la mer est pleine d'eaue, encores ne seroys-je pas de vostre consolacion digne. Car je ne suis digne que de flagellacion et de pugnicion, car je vous ay tant de foiz et si griefvement offendu, et en tant de choses et de manières de pechez; et pource par vraye raison et consideracion je ne suis pas digne de la plus petite de voz consolacions. Mais vous, Sire, doulx, piteux et misericors, qui ne voulez point que nulles de voz creatures perissent, en demonstrant l'abondance des richesses de vostre bonté ès vaisseaulx de misericorde, c'est à dire en ceulx qui de vous sont esleuz à avoir misericorde, oultre mon propre merite avez daigné conforter et consoler vostre serviteur plus que on ne pourroit penser. Et certes voz consolacions ne sont pas comme les fabulacions ou flateries des hommes.

Que ay-je, Sire, fait ou desservy pour quoy me deussez donner ceste consolacion celeste et espirituelle! Je ne me recorde point, Sire, que je feisse

oncques quelque bien ; mais ay esté tousjours enclin en mal et paresseux à moy amender. Il est vray, Sire, et ne le puis denyer, et si aultrement disoye, vous seriez contre moy comme verité, et n'y auroit aulcun qui me deffendist. Que ay-je desservy avec ce, fors Enfer et le feu pardurable ! En verité, Sire, je confesse que je suis digne de toute honte et de toute deshonneur, et n'appartient pas que je soye nombré ou demourant avec voz amyz et devotz. Et jaçoit ce que je oye ou racompte cecy par ennuy[1], c'est à dire qu'il me fait mal de le racompter ou remembrer, toutesfois contre moy et pour verité je arguray, et reprendray mes pechez, affin que je puisse plus legierement impetrer vostre misericorde.

Que diray-je moy, pecheur et plain de toute honte et confusion? Je n'ay bouche qui puisse dignement quelque chose dire fors tantseullement ceste parolle : j'ay peché, Sire, j'ay peché, ayez pitié de moy et me pardonnez ; attendez-moy ung peu et laissez, à ce que j'aye plouré mes pechez et fait penitence devant que j'aille à la Terre tenebreuse et obscure, et couverte des tenèbres de la Mort ! Que demandez-vous, Sire, à ce grant et meschant pecheur, fors qu'il se repente et aye contriction, et se humilie pour ses pechez. Car en vraye contriction, repentance et humiliacion de cueur est engendrée esperance de pardon, et la conscience perturbée appaisée et reconciliée, la grace perdue reparée et

[1] *Envie*, édit. de 1493.

recouvrée, l'homme est deffendu et gardé de l'ire qui est ad venir, c'est à dire de dampnacion perpetuelle; et s'entrerencontrent ensemble, en saincte amour, Dieu et l'ame repentant.

L'humble contriction et repentance du pecheur vous est trop plus plaisant et aggreable sacrifice, et plus souef flairant[1] en vostre presence, que quelconque thurificacion d'encens. C'est aussi le sainct oyngnement que vous avez voulu estre respandu sur voz sainctz piedz; car oncques vous ne mesprisastes cueur contrict et humilié par penitence. En ce est le lieu de reffuge, et seurté de la paour de l'Ennemy; icy est amendé et nectoyé ce qui par avant avoit esté ordoyé, et mesprins, et mal fait.

Que la grace de Dieu n'est point donnée ou octroyée à ceux qui sont sages selon le monde tantseullement.

LIIIe CHAPITRE.

Beau filz, c'est precieuse chose que ma grace; elle ne seuffre point estre meslée ou comparée aux choses estranges ou mondaines et consolacions terriennes. Se doncques tu desires recepvoir l'infusion et consolacion d'icelle grace, il convient que tu ostes et chaces hors de toy toutes choses qui la pevent empescher. Quiers lieux secretz pour toy, desire habiter

1. Exhalant plus suave odeur.

seul avec toy, ne demande point gengleries [1] d'aultruy, mais faiz devotes prières et oraisons à Dieu à ce que tu ayes compunction de cueur et conscience pure et necte. Ne prise tout le monde estre riens, mais sur toutes choses ayme à vacquer à Dieu; car tu ne pourroys vacquer à moy et avoir avec ce delectacions ès choses transitoires. Il te fault esloigner et separer de tous tes parens et amys, et tenir ton cueur privé de toute consolacion temporelle. Ainsi prie saint Pierre en sa Canonique [2]: que les Crestiens se contiennent en ce monde comme estranges et pelerins des charnelz desirs qui combatent contre l'ame.

O! comme te sera grant fiance à l'heure que vouldras mourir, se nul desir ou affection ne te tient en ce monde! Mais avoir ainsi de tous pointz le cueur ne sent pas bien [3] à celluy qui est encore enferme, ne à l'homme bestial, c'est à dire qui n'est pas encore espirituel; car il ne congnoist point bien la liberté de l'homme de dedans, c'est assavoir de l'esperit. Toutesfois, qui veult bien estre espirituel, et apparcevoir ce qui est dit, il convient qu'il renonce à toutes personnes, aussi bien prouchains comme estranges, et encore ne eschever plus aultre [4] que soymesmes. Se tu te povoys vaincre toymesmes, tu surmonteroys plus legierement les aultres. Parfaicte victoire est vaincre soymesmes et triumpher;

1. Caquetage.
2. Beati Petri Apost. Epist. Prima.
3. Ne semble pas bon.
4. N'éviter personne plus que...

car qui se peult tenir en subjection soubz soymesmes, et que la sensualité soit subjecte à raison, et que raison en toutes choses me obeisse, ung tel est vray maistre de soy, et seigneur du monde.

Et se tu desires à venir et monter en ceste haultesse, il te fault commencer fort et de bon cueur et grant, et mettre la coygnie à la racine, et que tu arraches et destruises toute desordonnée inclinacion et affection à toymesmes et à tout aultre privé ou propre bien mondain. Car de ce meschant vice, que l'homme se ayme soymesmes trop desordonnement, vient et pent près que tout ce que homme si a à vaincre en soy; lequel vice ou mal quant il est vaincu et surmonté, tantost vient après la grant paix et continuelle transquilité en l'ame. Mais pou de gens sont qui parfaictement se esforcent de mourir à soy et qui plainement tendent à eulx eslever hors soy; et pource demeurent-ilz impliqués et empeschez en soy, et ne se pevent eslever en esperit sur soy. Mais celluy qui veult venir franchement et estre avec moy, il convient et est necessité qu'il mortifie en soy toute maulvaistié et desordonnées affections, et qu'il ne desire adherer ou estre affiché à quelque creature pour amour privée ou especialle fors à moy.

Des divers mouvemens ou inclinacions de Grace et de Nature.

LIIIIe CHAPITRE.

Beau filz, entens et considère diligemment les esmouvemens ou inclinacions de Nature, et de Grace, car elles sont tresconutraires, et subtillement se esmouvent, et à grant peine les peut-on bien discerner ou congnoistre et distinguer, sinon d'ung homme bien enluminé dedans et espirituel. Il est vray que toutes les deux appètent et desirent bien ou bonne chose, et demonstrent aulcune chose de bien en leurs parolles et euvres ; et pource plusieurs y sont deceuz soubz espèce de bien.

Nature est caute et malicieuse, et attrait à soy plusieurs et les enlace et deçoit, et tousjours est la fin de ses euvres, c'est à dire qu'elle faict pour soy ses euvres finablement. Mais Grace va simplement avant et se garde tousjours de toute maulvaise intencion ; elle n'a nulles fallaces ou deceptions, et tout ce qu'elle fait est pour l'amour de Dieu purement, ou quel [1] elle se repose finablement.

Nature envis [2] se mortifie et ne veult point estre subjecte ou subjuguée de son gré. Mais Grace, c'est

1. Auquel.
2. Malgré soi.

à dire l'inclinacion qui vient de Grace, se estudie à se mortifier et resister à sa propre sensualité ; elle quiert estre subjecte, desire estre vaincue, ne estre ou user de sa propre franchise et liberté[1]; elle ayme estre tenue en discipline, elle ne convoite point dominer à aultruy, mais tousjours veult estre et vivre soubz aultruy, et est appareillée soy incliner humblement à toute creature humaine pour l'amour de Dieu.

Nature, ou la voulenté et desir qui vient de Nature, laboure pour son propre proffit, et regarde soigneusement quel bien ou proffit luy peut venir d'aultruy. Grace ne considère pas ce qui luy est proffitable et utile, mais plustost advise comment elle pourra proffiter aux aultres.

Nature prent voulentiers honneur et reverence se on luy fait. Grace attribue loyaulment à Dieu toute la gloire et honneur.

Nature craint et doubte et fuyt honte et mesprisement ou confusion. Grace se esjouyst à souffrir et porter honte et deshonneur pour l'amour de Jesuchrist.

Nature ayme occiositez et repos corporel. Grace ne peut estre oyseuse, mais voulentiers laboure, et prent peine et travail.

Nature veult avoir choses curieuses, belles et plaisantes; et refuse les grosses et viles. Grace se delicte et prent plaisir en choses simples et hum-

1. Ne pas être en sa propre franchise ou n'en pas user.

bles, et ne refuse point les aspres, ne estre vestu de vieulx et gros draps.

Nature regarde aux biens temporelz, et s'esjouyst de gaing terrien, et est contristée du dommaige, et pour une petite parolle injurieuse tantost est irritée ou esmeue. Mais Grace a son regard aux biens pardurables ; elle ne adhère [1] point par affection aux biens temporelz et mondains, et ne se trouble pas de la perdicion d'iceulx; elle ne se courrouce point de dures parolles si on les luy dit, car elle constitue et colloque son tresor, c'est assavoir son amour, son esperance et sa joye, en Paradis, auquel lieu elle ne peult rien perdre.

Nature est convoiteuse et prent plus voulentiers qu'elle ne donne, et ayme son propre et approprié à soy. Grace est piteuse et commune; elle eschève singularité et est contente et appaisée de peu, et juge que c'est plusgrant bien de donner que de prendre.

Nature s'encline aux choses qui pevent cheoir et faillir, à sa propre charnalité, à vanitez et vagacions. Mais Grace trait à Dieu et aux vertus, et renonce aux choses qui pevent faillir et perir; elle fuyt le monde, et hait les desirs de la chair, et restraint ses evagacions; elle a honte de apparoir en publicque.

Nature prent voulentiers aulcun soulas et esbatemens par dehors, pour la consolacion et plaisir

1. *Aherdist*, édit. 1500.

des sens. Mais Grace veult seullement se delicter et consoler en Dieu tout seul, et prent plusgrant plaisir et delectacion en Dieu que en chose qui soit au monde.

Nature fait tout ce qu'elle fait pour son proffit et gaing temporel, et ne peult rien faire sans aulcun proffit, mais tousjours veult avoir et consequir [1] aussi grant bien que elle fait ou plusgrant, ou aumoins a esperance d'avoir louenge et faveur des hommes pour ce qu'elle fait, ou desire [2] que ses euvres soyent louées et grandement appreciées du monde. Mais Grace ne desire quelque chose temporelle ou aultre loyer fors Dieu qu'elle ayme, et lequel pour toute retribucion elle demande, ne en toutes choses temporelles ne demande fors que ce qui luy est bien necessaire, sinon en tant que luy pevent desservir à parvenir aux biens pardurables avoir et obtenir.

Nature se esjouyst d'avoir plusieurs amys et parens, et se glorifie d'estre de noble lignaige, ou estre en grant estat, lieu, et office; elle rit avec les grans maistres et puissans, et flate les riches, et se joue avec ses semblables. Mais Grace ayme ses ennemys, elle ne se eslièvе point de la multitude de ses amys, ne prise point le lieu ou commencement de son lignaige, sinon qu'il y ayt eu gens plus seurs ou vertueux en bien; elle favorise plus au povre que au riche, elle a plusgrant compassion de

1. Obtenir en retour.
2. *Et desire*. Mst. de 1468.

l'innocent que du puissant, elle se esjouyst plus de la verité, non pas de la faulseté ou barat[1]; elle enhorte ou admonneste à faire tousjours bonnes euvres, et proffiter de mieulx en mieulx, et se ressembler en vertus au Filz de Dieu.

Nature tantost se complaint se elle a aulcun deffault ou tribulacion. Grace constamment porte la souffreté et povreté.

Nature retourne tout à soy, et pour soy singulierement se combat et se deffend. Mais Grace ramaine toutes choses à Dieu, duquel tout bien originallement vient et descend, et ne se attribue quelque bien, et ne presume point orgueilleusement de soy; elle ne estrive[2] point ou veult sa sentence preferer aux aultres, mais en tout ce quelle sent ou entent, elle se soubzmect à l'ordonnance et jugement de Dieu.

Nature desire sçavoir choses secrètes et sçavoir nouvelletés; elle veult apparoir par dehors, et experimenter plusieurs choses par sens; elle desire estre congneue, et faire choses dont puissent venir louenges et grans admiracions. Mais Grace ne desire sçavoir ou congnoistre nouvelletez ou curiositez, car toutes telles choses viennent et naissent de la première corruption de nature, pour quoy rien n'est durable ou parmanant sur terre. Grace enseigne donc refraindre ses sens, eviter vaine plaisance et obstentacion. S'il y a en soy quelque chose

1. Déception, fourberie.
2. Débat, argumente.

digne de louenge, elle les cache et muce humblement, et ne les veult point manifester, et qu'ilz soyent à aucuns congneus; et de toute chose, œuvre ou science, qu'il soit en soy, elle ne quiert ou demande quelque fruict ou loyer et retribucion que la louenge et l'honneur de Dieu. Elle ne veult point estre loée, mais seullement que en ses euvres soit Dieu loué et benoist, qui ainsi luy a tout donné par sa pure grace et amour.

Ceste Grace est don de Dieu singulier et especial sur la lumière naturelle, et proprement est le signe ou gaige et certitude de salut pardurable, laquelle esliève l'homme des choses terriennes à aymer les choses celestielles, et le fait de charnel espirituel; car il met en oublie toutes choses temporelles, et s'esliève par contemplacion aux choses celestes. Et de tant comme Nature est plus pressée ou surmontée et vaincue, de tant est donnée plusgrant Grace, et de jour en jour, à l'homme interiore, c'est assavoir à l'esperit, et est refformé et reconforté de nouvelles visitacions.

De la corruption de Nature et de l'effect de Grace divine.

LVe CHAPITRE.



Mon Dieu et mon Seigneur, qui m'avez creé à vostre ymage et vostre semblance, octroyez-moy ceste grace que vous m'avez demonstrée estre si grande

et necessaire à mon salut, affin que je puisse vaincre ceste meschante et maulvaise nature trayant moy aux pechez et à perdicion. Je sens certainement en moy la loy de peché, c'est à dire la inclinacion à peché, contredisant et repugnant à la loy, c'est à l'inclinacion de mon esperit, laquelle [1] me trait comme prisonnier, et maine à obeyr en plusieurs choses à la sensualité, et je ne puis resister à elle ne à ses passions, sinon que vostre saincte grace me soit en aide par amour ardant espandue en mon cueur.

Il est besoing, Sire, de vostre grace et de vostre grant grace à ce que soit vaincue et surmontée nature dès enfance tousjours enclinée à mal. Car depuis que icelle nature fut viciée et corrompue de peché par le premier père Adam, la peine d'icelle tache et corruption descendit en tous les aultres hommes, tellement que elle qui avoit esté creé droicte et bonne de vous, Sire, soit maintenant prise pour mal et vice et pour l'enfermeté de nature corrompue; et[2] pource que l'inclinacion à mal qui luy est delaissée l'attrait en bas. Car ung peu de vertu qu'elle a à bien est comme une petite flamesche couverte de cendres. Et si [3] est la raison naturelle, environnée d'une grande nue obscure, qui a encore une petite congnoissance ou distance de bien et de mal, de vray et de faulx, jaçoit ce

1. Cette inclination au péché contraire à l'inclination et à la loi de l'esprit.

2. Et cela parce que.

3. Et ainsi.

qu'elle soit encores impuissante à acomplir ce qu'elle loe, et pas ne soit encores en plaine lumière ou clarté de verité, ne en parfaicte santé de ses affections.

Et de cela vient, mon Dieu, que je me dilate et me accorde à vostre loy selon l'homme de dedans, c'est assavoir selon l'esperit, et sçay que vostre mandement, c'est assavoir vostre loy est bonne et juste, et arguant et reprenant tout mal, et enseignant fouyr et eviter tout peché : mais selon la chair, c'est à dire la sensualité, je sers à la loy de peché en tant que je obeys plus à la sensualité que à raison. De cela est que j'ay bonne voulenté, mais je ne treuve point force de l'acomplir; de cela est que je propose plusieursfois faire plusieurs biens, mais pource que vostre grace n'est presente à moy pour aider mon enfermeté et faiblesse, par une legière resistance ou empeschement qui me survient je laisse tout, et deffaultz. De cela advient que je congnois bien la voye et chemin de perfection et apparçois assez cler ce que je doy faire, mais pour la charge et pesanteur de ma propre corruption je ne me puis eslever aux euvres de perfection.

O comme à moy est necessaire vostre grace à commencer quelque bien, et à perseverer en icelluy, et achever et le parfaire; car sans elle ne puis-je rien faire de bien ! Et toutesfois se elle m'est presente elle me conforte et aide, je suis fort et puissant à tout. O vraye grace celeste et divine, sans

laquelle quelconques propres euvres ou merites rien ne sont ! Rien ne sont à priser dons de nature, ars, science, richesses, beaulté, force, engin, eloquence. Sans vostre grace, Sire, noz euvres riens ne vallent ou proffitent, car les dons de nature et biens de fortune sont communs et aux bons et aux maulvais; mais ceste grace ou dilection est le propre don des bons, de laquelle quant ilz en sont ennoblis et signez, ilz sont dignes de la vie pardurable. Tant est prisée et estimée ceste grace, que don de prophecie, ou faire miracles, et autres signes ou haulte elevacion de cueur ou speculacion espirituelle ne sont riens comparez à elle; et mesme ne foy, ne esperance, ou quelconques aultres vertus ne sont plaisantes ou aggreables à Dieu sans ceste grace.

O tresbenoiste et digne de louenge grace divine, qui faictes riche de vertus celluy qui est povre d'esperit, et rendez plain de tous biens celluy qui est humble de cueur, plaise-vous de descendre en mon cueur, et me remplyssez tost de vostre consolacion, affin que mon ame ne deffaille en laschelé et arrideté de cueur ! Je vous supplye Sire, et requiers que j'aye vostre grace devant vous et misericorde; car pour tous biens vostre grace me souffist, supposé que je n'aye aultre chose de tous les biens que requiert ou desire nature humaine. Se je suys tribullé ou travaillé de temptacion, je ne doubteray quelque peyne, mais que vostre grace soit avec moy.

C'est ma force, c'est ce qui me donne ayde et confort; elle est plus forte de [1] tous mes adversaires; elle est plus sage de toutes cautelles; elle est maistresse de verité; elle enseigne discipline; c'est la lumière des cueurs et solacion en adversité; elle chace tristesse et timeur ou crainte maulvaise; c'est la nourrice de devocion, et donne larmes et gemissemens. Quelle chose suys-je sans elle, fors une busche seiche et ung estoc [2] infructueux et inutile, digne d'estre arraché et gecté hors pour ardre ou brusler. Vostre grace, Sire, doncques tousjours me previengne et ensuyve, c'est à dire soit au commencement et à la fin de mes œuvres, et me doint [3] estre toujours à bonnes œuvres entendu par vostre benoist Filz Jesuchrist. Amen.

Que nous devons nous mesmes delaisser, et ensuyr Jesuchrist par la Croix, c'est à dire en souffrant pour l'amour de luy.

LVI[e] CHAPITRE.


eau filz, de tant que tu te pourras departir de toy, de tant pourras-tu estre conjoinct à moy; car ainsi comme rien querir et desirer en ce monde fait avoir paix en soy, pareillement soy delaisser en son

1. Que.
2. Tronc d'arbre.
3. Et qu'elle me donne.

cueur fait estre conjoinct ou prochain à Dieu. Je veulx que tu apreignes à parfaictement toy delaisser et denyer, à ce que tu ensuyves ma voulenté sans contradiction et murmuracion. Je suys la Voye, et Verité, et Vie : sans la voye on ne peult cheminer; sans verité ne peult-on rien congnoystre ou sçavoir, sans vie ne peult-on vivre. Je suys la voye que tu dois ensuyr, la verité à qui tu dois croyre, la vie que tu dois desirer. Je suys la voye qui ne laisse desvoyer, verité infallible, et vie sans fin. Je suys la voye tresdroicte, la souveraine verité, la vraye vie, benoiste vie, vie increé et eternelle. Si tu demeures en la voye, tu cognoystras la verité, et verité te affranchira et prendras la vie pardurable.

Se tu veulx entrer en la vie, garde les miens commandemens. Se tu veulx congnoistre la verité, croy-moy. Se tu veulx estre parfaict, vens tout ce que tu as. Se tu veulx estre mon disciple, denye toy, c'est à dire ta propre voulenté. Se tu veulx avoir la vie pardurable, mesprise et delaisse ceste vie presente, c'est à dire que tu n'y mettes pas ton amour et affection. Se tu veulx estre exaulcé ès cieulx, humilye-toy en ce monde. Se tu veulx regner avec moy en Paradis, porte ma Croix en ce monde, c'est à dire seuffre paciemment pour l'amour de moy ; car seulement ceulx qui sont serviteurs de la Croix tiennent le vray chemin de la vraye beatitude et vraye lumière pardurable.

O mon vray Saulveur et doulx Jesus, que vostre vie estoit en ce monde aspre, estroicte, et mesprisée

du monde, pource le monde vous hayoit et persecutoit sans cause, et sans vostre desserte : donnez-moy, Sire, avec vous mespriser ce meschant monde, et ensuyr vostre vie ; car ce n'est pas raison que varlet soit plus grant que son seigneur, ou le disciple soit sur son maistre. Soit vostre serviteur excercité selon que vous avez esté en vostre vie, c'est à dire seuffre et ait temptacions comme vous avez eu, car en ce est ma vie et mon salut. Quelque chose que je lyse ou estudie, fors que ce [1], ne me faict point de plaisir et recreacion.

Et pource, beau filz, que tu as leu et sçays ces choses, tu seras bien eureux se tu les acomplis, c'est à dire se tu les ensuys. Celluy qui a mes commandemens en son cueur et les garde et acomplyst par œuvres, c'est celluy qui me ayme, et je l'aymeray, et me adjousteray moymesmes à luy, et le feray seoyr avec moy au royaulme de mon Père.

O mon doulx Saulveur et Seigneur Jesus, soit faict comme vous avez dit et promys ; soyt ainsi fait certainement, et ainsi le puissé-je desservir ! J'ay receu de vostre main, c'est à dire par vostre inspiracion et en esperance de vostre aide, la Croix, et la porteray jusques à la mort ainsi comme vous la m'avez chargée et imposée. Vrayement la vie d'un bon moigne c'est la Croix, mais c'est de Paradis la sente [2] et conduyte. Puis que on la re-

1. *Fors qu'elle*. Edit. de 1498.
2. Sentier.

ceue, il n'est point licite de reculer, et ne la peult-on point laisser.

Or doncques, chiers frères, allons et cheminons ensemble, c'est à dire de bon accord, et Jesus sera avec nous. Pour l'amour de Jesuchrist nous avons receue ceste Croix, et pour l'amour de Jesus perseverons en la Croix, c'est à dire en penitence, et il sera nostre ayde, car il est nostre meneur et conduyseur. Voyez cy, nostre Roy est entré devant nous, qui combatra pour nous; ensuyvons-le de bon cueur, et ne doubtons point les espoventemens. Soyons appareillez à mourir fors en la bataille. Ne donnons point villennie ou reproches en nostre gloire, c'est à dire en nostre bon commencement, que [1] nous ne nous enfuyons de la Croix.

Que l'homme ne soyt point trop abatu quant il fait aulcuns petiz deffaulx.

LVIIe Chapitre



Beau filz, plus plaist à Dieu pacience et humilité en adversité que grant consolacion ou devocion en prosperité. Pourquoy te courrouce-tu se on te fait ou dit aulcune chose contre toy ou contre ta voulenté? Se c'estoyt moult plusgrant chose, si ne t'en debveroys-tu pas troubler; laisse la passer, car ce n'est pas la première chose ou nouvelle, ne aussi ne sera-ce pas la dernière, se tu vifz longuement. Tu es

1. De sorte que.

bien fort et pacient quant il ne te vient point d'adversité, tu conseilles aussi tresbien les autres, et les admonnestes bien de parolles, mais tantost que quelque tribulacion ou adversité soubdainement te vient, et conseil et force et vertu te faillent. Considère ta grant fragilité, laquelle tu as souventesfoyz experimentée en petites objections ou contrarietez. Et toutesfoyz c'est pour ton grant prouffit et salut que telle chose te vient, se en toy ne tient.

Et pource doresenavant met peyne de oster de ton cueur toute tristesse qui te vient pour ceste tribulacion, et se tu es aulcunement atteint ou frappé, garde qu'elle ne te abbate pas de tous pointz ou empesche tellement que ne la reboutes legierement. Et se tu ne la peuz encore recepvoir joyeusement, au moins reçoys-la paciemment. Et s'il advient que l'on te dye aulcune chose que tu ne veulx pas ou voulsisse [1], et que tu t'en sentes indigné aulcunement au cueur, reprime en toy ceste indignacion, et ne souffre pas quelque parolle desordonnée saillir de ta bouche, de laquelle les aultres puissent estre scandalisez, et met peyne que ceste commocion exitée en toy se rapaise; et tantost par la grace de Dieu tu sentiras grant doulceur et paix contre la douleur que tu avoys. Considère que encores suys-je vif, prest de toy aider et reconforter plus que par avant, se tu te confies en moy, et devotement me pries et requiers.

Ayes bon cueur et t'appareille à plus encores

1. Voulusses, voudrois.

soubstenir : tu n'es pas encores tout perdu se tu te sens troublé ou tempté griefvement ; tu es homme, non pas Dieu ; tu es chair et non pas ange. Comment penses-tu que tu puisses tousjours demourer en ung mesme estat et vertu quant l'ange ne le peut pas au ciel, ne le premier homme en Paradis Terrestre. Je suis celluy qui reliève les desolez et ramaine les enfermes en santé ; et ceulx qui congnoissent humblement leur enfermeté et foiblesse esliève ma divinité.

O mon Seigneur et mon Dieu, benoiste soyt vostre parolle doulce, et plaisante à ma bouche plus que miel ! Que feray-je, Sire, en si grans tribulacions et angoisses, se vous ne me aydez et confortez par vos doulces parolles ! Que me doibt-il chaloir quelles grandes tribulacions je porte et soustiengne, mais que[1] je puisse parvenir au port de salut ! Donnez-moy, Sire, bonne fin, octroyez-moy que je puisse de ce monde yssir en bon estat. Souviengne-vous de moy, mon Seigneur et mon Dieu, et me conduisez le droit chemin à vostre regne. Amen.

1. Pourvu que.

Que on ne doibt point encercher haultes choses et les secretz jugemens de Dieu.

LVIII[e] CHAPITRE.

Beau filz, garde-toy de disputer de haultes matières et des secretz et occultz jugemens de Dieu, comme de vouloir sçavoir pourquoy l'ung est delaissé en peché, et l'autre est eslevé en si grans graces et vertus; pourquoy l'ung est si troublé en ce monde, et en affliction, et l'autre ainsi exaulcé en estat et puissance. Sçavoir telles choses excède toute faculté de humain engin et science, ne il n'est quelque personne en ce monde qui par raison ou disputacion humaine puisse parvenir ad ce sçavoir ne acquerir [1]. Quant l'Ennemy te sugère telles choses, et aussi aulcuns curieux, respons leur ce que dit le Psalmiste: Sire, vous estes juste, et voz jugemens sont justes et droitz. Et encores dit icelluy mesme Psalmiste aultre part : Les jugemens de Nostre Seigneur sont vrays, justes et justifiez en soy mesmes, c'est à dire qu'il ne fault point d'aultre justificacion ou excusacion ou glose, comme il fault aux jugemens et ordonnances des hommes. Les jugemens de Dieu doybvent estre crains et doubtez, non pas discutez, c'est à dire vouloir discerner

1. L'Édit. de 1498 donne *enquerir*. Le mst. dit : *et à cercher les jugemens de Dieu quelconque raison ou disputation humaine n'y fait rien.*

pour quelle cause ilz sont ainsi faitz, car ilz sont incomprehensibles à entendement humain.

Aussi ne te occuppe pas à vouloir enquerir ou disputer des merites des saints de Paradis, lequel est le plussaint, ou de plusgrant merite en Paradis, de l'autre; car toutes telles choses ou oppinions et curiositez engendrent souvent noises et dissencions inutiles, et nourrissent orgueil et vaine gloire, dont viennent envies et discors, en ce que l'ung veult exaulcer l'ung, l'aultre orgueilleusement ung aultre, par force de clergie et sciences. Et telles curiositez vouloir sçavoir et enquerir ne porte point de proffit ou devocion, mais plus desplaisent aux sainctz, et non sans cause; car je ne suis pas Dieu de dissencion ou desaccord, mais de paix et concorde, laquelle se acquiert plus en humilité que en sa propre exaltacion ou elacion.

Et supposé que aulcuns soyent plus attraitz à devocion à aulcuns saintz, et les aultres aux aultres, toutesfois ce n'est pas affection divine mais humaine. Je suis celluy qui ay fait et creé tous les sainctz et leur ay donné les graces qu'ilz ont; je leur ay donné leur gloire: je sçay et congnoys les merites et dessertes d'ung chascun. Je les ay prevenus ès benedictions de ma doulceur, c'est à dire devant qu'ilz eussent riens desservy envers moy; je les ay esleuz du monde et non pas eulx moy; je les ay eslevez de ma grace; je les ay attraitz par ma misericorde; je les ay conduitz par diverses temptacions, et en icelles leur ay donné merveilleuses con-

solacions; parquoy ilz sont venus à la victoire par la saincte perseverance, et ay couronné leur pacience.

Je congnoys le grant et le petit, et les ayme par inestimable dilection. Je suis celluy qui dois estre loué en eulx, et sur toutes choses estre benoist et honnoré en ung chascun de eulx que j'ay magnifié ainsi glorieusement, et à celle gloire predestiné et appellé sans quelconques leurs merites et dessertes. Quiconques doncques en mesprise l'ung des plus moindres ne honnore pas le plusgrant, car le petit et le grant j'ay fait; et qui deshonore l'ung deshonore aussi l'aultre, et en especial moy; et qui derogue[1] ou detrait l'ung, aussi fait-il tous les aultres qui sont au royaulme des cieulx. Car tous sont ung par le lyan et conjonction de charité; tous desirent et veullent une mesme chose, et tous ce ayment en ung, c'est à dire en Dieu.

Et encore qui est plusgrant chose, tous me ayment plus que soy, ou que leur proffit et merite, ou gloire, car tous sont traitz et eslevez tellement en moy, et en ma charité si ravis, en laquelle ilz se reposent par fruiction, qu'il n'est rien qui les en puisse destourner ou oster; car, merveilleusement plains de la charité pardurable, sont emprins du feu de pardurable amour. Laissent doncques à parler de la gloire et estat des saintz de Paradis les bestiaux et charnelles personnes qui ne scevent aymer fors privées et parcialles amours, ne yma-

1. Diminue, retranche.

giner ou congnoistre, et adjoustent ou ostent à la dicte gloire pour leur plaisir et affection ou inclinacion, non pas selon le plaisir et ordonnance de Dieu.

Plusieurs sont qui par ce sont encores peu enluminez pour leur ignorance, et ne scevent pas aymer aulcun par amour espirituelle parfaictement, mais sont encores attrais à leur amour par affection et inclinacion naturelle et amytié humaine, et pensent ou ymaginent que les affections soyent ès cieulx et en Paradis ainsi comme en ce monde. Mais il y a tresgrande difference entre ce que imparfaitz pensent ou ymaginent des choses espirituelles et divines, et ce que les parfaictz enluminez de Dieu par revellacion supernelle en sentent et congnoissent.

Et pource, beau filz, garde-toy de trop curieusement et presumptueusement vouloir enquerir et traicter les choses qui excèdent et passent ta science et ton engin, mais mect peine et te efforce de parvenir au royaulme de Paradis, et pense que ce te sera grant felicité se tu y peuz estre aumoins le dernier. Et se aulcun estoit qui peust sçavoir lequel est plussainct ou meilleur en ce monde de l'autre, lequel est plusgrant ou exaulcé en Paradis, que luy proffiteroit ceste science se il ne s'en humilioit devant moy, et se efforcast de ramener ce à ma louenge et exaltacion de mon nom? Celluy qui pense de la grandeur et multitude de ses pechez, et de la paucité de ses vertus, et comment il est encore loing de la perfection des sainctz, est plus

agreable et plaisant à Dieu, et fait meilleur euvre que celluy qui curieusement et presumptueusement veult disputer ou parler de la grandeur ou moindreur des saintz de Paradis. Il vault mieux devotement prier les saintz, et les requerir par devotes oraisons, et leurs souffraiges et intercessions, que par vaine inquisicion vouloir enquerir leurs secretz.

Ilz sont tresbien contens de leur gloire en Paradis, que les hommes en soient contens en terre, et cessent parler curieusement d'eulx, et refraingnent leurs vaines parolles. Ilz ne se glorifient pas, ou enorgueillissent de leur gloire ou de leurs merites, et ne se attribuent rien de leur bonté, mais attribuent tout à moy; car ilz scevent que je leur ay tout donné par ma seulle infinie bonté. Ilz sont tellement remplis de l'amour divine et de la excellente gloire qu'ilz ont, qu'il n'est rien en eulx qui ne soit plain de gloire et de felicité. Tous les saintz, de tant qu'ilz sont plusgrans en la gloire de Paradis, de tant sont-ilz plus humbles en soymesmes, et de tant sont-ilz plus prochains de moy fichez en mon amour; et pource est-il escript en l'Appocalipse, que les saintz desmirent leur couronne devant Dieu, et se laissèrent cheoir devant l'Aignel en leur face, et adorèrent celluy qui vit au siècle des siècles; c'est à dire que toute la gloire et merite qu'ilz avoyent ilz attribuèrent à Dieu en l'adorant et remerciant humblement.

Plusieurs quièrent et demandent lequel est plus-

grant en Paradis, et ne scevent s'ilz sont dignes d'y estre les moindres, ou avec les moindres comptez. C'est grant chose d'y estre le dernier et moindre, car tous ceulx qui y seront seront filz de Dieu. Le moindre sera en mille, c'est à dire plus riche que mille; et le pecheur de cent ans mourra, c'est à dire celluy qui persevère en ses pechez jusques à la viellesse sera condempné à la mort, voire d'Enfer. Quant les disciples de Nostre Seigneur Jesuchrist luy demandèrent lequel estoit plusgrant au royaulme des cieulx, il leur bailla telle response : Se vous ne vous convertissez et demourez humbles comme petis enfans, vous n'entrerez jà au royaulme des cieulx. Quiconques doncques se humiliera comme le petit enfant, celluy sera plusgrant au royaulme des cieulx.

Mauldits seront ceulx qui ne se daignent humilier de leur bon gré avec les petis; car la petite et humble porte du royaulme des cieulx ne les souffrera pas entrer dedens. Mauldits aussi seront les riches de ce monde, qui en ce monde ont leurs consolacions; car quant les povres entreront au royaulme des cieulx, ilz seront laissez dehors crians et brayans [1]. Esjouyssès-vous, povres, et vous confortez, humbles, car le royaulme des cieulx est vostre, voire toutesfois se vous cheminez en verité, c'est à dire que ce que vous demonstrez par dehors vous tenez et gardez au cueur.

1. Pleurant.

Que toute fiance et esperance de la personne doit estre seullement mise en Dieu. Et est par manière d'oràison.

LVIIIIe CHAPITRE.



mon Seigneur et mon Dieu, quelle est ma fiance que j'ay en toute ma vie de ce monde, ou quel est mon plusgrant soulas de toutes les choses que on voit et qui sont trouvées soubz le ciel? N'est-ce pas vous, mon Dieu et mon Seigneur, duquel on ne peut nombrer et racompter la grande bonté et misericorde? En quel lieu ou en quelle chose me peut estre bien sans vous, ou quant me peult estre mal vous present? J'ay plus chier et ayme mieulx estre povre pour l'amour de vous que riche sans vous; j'aymeroye mieulx estre avec vous pelerin en terre que sans vous estre en Paradis; là où vous estes est le ciel, c'est à dire Paradis, et pource, là où vous n'estes, est la mort et Enfer. Vous estes tout seul en mon desir, c'est à dire je ne desire que vous seullement; et pource que je ne vous treuve pas encores parfaictement, il est necessité que je gemisse et crie en orayson après vous. Finablement, je ne puis en aulcuns avoir plaine fiance qui me ayde et secoure en mes necessitez et tribulacions, fors que en vous tant seullement, mon Dieu et mon Seigneur. Vous estes mon esperance, vous estes ma fiance, vous estes celluy

qui me confortez et consolez loyaulment en toutes choses.

Tous aultres quièrent et demandent leur proffit, vous ne desirez et voulez que mon saulvement et mon proffit, et convertissez tout en mon bien. Et mesmement se vous m'envoyez diverses temptacions et adversitez, tout ce vous faictes et ordonnez à mon proffit et utilité. Car vous avez acoustumé d'esprouver voz amys en maintes manières, en laquelle probacion et tribulacion je ne vous puis ne dois pas moins aymer et louer que se vous me remplyssiez et reconfortiés de consolacions celestielles.

En vous, Sire, doncques je mect toute mon esperance et mon reffuge ; en vous je ordonne toute ma tribulacion et angoysse ; car tout tant que je regarde hors vous, je trouve tout enferme et instable. Car riens ne proffitent grans amytiez, grant force de aydans ou adjuteurs ne peut delivrer, sages conseilliers ne pevent donner bonne responce, ne les livres des grans clercz ou docteurs bon conseil, ne grandes et precieuses richesses racheter, ne quelque lieu secret [1] ou plaisant deffendre, se vous mesmes n'estes present, qui aydez ou confortez, consolez, enseignez et gardez.

Car toutes les choses qui semblent estre paisibles, et proffitables à avoir felicité, ne vallent rien se vous n'estes present, et ne portent en soy rien de

1. L'édit. de 1500 donne *sery*, clair, serein. Au XVe siècle ce mot ne s'applique plus guère qu'à la voix, et il signifie sonore.

vraye felicité. Vous doncques tout seul estes la fin de tous biens, haultesse de vie, profundité de sapience; et avoir tousjours en vous esperance c'est le souverain et tresfort refuge de voz serviteurs. A vous sont mes yeulx eslevez; en vous, mon Dieu, est ma fiance. Père de misericorde, beneyssez et sanctifiez mon ame de benediction celeste, à ce qu'elle soit faicte vostre saincte habitacion, et siège de vie, pardurable gloire, et au temple de vostre dignité ne soit trouvé qui puisse couroucer ou offenser les yeulx de vostre Majesté. Regardez-moy, Sire, en pitié selon la grandeur de vostre bonté et la multitude de voz miseracions et misericordes, et exaulcez l'orayson de vostre povre serviteur exillé et banny loing hors de son pays en region tenebreuse, et plaine de mort. Deffendez, Sire, et gardez l'ame de vostre povre serviteur entre tant de perilz de ceste vie corruptible, et par la compaignie de vostre grace conduisez-la par le chemin de paix au pays de pardurable clarté. Amen.

Cy finist la Seconde Partie : De l'Interiore Colocucion Jesuchrist à l'ame devote.



TROISIESME TRAICTÉ



Cy commence la Tierce Partie : De l'Interiore et de Parfaicte Immitacion de Nostre Seigneur Jesuchrist.

PREMIER CHAPITRE.

QUI SEQUITUR ME NON AMBULAT IN TENEBRIS. Nostre Seigneur Jesuchrist dit en l'Evangile : Qui me ensuyt ne chemine point en tenèbres.

Ces parolles sont de Nostre Seigneur Jesuchrist, qui nous admonneste que nous ensuyvons ses œuvres, c'est à dire sa vie et sa doctrine, se nous voulons vrayement estre enluminez, et de tout aveuglement de cueur delivrez. Et pource nostre souverain et especial estude doit estre de penser à sa vie et à sa doctrine.

Car sa vie et sa doctrine surmonte et exellent sur toutes aultres doctrines et vies de tous aultres saintz, et qui l'auroit bien fichée en son cueur, il y trouveroit moult grant doulceur espirituelle. Mais plusieursfoiz advient que plusieurs sont qui oyent et escoutent l'Evangile souvent et les parolles qui y sont dictes, mais pource ne conçoyvent-ilz

point de devocion ou fervent desir; et c'est pource qu'ilz ne s'efforcent point de l'ensuyr, et mettre à effect ce qui y est dit. Mais qui veult plainement et savoureusement entendre les parolles de Jesuchrist, il convient qu'il s'efforce de conformer et ressembler toute sa vie à la vie de Jesuchrist.

Que te proffitera sçavoir haultes choses de la Trinité, se tu n'as humilité [1], pourquoy [2] tu desplays à la Divinité. Sans faulte [3], grant science ne fait pas l'homme saint, mais bonne vie et vertueuse plaisant le fait et aggreable à Dieu. Tu doibs plus desirer sçavoir par experience que c'est que compunction que sçavoir sa diffinicion. Se tu sçavoys toute la Bible par cueur et avois tous les sens des Prophètes, c'est à dire que tu les sceusses bien entendre, que te pevent-ilz proffiter sans charité et la grace de Dieu? C'est toute vanité en ce monde, et toutes les choses qui y sont sont vaines fors aymer Dieu et servir à luy tout seul. C'est doncques souveraine sapience et prudence mespriser le monde et tendre au royaulme de Paradis.

C'est vanité querir les richesses qui perissent, et avoir ou ficher son amour en elles. C'est vanité querir les honneurs de ce monde et par iceulx vouloir estre exaulcé. C'est vanité ensuyr les desirs et plaisances de la chair, et vouloir acomplyr pourquoy il convient estre après tresgriefvement

1. *Se tu es orgueilleux.* Édit. de 1520.
2. A cause de quoi.
3. Sans erreur, vraiment.

pugny. C'est vanité de desirer longue vie en ce monde, et ne mettre point peyne à bien vivre. C'est vanité penser seullement à la vie presente, et ne pourveoir point pour celle qui est advenir. C'est vanité aymer seullement ce qui legierement passe, et ne desirer point venir là où est la grant joye perpetuelle et permanente.

Souviengne-toy souvent de ce que dit Salomon ès Proverbes : Saoul n'est point l'oeil de veoir ne l'oreille d'escouter; c'est à dire que le desir de la personne n'est jamais accomply par les plaisances et delectacions que on prent ès choses qui sont en ce monde par les sens du corps. Efforce-toy doncques de retraire ton cueur, ton amour, ton affection de ces plaisances mondaines, et les ficher ou asseoir ès choses divines et aux joyes invisibles. Car ceulx qui en ce monde ensuyvent leur seusualité, ordoyent leurs consciences et perdent la grace de Dieu.

De sentir humblement de soymesmes.

IIe CHAPITRE.



Tout homme desire naturellement avoir science, mais science sans l'amour de Dieu ne vault rien. Mieulx vault ung povre simple laboureur qui ayme Dieu, que ung orgueilleux clerc qui mesprise Dieu et scet tout le cours des estoilles. Qui se congnoyst bien soymesmes se mesprise, et ne prent pas plaisir ès

louenges humaines. Se j'avoye toutes les sciences du monde et je n'estoye en charité, que me proffiteroit toute ma science envers Dieu, qui me jugera selon mes œuvres, non pas selon ma science?

Ne met pas doncques grant peyne à plusieurs choses sçavoir; car en ce est-on aulcunesfoyz distrait et empesché de plusgrant bien. Grans clercz veullent et desirent voulentiers estre congneuz et reputez sages par vanité. Plusieurs choses sont desquelles la science peu ou neant proffite à l'ame, et celluy n'est pas sage qui estudie ou met peyne de sçavoir ce qui ne luy proffite au salut de son ame ou qui de ce l'empesche. Grant habondance de parolles ne saoulent pas l'ame, mais bonne vie la reconforte, et purté de conscience luy donne franchise envers Dieu.

Detant que tu as plus grant science, detant seras-tu plus asprement pugny et plustost condemné, se tu n'as eu bonne vie. Ne t'en orgueillys pas doncques de ta grant science ou art, mais de tant soyes en plusgrant doubte. S'il te semble que tu saches plusieurs choses et que tu as grant science, saiches que encores est-il la moitié plus de choses que tu ne sçays, dequoy tu n'as point de congnoyssance. Et pource ne te doibs-tu pas en orgueillir, mais confesser et congnoistre humblement ton ignorance. Ne te exaulce pas en orgueil sur les aultres, mais pense qu'il y a plusieurs qui scevent plus que toy. Et se tu veulx proffitablement sçavoir et estre reputé saige, desire que on

ne te congnoysse, et repute estre de nulle reputacion.

Car c'est la vraye, haulte et proffitable science vrayement congnoystre soymesmes, et soy mespriser. Rien sentir de soy, mais des aultres bien et haultement, c'est grant prudence et perfection. Se tu voys maintenant aulcun pecher, ou faire aulcune chose ou offence laquelle tu ne fis oncques ne aussi ne vouldroys pour rien faire, tu ne le doibs pas mespriser, ou te reputer pource meilleur que luy; car tu ne sçays combien tu demourras en ce bon propos, car se Dieu te ostoit sa grace, et soustrayoit sa main laquelle tu dois penser qui te tient, tantost tu tomberoys; et aussi tu ne sçays combien il demourera en ce peché, car s'il plaisoit à Dieu de le regarder en pitié, tantost il se releveroit. Nous sommes tous fresles et pecheurs, mais tu ne doibs reputer quelque personne plus fresle ne plus grant pecheur que toy mesmes.

De la vraye doctrine de verité.

IIIe CHAPITRE.



elluy est bien eureux lequel Dieu, qui est vraye verité, par soy enseigne, non pas par parolles transitoires qui passent comme vent, mais ainsi comme la verité est. Nostre oppinion et nostre sens nous deçoyvent souvent, car il y a peu de consideracion et de advis aulcunesfoiz. Que proffitent grans argumens

ou cavillacions[1] des choses obscures et occultes ou doubteuses, lesquelles se nous ne les sçavons nous n'en serons pas reprins devant Dieu au jour du Jugement? C'est grant folie de laisser et ne tenir compte de sçavoir les choses proffitables et necessaires à son salut, et se habandonner et occuper des telles curiosites de nul proffit, et aulcunesfoyz dommageables et nuysans. Nous avons yeulx mais nous ne veons goute.

Et que avons-nous à faire de sçavoir plusieurs manières de choses de ce monde? Celluy à qui Dieu parle par dedens est delivré de plusieurs et diverses oppinions. De Dieu sont toutes choses creés, et toutes choses manifestent ung seul Dieu; c'est le commencement de toutes choses, qui nous inspire et donne entendement, car sans luy nul ne peult avoir bon entendement ou bon jugement. Celluy à qui toutes choses sont ung et qui ramaine toutes choses à une, c'est assavoir à la louenge de Dieu, peult estre stable et ferme de cueur en Dieu et demourer paisiblement en soy. O verité Dieu, faictes-moy estre ung et uny en vous en charité perpetuelle. Je m'ennuye de ouyr et lire tant d'escriptures; en vous seul est tout ce que je desire. Taysent soy tous clercz et toutes creatures devant vous, et soit seullement vostre parolle, c'est à dire vostre inspiracion et consolacion, en moy.

Detant que aulcun se sera plus uny en soy et reduyt par dedens, detant congnoistra-il et sçaura

1. Chicane, argumentation impertinente.

de Dieu plus haultement et parfondement; car il reçoyt la lumière souveraine qui enlumine son entendement. Celluy qui a pur, simple et ferme esperit, ne devise point en diverses operacions ou œuvres de Dieu, c'est à dire s'il voit que face plusieurs choses qu'il ne peult comprendre, car il remaine tout à l'amour de Dieu, et si se garde de folles inquisicions. Quelle chose est qui plus t'empesche et te moleste, fors ta folle affection non mortifiée? Une bonne personne premierement dispose en soy ses œuvres qu'il veut faire par dehors, et ne le surmontent pas ou vaincquent ses vicieuses inclinacions; mais il les rameine et soubzmet à la voulenté de rayson. Et c'est forte bataille de ainsi vaincre et surmonter soy mesmes. Et pource à ce deverions-nous continuellement labourer, et mettre nostre peyne et nostre entente de proffiter de bien en mieulx, et acquerir tousjours force nouvelle.

Toute perfection a aulcune imperfection adjeincte à soy, et speculacion n'est point sans cecité ou ignorance. Et detant que une personne est plus parfait, detant congnoyst-il plus ceste imperfection ou ignorance, et voit pluscler ses deffaultes en sa reputacion [1].

Humble congnoissance de soymesmes et de son imperfection est plus certaine voye de perfection, et de aller le droit chemin de Dieu, que quelconque parfonde science humainement acquise. Science

1. Ce dont elle manque pour valoir sa bonne réputation

n'est pas à blasmer, ou quelconque congnoissance des creatures qui est bonne en soy, car elle est de Dieu creé et ordonnée; mais on doit plus aymer et eslyre et mieulx desirer bonne vie et bonne conscience. Et pource que plusieurs desirent plus sçavoir que bien vivre, c'est à dire avoir science que bonne vie, pource sont-ilz plusieurs qui errent, et peu ou nyant ont les clercz fruict de leurs sciences.

Helas! se on mettoit aussi grant peyne et diligence à extirper les vices et pechez et acquerir les vertus que on fait à faire questions et argumens, ne se feroyent pas tant de maulx ne tant d'escandes[1] au monde, ne tant de dissolucions aux religions[2]. Pour certain, au jour du Jugement on ne nous demandera pas en quelle science nous avons estudié, mais ce que nous avons fait. On ne nous demandera pas ce que nous avons enseigné, mais se nous avons bien gardé nostre ordre ou religion. Respondz-moy, où sont maintenant ces grans clercz et maistres que tu as veuz et as ouy parler en ton temps, qui tant comme ilz ont esté en ce monde ont eu si grant nom et ont esté si renommez et honnourez ès estudes? Et maintenant aultres tiennent leurs benefices, et ne sçay s'il en souvient plus. En leur vie chascun parloit d'eulx, et maintenant on n'en dit mot.

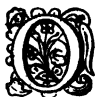
O comment est tost passée la gloire du monde!

1. Scandales.
2. Ordres religieux, monastères.

Se leur vie eust esté concordante à leur science, ilz eussent bien estudié et proffitablement. Plusieurs perissent par vaine science du siècle, car il ne leur chault du service de Dieu ; et car ilz ont plus aymé et esleu estre de grant nom et reputacion que humbles de cueur et de bonne vie, pource ont-ilz esté vains en leurs parolles et pensées. Celluy est vrayement grant qui est petit en soy, c'est à dire humble, qui repute toute haultesse de honneur mondain neant, et n'en tient compte. Celluy est vrayement sage qui repute toutes choses terriennes comme fiens, mais qu'il puisse gaigner Jesuchrist. Et celluy est bien eureux qui ensuyt la voulenté de Dieu et laisse la sienne.

De avoir prudence en ses œuvres.

IIIIe CHAPITRE.


n ne doit pas croire toute parolle ou conseil d'aultruy, ne aussi se consentir à chascun instinct ou inspiracion, c'est à dire à toute voulenté qui survient, supposé mesmes qu'il semble que ce soit bonne œuvre ; mais doit-on longuement penser aux choses et les poiser [1] selon Dieu et selon rayson. Helas ! nous croyons plustost le mal que le bien d'aultruy, et le racomptons et le rapportons aux aultres se nous l'avons ouy dire, tant sommes-nous fresles et enclins en mal. Mais ceulx qui sont parfaitz ne

1. Peser.

croyent pas si legierement qu'ilz ont ouy dire, car jlz scevent et congnoyssent que nature humaine est encline à mal et assez legière à rapporter plustost le mal que le bien.

C'est grant sapience de n'estre point trop hatif en ses besoignes[1] ne trop fiché ou arresté en son propre sens et à ses oppinions. A ceste prudence appartient aussi ne croyre pas de legier aux parolles d'ung chascun, ne aussi tantost racompter ou rapporter ce que on a ouy dire, especiallement quant c'est mal. Ayes conseil à sages personnes et de bonne vie et conscience, et ne veuilles pas ensuyr à tes propres voulentez et affections. Bonne vie fait l'homme sage selon Dieu et expert en plusieurs choses. Detant que ung homme est plus humble en soy et plus subject, detant est-il plus sage et plus paysible, et en soy a plusgrant paix.

De estudier voulentiers la sainte Escripture.

Ve CHAPITRE.



On doibt desirer, en lisant ou estudiant la sainte Escripture, et demander verité, et non pas belles manières de parler, c'est à dire que on doibt plus prendre plaisir au sens qui y est que en la manière du langaige. Note : Toute saincte Escripture doibt estre entendue et prise au sens que le Sainct Esperit inspira aux saintz qui l'ont faicte, et nous y devons

1. Occupations.

plus querir nostre proffit espirituel que querir le beau parler. Et pource nous devons aussi voulentiers lyre et estudier livres qui sont de simples matières et de devocion, ou parquoy on peult proffiter et corriger ses meurs et congnoistre ses pechez, que ceulx qui parlent de haultes choses et divines. Ne laisse pas à lyre ou estudier les livres qui sont faitz de ceulx qui n'estoyent pas grans clercz ou reputez de grande renommée ou auctorité, mais qu'il [1] n'y ayt point d'erreur, et que pure verité y soit contenue, et que tu y puisses proffiter en aulcune vertu; et ne demande pas qui a dit ces parolles ou qui a fait ce livre, mais considère si ce qui y est escript est bon et proffitable pour toy. Les hommes passent et meurent, mais la verité demoure tousjours pardurablement. Dieu nous revèle sa voulenté et ses commandemens en diverses manières et par diverses personnes sans avoir acception. Mais nostre orgueil et curiosité souvent nous empesche à proffiter en la saincte Escripture pource que nous voulons aulcunesfoiz trop discuter, et trop subtillement interpreter ce qui simplement doibt estre entendu. Et pource, se tu y veulx proffiter, estudie simplement et humblement selon la Foy Catholicque, et ne desire pas avoir grant nom ou estre reputé grant clerc et de grant renommée ou auctorité et science. Demande voulentiers ce que tu ne sçauras, et escoute paisiblement les parolles des saintz sans vouloir discuter ou estriver

1. Pourvu qu'il.

contre eulx ; et n'ayes pas desplaisir ou mesprisement ès parabolles des anciens, car elles ne sont pas dictes sans cause.

Des maulvaises et desordonnées affections.

VIe Chapitre.



uant une personne desire ou convoite une chose desordonnement, il est hors de paix de cueur et troublé ; et pource ung orgueilleux et ung avaricieux n'ont jamais paix. Ung humble de cueur et povre d'esperit est tousjours en grant paix et transquilité. La personne qui n'est pas encores bien mortifiée est tantost temptée, et tantost surmontée et vaincue, mesmement en petites choses et viles ; car pource qu'elle est encore enferme, et comme charnelle, et comme enclinée par amour et affection aux choses visibles et mondaines, à grant peine et difficulté se peult-elle ou son desir et affection retraire des choses terriennes. Et pource elle a souvent tristesse et desplaisir en soy quant il fault qu'elle s'en oste et retraye, ou de legier se courrouce à aultruy se on luy veult resister.

Et s'il advient que son desir soit acomply et qu'elle ait ce qu'elle demandoit, elle en fait après conscience, et est courroucée de ce qu'elle a ainsi ensuyt son desir et sa passion en chose qui ne lui proffite point à la paix de son cueur, laquelle il cuidoit par ce avoir. On treuve et acquiert-on la vraye

paix du cueur par resister à ses vices et passions desordonnées, non pas par les ensuyr et les servir ou acomplir. Et pource n'a point de vraye paix ung homme charnel et mondain, et qui se habandonne aux choses terriennes, mais seullement celluy qui est espirituel.

De fouyr vaine esperance et elacion.

VIIe Chapitre.



elluy est vain qui mect son esperance en aultre homme ou en aultre creature. N'ayes point de honte de servir à autruy pour l'amour de Dieu, ne d'estre povre en ce monde. Ne te esliève point sur toymesmes, c'est à dire ne presume pas en toy des choses qui passent et excèdent ta faculté et ton estat, mais mect ton esperance en Jesuchrist. Fays ce que en toy est, c'est à dire ton pouvoir en bien, et Dieu qui verra ta bonne voulenté te aidera au surplus. Ne te confie pas en ta science ou en la prudence de quelconque homme vivant, mais plus en la grace de Dieu qui aide aux humbles et humilie ceulx qui presument de soymesmes.

Ne te glorifie pas en richesses se tu en as, ou en tes parens pource qu'ilz sont grans et puissans, mais en Dieu qui donne toutes choses, et sur toutes choses se veult donner. Ne te orgueillis pas pour la beaulté ou force de ton corps, car une petite maladie l'aura tantost abatu et enlaidy. Ne

te glorifie pas en toy de ton habilité ou de ton engin, que [1] tu ne desplaises à Dieu qui le t'a donné, et tout ce que tu as de bien naturellement en toy.

Ne te repute pas meilleur que les aultres, car par adventure es-tu pire devant Dieu, qui scet bien ce qui est de bien en toy mieulx que toymesmes ne faiz. Ne t'en orgueillis pas de tes bonnes euvres, car aultres sont les jugemens de Dieu, auquel par adventure desplait ce que les hommes loent en toy. Se tu as en toy aulcune chose de bien, pense que les aultres valent encores mieulx, affin que tu gardes tousjours humilité en toy. Il ne te peult nuyre se tu te reputes le plus meschant de tous les aultres, mais tresgrandement te nuyst se tu te preposes ou reputes meilleur d'ung tout seul. Paix est tousjours au cueur de l'umble, mais au cueur de l'orgueilleux est tousjours ennuy, et indignacion et noise.

De n'avoir point trop grande familiarité à quelque personne.

VIII[e] CHAPITRE.

Ne revelle pas ton cueur à toutes personnes, mais ayes conseil à celluy qui ayme Dieu. Soyes pou souvent avec jeunes gens et estranges. Ne flate pas les riches et ne te monstre pas, ou bien peu sou-

1. De crainte que.

vent, devant grans seigneurs; mais acompaigne-toy avecques humbles, simples et devotz et de bonnes meurs, et là parle de choses de edificacion. Ne soyes point familier aux femmes, mais tout en commun prie Dieu pour elles, et en especial pour les bonnes. Desire estre seullement familier à Dieu et à ses angelz, et evite le plus que tu pourras la congnoissance du monde.

Car on doit avoir charité à tous, et non pas familiarité. Aulcunesfois advient que on ayme une personne que l'on ne congnoist pas, et toutesfois elle ne plaist point après ce que on en aura la congnoissance ou familiarité à elle. Car nous cuydons aulcunesfoiz plaire aux aultres personnes par nostre familiarité, et toutesfois nostre frequentacion leur desplait.

D'estre obeissant et subject.

VIIIIe CHAPITRE.

C'est tresgrant bien d'estre en obeissance soubz ung prelat à qui on obeisse, et que on ne soit pas en sa puissance[1], car c'est plus seure chose de ainsi estre, que d'estre en prelature. Mais aucunesfois aulcuns ainsi demourent plus par paour ou necessité et crainte que par amour de charité; et telz sont en grant peine, et de legier murmurent; et par ce n'acquièrent point vraye liberté de cueur se

1. Maître de soi.

ilz ne se submettent de tout leur cueur à leur majeur pour l'amour de Jesuchrist. Va où tu vouldras, en quelque lieu ne en quelque estat tu ne trouveras parfaicte paix ou repos en ce monde fors en humble subjection à son prelat, car desirs de divers lieux et mutacions ont deceuz plusieurs religieux.

Il est vray que ung chascun ensuyt voulentiers et s'encline à ceulx qui sont de son opinion; mais se Dieu est avec nous, et que nous le querons vrayement, il fault que pour l'amour de luy nous laissons ce propre sens et sentement pour le bien de paix. Qui est celluy qui puisse estre si saige qu'il puisse tout sçavoir? Et pource doncques ne te fye pas trop en tes sens, mais ensuy voulentiers le sens d'aultruy; car jaçoit ce que tu ayes bonne opinion et toutesfois pour l'amour de Dieu tu la laisses et fais la voulenté d'aultruy, par ce tu proffites plus et dessers la grace de Dieu, voyre toutesfoiz puis que [1] la voulenté d'aultruy ne soyt pas contre le commandement de Dieu, et ne trait pas à peché ou contre ce que tu es tenu de faire selon ta religion.

J'ay souvent ouy dire que c'est plus seure chose ouyr et croire le conseil d'aultruy que le sien propre [2]; et jaçoyt ce que le sens et oppinion d'ung chascun soit bon, toutesfois vouloir ensuyr tousjours son sens et ne croire point à aultruy, mesmement quant il y a cause et raison pourquoy on le

1. Pourvu que.
2. *Que lui donner*. Ed. 1498.

doit faire, c'est signe de tresgrant orgueil et presumption.

De eschever superfluité de parolles.

Xe CHAPITRE.

Eschève tant que tu pourras la tourbe et tumulte du monde, car sçavoir souvent les besoignes du monde et en ouyr parler empesche grandement à avoir paix et transquilité de cueur, supposé que telles parolles soyent dictes simplement et sans maulvaise intencion. Car la vanité du monde de legier ordoye l'ame et aveugle l'entendement. Et se on demande pourquoy doncques en oyons-nous si voulentiers parler et avons voulentiers telz confabulacions ensemble, jaçoit ce que à peine ou peu souvent nous departons-nous sans blecer nostre conscience, laquelle bleceure nous sentons et apparcevons quant nous nous voulons recueillir et retourner à nous et à nostre silence, je dy que c'est pource que par telles collocucions et confabulacions ensemble nous querons consolacions exteriores et aulcunes sublevacions des temptacions que par adventure nous soustenons au cueur, et prenons plaisir à parler de ce que nous avons moins ou desirons, supposé qu'il nous soit contraire à nostre propos et contre l'intencion de nostre estat.

Mais ceste consolacion nous est trescontraire, car elle est tresnuysante à la consolacion divine.

Et pource nous deussions adviser et prier que nous ne perdions pas nostre temps. Aumoins s'il nous est licite et expedient de parler, parlons des choses qui soyent de edificacion. Deux choses sont qui font et empeschent [1] moult à garder mal sa langue, c'est assavoir maulvaise acoustumance et negligence de proffiter. Et par le contraire bonne acoustumance et desir de proffiter font et vallent moult à bien garder sa langue. Et aussi vault moult et proffite à acquisicion de vertus et paix de cueur parler de devocion et de proffit espirituel, mesmement quant on est avec gens de tel estat et propos.

De acquerir paix de cueur et avoir jalousie de proffiter.

XI° CHAPITRE.

Nous pourrions legierement avoir paix se nous ne nous occupions pas en faiz et en parolles qui n'appartiennent pas à nostre estat, car comme [2] pourra celluy paix avoir qui se mesle des besoignes d'aultruy, qui quiert occasion d'estre souvent dehors, qui peu souvent ou rien se recolige en soy. Bonnes simples gens qui ne pensent à nul mal sont bien eureux, car ilz ont tousjours paix du cueur.

Pour laquelle cause aulcuns saintz ont esté tant contemplatifz et eslevez en l'amour de Dieu? Pource

1. Font, par leurs entraves, qu'on garde mal, etc.
2. Comment.

qu'ilz se sont estudiez à eulx mortifier de tous desirs terriens, et de tout leur cueur ont tendu à eulx joindre à Dieu par amour et vacquer de tous pointz à penser à luy. Et pource que peu souvent nous efforçons à vaincre parfaictement noz pechez, non pas seullement ung, ne aussi à proffiter, pource demourons-nous tousjours tepides, remys et negligens.

Mais se nous mettions peine de nous mortifier, et que ne nous appliquissions pas en ces besoignes terriennes et mondaines, lors pourrions-nous aulcune chose sentir de Dieu, et par contemplacion experimenter de la doulceur celestielle. Et le plusgrant empeschement que nous ayons à ce sont noz passions et concupiscences, desquelles nous ne nous efforçons pas de nous depescher, et ne prenons ardamment le chemin des saintz Pères passez. Et se nous commençons aulcun bon propos acomplir et mettre à effect, et il[1] nous vient aulcune adversité, tantost nous laissons tout et retournons à avoir consolacions terriennes.

Mais se nous nous efforcions de fort combatre et estre fermes et stables en cest assault, tantost nous appercevrions l'aide de Dieu, car il est tout prest à aider à ceulx qui pour l'amour de luy se combatent fort et ont en luy leur seulle esperance. Et pource nous donne-il et seuffre venir les assaulx des temptacions, affin que nous ayons occasion de

1. Le mot *se* du membre de phrase précédent est sous-entendu, « et se il nous vient. »

combatre, et par son aide nous puissions vaincre et surmonter, et que nous soyons couronnez et remunerez de nostre victoire.

Se nous mettons nostre fin de perfection de religion en ses observances exteriores, nostre devocion tantost finera. Mais venons à la racine, c'est assavoir à la cause pourquoy elles sont ordonnées, laquelle si est [1] affin que nous nous purgeons et nectoyons des vices et passions, et puissions avoir et acquerir paix de cueur et purité de conscience.

Se nous mettions peine et diligence de extirper de nous, et arracher aumoins ung vice parfaictement ou une passion mortifier tous les jours [2], nous viendrions tantost à perfection. Mais souvent est, par le contraire, que nous valions mieulx et estions plus devotz et fervens au commencement quant nous venismes en religion, que nous ne faisons grant temps après nostre profession, et que nous y avons longuement demouré. Et quant nostre ferveur devroit tousjours croistre et nostre devocion, nous reputons maintenant grant chose et loe l'on celluy qui peult perseverer en sa première ferveur et la garder en son estat. Se nous nous faisions violence au commencement, lors nous ferions après toute chose legierement et à grant joye.

C'est forte chose de laisser sa coustume ancienne, mais c'est plusforte chose de laisser sa propre voulenté. Et se tu ne peuz vaincre et surmonter les le-

1. Laquelle *certes* ou *ainsi* est.
2. Le texte latin dit *anno*.

gières et petites choses, comment vaineras-tu et surmonteras les fortes et difficiles? Et pource resiste au commencement à ta maulvaise inclinacion, et laisse ta maulvaise acoustumance, affin que par attendre longuement tu n'y treuves plusgrant difficulté. O se tu pensoys comment tu feroys grant joye, et seroys occasion de grant paix à tes compaignons et à ceulx qui sont avec toy, en toy gardant soingneusement et mettant peine de proffiter, je croy que tu y mettroys plusgrant diligence!

Du bien et proffit que fait adversité et tribulacion.

XIIe Chapitre.



C'est ung tresgrant bien que Dieu nous fait de nous souffrir venir tribulacion et adversité, car par ce souventesfois une personne retourne à soy pource qu'il congnoist qu'il est encores en exil et non pas en son païs; et pource il ne mect pas son esperance en ce monde. C'est nostre grant proffit que nous souffrons contradictions à nostre propre voulenté, et que nous pensons et cuidons que on scet mal de nous, et que on ne nous repute pas parfaitz, supposé mesmes que nous cuidons tousjours bien faire, et que nous n'ayons quelque malle intencion. Car ces choses nous gardent de nous enorgueillir, et nous deffendent d'avoir vaine gloire de noz bonnes euvres. Car lors nous nous attendons tant seullement

à Dieu d'estre tesmoing de noz operacions, quant nous sommes mesprisez du monde, et que on ne nous veult croire.

Et pource se devroit la personne de tous poinz afermer à Dieu et fier ; et par ce il ne seroit point besoing qu'il querist les consolacions humaines. Quant une personne de bonne voulenté a tribulacion ou affliction de cogitacions, lors congnoist-elle mieulx l'ayde de Dieu luy estre necessaire, sans lequel il congnoist et scet qu'il ne peult nul bien faire. Lors aussi il retourne à Dieu en larmes et en gemissemens, et le prie pour les misères qu'il seuffre. Lors est-il ennuyé de longuement vivre en ce monde, et desire la mort pour estre delivré de ses misères et estre avec Jesuchrist. Car lors aussi il congnoyst qu'il ne sera en parfaicte transquilité ne plaine paix en ce monde tant comme il y sera.

De resister aux temptacions.

XIIIe CHAPITRE.



ant comme nous sommes en ce monde nous ne sommes point sans temptacions. Et pource est-il escript au Livre de Job : La vie de l'homme sur terre est temptacion. Et pour ceste cause doit estre ung chascun soingneux de soy garder et estre veillant en orayson, à ce que l'Ennemy ne trouve lieu ou manière comme il le puisse decepvoir, car il ne dort pas, mais en-

vironne de toutes pars, regardant et escoutant [1] comme il puisse decepvoir.

Il n'est pas parfaict ou si sainct qui n'ayt des temptacions lesquelles jamais ne defaillent de tous pointz; mais elles nous sont souventesfoys proffitables, jaçoyt ce qu'elles nous soyent ennuyeuses et griefves à porter; car par elles l'homme est humilyé et purgé et enseigné. Tous les sainctz de Paradis sont passez par temptacions et y ont proffité, c'est à dire y ont acquis merite envers Dieu. Et ceulx qui ne les ont peu porter ou soustenir, mais en icelles ont esté surmontez, sont reprouvez de Dieu. Il n'est si saint lieu ne secret où il n'y ayt temptacions.

Il n'est personne si saincte qui soit asseurée de temptacions tant comme il vivra en ce monde; car nous portons en nous mesmes la cause de la temptacion, qui sommes conceuz et engendrez par concupiscence. Et tantost que une temptacion est passée l'aultre revient. Tousjours trouvons-nous deffaulte en nous ou chose qui nous desplait. Car par peché nous avons perdu nostre felicité, c'est assavoir nostre paix. Plusieurs sont qui cuydent eviter et fouyr les temptacions, et ilz y chéent et tombent plusfort. Nous ne les povons vaincre ne surmonter par fuyr, mais par vraye humilité et patience nous sommes plus fors que noz ennemys. Celluy qui cuyde vaincre et surmonter seullement par dehors, eschapper ou fuyr, et ne va pas à la racine, pou proffite;

1. *Esguettant*. Édit. 1498.

mais encores plustost les temptacions luy retournent, et les sentira plus griefves et fortes. Mais par paciemment et longuement soustenir en faisant son devoir avec la grace de Dieu, il les surmonte et vainct mieulx que par violence et sa propre importunité. Demande souvent conseil en temptacion, et le croy. Et se on le te demande, si le baille voulentiers et doulcement selon que Dieu te inspirera, et ne reprens pas rudement ou mal gracieusement, ains reconforte et console comme tu vouldroys que on te fist en cas pareil.

Commencement de tout mal et de toute temptacion est inconstance de voulenté et petite confiance en Dieu. Car ainsi comme une nef en la mer sans gouverneur va çà et là pour les flotz et undes de l'eaue qui la boutent et chassent en diverses parties, ainsi est ung homme remys ou lasche, et paresseux en son propos, et qui de legier change sa voulenté. Le feu espreuve l'or, et la temptacion l'homme juste. Nous ne sçavons souventesfoyz quelz nous sommes, mais la temptacion nous preuve, et demonstre nostre force et foiblesse. Toutesfoyz on doit estre soingneux de resister au commencement de la temptacion, car lors est-elle plustost surmontée et vaincue se on ne la laisse pas entrer dedens l'huys [1] de nostre cueur, c'est à dire que on n'y preigne point plaisir ou delectacion, mais que au commencement, tantost que on la sentira, que on y resiste. Et pource dit ung poete : Met remede au

1. La porte.

commencement, c'est assavoir tantost que on sent la maladie; car aulcunesfoyz on attent trop à appareiller la medicine, car on laisse la maladie si fort enraciner que la medicine ne la peut guerir, Pareillement à ce propos, la cogitacion ou pensée simple vient au commencement; après vient forte ymaginacion, c'est assavoir que on s'y arreste et prent-on plaisir à y penser; après, la delectacion longue; après vient le consentement; et après, l'œuvre, que on acomplist le peché. Et ainsi peu à peu l'Ennemy entre au cueur de la personne de tous pointz, pource que on ne luy a bien resisté au commencement. Et detant que la personne attendra plus longuement à resister aux temptacions qui luy surviennent, detant sera-elle plus foyble de jour en jour, et trouvera en soy moins de force, et l'Ennemy plusfort et plus puissant contre soy.

Aulcuns sont qui au commencement de leur conversion sont plusfort temptez; les autres à la fin de leurs jours. Les aultres par toute leur vie ont temptacions; les aultres par tout leur temps n'en ont guères, selon l'ordonnance de la divine sapience, qui congnoist et scet tout, et la force et vertu d'ung chascun, et tout dispose selon sa bonté, comme il scet que à ung chascun est besoing et proffitable pour le salut. Car il fait tout pour le salut de ses amys et esleuz, et mesmes d'un chascun, se à nous il ne tient.

Et pource quant nous avons temptacions nous ne nous devons pas desesperer, mais le prier plus

instamment qu'il luy plaise nous ayder en ceste tribulacion, et que, ainsi comme dit sainct Pol l'Appostre, il ne nous laisse pas tempter plusfort que nous ne povons soustenir, luy qui scet nostre force, qui est trespetite, et nulle sans l'ayde de luy. Et pource nous devons nous humilier soubz sa puissance en toute adversité et temptacion; car il saulve et delivre tousjours les humbles, et exaulce leurs oraysons.

En tribulacions et temptacions l'homme si est prouvé comme il a proffité, et par icelles congnoyst mieulx son merite; et sa force et vertu par ce y est manifestée. Ce n'est pas grant chose se ung homme est devot et fervent, doulx, humble et begnin, quant il n'a point de temptacion ne d'adversité, et quant on ne luy dit rien qui luy desplaise ou contre sa voulenté. Mais se en adversité, temptacion ou tribulacion, et quant on le provocque ou irrite par fait ou par parolles, il est pacient, doulx, humble et debonnaire, là appert et est manifesté son proffit, sa force et resistance, sa vertu et puissance, et generalement ce qui est de bien en luy. Aulcuns sont qui n'ont point fortes temptacions, mais foibles et legières, et toutesfoyz ilz ne les pevent vaincre ne surmonter. Et ce permet et seuffre Dieu advenir affin qu'ilz se tiengnent en humilité, par ce qu'ilz se voient estre surmontez de si petites temptacions, et qu'ilz pensent que encores seroyent-ilz plustost surmontez se elles estoyent grandes et fortes.

De fol jugement, c'est à dire que on ne doibt pas follement juger aultruy.

XIIII° CHAPITRE.

yes tousjours les yeulx sur toy, c'est à dire à tes pechez, deffaultes et enfermetez; et ne juge pas ou interprète en mal les faitz d'aultruy. En telz jugemens à aultruy on pert sa peyne, souvent on y erre, et y peche l'on legierement. Mais en considerant soymesmes, ses deffaultes, ses pechez, et ses enfermetez jugeant et condempnant, on laboure proffitablement. Nous faisons souvent telz jugemens selon l'affection que nous avons au cueur de la personne [1]; et car [2] vraye charité à elle n'est pas en nostre cueur, c'est à dire que nous n'avons pas amour et charité à elle, nous jugeons et interpretons ses faitz en mal [3]: car par affection desordonnée nous est vray jugement tollu [4]. Se nostre entencion estoit tousjours pure et necte en Dieu, nous ne serions pas si legierement troublez quant on nous dit ou fait quelque chose contre nostre voulenté.

1. Pour la personne.

2. Lorsque.

3. Cette phrase est incomplète et inintelligible dans les textes parisiens depuis l'in-4° s. d. et l'édit. de 1500. Les édit. postérieures n'ont fait là encore, selon leur habitude, qu'essayer de rendre intelligible le texte de ces deux premières versions, en l'acceptant respectueusement comme un travail original, non comme une traduction, et sans recourir au latin. Il s'ensuit que dans l'édit. de 1583, par exemple, cette phrase est devenue une phrase claire, mais plus éloignée encore de la version primitive.

4. Enlevé.

Mais souvent a au cueur dedens aulcune affection par laquelle, par ce qui nous vient au devant, nous sommes tirez ou d'ung costé ou d'aultre, c'est assavoir à juger et interpreter ou en bien ou en mal. Plusieurs cuydent bien congnoystre leur conscience, et n'y scevent advenir à l'encercher bien au vif, ou l'examiner. Il leur semble qu'ilz sont en bonne paix de conscience quant les choses viennent à leur gré et plaisir, et que on ne les courrouce point ou trouble; mais se d'aventure on leur fait ou dit aulcune chose contre leur voulenté, plaisir ou affection, tantost se troublent et contristent. Et de ceste contristacion ou conturbacion ils ne attribuent pas la cause à eulx mais aux aultres; et pource souvent advient noyse et discencion entre amys et voisins, et mesmes religieux et devoz, pour la diversité des voulentez et oppinions.

Car quant une personne a accoustumé longuement à tenir et ensuyr son oppinion et voulenté, à grant peyne la peult-il laisser, pource que l'ancienne et vieille accoustumance à grant peyne peult estre delaissée, et à grant difficulté peult-on aulcun faire aller contre sa voulenté. Se tu te confies plus en ton oppinion ou industrie que à rayson subjecte à Jesuchrist, à peine ou jamais seras-tu enluminé de Dieu; car Dieu veult que nous soyons parfaictement subjectz à luy à ce que nostre sens, entendement, oppinion et tous noz membres soyent enflambez de son amour.

Des œuvres faictes par charité.

XVe Chapitre.

On ne doit faire peché pour quelque chose que ce soit au monde guaigner, ou pour quelque affection ou amour que on ayt à aultruy; mais on peult bien, aulcunesfoiz laisser ou differer à faire aulcun bien pour le proffit d'aultruy, ou aussi pour faire aultre plusgrant bien après : car par ce on ne destruit pas le bien, mais on le change en meilleur. Sans charité ne peut quelque bien proffiter à celluy qui le fait; mais si petit bien n'est, que s'il est fait en charité et par charité, qu'il ne proffite tresgrandement à celluy qui le fait. Car Dieu n'a mestier de nous ne de noz biens; et pource il ne regarde pas la grandeur du bien que on lui fait ou donne.

Celluy luy donne grant chose qui de grant cueur l'ayme; celluy fait bien bonne œuvre qui fait bien ce qu'il fait, qui veult et desire plus le bien d'aultruy et le proffit commun, que servir à sa propre voulenté et plaisir, et l'acomplyr. Souventesfoyz advient que aulcuns semblent faire ce qu'ilz font par charité, c'est à dire pour l'amour de Dieu simplement, et toutesfoyz c'est charnalité et aultre affection ou entencion corrompue, comme inclinacion naturelle à ses parens, ou aulcuns autres que on ayme de long temps, et pour aulcuns services

et plaisirs qu'ilz ont aultresfoyz faitz, ou pource que la voulenté s'encline plus à telle œuvre faire, ou pour aulcune retribucion et proffit temporel et service que on a esperance qu'ilz feront, ou pevent faire au temps advenir.

Mais celluy qui a vraye et parfaicte charité n'a quelque regard que ce soit, ne à soy, ne à son proffit ou louenge; mais seullement en ses œuvres quiert et desire la gloire de Dieu. Il n'a point d'envie sur aultruy, car il ne desire point sa louenge privée ou propre. Il ne veult point estre loé en ses œuvres; et pource, se on le loe, il retourne toute la louenge à Dieu, duquel il scet bien que tous les biens viennent, qui est fontaine de tous biens, auquel les saintz ont finablement leur seul repos. O qui auroit une petite estincelle de ceste amour et charité, certainement non pas seullement reputeroit, mais sentiroit tous les biens de ce monde non estre que vanité et niant !

De souffrir et porter paciemment les deffaultes et meurs d'aultruy.

XVIe CHAPITRE.

La personne doit avoir bonne pacience ès maux qu'il seuffre et porte en soy pour l'amour d'aultruy, se par soy il ne y peult mettre aulcun remède, jusques à ce que Dieu aura aultrement ordonné. Car il doit penser et adviser que par ce Dieu veult sçavoir

et approuver sa pacience, sans laquelle ses merites sont de peu de pris, et aussi peu vallent. Toutesfoys tu luy dois prier qu'il luy plaise à y mettre remède selon ce qu'il scet que besoing te est, et qu'il te doint grace de ce porter paciemment.

Se il te semble que aulcun fait mal, et est de maulvaise vie, tu le dois admonester une foiz ou deux; et s'il ne te veult croire, ne te courrouce pas à luy ou le temptes[1], especialement se tu n'as la charge ou le gouvernement ne corporel ne espirituel de luy. Mais attens-toy de ce à Dieu, en luy priant que sa voulenté soit faicte, et son honneur gardé en toutes ses creatures, car il scet bien faire et convertir le mal en bien. Estudie-toy d'avoir en toutes adversitez pacience, et porter paciemment les deffaultes et enfermetez d'aultruy, et pense que aussi tu as en toy plusieurs deffaultes qu'il convient que les aultres seuffrent, et portent paciemment. Se tu n'es pas encores ou ne te peuz faire tel comme tu vouldroys, comment pense-tu que tu faces des aultres à ta voulenté? Nous voulons bien que tous noz compaignons soyent parfaitz, mais nous ne nous voulons amender nous mesmes, ou au moins nous n'y mettons pas peyne ou diligence d'en faire ce que en nous est.

Nous voulons bien que les aultres soyent pugnys, et corrigez tresfort et aigrement reprins; mais

1. L'édit. de 1498 donne « ou te tentes ». Le mst. traduit littéralement le latin : « Ne voelles plus contendre ou arguer avec luy. »

nous ne nous amendons pas, et ne povons souffrir correction ou reprehencion. Il nous desplaist se on fait aux aultres aulcunes graces et relaxacions, mais il nous est grief se on ne nous ottroye ce que nous voulons. Nous voulons tresbien que on face des ordonnances et status contre les aultres, mais nous ne povons souffrir que on nous restraingne tant soit peu, et par ce il appert que nous ne pesons pas noz frères comme nous, mais voulons, avoir, comme on scet dire [1], ung droit pour nous et ung aultre pour noz voisins. Se tous estoyent parfaitz, nous n'aurions qui nous excercitast, et par qui nous souffrissions pour l'amour de Dieu.

Mais ainsi a Dieu ordonné qu'il en y ait de divers estatz et condicions, affin que nous apprenons à porter les meurs et deffaulx l'ung de l'autre; car il n'y a celluy où il n'y ait à dire, et qui n'ait aulçune chose qu'il fault souffrir et porter en luy. Il n'y a celluy qui soit souffisant pour soy gouverner en toutes choses, qui n'ait mestier ou beseing d'aultruy, ou en conseil, ou en aide, ou en biens. Et pource on doit porter l'ung l'autre, reconforter, aider, enseigner, conseiller, et admonnester voulentiers et en charité, jaçoit ce que ung chascun se doye efforcer de estre tel qu'il y ait le moins à porter en lui qu'il pourra [2], aumoins en meurs. Et quelle est une personne de force et vertu

1. « Comme on *seult* dire », comme on a l'habitude de dire. Édit. de 1498.

2. D'être le moins difficile à vivre qu'il pourra.

espirituelle, on le congnoist mieux en adversité que en prosperité ; car l'occasion de la tribulacion ou adversité ne fait pas l'homme foible à resister, mais elle demonstre quel il estoit par dedans, et que la pacience qu'il demonstroit par dehors de luy ne venoit pas, mais pource qu'il n'avoit point d'aversité.

De la vie monastique ou de religion.

XVIIe CHAPITRE.

Qui veult proffiter en religion, et vivre en icelle comme ung vray religieux, il fault qu'il mette peine de se mortifier, et ses propres desirs et plaisances, rompre sa propre voulenté, s'il veult avoir paix et la garder en soy et à ses compaignons. Ce n'est pas petite chose de demourer et vivre au monastère, et en religion, sans quelque mauvais nom [1], et loyaulment perseverer en ycelluy jusques à la mort. Bien heureux est celluy qui bien y vit et perseveramment. Et se tu y veulx demourer et proffiter, repute-toy comme estrangier et pelerin en ce monde. Se tu veulx mener vie religieuse, il convient que tu soyes fol pour l'amour de Dieu.

L'abit et la couronne [2] ne font pas le moyne, mais parfaicte mutacion de ses meurs et de ses condicions et passions font le vray moyne ou religieux.

1. Renom.
2. La tonsure.

Qui en religion est venu pour aultre chose que pour l'amour de Dieu, et pour faire le saulvement de son ame, il n'y aura que peine et tribulacion. Et aussi n'aura pas longuement paix s'il ne se esforce d'estre le moindre, et subject de tous les aultres, aumoins quant à sa reputacion.

On y doit venir pour servir, non pas pour gouverner; pour labourer et souffrir peine, non pas pour estre oyseux et perdre son temps en fabulacions. Car ycy doit-on estre prouvé comme l'or et l'argent en la fornaise. Et pource nul n'y peult demourer s'il ne se efforce de soy humilier de tout son cueur pour l'amour de Nostre Seigneur Jesuchrist.

Des exemples des anciens saintz Pères.

XVIIIe CHAPITRE.

Pour bien proffiter en religion on doit regarder et penser aux saintz Pères anciens, et à leur saincte vie, en laquelle reluyt toute perfection de saincte religion. Et lors on congnoistra comment c'est peu de chose ce que nous faisons, et près que neant, au regard de eulx et de leur vie. Helas! que sera de nostre vie s'elle est comparée à la leur! Les saintz amys de Dieu luy ont servi en fain, en soif, en froit, en chault, en nudité, en labeur, en travail, en veilles, en jeunes, en oraisons, en sainctes meditacions, en persecucions, et en reproches des maulvaiz.

O comment plusieurs grandes et griefves tribulacions ont souffert et porté pour l'amour de Dieu les saintz Apostres, Martirs, Confesseurs, Vierges et aultres saintz, en ensuyvant le chemin de Jesuchrist, et en fuyant la voie du monde pour parvenir à la vie pardurable! O comment les anciens Pères et Hermites ès desers avoyent prins estroicte voye et vie separée du monde! Comment ilz ont soustenu grandes et griefves temptacions! O quelle tribulacion leur faisoit l'Ennemy! Comment longuement et fervamment ilz prioyent Dieu! Quelles grandes abstinences ilz faisoyent! Quelle jalousie et amour avoyent-ilz au proffit espirituel des aultres! Quelles batailles et assaulx soustenoyent-ilz de la chair! Et quelles peines mectoyent-ilz à mortifier leurs vices et passions desordonnées! Comment pure et necte intencion avoyent-ilz envers Dieu! Par jour ilz labouroyent, et de nuyt ilz vacqueoyent à longues oraisons, jaçoit ce que en labourant ne cessoyent pas à oraison de cueur.

Le temps par eulx estoit tresbien et proffitablement occuppé; si[1] leur sembloit estre brief, pour la doulceur qu'ilz avoyent en leurs oraisons et contemplacions. Et par ce aulcunesfois oublioyent-ilz à prendre leurs refections de boire et menger, et aultres necessitez corporelles. Ilz renonçoyent à toutes dignitez et honneurs du monde, et aux affections de leurs parens et amys charnelz. Ilz ne de-

1. Aussi.

siroyent quelque chose qui fust en ce monde. Bien escharcement prenoyent ce qui faisoit besoing à la vie du corps; ilz ne vouloyent pas servir à leur corps mesmement en ce qu'il estoit de necessité. Mais entant qu'ilz estoyent plus povres des biens de ce monde par dehors, detant estoyent-ilz plus riches de graces et vertus en l'ame. Ilz estoyent povres et souffreteux par dehors aux choses qui apparaissoient aux hommes, mais en l'ame estoyent-ilz remplys de graces, de vertus, et consolacion divine.

Ilz estoyent comme estranges pelerins et mescongneuz en ce monde; mais ilz estoyent tresfamiliers et amys de Dieu et des anges. Ilz se reputoyent comme neant et mesprisés du monde; mais ilz estoyent honnorez devant Dieu et eslevez de luy. Ilz estoyent fondez en vraye humilité, en simplesse et obeissance, en charité et pacience; et pource tous les jours proffitoyent et acquerroyent la grâce de Dieu de plus en plus. Ilz sont exemple à tous bons religieux, et nous doyvent plus provocquer et esmouvoir à proffiter, que la negligence des lasches et paresseux à tepidité et remission[1].

La ferveur de religion au commencement fut grande en devocion, en oraison, en saincte emulacion et desir d'acquerir vertus, d'acquerir estroictement discipline, d'avoir reverence à ses souverains, de obeyr en toutes choses à ses prelatz. Encores maintenant en sont les tesmoignages de

1. Ne nous doit emouvoir à tiedeur et lâcheté.

leur saincte vie, les enseignemens et doctrines qu'ilz nous ont laissés, lesquelles nous demonstrent clerement qu'ilz estoyent saintz et parfaitz, qui ainsi vaillamment ont vaincu et surmonté le monde.

Mais de present on repute grant chose se aulcun ne fait pas grans faultes ou grans pechez, ou s'il peut paciemment porter et perseverer ainsi qu'il commence, et demourer en tel estat, en tant que[1] c'est grant pitié de la lascheté et negligence de nostre estat de maintenant, qui ainsi deffaillons et decheons de la première ferveur et devocion, et nous ennuye vivre par laschesse et paresse. Mais aumoins relevons-nous de rechief, et nous excitons à proffiter en vertus, puis que avons devant noz yeul si grans exemples de telles devotes personnes.

Des excercitacions d'ung bon religieux, c'est à dire en quelles œuvres se doit occuper et excerciter ung bon religieux.

XVIIII[e] CHAPITRE.



La vie d'ung bon religieux doit estre adornée de toutes vertus, affin qu'il soit tel par dedans comme par dehors se monstre. Encores plus se doit garder plus purement par dedans qu'on ne voyt par dehors; car par dedans Dieu voit plus clerement que les hommes ne pevent veoir par dehors. Et pource

1. Tellement que.

nous le devons souverainement craindre et honnorer en quelque lieu que nous soyons, et purs et nectz comme les angelz estre devons en sa presence. Chascun jour nous devons renouveller nostre bon propos, et nous excerciter à sainete ferveur et desir, comme se chascun jour nous commencions nostre conversion, et en priant dire à Nostre Seigneur ainsi : Mon doulx Seigneur et Dieu tout puissant, plaise-vous moy ayder en ce bon propos que vous m'avez donné en vostre saint service, et me donnez aumoins au jourd'uy bien commencer, car ce que jusques à aujourd'uy j'ay faict est moins que neant.

Et selon nostre bon propos soit le cours de nostre proffit, car besoing est d'avoir grant diligence à ceulx qui veullent proffiter. Se celluy qui pense souvent à son bon propos, et mect peine de le garder, plusieursfoiz fault, que sera-ce de celluy qui ne pense point, ou peu souvent, et qui ne propose rien fichement[1] ou fermement. En diverses manières advient que nous laissons nostre bon propos; et car mesmement une legière et petite obmission de nostre bonne acoustumance n'est point, ou à grant peine, sans nostre grant dommaige espirituel. Le proffit et propos des bons est plus fiché en la grace de Dieu, en laquelle tousjours se fient, que en leur force et prudence. Car tousjours quelque chose que l'homme propose, Dieu tousjours le dispose; et la vie ou proffit d'une personne n'est pas en soy, mais en Dieu.

1. Avec fixité.

Se pour cause de charité ou pour le proffit de son prouchain on laisse aulcunesfoiz quelque chose de sa bonne acoustumance, c'est à dire qu'on ne vacque pas tant ou si longuement à oraysonr, ou meditacion, ou quelque aultre excercice espirituel que on avoit acoustumé, de legier après le peut-on recouvrer. Mais se on le laisse par ennuy, ou lascheté, ou paresse, c'est mal et reprehensible, et à peyne se peut-on remettre. Et detant qu'on l'aura laissé plus longuement, detant aura l'on plus de peyne à s'i remettre, et y trouvera l'on plus de difficultez. Et pource efforçons-nous leplus que nous pourrons, car encores legierement trouverons-nous occasion de faillir. Si[1] proposons ou pensons tousjours aulcune chose de bien, et mesmement à ce que nous appercevons qu'il nous est plus expedient. Nous devons en tous temps considerer noz operacions exteriores et pensées du cueur, et les ordonner ou applicquer à ce qui nous est plus necessaire et salutaire.

Et se nous ne povons pas continuellement avoir ceste consideracion et recolection ou union de noz pensées, au moins ayons la aulcunesfoyz, et par especial deux foyz le jour, c'est assavoir au matin en proposant nous garder par la grace de Dieu, et disposant comme nous occuperons nostre temps à la louenge de Dieu et au salut de noz ames; et au soir en advisant comment et à quoy nous avons fait

1. Ainsi.

au long du jour. Et de ce que nous trouverons avoir esté bien fait remercions à Dieu, et du mal requerons grace et mercy. Or doncques maintenant armetoy contre les temptacions de l'Ennemy; refraing ta gueulle, c'est assavoir l'appetit de boire et de mengier; et lors tu pourras plus legierement surmonter les concupiscences et inclinacions charnelles. Ne soyes jamais oyseux, mais occupe-toy, et employe bien ton temps aulcunesfois à lyre, à escripre, et à prier Dieu, à mediter ou à quelque aultre labeur proffitable faire. Toutesfois labeurs corporelz se doivent faire par discretion.

Choses espirituelles, et qui ne sont pas de la commune observance [1], ne se doivent pas faire en appert [2], car c'est le plus seur de les faire secretement, et c'est pour la vaine gloire [3] qui en pourroit venir. On se doit garder que on ne soit paresseux à faire communs labeurs, c'est à dire [4] que on doit faire par commune obeissance ou qui sont de la commune observance de ceulx avec qui on est, et en estre plus diligent que de faire singularitez de sa propre voulenté. Mais quant on a accomply les communes obeissances ou observances, se tu as temps après, faiz ce que ta devocion et la grace de Dieu te sugereront. Tous hommes ne pevent pas avoir une mesme excercitacion; mais une chose est plus

1. Obligatoires pour chaque religieux de l'ordre.
2. Devant tous.
3. Et cela à cause de la vaine gloire.
4. Ceux qu'on doit faire, etc.

convenable à l'ung que à l'autre, et à l'autre que à l'autre. Et pource chascun doit considerer ce qui luy est plus proffitable, et s'y doit occuper. Mesmement en divers temps se doibvent faire diverses operacions, car ès festes on doit avoir aultres occupacions que ès jours feriaulx, et en temps de temptacion que en temps de paix et de transquilité, et en temps de tristesse que en temps de joie et de lyesse.

Quant viennent les grans festes et solennitez, on doit renouveller et acroistre sa bonne coustume, et se efforcer de prier plus fervamment les saintz et de requerir leur aide, et se preparer et adviser comment on pourra parvenir à celle feste et solennité perpetuelle qui tousjours dure. Car les festes et solennitez que nous faisons en ce monde sont figures et exemples de la feste [1] de Paradis. Et pource en ce doulx temps des solennitez nous nous devons occuper à servir Dieu, et à luy demander pardon de noz pechez, et nous preparer et soingneusement garder, ainsi comme se nous devions en brief recepvoir le loyer de nostre labeur.

Et par ce que encores est differée nostre remu neracion, croyons que c'est par nostre deffaulte, et que nous ne sommes pas encores dignes de si grant gloire, laquelle nous sera demonstrée au temps prefixe ou ordonné de par Dieu. Et pource estudionsnous de nous appareiller à nostre fin. Car, comme

1. *Que feront les bieneurez en Paradis*. Édit. 1498.

dit l'Evangile : Benoist sera celluy lequel le Seigneur trouvera veillant quant il heurtera à la porte, c'est à dire à l'heure de la mort, car je vous dy en verité qu'il le constituera sur tous ses biens, c'est assavoir en la gloire de Paradis, que nous vueille donner le Père et le Filz et le Sainct Esperit. Amen.

De l'amour qu'on doit avoir à solitude et garder silence.

XX

XXe Chapitre.

Tu dois querir et prendre temps pour vacquer et entendre à toy, et laisser aulcunesfoyz aultres occupacions pour penser aux benefices et dons que tu as receuz de Dieu, et reçoys continuellement. Tu ne dois pas estudier choses curieuses comme pour passer le temps, mais tu dois querir matières ou escriptures qui te esmeuvent à compunction et à larmes. Se tu te soustrais et separes de parolles superflues et de nul proffit, de circuicions oyseuses, c'est à dire d'aller et venir çà et là sans cause, et te gardes de ouyr voulentiers parolles de nul proffit, nouvelletez et rumeurs de detraction, tu trouveras et auras assez souffisant temps pour vacquer à toy, c'est assavoir à oraysons et saintes meditacions.

Les plus renommez Saintz que nous ayons fuyoyent toutes compaignies humaines, tant que bonnement se povoit faire, et desiroyent vivre en

solitude ; dont[1] ung philozophe dit : Toutesfoyz que je suys ou habite avec les hommes, je m'en retourne moins homme, c'est à dire moins raisonnable, tout en bourdes[2] et falaces. Et ce povons-nous appercevoir et congnoistre, se y voulons prendre garde, quant nous avons longuement janglé et parlé avec les aultres. C'est plus legière chose de se taire de tous pointz, que soy garder de faillir en parlant. C'est plus legière chose de soy garder seul en sa chambre, que soy garder de exceder[3] parmy le monde. Il fault doncques que celluy qui se veult garder par dedens et sa vie espirituelle, se separe de la tourbe ou compaignie des aultres, à l'exemple de Nostre Saulveur. Nul ne peult seurement se monstrer ou apparoir, fors celluy qui voulentiers se separe. Nul ne parle si bien comme celluy qui se taist. Nul n'est si seurement president, ou prelat des aultres, comme celluy qui a esté longuement bon subject. Nul ne commande si seurement comme celluy qui a appris à obeyr.

Nul n'a seure joye fors par bons tesmoignaiges de sa conscience. Toutesfoyz la joye et seurté des sainctes personnes est tousjours en crainte et paour ; et pource ne sont-ilz pas moins soingneux d'eulx garder humblement pource qu'ilz sont remplys de vertus et de la grace de Dieu. Mais la joye et seurté des maulvais est pleine d'orgueil, et vient de pre-

1. Sur quoi.
2. Mensonges.
3. Se laisser aller à des excès.

sumption, et pource en la fin moeurent villainement. Et pource on ne doit point jamais estre seur en ceste vie mortelle, quelconque saincteté ou longue demourance que on semble avoir eu en monastère ou en solitude.

Souventesfoyz est advenu que ceulx qui sembloyent y estre les meilleurs, devant les hommes et selon l'estimacion du monde, sont plus laidement et plus perilleusement cheuz et tombez par leur orgueil. Et pource est le plus proffitable à plusieurs qu'ilz ayent des temptacions souvent, affin que par trop grande seurté ilz ne s'en orgueillissent, et aussi qu'ilz ne se habandonnent trop à plaisances et consolacions exteriores. O qui jamais ne desireroit avoir joye transitoire, et qui ne se occuperoit point en occupacions mondaines, tousjours garderoit sa conscience nette! Et qui osteroit de soy toute vaine solicitude, et tantseullement auroit pensées de Dieu et choses divines, et toute son esperance mettroit en Dieu, grant repos et paix auroit en sa conscience.

Nul n'est digne de grant consolacion se il ne se excercite diligemment en saincte compunction. Et pource se tu veulx avoir compunction de cueur, tien-toy en ta chambre, c'est à dire soyes tout seul, et boute hors de toy toutes noyses, c'est à dire pensées du monde, selon ce qu'il est escript : Ayez compunction en voz couches et en voz lictz. En ta celle [1] tu trouveras ce que tu as

1. Cellule.

perdu hors d'icelle. La celle est doulce à celluy qui l'a acoustumée, mais elle est ennuyeuse à celluy qui ne s'i tient pas souvent. Se au commencement de ta conversion tu te acoustumes à y estre, et la garde voulentiers, elle te sera après tresamyable et à grant consolacion.

En silence et repos proffite l'ame devote et reçoyt revelacions divines mesmement des choses oscures de la saincte Escripture. Là trouve-elle l'eau de lermes par lesquelles chescune nuyt se peult laver et nettoyer, affin que de tant soit plus familière à son createur, de tant qu'elle se separe plus du monde et des secularitez. Qui doncques se soustrait de ses prochains et amys charnelz et mondains, Dieu et les angelz approcheront de luy. C'est plus proffitable chose de soy mucer et penser à soy, que faire miracles et soy oublier. C'est la louenge d'ung religieux d'aller peu souvent hors de son cloystre, et ne vouloir point estre veu, et aussi ne vouloir point veoyr aultruy.

Il n'est point de besoing de veoyr ce que on ne doit point avoir ne desirer. Le monde se passe et ses concupiscences. Les desirs et voulentez de la sensualité attrayent à prendre esbatemens et consolacions exteriores; mais quant l'heure ou temps est passé, on ne sent en sa conscience que tribulacion et dispersion de cueur. On y va joyeusement, mais on en retourne en grant tristesse. On veille au soir en joye et lyesse, mais on sent le matin en soy grant melencolie et tristesse. Et ainsi est-il de

toute joye et consolacion charnelle ou corporelle et mondaine, car on la reçoit voulentiers et legierement, mais la fin est amère et mortelle. Quelle chose peux-tu veoir dehors que tu ne puisses aussi bien veoir en ta celle? Tu ne peux veoir que le ciel, la terre et les elemens, car toutes aultres choses sont faictes d'iceulx.

Tu ne peux veoir chose qui puisse estre et demourer longuement en ce monde. Et par adventure tu cuides par ces choses saouler et appaiser ton desir, mais tu es deceu, car tu ne le peux faire. Se tu povoys veoir à une foiz en ta presence toutes les choses du monde, que aurois-tu gaigné fors vanité? Liève tes yeulx en hault à Dieu, et le prie pour tes pechez et negligences. Laisse les vanitez au monde, et pense et entens aux commandemens de Dieu. Clos ton huys sur toy, et appelle et invite Dieu avec toy, ton bon amy Jesus; et quant tu le sentiras, tien le et demeure avec luy en ta chambre. Car tu ne trouveras pas aultre part si grant paix et consolacion [1]. Se tu ne t'en pars point ou esloignes, et ne vas dehors pour ouyr rumeurs et parolles mondaines, detant demourra-il plus longuement avec toy, et sentiras paix et transquilité. Mais se tu te delictes à ouir quelques nouvelletez, il est necessité que après tu en sentes tribulacions et assaulx en ton cueur par desolacion.

1. L'édit. de 1498 ajoute ceci : « Car tu as avec toy celuy où les Angles prennent leur joye et consolacion en le regardant, et contemplant sa divine bonté, à laquelle joye tu peus parvenir se tu veulx vaillamment resister. »

De avoir ou enquerir compunction.

XXI[e] CHAPITRE.

Se tu veulx bien proffiter, garde-toy, et te tien en la crainte et paour de Nostre Seigneur Jesuchrist, et ne desire pas à estre franc ou en ta liberté. Mais reffrain ton cueur et tous tes sens soubz discipline, et ne te habandonne pas desordonnement à lyesse, mais à compunction; et lors tu trouveras devocion. Compunction fait plusieurs biens lesquelz dissolucion a acoustumé de perdre legierement. C'est merveille comment une personne peut estre joyeuse en ce monde se elle considère bien l'exil et les grans perilz où elle est sans cesser.

Pour la legiereté de nostre cueur, et negligence de penser à noz pechez et deffaultes, nous ne sentons pas les douleurs de noz ames, mais souventesfois nous nous esjouissons là où nous devrions gemir et plourer. Il n'est point de vraye franchise ou liberté, ne bonne liesse, fors en la paour de Dieu et purité de conscience. Benoist est celluy qui peut oster de soy toute distraction, et se reduyre à union de cueur et saincte compunction. Benoist est celluy qui chace hors de soy et evite tout ce qui peut ordoyer et grever sa conscience. Se tu scez bien laisser ce monde, il te laissera bien faire tes bonnes euvres.

Ne te applicque pas ne occupe point en besoignes

d'aultruy, et ne te mesle pas ès noyses et contensions de plusgrans que toy. Ayes premierement l'œil sur toy, et pense de ton ame sur toutes aultres choses, tant soyent chières. Ne te courrouce pas se tu n'as pas la faveur et loüenge du monde, mais seullement ayes desplaisir de ce que tu ne converses pas si religieusement, saigement et devotement comme il appartient à ung bon religieux. Il est aulcunesfoiz proffitable chose que une personne n'ait pas grant consolacion en ceste vie, especiallement quant au corps. Toutesfois il doit reputer que il est en cause et en coulpe que les consolacions espirituelles et divines luy sont soustraites et ostées. Et sont deux causes pourquoy ce tressouvent nous advient : l'une pource que nous ne mettons pas peine d'avoir vraye et parfaicte compunction de cueur ; l'autre pource que nous querons trop noz consolacions exteriores.

Se tu te congnoissoys bien, tu te reputeroys indigne de la consolacion divine, mais plus digne de tribulacion et adversité. Quant une personne a vraye compunction, tout le monde luy est desplaisant. Ung bon religieux trouve tousjours souffisante cause et matière d'avoir douleur et tristesse. Car soit qu'il pense à son estat ou à celluy de son prochain, il congnoist que nul n'est en ce monde sans tribulacion. Et de tant qu'il se congnoist mieulx, de tant a-il plus de douleur. Les matières et causes de juste douleur et tristesse interiore sont noz pechez, desquelz nous sommes

envelopez que [1] à grant peine et peu souvent nous povons nous eslever à penser aux joyes de Paradis ou aux choses celestes et divines.

Qui plus souvent penseroit à la briefveté de ceste vie et à sa mort que à longuement vivre, il n'est point de doubte que plustost se amenderoit. Se aussi il pensoit du parfont du cueur les peines de Purgatoire ou d'Enfer, je croy et ay esperance que plus voulentiers feroit penitence en ce monde, et soubstiendroit peine et tribulacion pour l'amour de Dieu, et ne doubteroit quelque durté.

Mais pource que ces choses ne vont point jusques au parfond du cueur, mais encores queronsnous et desirons noz consolacions et plaisances mondaines, pource demourons-nous tousjours tepides et paresseux, et c'est souventesfois la deffaulte de l'esperit que le corps se plaint si souvent. Prie donc humblement et devotement à Nostre Seigneur qu'il te doint l'esperit de compunction, et luy dy avec le Prophète : Rassaziez-moy, Sire, du pain de larmes, et me abreuvez de compunction en mesure.

De la consideracion de humaine misère.

XXIIe Chapitre.

Tu es mechant quelque part que tu soyes et en quelque lieu que tu te tournes, se tu ne te convertis à Nostre Seigneur. Pourquoy te courrouces-tu quant les choses ne viennent à ton plaisir et ainsi que tu

1. De telle sorte que.

desireroys? Qui est celluy qui ait en ce monde tout selon la voulenté? Ne moy, ne toy, ne aultre personne vivant sur terre. Nul n'est en ce monde sans adversité et tribulacion, jaçoyt qu'il soit Empereur, Roy, ou Pape. Qui est celluy qui a mieulx en ce monde? Sans faulte celluy qui pour l'amour de Dieu seuffre et porte tout paciemment.

Plusieurs foibles et enfermes, voire specialement espirituellement, souventesfois dient ou pensent en leur cueur : Regardez comment celluy là est heureux, quelle vie il maine, comment il est grant seigneur, puissant et riche! Mais se tu veulx ung peu regarder aux joyes de Paradis, tu verras clerement que c'est peu de chose de telz biens temporelz; car ilz sont incertains et empeschans, pource que jamais on ne les peut avoir ne garder sans grant soing et peine et crainte. Ce n'est pas la felicité d'ung homme avoir les biens de ce monde à son plaisir ou habondance, mais luy doit suffire le moyen, c'est à dire suffisamment pour soy. Vraye misère est vivre sur terre, et detant que ung homme est plus espirituel, de tant congnoist-il plus vrayement et apparçoyt plus clerement la misère de ceste vie, pource qu'il congnoist et voit mieulx les deffaultes de la corruption de nature humaine. Car boire, menger, veiller, dormir, reposer, labourer, et estre subject aux aultres necessitez de humaine nature, est tresgrant misère et affliction à la personne devote qui voulentiers seroit delivré et franc de tous pechez et empeschemens de vacquer à soy.

Car l'homme interiore, c'est à dire l'esperit, est tresfort grevé par ses necessitez corporelles en ce monde. Et pource le prophète David demandoit et prioit Nostre Seigneur qu'il peust estre delivré de ses necessitez corporelles, en disant : Delivrez-moy, Sire, de mes misères [1]. Et pource sont ceulx meschans qui ne congnoissent pas ceste misère, et encores les aultres plus meschans qui l'ayment et la desirent, et y veullent longuement demourer. Car aulcuns l'ayment si ardamment, jaçoit ce que à grant peine ayent leur vivre comme en labourant ou en querant leur vivre pour Dieu, lesquelz, s'ilz povoyent tousjours ainsi vivre, peu ou neant leur souviendroit de Dieu et de sa gloire.

O les folz et mescreans de cueur, qui si parfondement sont fichez ou tombez ès biens terriens que ilz ne sentent que terre et choses terriennes! Mais à la fin les meschans apparcevront, jaçoyt ce que par adventure tart, comme ville chose et près que neant estoit ce qu'ilz aymoyent. Mais les saintz et devotz amys de Nostre Seigneur Jesuchrist n'ont point desiré ou aymé ce qui estoit plaisant au corps, ne les choses plaisantes et delectables au monde. Mais leur esperance estoit et tendoit à Dieu et aux biens pardurables. Leurs desirs et affection estoyent eslevez aux biens parmanens et invisibles, et non pas aux visibles et transitoires.

Ne laisse pas perdre et vainement passer la

1. *De ces necessitez corporelles.* Ed. 1498.

conscience et le temps de proffiter aux souverains biens espirituelz, tant comme tu as temps et espace. Pour quoy procrastines-tu [1] d'ung jour au lendemain, et esloingnes ou attens d'acomplir ton bon propos? Liève-toy, et commence et dy: Maintenant il est temps de faire bien. Il est maintenant temps de combatre, c'est assavoir contre l'Ennemy, ou soy deffendre qu'il ne nous surmonte, car tousjours il assault. Maintenant est temps de soy amender. Quant tu sens que tu as mal, c'est assavoir que tu es en temptacion ou quelque tribulacion, lors est-il temps de gaigner, c'est assavoir par avoir pacience et resister à la temptacion. Il te fault passer par feu et par eaue devant que tu viengnes en refrigeracion, c'est à dire il fault que tu seuffres avant que tu soyes couronné. Tant longuement que nous portons ce fresle corps, nous ne povons estre sans peché, aumoins veniel, ne vivre sans douleur et tristesse. Nous serions voulentiers en repos; mais pource que par peché nous avons perdue innocence, il nous fault avoir et tenir pacience, et attendre la misericorde de Dieu jusques à tant que ceste iniquité soit passée, et ceste mortalité soit convertie en vie.

O comme est grande la fragilité humaine qui est ainsi enclinée à peché! Tu confesses au jourd'uy ton peché, et demain tu y retourneras. Maintenant tu proposes que tu te garderas tresbien, et tantost

1. Remets-tu d'un jour à l'autre.

après tu faiz contre ton bon propos ainsi comme se tu n'eusse rien proposé. Et pource à bon droit nous devons nous humilier, et non presumer et cuyder rien de nous, qui sommes si fresles et instables à bien faire de nous. D'aultre part aussi en peu de temps et legierement povons-nous perdre le bien ou la vertu que à grant peine ou par long temps avons acquise.

Que sera-ce de nous à la fin de noz jours, c'est à dire en nostre vieillesse, qui sommes negligens et remys ainsi tost, c'est à dire en nostre jeunesse? Nous devons moult doubter que ne nous prenne mal, se nous voulons ainsi tost nous reposer, c'est à dire non estre point en crainte et doubte de noz ennemys, comme se nous fussions jà en paix et en transquilité; et toutesfois nous n'avons encore en nostre conversacion quelque signe ou commencement de perfection ou saincteté. Il nous seroit encore bien besoing que on nous enseignast comme novices les meurs et conversacions de religion, affin qu'il y eust aulcune esperance de nostre amendement et plusgrant proffit espirituel.

De la meditacion de la mort.

XXIIIe CHAPITRE.


restost et bien brief sera fait de toy; ycy dois-tu veoir et considerer comment tu te gouvernes en ce monde[1] : Au jourd'uy tu es, demain on ne te sçaura où trouver. Et quant tu seras osté de devant les yeulx, tantost seras-tu hors de la memoire. O la grant folie et durté du cueur humain, qui pense seullement aux biens presens de ce monde, et ne luy chault de ce qui luy est à advenir! Tu te dois maintenir en tous tes fais et pensées ainsi comme se tu devoys presentement mourir. Se tu avoyes ta conscience pure et necte, tu ne doubteroys point la mort. Se tu n'es au jourd'uy prest et appareillé de mourir, comment le seras-tu demain? Le jour de demain t'est incertain, et ne sçays se tu y viendras.

Que nous proffite longuement vivre quant nous ne nous amendons ne peu ne rien! Helas! la longue vie ne nous amende pas tousjours, mais est aulcunesfois cause de faire multiplier et acroistre les pechez. Pleust à Dieu que nous eussions bien vescu aumoins par ung jour, c'est à dire que nous eussions bien employé ung jour sans pecher! Plusieurs comptent bien leurs ans en religion, c'est assavoir qu'ilz y ont longuement esté; mais souventesfois

1. » Or escoute que bien brief sera fait de toy; tu dois ycy », etc. Éd. de 1500, et les éditions postérieures.

y a peu de fruit de bonne vie. Se on a paour de mourir, par adventure il y a plusgrant peril pour toy de longuement vivre. Bien heureux est celluy qui en tous temps a en sa memoire l'heure de la mort, et se dispose et appareille à bien mourir. Se tu as veu aulcunesfois aulcun mourir, pense que par ce chemin te conviendra passer.

Quant tu seras au matin, pense que par adventure ne viendras-tu pas au vespre; quant tu seras au vespre, ne soyes pas seur de veoir le matin. Et pource soyes tousjours appareillé, et mect peine de tellement vivre que la mort ne te suprenne pas non prest ou appareillé. Plusieurs meurent souldainement et non pourveuz. Car le Filz de l'Homme, c'est à dire le Juge, c'est Nostre Saulveur, vient à l'eure que on ne le cuide pas, c'est à l'eure de la mort. Quant celle heure là sera venue, tu congnoistras lors et apparceveras ta vie passée avoir esté moult autre que tu ne pensoys, et seras dolent et triste que tu auras esté si negligent et remys ou paresseux de bien faire.

O comme bien eureux sera celluy et sage qui met peyne de tellement vivre comment il fault qu'il soit trouvé à l'heure de la mort! Grant fiance à l'heure de la mort donnent les choses qui s'ensuyvent, c'est assavoir: parfaictement mespriser le monde, amour et desir de proffiter en vertus, amour de garder discipline, labeur de penitence, prompte et appareillée obeissance, abnegacion de soymesmes, c'est à dire ne tenir compte de soy, et pacience en

toute adversité pour l'amour de Dieu. Tu peuz faire plusieurs biens tant comme tu es en santé, mais en la maladie je ne sçay que tu feras. Peu y a de gens qui s'amendent ou qui vaillent mieulx en maladie, ainsi comme pou en y a qui pour aller en pelerinage soyent sainctifiez.

Ne te fie à tes parens et amys, et pource ne te attens pas qu'ilz te saulvent, c'est à dire que tu ne cuydes pas qu'ilz facent tant de prières pour toy, ou facent faire, que tu soyes saulvé; car ilz te auront plustost oublié que tu ne penses. Et pource il vault mieulx que tu te pourvoyes de bonne heure, et envoyes devant toy tes biens faiz et bonnes œuvres que avoir esperance en l'aide des aultres. Car se tu n'es soingneux de toy maintenant, à qui pense-tu qu'il en souviengne après. Maintenant est le temps tresprecieux. Maintenant sont les jours de salut, c'est à dire esquelz tu peuz faire ton saulvement. Maintenant est le temps acceptable, c'est à dire auquel tu peuz faire chose agreable et plaisant à Dieu, et proffitable à toy. Mais helas! au jourd'huy on employe tresmal ce temps en quoy on peult faire chose pour guaigner la vie pardurable. Viendra l'heure que on desirera avoir ung jour ou une heure pour soy amender, et je ne sçay se on le pourra impetrer.

Et pource, chier amy, advise de quel grant peril tu te peuz delivrer, de comme grant[1] paour et dan-

1. De combien grand, de quel grand.

ger tu te peuz oster et despecher, se tu te tiens maintenant en bon estat, et que tu soyes suspect de la mort, c'est à dire que tu penses que par adventure maintenant viendra. Estudie-toy de tellement vivre pour le present que de la mort tu te puisses plus esjouyr que avoir paour. Apprens à de present mourir [1] au monde, affin que lors tu puisses commencer à vivre en Dieu. Appren à toy mespriser et humilier pour le present, et recongnois ta fragilité et misère, d'où tu es venu, et que tu deviendras, affin que tu puisses lors esvoler à Dieu. Chastie et macère maintenant ton corps par jeunes et abstinences, et fay penitence en demandant pardon et misericorde de tes pechez, affin que lors tu puisses avoir fiance en Dieu.

O grant folie se tu penses icy longuement vivre, car tu n'as icy quelque jour certain! Plusieurs ont esté en ce deceuz, qui sont partis du corps quant ilz n'y pensoyent pas. Plusieursfoyz as-tu ouy racompter que l'ung a esté tué par glaive, et l'autre a esté noyé; et l'autre en cheant du hault en bas c'est rompu le col; l'autre en mengeant c'est estranglé; l'autre en jouant est soubdainement mort. L'ung a esté ars, l'aultre par pestilence ou par aultre maladie a finé sa vie; les aultres par les larrons meurtriers sont occis. Et ainsi est la mort la fin de la personne; et la vie de l'homme est comme ung pou de umbre qui tost se passe.

1. Apprens à maintenant mourir.

A qui souviendra-il de toy après ta mort, ou qui priera pour toy? Et pource, chier amy, faiz maintenant ce que tu pourras de bien. Car tu ne scez quant tu mourras ne quelle chose te adviendra après ta mort. En tant que tu as loisir, assemble les richesses immortelles; ne pense que à ton salut. Ne pense que à Dieu, et à ce qu'il lui plaist acomplir. Acquiers maintenant amys les saintz de Paradis en les servant et honnourant, et ensuyvant leur vie, affin que quant ceste vie te sera faillie ilz te veuillent recepvoir ès mansions pardurables.

Soyes en ce monde comme ung pelerin et estrangier à qui il n'appartient, et ne chault, et ne s'entremesle point des besoignes du pays où il est, ou par lequel il passe. Garde ton cueur franc et despeché envers Dieu par bonnes meditacions; car tu n'as pas icy certaine ou longue demourance. Adresse là tes oraysons et prières quotidiennes en lermes et gemissemens, affin que après la mort ton esperit puisse franchement aller, et eureusement entrer en la gloire de Paradis.

Du Dernier Jugement, et des peynes des pecheurs.

XXIIII[e] Chapitre.



En toutes tes œuvres regarde la fin, et pense comment tu te oseras comparoyr devant le juste et vray Juge, à qui on ne peut rien celer, lequel on ne peut par

dons appaiser ne corrompre, qui à celle heure ne reçoit point d'excusacions, mais jugera selon que sera droit et rayson. O tresmeschant et sot pecheur, que repondras-tu lors à Dieu qui scet tous tes pechez, quant tu doubtes aulcunesfoyz tresfort ung aultre homme en ce monde, qui est courroucé contre toy, voyre quant tu scez qu'il a puissance de soy venger de toy à son plaisir! Pourquoy doncques ne te pourvoyes-tu au jour du Jugement, que l'ung ne pourra excuser l'autre ne deffendre, mais ung chascun portera son fays et sa charge! Et pource le present labeur que feras en ce monde est à toy meritoire, les lermes à Dieu agreables, le gemissement exaudible[1]; la douleur peut satisfaire et purger.

Grant purgatoire et salutaire est à celluy qui, quant il seuffre aulcune tribulacion ou quelque mal, il a plusgrant douleur et compassion de la malice de celluy qui luy fait que de son injure propre, qui prie de bon cueur pour ceulx qui luy sont contraires, qui leur pardonne de bon cueur leurs deffaultes, qui legierement et voulentiers demande pardon à aultruy, qui est plus enclin à pardonner que à se courroucer, qui souventesfoyz se fait violence contre ses maulvaises inclinacions, et se efforce de subjuguer la chair à l'esperit. Il vault trop mieulx maintenant purger et nettoyer ses pechez et arracher ses vices, que attendre qu'ilz

1. Devant être entendu, exaucé.

soyent après ce monde pugnis. En ce monde nous decevons nousmesmes par l'affection desordonnée que nous avons à noz corps.

Et quelle aultre chose ardra le feu de l'autre monde fors tes pechez, lequel sera de tant plus-fort et enflambé et ardant que maintenant tu te espargnes en ensuyvant les desirs de ton corps; car par ce tu luy bailles plus matière de ardre. En ce en quoy l'homme a plus peché, en ce sera-il plus pugny. Là les paresseux seront aguillonnez et percez de aguillons ardans, les gloutons seront tourmentez par rage de fain et de soif; les luxurieux et qui ensuyvent leurs voluptez charnelles seront baignez en poix ardant et souffre puant; les envieux, comme chiens enragez, huleront par force de douleur.

Et ainsi il n'y aura quelconque vice ou peché qui n'ayt son propre tourment. Là les orgueilleux seront en grant confusion, les avaricieux seront en grant misère et povreté. Là une heure de tourment sera plus griefve et penible que en ce monde seroyent cent ans en quelconque penitence que l'on peut faire. Là les damnez n'auront quelconque repos ou consolacion. Mais icy, c'est à dire en ce monde, se une personne fait penitence ou seuffre quelque aultre adversité, aulcunesfoyz il y a aulcuns repos, ou aussi consolacion et confort de ses parens et amys. Soyes doncques maintenant soingneux, et repentant de tes pechez, affin que au jour du Jugement tu soyes seur avec les saintz en Paradis. Car

certainement lors les justes se adresseront[1] en grant constance contre ceulx qui en ce monde les auront tribulez et fait oppressions. Lors celluy qui maintenant se soubzmet et humilie au jugement des hommes, ne sera point jugé[2]. Lors le povre et humble aura grant seurté et fiance; et l'orgueilleux aura grant paour et honte.

Lors apparra qui sera celluy qui aura esté sage et bien conseillé, qui pour l'amour de Dieu en ce monde se sera humilié et mesprisé. Lors plaira et sera aggreable toute tribulacion que on aura souffert pour l'amour de Dieu en ce monde; et toute iniquité estoupera[3] sa bouche. Lors se esjouyra toute bonne personne, et les maulvais et irreligieux pleureront. Lors se esjouyra plus le corps qui aura fait penitence que celluy qui aura esté nourry en delices. Lors resplendira le vestement vil et povre, et l'abit delicat et precieux sera lait, obscur et ort. Lors sera plus prisée la petite maisonnette que le grant palais paint et doré. Lors aidera plus ferme constance et pacience que toute la puissance du monde. Lors sera plus exaulcée humble obeissance que toute seculière cautelle et prudence.

Lors sera pleyne de joye pure et bonne conscience plus que quelconque clergie[4] ou philozophie. Lors sera plus aprecié le mesprisement des richesses

1. Se lèveront, se dresseront.
2. *Sera pour juger*. Édit. 1498.
3. Fermera.
4. Science.

que tous les tresors du monde. Lors plus reconfortera devote orayson que precieuses viandes et grans disners. Lors tu auras plus de joye d'avoir gardé ta silence que d'avoir longuement janglé et parlé. Lors proffiteront plus bonnes œuvres que belles parolles et aornées. Lors plus proffitera avoir mené estroicte vie, et fait grant penitence, qu'avoir prins les plaisirs et delectacions terriennes. Se tu apprens maintenant à ung peu souffrir, tu pourras lors estre delivré de plus grans et griefz tourmens. Esprouve-toy icy en ce qu'il te fauldra après par delà souffrir : se tu ne peuz icy ung peu souffrir, comme pourras-tu porter les tourmens pardurables! Se une petite angoisse ou douleur te fait maintenant si impacient, que te fera le tourment d'Enfer! Je te prometz que tu ne peux avoir les deux joyes, c'est assavoir cy en ce monde avoir tes plaisirs et delectacions, et là en Paradis regner avec Jesuchrist.

Si jusques au jourd'huy tu avoys esté et vescu, depuis le commencement du monde, en grans honneurs et plaisirs et delectacions corporelles et mondaines, que te proffiteroit tout se tu devoys maintenant mourir et estre dampné perpetuellement! Et pource en ce monde est toute vanité, fors que aymer Dieu et luy servir tanteseullement. Car qui ayme Dieu de tout son cueur, il ne doubte ne mort, ne peyne, ne tourment, ne le Jugement, ne Enfer, ne quelconque aultre chose; car parfait amour luy donne seur accès et fiance envers Dieu.

Mais celluy qui encores prent plaisir à pecher et s'y delicte, n'est pas merveilles s'il doubte la mort et le Jugement; et c'est pource qu'il n'a pas fiance ne esperance à son saulvement, pour le remors de sa conscience. Mais toutesfoyz c'est aucun commencement de bien que, supposé que ne te abstiengnes pas de peché, ne de mal faire, pour l'amour de Dieu purement, que au moins tu t'en abstiengnes pour la crainte et paour de la peyne. Jaçoit ce que celluy qui se abstient plus pour la paour de la peyne que pour l'amour de Dieu ne pourra pas longuement en bien perseverer, mais de legier cherra et tombera ès las de l'Ennemy; car il n'a pas la grace de Dieu, laquelle seullement fait perseverer en bien et acomplyr son bon propos.

De la ferveur que on doibt avoir à amender toute sa vie.

XXVe CHAPITRE.

Soyes doncques esveillé ou diligent au service de Dieu, et pense tousjours pourquoy tu es venu en religion, et pourquoy tu as laissé le monde et les biens d'icelluy. N'y es-tu pas venu affin que ta vie fust ordonnée au service de Dieu, et que tu fusses fait espirituel, qui par avant estoyes charnel. Et pource soyes fervent et diligent à proffiter; car en brief tu recepveras le loyer de ton labeur et n'auras plus en toy ne paour, ne crainte, ne quelconque douleur.

Maintenant tu auras ung peu de peyne et de travail, mais après tu trouveras repos, paix et perpetuelle lyesse. Se tu persevères fervamment et loyaulment en labourant, sans nulle doubte Dieu te sera veritable et riche et habondant en te payant. Tu dois tousjours avoir ferme esperance de la retribucion; mais pource ne dois-tu pas prendre telle asseurance que tu soyes negligent, ou que tu t'en orgueillisses, car Dieu t'en laisseroit.

On racompte d'ung qui estoit en grande variacion de son estat, entre paour et esperance, et eust voulentiers sceu [1] s'il seroit saulvé ou dampné. Une foiz ainsi qu'il estoit pour ceste cause en grant tristesse et douleur de cueur, il s'en entra en une eglise et se prosterna ou agenoilla devant l'autel en disant : Beau sire Dieu, se je peusse sçavoir que je fusse saulvé! Comme s'il voulsist dire qu'il feroit plusieurs grans biens, et serviroit Dieu devotement. Et tantost il ouyt une voix qui luy dist : Se tu le sçavoys que feroys-tu? Fay maintenant ce que tu vouldroys lors faire, et tu seras asseuré de ton saulvement. Et tantost il fut moult reconforté, et se remist à la misericorde de Dieu, et fut delivré de ceste angoisse et tristesse. Et oncques depuis ne se efforça de sçavoir ce qui luy estoit à advenir, mais seullement quelle estoit la voulenté de Dieu, à laquelle parfaire et acomplyr se efforça de tout son povoir, en toutes bonnes operacions soy excercitant.

1. Désiré savoir.

Le Prophète David dit : Ayes esperance en Dieu, et faiz bonnes œuvres, et habite ou demoure en la terre, et tu seras repeu ou saoulé de ses richesses. Ceste terre est la gloire de Paradis en laquelle nous devons habiter et demourer par desir et affection. Et lors nous serons repeuz et saoulez de ses richesses, c'est assavoir des biens qui y sont. Une chose est qui empesche et retarde plusieurs de proffiter, et amender fervamment leur vie, c'est assavoir quant ilz pensent à la peyne et au travail qu'il fauldra qu'ilz prennent à leur vie acoustumée changer et muer ; et ceste difficulté leur fait paour. Mais ceulx qui ont grant voulenté de proffiter et d'acquerir vertus il n'est rien qu'ilz ne facent et surmontent, tant soit grief, par la grace de Dieu. Car ceulx qui mettent peyne d'eulx mortiffier, refraindre, et vaincre leur passion, reçoyvent de Dieu plusgrans graces selon leur bonne voulenté.

Mais tous n'ont pas ung mesme desir à proffiter et surmonter leurs vices. Et pource advient-il aulcunesfois que aulcun bien plain de vices et de maulvaises passions, sera plustost mortiffié, et aura plus de grace de Dieu, que celluy qui aura de meilleures condicions, et moins vicieux. Et c'est pour la grant voulenté et desir qu'il a de proffiter, et pour la peine qu'il y mect, pourquoy [1] Dieu luy aide, et lui donne sa grace selon sa bonne voulenté. Deux choses sont necessaires à proffiter, et amender sa vie, c'est assavoir se substraire et es-

1. Que Dieu lui aide.

loigner de soy ce à quoy sa condicion et nature est mal enclinée; l'autre est de mettre grant peine d'acquerir la vertu qu'on n'a pas et que on a besoing d'avoir.

Garde-toy aussi de faire aux aultres ce qui te desplaist aux aultres [1], et mect peine et diligence de proffiter en toutes choses, c'est à dire faire ton proffit de tout; c'est à dire se tu voys aulcuns bons exemples en une aultre personne, ou que tu oyes dire aulcun bien de luy, mectz peine de l'ensuyr. Et se tu voys aulcun mal en ung aultre, ou se tu oyes dire aulcun mal de luy qui te desplaise, garde que tu ne le faces. Et se tu l'as aultresfois fait, amende-toy, et pense que ainsi comme les aultres te desplaisent en ce, aussi desplairas-tu à aultruy. C'est doulce chose veoir fervens et devotz religieux et de bonnes meurs et discipline. C'est aussi griefve chose et desplaisant par le contraire veoir les aultres mal ordonnez et mal disciplinez qui ne excersent pas ou acomplissent les euvres de leur religion ou vocacion. Et ceulx icy font tresgrant dommaige à eulx et à aultruy; car ilz ne font pas ce à quoy Dieu les a appellez, et ne ensuyvent pas le bon propos que Dieu leur avoit inspiré, et ne enclinent pas leur sens à ce qui leur est ordonné.

Mais au contraire remembre-toy ou te souviengne du bon propos que Dieu t'avoit donné, et propose devant toy l'ymage du Crucifix. Tu doys avoir grant honte en toy se tu regardes bien la vie

1. Dans les autres.

de Nostre Saulveur Jesuchrist, qui a si longuement esté au chemin d'icelle! Et toutesfois tu ne t'y es point encores en rien conformé. Le religieux qui ententivement et de cueur regarde la vie et passion de Nostre Seigneur Jesuchrist, en se excercitant en icelle et conformant, trouvera en elle tout ce qui luy est necessaire pour son saulvement habondamment, et ne luy est jà besoing querir aultre chose fors Jesuchrist; car mieulx aussi ne peut-il trouver. O se Jesuchrist crucifié estoit souvent en nostre cueur par devocion, et que nous pensissons combien il a fait pour nous, et le bien qu'il nous fait tous les jours, et le bien que nous attendons avoir de luy, tantost serions-nous sages et clercz!

Ung religieux fervent porte et fait voulentiers ce qu'on luy dit et commande, et seuffre tout ce qui luy vient au contraire. Mais ung religieux tepide a tribulacion sur tribulacion, et de toutes pars a angoisses; car il n'a point de consolacion interiore, et par dehors luy est deffendu qu'il ne la quière. Ung religieux qui vit hors de discipline de sa religion et regle, de legier est tombé en aulcun inconvenient; et qui demande relaxassions et remissions de sa regle a tousjours angoisse et tribulacion; car en une chose ou en aultre trouve tousjours qui luy desplait.

Considère comment plusieurs religieux sont qui sont restrains soubz la discipline de leur cloistre. Peu souvent ilz vont dehors; ilz vivent estroictement; peu mengent; ilz sont vestus de gros draps;

ilz labourent fort ; ilz parlent peu ; ilz veillent longuement ; ilz se lièvent matin ; ilz prient souvent ; ilz estudient souventesfois, et se gardent en toute discipline. Regarde les Chartreux, Cistericiens [1], moynes et nonnains de diverses religions, comment ilz se lièvent toutes les nuytz à servir Dieu. Et pource c'est grant honte à toy que tu soyes paresseux, en si saint euvre ouquel tu as si grant exemple de ferveur ès serviteurs de Dieu. O ! se nous ne pensions à aultre que à servir Nostre Seigneur Jesuchrist, et le loer de cueur et corps entier !

O ! se nous n'eussions mestier de boire, de menger, ne de dormir, mais que nous puissions tousjours le loer, et seullement vacquer à excercitacions espirituelles, comme nous serions plus eureux que nous ne sommes maintenant quant il nous fault entendre et penser avoir le soing et la solicitude des necessitez du corps et luy servir ! Pleust à Dieu que ces necessitez ne fussent point, mais tantseullement les espirituelles occupacions et reffections de l'ame, lesquelles nous goustons et sentons, helas ! peu souvent !

Quant une personne peut venir à ce que de nulle aultre creature de ce monde quiert consolacion, fors de Dieu et en Dieu, lors Dieu luy commence à sentir et assavourer parfaictement. Lors est bien content de ce qui advient au monde. Lors il ne se esjouyst en vain de peu de chose, ne il ne se contriste de grande, mais se mect et fiche entierement

1. Moines suivant la règle de Cîteaux.

en Dieu qui luy est tout en toutes choses, et à qui rien ne perist ou meurt, mais toutes choses luy vivent, et à son plaisir et voulenté sans faillir servent.

Remembre-toy tousjours de ta fin, car le temps perdu jamais ne retournera [1] ou sera recouvert. Sans soing et diligence jamais tu n'acquerras les bonnes vertus. Se tu commences à estre tepide et remys et negligent, tu commenceras à avoir mal. Mais se tu commences fervamment et y persevères, tu trouveras grant paix, et sentiras la peyne et le labeur legier pour la grace de Dieu et l'amour des vertus. L'homme fervent et diligent est prest et appareillé à toutes bonnes choses. C'est plusgrant labeur et travail de resister aux vices et passions que à labourer corporellement en grant sueur et peine de son corps. Qui ne mect point de peine à soy garder de petis pechez et deffaulx, de legier chet et tombe en grans pechez. Tu seras en grant joye tousjours au seyr ou au vespre, se tu employes bien la journée. Soyes esveillé sur toymesmes, et te excite et admoneste, et quelque chose que les aultres facent, pense de ton saulvement. Autant proffiteras-tu comme tu te feras force et violence.

1. *Ne recouvrera*. Éd. 1498.

Contre la vanité de ce monde.

XXVI° CHAPITRE.

Certainement griefve et trop perilleuse est la conversacion du monde : car en delices est perdue chasteté, humilité en richesses, pitié en marchandise [1], charité en ce maulvais siècle. Car ainsi comme est difficile chose que ung arbre planté emprès ung chemin commun puisse garder ses fruitz jusques ad ce qu'ilz soyent meurs, ainsi est chose difficile que ung homme qui converse selon la vie du monde puisse en soy garder parfaicte et necte justice, c'est assavoir qu'il ne offende en plusieurs manières.

O comme sont aveuglez ceulx qui quièrent et demandent la gloire et louenge du monde! Quelle chose est la joye et lyesse du monde fors maulvaistié et maulvaise vie non pugnye et non corrigée, c'est assavoir vacquer à luxure et yvroignie, à gourmendie, à entendre à toutes vanitez mondaines, et de toutes ces choses ne souffrir point de pugnicion, de reprehencion ou correction en ce monde? Car les maulvais cuydent estre seurs en ce monde en leurs delices quant ilz ne sont point corrigez ou reprins pour leurs iniquitez. Et ilz ne sce-

1. L'édit. de 1533 ajoute ici : *Verité en trop parler*, ce qui est conforme au passage des Sermons de saint Bernard auquel est empruntée cette phrase de l'*Internelle Consolacion*.

vent pas qu'il n'est rien plus maleureux en ce monde que la felicité des pecheurs par laquelle ilz tombent en maladie incurable, et leur maulvaise voulenté est confermée en mal.

Car se tu quiers et desire prelacion, et propose en ton cueur y vivre et converser justement et sainctement, je loe et approuve le bon propos; mais j'en treuve, c'est à dire qu'il en est, bien peu[1] qui y ayent ainsi justement et sainctement vescu. C'est saulvage chose de hault degré et petit cueur, c'est à dire d'une personne qui est en grant estat en Saincte Eglise, et son cueur n'est pas eslevé en hault à Nostre Seigneur Jesuchrist, ès choses divines[2]. C'est sauvage chose de avoir le premier siege et la vie dernière, c'est à dire plus basse que les aultres. Grant infelicité est de cueur instabilité[3]. Car les prelatz sont dignes de tant de mors comme ilz baillent de maulvais exemples à leurs povres subjectz et à ceulx qui leur sont commis.

Se tu demandes et veulx acquerir sagesse mondaine, ha! comme à grant peril t'abandonnes-tu! Car la sagesse du monde est terrienne, bataille dyabolicque, ennemye du saulvement, murtrière de vie, et mère de cupidité. Et se par adventure

1. *Mais j'en trouve peu d'effect, c'est à dire qu'il*, etc. Édit. de 1520, de 1522 et de 1533.

2. *Ne ès choses divines*. Édit. de 1522.

3. Les édit. 4° goth. S. D. et 1500 donnent : *Grant austerité est de cueur instabilité*. Aucune de nos versions n'a traduit fidèlement la phrase de saint Bernard, d'où est tiré ce passage de l'*Internelle Consolacion* : *Ingens auctoritas et infirma stabilitas*.

tu desires et veulx avoir les pompes et orgueil du siècle, et aymes les delices de la chair, advise-toy et considère bien comme toutes ces choses sont fresles et de pou de proffit; car toutes ces vanitez sont comme ung songe. Que a proffité orgueil à tous ceulx qui l'aymoyent en ce monde, ou aussi la vantance et confiance des richesses? Toutes ces choses sont passées comme ung umbre et comme une nef qui passe par une eaue courant et flottant, de laquelle nef on ne peut tantost monstrer l'enseigne du chemin par lequel elle est passée. Certainement ilz sont consommez et failliz en leur maulvaistié, et la plusgrant partie d'eulx ont relinqué et delaissé le sentier ou enseignement de verité.

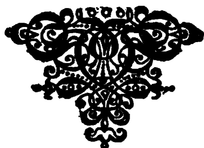
Où sont maintenant les princes et grans seigneurs qui ont esté au temps passé, qui avoyent dominacion et seigneurie sur la terre et sur les bestes du monde, qui ont fait et assemblé grans tresors d'or et d'argent, qui ont edifflez et construitz citez, villes et grans chasteaulx, qui par force d'armes ont combatu, vaincu et surmonté roys et royaulmes? Où sont les sages et clercz du temps passé qui ont descript et mesuré le monde? Où est le bel Absalon? Où est Alixandre le trespuissant? Où est Sanson le fort? Que sont les puissans empereurs? Où sont les nobles roys et princes? Où leur a proffité leur vaillance, vanité et briefve lyesse mondaine, grant puissance, grant famille, voluptez et plaisances charnelles, habondance de leurs faulses richesses,

la delectacion de leurs concupiscences? Où sont leurs joyes, esbatemens et richesses? Où est leur vantance ou arrogance dont ilz estoyent plains? Où est la noblesse de leur lignage et la beaulté de leurs corps?

Helas! tout est failly et passé, adnichillé et esvanoy : car on n'en peult rien trouver, ni les reliques d'iceulx parmi les aultres discerner, pource que les corps d'eulx sont en terre pourris et des vers devourez! Et leurs ames reçoyvent la joye ou la peine qu'elles ont merité.

Cy finist le Livre de Internelle Consolacion.

DEO GRACIAS.



PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE, RUE SAINT-BENOIT, 7.



